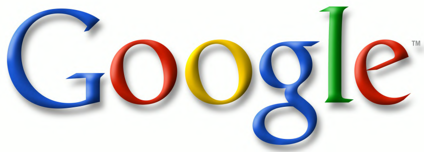






Elizabeth Ellison's Book the gift of her brother Cuthbert Ellison.

1802

APPEL
A L'IMPARTIALE POSTÉRITÉ,

PAR LA

CITOYENNE ROLAND,
Femme du Miniſtre de l'Intérieur;

OU

Recueil des Ecrits qu'elle a rédigés, pendant ſa détention aux priſons de l'Abbaye et de Sainte-Pélagie;

Imprimé au profit de ſa FILLE UNIQUE, privée de la fortune de ſes père et mère, dont les biens ſont toujours ſéqueſtrés.

EN QUATRE PARTIES.

TOME SECONDE;
Qui contient les Troiſième et Quatrième Parties.

Que ma dernière lettre à ma Fille fixe ſon attention ſur l'objet qui paroît être ſon devoir eſſentiel, et que le ſouvenir de ſa mère l'attache à jamais aux vertus qui conſolent de tout.

Page 131 de la Seconde Partie.

A PARIS,

Chez LOUVET, Libraire, maiſon Egalité, galerie neuve, derrière le Théâtre de la République, No. 24.

Et ſe trouve à LONDRES,

Chez J. JOHNSON, St. Paul's Church-yard; J. DE BOFFE, Gerrard-ſtreet; et J. REMNANT, Holborn.

MDCCXCV.

APPEL

A L'IMPARTIALE POSTÉRITÉ,

PAR LA

CITOYENNE ROLAND,

Femme du Miniſtre de l'Intérieur ;

OU

Recueil des Ecrits qu'elle a rédigés, pendant ſa détention aux priſons de l'Abbaye et de Sainte-Pélagie ;

Imprimé au profit de ſa FILLE UNIQUE, privée de la fortune de ſes père et mère, dont les biens ſont toujours ſéqueſtrés.

TROISIÈME PARTIE.

Que ma dernière lettre à ma Fille fixe ſon attention ſur l'objet qui paroît être ſon devoir eſſentiel, et que le ſouvenir de ſa mère l'attache à jamais aux vertus qui conſolent de tout.

Page 131 de la Seconde Partie.

A PARIS,

Chez LOUVET, Libraire, maiſon Egalité, galerie neuve, derrière le Théâtre de la République, No. 24.

Et ſe trouve à LONDRES,

Chez J. JOHNSON, St. Paul's Church-yard ; J. DE BOFFE, Gerrard-ſtreet ; et J. REMNANT, Holborn.

M DCC XCV.

MEMOIRES PARTICULIERS.

PREMIÈRE SECTION.

Aux Prisons de Sainte Pélagie,
le 9 Août, 1793.

FILLE d'artiſte, femme d'un ſavant devenu miniſtre et demeuré homme de bien, aujourd'hui priſonnière, deſtinée peut-être à une mort violente et inopinée, j'ai connu le bonheur et l'adverſité, j'ai vu de près la gloire et ſubi l'injuſtice.

Née dans un état obſcur, mais de parens honnêtes, j'ai paſſé ma jeuneſſe au ſein des beaux arts, nourrie des charmes de l'étude, ſans connoître de ſupériorité que celle du mérite, ni de grandeur que celle de la vertu.

A l'âge où l'on prend un état, j'ai perdu les eſpérances de fortune qui pouvoient m'en procurer une conforme à l'éducation que j'avois reçue. L'alliance d'un homme reſpectable a paru réparer ces revers ; elle m'en préparoit de nouveaux.

Un caractère doux, une ame forte, un esprit solide, un cœur très-affectueux, un extérieur qui annonçoit tout cela, m'ont rendu chère à ceux qui me connoissent. La situation dans laquelle je me suis trouvée m'a fait des ennemis; ma personne n'en a point; ceux qui disent le plus de mal de moi, ne m'ont jamais vue.

Il est si vrai que les choses sont rarement ce qu'elles paroissent être, que les epoques de ma vie où j'ai goûté le plus de douceurs ou le plus éprouvé de chagrins, sont souvent toutes contraires à ce que d'autres pourroient en juger. C'est que le bonheur tient aux affections plus qu'aux événemens.

Je me propose d'employer les loisirs de ma captivité à retracer ce qui m'est personnel, depuis ma tendre enfance jusqu'à ce moment; c'est vivre une seconde fois que de revenir ainsi sur tous les pas de sa carrière; et qu'a-t-on de mieux à faire en prison, que de transporter ailleurs son existence par une heureuse fiction, ou par des souvenirs intéressans.

Si l'expérience s'acquiert moins à force d'agir qu'à force de réfléchir sur ce qu'on voit et sur ce qu'on a fait, la mienne peut s'augmenter beaucoup par l'entreprise que je commence.

La chose publique, mes sentimens particuliers, me fournissoient assez, depuis deux mois de détention, de quoi penser et écrire, sans me re-

jetter ſur des temps fort éloignés ; auſſi les cinq premières ſemaines avoient-elles été conſacrées à des *Notices Hiſtoriques* dont le recueil n'étoit peut-être pas ſans intérêt. Elles viennent d'être anéanties ; j'ai ſenti toute l'amertume de cette perte que je ne réparerai point ; mais je m'indignerois contre moi-même de me laiſſer abattre par quoi que ce ſoit. Dans toutes les peines que j'ai eſſuyées, la plus vive impreſſion de douleur eſt preſqu'auſſi-tôt accompagnée de l'ambition d'oppoſer mes forces au mal dont je ſuis l'objet, et de le ſurmonter, ou par le bien que je fais à d'autres, ou par l'augmentation de mon propre courage. Ainſi, le malheur peut me pourſuivre et non m'accabler ; les tyrans peuvent me perſécuter, mais m'avilir ? jamais, jamais ! Mes *Notices* ſont perdues ; je vais faire des *Mémoires*, et, m'accommodant avec prudence à ma propre foibleſſe, dans un moment où je ſuis péniblement affectée, je vais m'entretenir de moi pour mieux m'en diſtraire. Je ferai mes honneurs en bien ou en mal, avec une égale liberté ; celui qui n'oſe ſe rendre bon témoignage à ſoi-même, eſt preſque toujours un lâche, qui ſait et craint le mal qu'on pourroit dire de ſa perſonne ; et celui qui héſite à avouer ſes torts, n'a pas la force de les ſoutenir, ni le moyen de les racheter. Avec cette franchiſe pour mon propre compte, je ne me gênerai pas ſur celui d'autrui ; père, mère,

amis, mari, je les peindrai tels qu'ils ſont, ou que je les ai vus.

Tant que je ſuis demeurée dans un état paiſible et concentré, ma ſenſibilité naturelle enveloppoit tellement mes autres qualités, qu'elle ſe montroit ſeule ou les dominoit toutes. Mon premier beſoin étoit de plaire et de faire du bien; j'étois un peu comme ce bon Monſieur de Gourville, dont Madame de Sévigné dit que la charité du prochain lui coupoit les paroles par la moitié; et je méritois que Sainte-Lette dit de moi, qu'avec l'eſprit d'aiguiſer de fines épigrammes, je n'en laiſſois jamais échapper aucune.

Depuis que les circonſtances, les orages politiques et autres ont développé l'énergie de mon caractère, je ſuis franche avant tout, ſans regarder d'auſſi près aux petites égratignures qui peuvent ſe faire en paſſant. Je ne fais pas d'épigrammes; car elles ſuppoſent le plaiſir de piquer par une critique, et je ne ſais point m'amuſer à tuer des mouches; mais j'aime à faire juſtice à force de vérités, et j'énonce les plus terribles en face des intéreſſés, ſans m'étonner, m'émouvoir, ni me fâcher, quel qu'en ſoit l'effet ſur eux.

Gatien Phlipon, mon père, étoit graveur de profeſſion; il cultivoit auſſi la peinture, et voulut s'adonner à celle en émail, bien moins par goût que par ſpéculation; mais l'incompatibilité de

ſa vue et de ſon tempéramment, avec le feu auquel il faut paſſer l'émail, le força d'abandonner ce genre. Il ſe reſtraignit dans le ſien, qui étoit médiocre ; mais quoiqu'il fût laborieux, que les temps favoriſaſſent l'exercice de ſon art, qu'il eût beaucoup d'occupation et employât un aſſez grand nombre d'ouvriers, le déſir de faire fortune le portoit vers le commerce. Il achetoit des bijoux, des diamans, ou les prenoit en paiement des marchands avec leſquels il avoit à faire, pour les revendre dans l'occaſion. Je releve cette particularité, parce que j'ai obſervé que, dans toutes les claſſes, l'ambition eſt généralement funeſte ; pour quelques heureux qu'elle éleve, elle fait une foule de victimes. L'exemple de mon père me fournira plus d'une application ; ſon art ſuffiſoit à le faire exiſter décemment ; il voulut devenir riche, et il a fini par ſe ruiner.

Robuſte et ſain, actif et glorieux, il aimoit ſa femme et la parure ; ſans inſtruction, il avoit ce dégré de goût et de connoiſſance que donnent ſuperficiellement les beaux arts, à quelque partie qu'en ſoit réduite la pratique ; auſſi, malgré ſon eſtime pour les richeſſes, et ce qui peut les procurer, il traitoit avec des marchands ; mais il n'avoit de liaiſon qu'avec des artiſtes, peintres et ſculpteurs. Sa vie fut très-réglée, tant que ſon ambition connut des bornes ou n'eut point eſſuyé de diſgraces : on ne peut pas dire que ce fût un

homme vertueux ; mais il avoit beaucoup de ce qu'on appele honneur : il auroit bien fait payer une chofe plus qu'elle ne valoit ; mais il fe feroit tué plutôt que de ne pas acquitter le prix de celle qu'il avoit achetée.

Margueritte Bimont, fa femme, lui avoit apporté en dot, avec fort peu d'argent, une ame célefte et une charmante figure. L'aînée de fix enfans, dont elle avoit été comme la feconde mère ; elle ne s'étoit mariée à vingt-fix ans, que pour céder fa place à fes fœurs ; fon cœur fenfible, fon efprit agréable, auroient dû l'unir à quelqu'un d'éclairé, de délicat ; mais fes parens lui préfentèrent un honnête homme dont les talens affuroient l'exiftence, et fa raifon l'accepta. Au défaut du bonheur qu'elle ne pouvoit fe promettre, elle fentoit qu'elle feroit régner la paix qui en tient lieu. Il eft fage de favoir fe réduire ; les jouiffances font toujours plus rares qu'on ne l'imagine ; mais les confolations ne manquent jamais à la vertu.

Je fus leur fecond enfant ; mon père et ma mère en eurent fept ; mais tous les autres font morts en nourrice ou en venant au monde, à la fuite de divers accidens ; et ma mère répétoit quelquefois avec complaifance que j'étois la feule qui ne lui eût jamais donné de mal, car fa délivrance avoit été auffi heureufe que fa groffeffe ; il fembloit que j'euffe affermi fa fanté.

Une

Une tante de mon père choifit pour moi, dans les environs d'Arpajon, où elle alloit fouvent en été, une nourrice faine et de bonnes mœurs, que l'on eftimoit dans le pays, d'autant plus que la brutalité de fon mari la rendoit malheureufe, fans altérer fon caractère ni changer fa conduite. Madame Befnard, c'eft le nom de ma grande tante, n'avoit point d'enfant ; fon mari étoit mon parain ; tous deux me regardèrent comme leur fille. Leurs foins ne fe font jamais démentis ; ils vivent encore, et fur le déclin de leurs ans, ils languiffent de douleur ; ils gémiffent fur le fort de leur petite nièce, dans laquelle ils avoient placé leur efpérance et leur gloire. Refpectables vieillards, confolez-vous ; il eft accordé à bien peu de perfonnes de parcourir leur carrière dans le filence et la paix qui vous accompagnent ; je ne fuis point au-deffous desmalheurs qui m'affiègent, et je ne cefferai pas d'honorer vos vertus.

La vigilance de ma nourrice étoit foutenue ou récompenfée par l'attention de mes bons parens ; fon zèle et fes fuccès lui méritèrent l'attachement de ma famille ; elle n'a jamais, tant qu'elle a vécu, laiffé paffer deux ans fans faire un voyage de Paris pour venir me voir : elle accourut près de moi, lorfqu'elle apprit qu'une mort cruelle m'avoit enlevé ma mère : je me rappele encore

ſon apparition ; j'étois ſur un lit de douleur ; ſa préſence me retraçant trop vivement une perte récente, le premier chagrin de ma vie, je tombai dans des convulſions qui l'effrayèrent ; elle ſe retira, je ne la revis plus ; elle mourut bientôt après. J'avois été la viſiter dans la chaumière où elle m'avoit allaitée ; j'avois écouté avec attendriſſement les contes que ſa bonhommie ſe plaiſoit à faire en me montrant les lieux que j'avois préferés, rappelant les eſpiégleries que je lui avois faites, et dont la gaieté l'amuſoit encore. à deux ans, je fus ramenée dans la maiſon paternelle : on m'a ſouvent parlé de la ſurpriſe que j'avois témoignée en voyant au ſoir, dans la rue, les lanternes allumées, que j'appellois de belles bouteilles ; ma répugnance à me ſervir de ce qu'on appele proprement un pot-de-chambre, parce que je ne connoiſſois qu'un coin de jardin pour certain uſage, et l'air de moquerie avec lequel je demandois ſi les ſaladiers et les ſoupières que je montrois du doigt, étoient faits auſſi pour cela. Il faut bien paſſer ſous ſilence ces belles choſes et d'autres auſſi graves qui n'intéreſſent que les nourrices, et ne ſe répétent qu'aux grands parens ; on ne s'attend pas que je dépeigne ici une petite brune de deux ans, dont les cheveux noirs jouoient fort bien ſur un viſage animé des plus vives couleurs, et qui reſpiroit le bonheur de ſon âge

dont

dont elle avoit toute la santé. Je sais un meilleur temps pour faire mon portrait, et je ne suis pas si mal adroite que de le devancer.

La sagesse et la bonté de ma mère lui eurent bientôt acquis, sur mon caractère doux et tendre, l'ascendant dont elle n'usa jamais que pour mon bien. Il étoit tel que dans ces légères alternatives, inévitables entre la raison qui gouverne et l'enfance qui résiste, elle n'a jamais eu besoin, pour me punir, que de m'appeler froidement mademoiselle, et de me regarder d'un œil sévère. Je sens encore l'impression que me faisoit son regard si caressant pour l'ordinaire; j'entends en frissonnant ce mot de *mademoiselle*, substitué, avec une dignité désespérante, au doux nom de ma fille, à la gentille appellation de *Manon*. Oui, *Manon*, c'est ainsi qu'on m'appeloit; j'en suis fâchée pour les amateurs de Roman; ce nom n'est pas noble, il ne sied point à une héroïne du grand genre; mais enfin c'étoit le mien, et c'est une histoire que j'écris. Au reste, les plus délicats se feroient réconciliés avec le nom, en entendant ma mère le prononcer, en voyant celle qui le portoit. Quelle expression manquoit de grace quand ma mère l'accompagnoit de son ton affectueux? et lorsque sa voix touchante venoit pénétrer mon cœur, ne m'apprenoit elle pas à lui ressembler?

Vive sans être bruyante, et naturellement re-
cueillie

eueillie, je ne demandois qu'à m'occupper, et je saisissois avec promptitude les idées qui m'étoient présentées. Cette disposition fut mise tellement à profit, que je ne me suis jamais souvenue d'avoir appris à lire ; j'ai oui dire que c'étoit chose faite à quatre ans, et que la peine de m'enseigner s'étoit, pour ainsi dire, terminée à cette epoque, parce que des-lors il n'avoit plus été besoin que de ne pas me laisser manquer de livres. Quelques fussent ceux qu'on me donnoit ou dont je pouvois m'emparer, ils m'absorboient toute entière, et l'on ne pouvoit plus me distraire que par des bouquets. La vue d'une fleur caresse mon imagination, et flatte mes sens à un point inexprimable ; elle réveille avec volupté le sentiment de mon existence. Sous le tranquille abri du toit paternel, j'étois heureuse dès l'enfance avec des fleurs et des livres : dans l'étroite enceinte d'une prison, au milieu des fers imposés par la tyrannie la plus révoltante, j'oublie l'injustice des hommes, leurs sottises et mes maux, avec des livres et des fleurs.

L'occasion étoit trop belle pour négliger de me faire apprendre l'ancien, le nouveau testament, les catéchismes petit et grand ; j'apprenois tout ce qu'on vouloit, et j'aurois répété l'Alcoran si l'on m'eût appris à le lire. Je me souviens d'un peintre nommé *Guibol*, fixé depuis à Studgard, et dont j'ai vu, il y a peu d'années, un éloge du Poussin,

Pouffin, couronné à l'académie de Rouen; il venoit fouvent chez mon père; c'étoit un drôle de corps qui me faifoit des contes à peau d'âne, que je n'ai point oubliés, et qui m'amufoient beaucoup; il ne fe divertiffoit pas moins à me faire débiter ma fcience. Je crois le voir encore, avec fa figure un peu grotefque, affis dans un fauteuil, me prenant entre fe genoux fur lefquels j'appuyois mes coudes, et me faifant répéter le *fymbole de Saint-Athanaze*; puis récompenfant ma complaifance par l'hiftoire de *Tanger*, dont le nez étoit fi long, qu'il étoit obligé de l'entortiller autour de fon bras quand il vouloit marcher. On pourroit faire des oppofitions plus extravagantes.

A l'age de fept ans, on m'envoya tous les dimanches à l'inftruction paroiffiale, qui s'appelloit le *catéchifme*, afin de me préparer à la confirmation. Au train dont vont les chofes, ceux qui liront ce paffage demanderont peut-être ce que c'étoit que cela; je vais le leur apprendre. Dans le premier coin d'une églife, chapelle ou charnier, on plaçoit quelques rangs de chaifes ou des bancs vis-à-vis les uns des autres, fur une longeur déterminée; on réfervoit au milieu un affez large paffage, et l'on plaçoit au haut un fiége un peu plus élevé; c'étoit la chaife curule du jeune prêtre qui devoit inftruire les enfans qu'on foumettoit à fa difcipline. Là, on faffoit répéter par cœur l'évangile du jour, l'épître, l'oraifon et

le

le chapitre de catéchisme indiqué pour la tâche de la semaine. Lorsque ces rassemblemens étoient nombreux, le prêtre enseignant avoit un petit clerc qui servoit de répétiteur, et le maître se réservoit pour les questions sur le fond du sujet. Dans certaines paroisses, les enfans des deux sexes assistoient au même *catéchisme*, séparés seulement par leurs places; dans la plupart, ils n'avoient rien de commun. Les mères ou les bonnes femmes, toujours avides du pain de la parole, quelque grossièrement qu'il soit apprêté, assistoient à ces instructions, graduées suivant les âges, et la préparation pour recevoir la confirmation, ou pour faire la première communion. Les curés zélés apparoissoient de temps en temps au milieu de ces jeunes ouailles, qu'on faisoit lever respectueusement à leur aspect; ils adressoient quelques questions aux plus apparentes pour juger de leur instruction; les mères de celles qu'on interrogeoit se rengorgoient avec orgueil, et le pasteur se retiroit au milieu de leurs révérences. M. *Garat*, curé de Saint Barthélemi, ma paroisse, dans ce qu'on appeloit alors à Paris la Cité, bonhomme qu'on disoit fort savant, et qui ne pouvoit prononçer deux mots de suite en chaire, où il avoit la fureur de monter, à-peu-près comme on dit aujourd'hui fort habile *Garat*, ministre, qui ne sait pas faire son métier. M. Garat, mon curé, vint un jour à mon catéchisme; et pour sonder mon instruction en

mani-

manifeſtant ſa ſagacité, il me demanda combien il y avoit d'ordres d'eſprits dans la hiérarchie céleſte? Je fus perſuadée, à l'air victorieux et malin dont il me fit cette queſtion. qu'il croyoit m'embarraſſer; et je répondis, en ſouriant, que quoiqu'il y en eût pluſieurs d'indiqués dans la préface de la meſſe, j'avois vu ailleurs qu'on en comptoit *neuf*, et je lui fis paſſer en revue les *anges*, *archanges*, *trônes*, *dominations*, etc.—Jamais curé ne fut ſi ſatisfait des lumières de ſon néophyte; il y avoit de quoi faire ma réputation parmi les ſaintes femmes; auſſi j'étois une petite prédeſtinée, comme on verra par la ſuite. Quelques perſonnes ſe diront peut-être qu'avec les ſoins de ma mère et ſon bon ſens, il eſt ſurprenant qu'elle m'envoyât au *catéſchiſme*; mais chaque choſe a ſa raiſon. Ma mère avoit un jeune frère eccléſiaſtique ſur ſa paroiſſe, et chargé du *catéchiſme de la confirmation*, pour employer l'expreſſion technique. La préſence de ſa nièce à ſes inſtructions étoit un bel exemple, capable de déterminer des perſonnes, qui n'étoient pas ce qu'on appeloit du peuple, à y envoyer auſſi leurs enfans, choſe très agréable au curé; d'ailleurs, j'avois une mémoire qui devoit toujours m'aſſurer le premier rang; et tous les acceſſoires ſoutenant cette ſorte de ſupériorité, mes parens ſe glorifioient en paroiſſant adopter le genre le plus ſimple. Il arrivoit que dans les diſtributions de prix qui ſe fai-

faisoient avec éclat au bout de l'an, je me trouvois emporter le premier, sans qu'il y eût eu aucune espèce de faveur; et toute la marguillerie et tout le clergé de la paroisse d'estimer fort heureux mon jeune oncle, qui en étoit plus remarqué, et qui n'avoit besoin que de l'être pour inspirer de la bienveillance. Une belle figure, une grande bonté, le caractère le plus facile, les mœurs les plus douces, et la plus grande gaieté, l'ont accompagné jusqu'à ces derniers temps, où il est mort chanoine de Vincennes, lorsque la révolution alloit frapper tous les chapitres. J'ai cru perdre en lui le dernier de mes parens du côté de ma mère, et je ne me rappele qu'avec attendrissement tout ce qui lui fut personnel. Le goût et la facilité que j'avois pour apprendre lui inspirèrent l'idée de m'enseigner le latin; j'en étois ravie; c'étoit une fête pour moi que de trouver un nouvel objet d'étude; j'avois au logis maîtres d'écriture, de géographie, de danse et de musique; mon père m'avoit fait commencer le dessein; mais il n'y avoit rien de trop. Levée dès cinq heures lorsque tout dormoit encore dans la maison, je me glissois doucement avec une petite jaquette, sans songer à me chauffer, jusqu'à la table, placée dans un coin de la chambre de ma mère, sur laquelle étoit mon travail; et je copiois, je répétois mes exemples avec tant d'ardeur, que mes succès devenoint rapides. Mes maîtres en

deve-

devenoient plus affectionés ; ils me donnoient de longues leçons ; ils y mettoient un intérêt qui m'attachoit toujours davantage ; je n'en ai pas eu un seul qui ne parût être aussi flatté de m'apprendre, que j'étois reconnoissante d'être enseignée ; pas un qui, m'ayant suivie quelques années, n'ait dit le premier qu'il ne m'étoit plus nécessaire, qu'il ne devoit plus être payé, mais qu'il demandoit à être reçu, et à pouvoir venir visiter mes parens et m'entretenir quelquefois. J'honorerai la mémoire du bon M. *Marchand*, qui, dès cinq ans, m'apprit à écrire; puis m'enseigna la géographie, et avec lequel j'étudiois l'histoire ; homme sage, patient, clair et méthodique, que j'appelois M. Doucet ; je le vis marier à une honnête femme attachée à la maison de Nesle ; j'allai le visiter dans sa dernière maladie, où une saignée hors de saison fixa sur sa poitrine la goutte, dont il avoit un accès, et lui donna la mort à cinquante ans. J'en avois alors dix huit.

Je n'ai point oublié le musicien *Cajon*, petit homme vif et causeur, né à Mâcon, où il avoit été enfant-de-chœur, et successivement soldat, déserteur, capucin, commis et déplacé, arrivant à Paris avec femme, enfans, sans le sol ; mais ayant une voix de *second dessus* extrêmement agréable, fort rare dans les hommes à qui l'on n'a pas fait subir certaine opération, et très-propre pour enseigner le chant à de jeunes personnes. Pré-

senté

fenté à mon père je ne fais par qui, il eût en moi fa première écoliere, me donna beaucoup de foins; empruntoit fouvent à mes parens de l'argent, qu'il dépenfoit vîte; ne me rendit jamais certain recueil des leçons de *Bordier*, qu'il pilla avec affez d'art pour compofer des *elémens de mufique*, qu'il a publiés fous fon nom; devint magnifique, fans s'enrichir, et finit, après quinze ans, par quitter Paris, où il avoit fait des dettes, pour fe rendre en Ruffie, où je ne fais ce qu'il eft devenu. Quant à *Mozon*, le danfeur, bon favoyard, d'une laideur affreufe, dont je vois encore la loupe qui décoroit fa joue droite, lorfqu'il penchoit du côté gauche fon vifage camus et grêlé fur fa *pochette*: j'aurois quelque chofe de plaifant à en dire, ainfi que du pauvre *Mignard*, maître de guitare, efpèce de colofe efpagnol, dont les mains reffembloient à celles d'Efaü, et qui en gravité, politeffe et rodomontades, ne le cédoit à perfonne de fon pays. Je n'ai pas eu long temps le timide *Wartin*, dont les cinquante ans, la perruque, les lunettes et le vifage enflammé, paroiffoient tout en défordre, lorfqu'il pofoit les doigts de fon écolière au *par deffus de viole*, et lui montroit à tenir l'archet. Mais, en récompenfe, le révérend père *Collomb*, barnabite, jadis miffionnaire, fupérieur de fa maifon à foixante-quinze ans, et confeffeur de ma mère, envoya chez elle fa *baffe de viole*, pour me confoler de l'abandon

du

du *par-dessus*, et m'accompagner lui même lorsque, venant nous voir, il me prioit de prendre ma guitare. Je l'étonnai beaucoup lorsque, m'emparant de sa basse, je me mis à jouer passablement quelques airs que j'avois étudiés en cachette. J'aurois trouvé sous ma main une *contre-basse*, que je serois montée sur une chaise pour en faire quelque chose. Mais afin de ne point commettre d'anachronisme, il faut observer que j'anticipe, et se rappeler que j'étois tout-à-l'heure à sept ans, où je retourne. Je suis venue jusqu'à cette époque, sans parler de l'influence de mon père sur mon éducation; elle étoit foible, parce qu'il ne s'en mêloit guère; mais il n'est pas hors de propos de remarquer ce qui l'avoit déterminé à s'en mêler moins encore: j'étois fort opiniâtre; c'est-à-dire que je ne consentois pas aisément à ce dont je ne voyois point la raison; et lorsque je ne sentois que l'autorité, ou que je croyois appercevoir du caprice, je ne savois pas céder. Ma mère, habile et prudente, jugeoit à merveilles qu'il falloit me dominer par la raison, ou me gagner par le sentiment; aussi ne trouvoit-elle point de résistance. Mon père, assez brusque, ordonnoit en maître, et l'obéissance étoit tardive ou nulle; s'il tentoit de me punir en despote, sa douce petite fille devenoit un lion. Il me donna le fouet en deux ou trois circonstances; je lui mordois la cuisse sur laquelle

il m'avoit courbée, et je proteſtois contre ſa volonté. Un jour que j'étois un peu malade, il fut queſtion de me donner une médicine : on m'apporta le triſte breuvage ; je l'approche de mes lèvres ; ſon odeur me le fait repouſſer avec dégoût : ma mère s'emploie à vaincre ma répugnance ; elle m'en inſpire la volonté : je fais mes efforts ſincèrement ; mais à chaque fois que l'horrible déboire m'étoit apporté ſous le nez, mes ſens révoltés me faſoient détourner la tête : ma mère ſe fatiguoit ; je pleurois de ſa peine et de la mienne, et j'en étois toujours moins capable d'avaler la funeſte boiſſon. Mon père arrive ; il ſe fâche et me donne le fouet, en attribuant ma réſiſtance à l'opiniâtrété ; dès-lors l'envie d'obéir ſe paſſe, et je déclare que je ne prendrai point la médecine. Grands éclats, menaces répétées, ſeconde fuſtigation : je m'indigne et fais des cris affreux, levant les yeux au ciel, et me diſpoſant à jeter le breuvage qu'on alloit me préſenter ; mon geſte trahit ma penſée ; mon père, furieux, menace de me fouetter une troiſième fois.—Je ſens, à l'heure où j'écris, l'eſpèce de révolution et le développement de force que j'eprouvai alors ; mes larmes s'arrêtent tout-à-coup, mes ſanglots s'appaiſent ; un calme ſubit réunit mes facultés dans une ſeule réſolution : je me lève ſur mon lit ; je me tourne du côté de la ruelle ; j'incline ma tête, en l'appuyant contre le mur ; je trouſſe

ma

ma chemiſe, et je m'offre aux coups en ſilence : on m'auroit tuée ſur la place, ſans m'arracher un ſoupir.

Ma mère, que cette ſcène rendoit mourante, et qui avoit beſoin de toute ſa ſageſſe pour ne pas augmenter les excès de ſon mari, parvint à le faire ſortir de la chambre ; elle me recoucha ſans mot dire ; et après deux heures de repos, elle vint en pleurant me conjurer de ne plus lui faire de mal, et de boire la médecine ; je la regardai fixément, je pris le verre et je le vuidai d'un ſeul trait. Mais je vomis tout au bout d'un quart-d'heure, et j'eus un violent accès de fiévre, qu'il fallut bien guérir autrement qu'avec de mauvaiſes drogues et des verges. J'avois alors un peu plus de ſix ans.

Tous les détails de cette ſcène me ſont auſſi préſens, toutes les ſenſations que j'ai éprouvées ſont auſſi diſtinctes, que ſi elle étoit récente ; c'eſt le même roidiſſement que celui que j'ai ſenti s'opérer depuis dans des momens ſolemnels ; et je n'aurois pas plus à faire aujourd'hui pour monter fièrement à l'échafaud, que je n'en fis alors pour m'abandonner à un traitement barbare qui pouvoit me tuer, et non pas me vaincre.

De cet inſtant, mon père ne mit plus jamais la main ſur moi : il ne ſe chargea même pas de me réprimander ; il me careſſoit beaucoup, me montroit à deſſiner, me conduiſoit à la prome-

nade, et me traitoit avec une bonté qui le rendoit plus respectable à mes yeux, et lui assuroit de ma part une entière soumission. On se plut à célébrer mes sept ans comme l'âge de la raison, celui duquel on avoit droit d'attendre de moi tout ce qu'elle inspire; c'étoit assez adroit pour motiver l'espèce d'égard avec lequel il falloit me conduire, en soutenant mon courage, sans exciter ma vanité. Ma vie s'écouloit doucement dans la paix domestique et une grand activité d'esprit; ma mère demeuroit constamment chez elle, et y recevoit fort peu de monde. Nous sortions deux fois la semaine; l'une pour visiter les grands parens de mon père, l'autre, c'étoit le dimanche, pour voir la mère de maman, assister à l'office divin et nous rendre à la promenade. On commençoit toujours, en sortant des vêpres, par aller chez ma bonne-maman Bimont; c'étoit une grande et belle femme qui avoit été de bonne heure attaquée de paralysie, sa tête en étoit demeurée affectée; elle étoit graduellement tombée en enfance, et passoit les jours dans son fauteuil, près de la fenêtre ou du feu, suivant la saison. Une vieille fille, de service dans la famille depuis plus de quarante ans, soignoit ses infirmités. Dès que j'arrivois; *Marie* me donnoit à goûter, c'étoit fort bon; mais cela fait, je m'ennuyois horriblement; je cherchois des livres; il n'y avoit que le pseautier, et, faute de mieux, j'en ai vingt-fois relu la

version

version ou chanté le texte : si j'étois gaie, ma grand'mère pleuroit, si je me frappois ou me laissois tomber, elle éclatoit de rire, cela me contrarioit; on avoit beau me faire observer que c'étoit le résultat de sa maladie, je ne le trouvois pas moins triste; j'aurois encore supporté qu'elle se moquât de moi, mais ses pleurs ne s'échappoient jamais qu'avec un éclat douloureux et imbecille à-la-fois, qui me froissoit l'ame et m'inspiroit de la terreur. La vieille Marie radotoit à cœur-joie avec ma mère, qui se faisoit un devoir sacré de passer deux heures devant la sienne, en écoutant complaisamment les contes de Marie. Ce fut pour moi un cours de patience assurément très-pénible ; mais il falloit bien en passer par là ; car un jour ou l'ennui me fit verser des pleurs de dépit en demandant à m'en aller, ma mère resta toute la soirée. Elle ne négligeoit pas, dans les temps opportuns, de me représenter son assiduité comme un devoir rigoureux et touchant qu'il m'étoit honorable de partager; je ne sais comme elle s'y prenoit, mais mon cœur recevoit cette doctrine avec attendrissement. Lorsque l'abbé Bimont pouvoit se rendre chez sa mère, c'étoit pour moi une joie inexprimable; ce cher petit oncle me faisoit jouer, sauter et chanter; mais cela ne lui étoit guère possible : il étoit alors maître des enfans de cœur et se trouvoit enchaîné chez lui. Je me rappelle à ce propos d'un de

ſes élèves, d'un figure heureuſe, dont il amoit à dire du bien, parce que c'étoit celui qui lui donnoit le moins de mal; ce ſujet annonçant des diſpoſitions, obtint peu d'années après une bourſe à je ne ſais quel collége, et eſt devenu l'*abbé Noël*, connu d'abord par quelques petits ouvrages, appelé par le miniſtre *le Brun* dans la carrière diplomatique, envoyé à Londres l'année dernière, et aujourd'hui en Italie.

Mes exercices rempliſſoient fort bien les journées qui me ſembloient courtes, car je n'avois jamais fini tout ce que j'aurois eu le goût d'entreprendre. Avec les livres élémentaires dont on avoit ſoin de me fournir, j'épuiſai bientôt ceux de la petite bibliothéque de la maiſon. Je dévorois tout, et je recommençois les mêmes lorſque j'en manquois de nouveaux. Je me ſouviens de deux *in-folio* de vies des ſaints, d'une bible de même format en vieux langage, d'une ancienne traduction des guerres civiles d'Appien, d'un théâtre de la Turquie en mauvais ſtyle, que j'ai relus bien des fois. Je trouvai ainſi le roman comique de Scaron et quelques recueils de prétendus bons mots que je ne relus pas deux fois; les mémoires du brave de Pontis qui m'amuſoient, et ceux de mademoiſelle de Montpenſier dont j'aimois aſſez la fierté, et quelques autres vieilleries dont je vois encore la forme, le contenu et les taches. La rage d'apprendre me poſſédoit

tellement,

tellement, qu'ayant déterré un traité de l'art *héraldique*, je me mis à l'étudier; il y avoit des planches colorées qui me divertissoient, et j'aimois à savoir comme on appelloit toutes ces petites figures: bientôt j'étonnai mon père de ma science en lui faisant des observations sur un cachet composé contre les règles de l'art; je devins son oracle en cette matière, et je ne le trompois point. Un petit traité des *contrats* me tomba sous la main; je tentai aussi de l'apprendre, car je ne lisois rien que je n'eusse l'ambition de le retenir; mais il m'ennuya, je ne conduisis pas le volume au quatrième chapitre.

La bible m'attachoit, et je revenois souvent à elle; dans nos vieilles traductions, elle s'exprime aussi crûment que les médecins; j'ai été frappée de certaines tournures naïves qui ne me sont jamais sorties de l'esprit. Cela me mettoit sur la voie d'instructions que l'on ne donne guère aux petites filles; mais elles se présentoient sous un jour qui n'avoit rien de séduisant, et j'avois trop à penser pour m'arrêter à une chose toute matérielle qui ne me sembloit pas aimable. Seulement je me prenois à rire, quand ma grand'maman me parloit de petits enfans trouvés sous des feuilles de choux, et je disois que mon *ave-maria* m'apprenoit qu'ils sortoient d'ailleurs, sans m'inquiéter comment ils y étoient venus. J'avois découvert, en furetant par la maison, une source

de lectures que je ménageai affez long tems. Mon père tenoit ce qu'on appelloit fon *atelier* tout près du lieu que j'habitois durant le jour ; c'étoit une pièce agréable, qu'on nommeroit un falon, et q e ma modefte mère appelloit la falle, proprement meublée, ornée de glaces et de quelques tableaux, dans laquelle je recevois mes leçons ; fon enfoncement, d'un côté de la cheminée, avoit permis de pratiquer un retranchement qu'on avoit éclairé par une petite fenêtre ; là, étoit un lit fi refferré dans l'efpace, que j'y montois toujours par le pied, une chaife, une petite table et quelques tablettes ; c'étoit mon afyle. Au côté oppofé, une grande chambre dans laquelle mon père avoit fait placer fon *établi*, beaucoup d'objets de fculpture et ceux de fon art, formoit fon atelier. Je m'y gliffois le foir, ou bien aux heures de la journée où il n'y avoit perfonne ; j'y avois remarqué une cachette où l'un des jeunes gens mettoit des livres. J'en prenois un à mefure ; j'allois le dévorer dans mon petit cabinet, ayant grand foin de le remettre aux heures convenables, fans en rien dire à perfonne. C'étoit en général de bons ouvrages ; je m'apperçus un jour que ma mère avoit fait la même découverte que moi ; je reconnus dans fes mains un volume qui avoit paffé dans les miennes ; alors je ne me gênai plus, et, fans mentir, mais fans parler du paffé, j'eus l'air d'avoir fuivi fa trace. Le jeune

homme,

homme, qu'on appeloit *Cajon*, auquel il ré-gnit le sien par la suite, en se fixant à Versailles, instituteur des pages, ne ressembloit point à ses camarades; il avoit de la politesse, un tact décent, et cherchoit de l'instruction. Il n'avoit jamais rien dit non plus de la disparution momentannee de quelques volumes; il sembloit qu'il y eût entre-nous trois une convention tacite. Je lus ainsi beaucoup de voyages que j'aimais passionnément, entr'autres ceux de *Renard* qui furent les premiers; quelques théâtres des auteurs du second ordre, et le Plutarque de Dacier. Je goûtai ce dernier ouvrage plus qu'aucune chose que j'eusse encore vue, même d'histoires tendres qui me touchoient pourtant beaucoup, comme celle des époux malheureux de Labedoyère que j'ai présente, quoique je ne l'aie pas relue depuis cet âge. Mais Plutarque sembloit être la véritable pâture qui me convint; je n'oublierai jamais le carême de 1763 (j'avois alors neuf ans), où je l'emportois à l'église en guise de semaine sainte. C'est de ce moment que datent les impressions et les idées qui me rendoient républicaine, sans que je songeasse à le devenir.

Télémaque et la Jérusalem délivrée vinrent un peu troubler ces traces majestueuses. Le tendre Fénélon émut mon cœur, et le Tasse alluma mon imagination. Quelquefois je lisois haut a la demande

mande de ma mère; ce que je n'aimois pas; cela fortoit du recueillement qui faifoit mes délices et m'obligeoit à ne pas aller fi vîte; mais j'aurois plutôt avalé ma langue que de lire ainfi l'épifode de l'île de Calypfo, et nombre de paffages du Taffe. Ma refpiration s'élevoit, je fentois un feu fubit couvrir mon vifage, et ma voix altérée eût trahi mes agitations. J'étois Eucharis pour Télémaque et Herminie pour Tancrède; cependant, toute transformée en elles, je ne fongeois pas encore à être moi-même quelque chofe pour perfonne, je ne faifois point de retour fur moi, je ne cherchois rien autour de moi; j'étois elles, et je ne voyois que les objets qui exiftoient pour elles, c'étoit un rêve fans réveil. Cependant je me rappele d'avoir vu avec beaucoup d'emotion un jeune peintre nommé *Taboral*, qui venoit par fois chez mon père, il avoit peut-être vingt ans, une voix douce, une figure tendre, rougiffant comme une jeune fille. Lorfque je l'entendois dans l'atelier, j'avois toujours un crayon ou autre chofe à y aller chercher; mais comme fa préfence m'embarraffoit autant qu'elle m'étoit agréable, je reffortois plus vîte que je n'étois entrée, avec un battement de cœur et un tremblement que j'allois cacher dans mon petit cabinet. Je crois bien aujourd'hui qu'avec pareille difpofition, du défœuvrement ou certaines compagnies, l'imagination et la perfonne pouvoient faire beaucoup de chemin. Ces ouvrages,

vrages, dont je viens de parler, firent place à d'autres, et les impreſſions s'adoucirent ; quelques écrits de Voltaire me ſervirent de diſtraction. Un jour que je liſois Candide, ma mère s'étant levée d'une table où elle jouoit au piquet, la dame qui faiſoit ſa partie m'appela du coin de la chambre où j'étois, et me pria de lui montrer le livre que je tenois. Elle s'adreſſe à ma mère qui rentroit dans l'appartement, et lui témoigne ſon étonnement de la lecture que je faiſois ; ma mère, ſans lui répondre, me dit purement et ſimplement de reporter le livre où je l'avois pris. Je regardai de bien mauvais œil cette femme, à figure revêche, groſſe à pleine ceinture, grimaçant avec importance, et depuis onques je n'ai souri à madame Charbonné. Mais ma bonne mère ne changea rien à ſon allure fort ſingulière, et me laiſſa lire ce que je trouvois, ſans avoir l'air d'y regarder, quoiqu'en ſachant fort bien ce que c'étoit. Au reſte jamais livre contre les mœurs ne s'eſt trouvé ſous ma main ; aujourd'hui même je ne ſais que les noms de deux ou trois, et le goût que jai acquis ne m'a point expoſée à la moindre tentation de me les procurer. Mon père ſe plaiſoit à me faire de temps en temps le cadeau de quelques livres, puiſque je les préférois à tout ; mais comme il ſe piquoit de ſeconder mes goûts ſerieux, il me faiſoit des choix fort plaiſans ; quant aux convenances, par exemple, il me donna le traité de Fénélon

Fénélon ſur l'education des filles, et l'ouvrage de Locke ſur celle des enfans; de manière qu'on donnoit à l'élève ce qui eſt deſtiné à diriger les inſtituteurs. Je crois pourtant que cela réuſſiſſoit très bien, et que le haſard m'a ſervie mieux peut-être que n'auroient fait les combinaiſons ordinaires. J'avois beaucoup de maturité, j'aimois à réfléchir; je ſongeai véritablement à me former moi-même, c'eſt-à-dire, que j'étudiois les mouvemens de mon ame; que je cherchois à me connoître; que je commençai à ſentir que j'avois une deſtination qu'il falloit me mettre en état de remplir. Les idées religieuſes vinrent à fermenter dans ma tête, et produiſirent bientôt une grande exploſion. Avant de les décrire, il faut ſavoir ce qu'eſt devenu notre latin. Les premières notions de la grammaire s'étoient fort bien rangées dans ma tête; je déclinois, je conjuguois, quoique cela me parût aſſez triſte; mais l'eſpérance de lire un jour dans cette langue de fort belles choſes dont j'entendois parler, ou dont mes lectures préſentes me donnoient des idées, ſoutenoit mon courage contre la ſéchereſſe et les difficultés de ce genre d'étude. Il n'en étoit pas de même de mon petit oncle (c'eſt ainſi que j'appellois l'abbé Bimont), jeune, bon enfant, pareſſeux et gai, ne donnant pas la moindre peine à perſonne, et ne ſe ſouciant guère d'en prendre aucune pour lui; fort ennuyé de ſon métier de pédagogue avec des enfans de chœur,

il

il aimoit mieux faire une promenade que de me donner une leçon, ou me faire rire et fauter que répéter mon rudiment; il n'étoit point exact à venir chez fa fœur, ni pour l'heure, ni pour les jours, et mille circonftances éloignoient fes leçons. Cependant je voulois apprendre, et je n'aimois point à laiffer ce que j'avois entrepris. Il fut arrêté que j'irois chez lui, trois fois la femaine, dans la matinée; mais il ne favoit pas s'affujettir à conferver fa liberté pour me confacrer quelques inftans; je le trouvois occupé d'affaires de paroiffe, diftrait par fes enfans, ou déjeûnant avec un ami: je perdois mon temps, la mauvaife faifon furvint, et le latin fut abandoné. Je n'ai confervé de cette tentative qu'une forte d'inftinct ou commencement d'intelligence qui, dans le temps de ma dévotion, me permettoit de répéter ou chanter les pfeaumes fans ignorer abfolument ce que je difois, et beaucoup de facilité pour l'étude des langues en général, particulièrement pour l'italien, que j'ai appris, quelques années après, feule et fans peine.

Mon père ne me pouffoit pas vivement au deffin; il s'amufoit de mon aptitude, plus qu'il ne s'occupoit à développer chez moi un grand talent; je compris même, par quelques mots échappés d'une converfation avec ma mère, que cette femme prudente ne fe foucioit pas que j'allaffe très-loin dans ce genre. « Je ne veux pas qu'elle « devienne peintre, difoit-elle; il faudroit des

« études

« études communes, et des liaifons dont nous « n'avons que faire." On me fit commencer à graver ; tout m'étoit bon ; j'appris à tenir le burin, et je vainquis bientôt les premières difficultés. Lors de la fête de quelqu'un de nos grands parens, qu'on alloit religieufement fouhaiter, je portois toujours pour mon tribut, ou une jolie tête que je m'étois appliquée à bien deffiner dans cette intention, ou une petite plaque en cuivre bien propre, fur laquelle j'avois gravé un bouquet et un compliment, foigneufement écrit, dont monfieur *Doucet* m'avoit tourné les vers. Je recevois en échange des almanachs qui m'amufoient beaucoup et quelque préfent d'objets à mon ufage, deftinés ordinairement à la parure que j'aimois. Ma mère s'y plaifoit pour moi ; elle étoit fimple dans la fienne et même fouvent négligée ; mais fa fille étoit fa poupée, et j'avois, dans mon enfance, une mife élégante, même riche, qui fembloit au deffus de mon état. Les jeunes perfonnes portoient alors ce qu'on appeloit des corps-de-robes ; c'étoit un vêtement fait comme les robes de cour, très-jufte à la taille qu'il deffinoit fort bien, très ample par le bas, avec une longue queue traînante et ornée de divers chiffons, fuivant le goût ou la mode ; on me donnoit les miens en belles étoffes de foie, légères pour le deffin, modeftes pour la couleur, mais du prix et de pareille qualité que les robes de parure de ma mère. La

toilette

toilette me coûtoit bien quelques chagrins, car on me frifoit fouvent les cheveux avec des papillotes, des fers chauds, tout l'attirail ridicule et barbare dont on fe fervoit dans ce temps là; j'avois la tête extrêmement fenfible; et le tiraillement qu'il falloit fouffrir étoit fi douloureux, qu' une grande coiffure me faifoit toujours verfer des larmes arrachées par la fouffrance, fans être accompagnées de plaintes.

Il me femble que j'entends demander pour quels yeux étoit cette toilette dans la vie retirée que je menois? Ceux qui feroient cette queftion, doivent fe rappeller que je fortois deux fois la femaine; et s'ils avoient connu les mœurs de ce qu'on appeloit les bourgeois de Paris de mon temps, ils fauroient qu'ils en exiftoit des milliers dont la dépenfe, affez grande en parure, avoit pour objet une repréfentation de quelques heures aux Tuileries tous les dimanches; leurs femmes y joignoient celle de l'églife, et le plaifir de traverfer doucement leur quartier fous les yeux du voifinage. Joignez à cela les vifites de famille, aux grandes époques *des fêtes* et du *premier de l'an*, une *noce*, un *baptême*, et vous verrez affez d'occafion d'exercer la vanité? Au refte, on pourra remarquer, dans mon éducation, plus d'un contrafte. Cette petite perfonne, qui paroiffoit le dimanche à l'églife et à la promenade, dans un coftume qu'on auroit pu croire fortir d'un équipage

page, et dont l'apparence étoit fort bien foutenue par fon maintien et fon langage, alloit fort bien auffi, dans la femaine, en petit fourreau de toile au marché avec fa mère ; elle defcendoit même feule pour acheter, à quelques pas de la maifon, du perfil, ou de la falade que la ménagère avoit oubliée. Il faut convenir que cela ne me plaifoit pas beaucoup ; mais, je n'en témoignois rien, et j'avois l'art de m'acquitter de ma commiffion de manière à y trouver de l'agrément. J'y mettois une fi grande politeffe, avec quelque dignité, que la fruitière ou autre perfonnage de cette forte, fe faifoit un plaifir de me fervir d'abord, et que les premiers arrivés le trouvoient bon ; je rembourfois toujours quelque compliment fur mon paffage, et je n'en étois que plus honnête. Cet enfant, qui lifoit des ouvrages férieux, expliquoit fort bien les cercles de la fphère célefte, manioit le crayon et le burin, et fe trouvoit à huit ans la meilleure danfeufe d'une affemblée de jeunes perfonnes au-deffus de fon âge, réunies pour une petite fête de famille ; cet enfant étoit fouvent appellé à la cuifine pour y faire une omelette, éplucher des herbes ou écumer le pot. Ce mélange d'études graves, d'exercices agréables et de foins domeftiques ordonnés, affaifonnés par la fageffe de ma mère, m'a rendu propre à tout, fembloit prevenir les viffIcitudes de ma fortune, et m'a aidé à les fupporter. Je ne fuis déplacée nulle part ; je

faurois

ſaurois faire ma ſoupe auſſi leſtement que Philopœmen coupoit du bois ; mais perſonne n'imagineroit, en me voyant, que ce fût un ſoin dont il convint de me charger.

On a pu juger, par ce que j'ai dit jusqu'à préſent, que ma mère ne négligeoit pas ce qu'on appele la religion. Elle avoit de la piété, ſans être dévote ; elle croyoit ou tâchoit de croire, et elle conformoit ſa conduite aux règles de l'égliſe avec la modeſtie, la régularité d'une perſonne qui, ayant beſoin, pour ſon cœur, d'adopter les grands principes, ne vouloit pas chicaner ſur les détails. L'air reſpectueux dont m'avoient été préſentées les premières notions religieuſes, m'avoit diſpoſé à les recevoir avec attention ; elles étoient de nature à faire de grandes impreſſions ſur une imagination vive ; et malgré le trouble où me jettoit par fois le raiſonnement naiſſant, qui me rendoit ſurpriſe de la transformation du diable en ſerpent, et me faiſoit trouver dieu cruel de l'avoir permiſe, je finiſſois par croire et adorer.

J'avois reçu la confirmation avec le recueillement d'un eſprit qui calculoit l'importance de ſes actions et méditoit ſur ſes devoirs : on parloit de me préparer à ma première communion ; je me ſentois pénétrée d'une ſainte terreur. Je liſois des livres de dévotion, j'avois beſoin de m'occuper de ces grands objets de bonheur ou de malheur éternel ; toutes mes penſées ſe tournoient inſen-

fiblement de ce côté. Bientôt les idées religieuſes me dominèrent ; le règne du ſentiment, hâté par leurs concours, pour ma trempe déjà précoce, s'ouvrit par l'amour de Dieu, dont le ſublime délire embellit, conſerva les premières années de mon adoleſcence, réſigna les autres à la philoſophie, et ſembloit devoir ainſi me préſerver à jamais de l'orage des paſſions, dont, avec la vigueur d'un athlète, je ſauve à peine l'âge mûr.

La dévotion dans laquelle je tombai, me modifia étrangement ; je devins d'une humilité profonde, d'une timidité inexprimable ; je regardois les hommes avec une ſorte de terreur, qui s'augmenta lorſque quelques-uns me parurent aimables. Je veillai ſur mes penſées avec un ſcrupule exceſſif ; la moindre image qui pouvoit s'offrir à mon eſprit, même confuſément, me ſembloit un crime ; je contractai l'habitude d'une telle réſerve, que liſant, à ſeize ans, l'hiſtoire naturelle de Buffon, et n'étant plus dévote, je ſautai, ſans le lire, l'article qui traitoit de l'homme, et je gliſſai ſur les planches relatives, avec la promptitude et le tremblement de quelqu'un appercevant un précipice. Enfin, je ne me ſuis mariée qu'à vingt-cinq ans, et avec une ame telle qu'on peut la préſumer, des ſens très inflammables, beaucoup d'inſtruction ſur divers objets : j'avois ſi bien évité l'inſtruction ſur certain autre, que les événe-

mens

mens du mariage me parurent aussi surprenans que désagréables.

Ma vie, plus retirée de jour en jour, me parut bientôt trop mondaine encore pour me préparer à ma première communion ; cette grande affaire, qui doit tant influer sur le salut éternel, occupoit toutes mes pensées. Je prenois goût à l'office divin, sa solemnité me frappoit ; je lisois avec avidité l'explication des cérémonies de l'église ; je me pénétrois de leur signification mystique ; je feuilletois chaque jour mes *in-folio* de vies des saints, et je soupirois après ces temps où les fureurs du paganisme valoient aux généreux chrétiens la couronne du martyre. Je songeois sérieusement à prendre un nouveau genre de vie, et, après des méditations profondes, j'arrêtai mes projets. Jusques-là, l'idée seule de m'éloigner de ma mère me faisoit verser des torrens de larmes ; et quand on vouloit s'amuser des nuages subits que la sensibilité faisoit élever sur mon front expressif, on plaisantoit sur les couvens, et l'utilité de les faire habiter durant quelque temps aux jeunes personnes. Mais que ne doit-on pas sacrifier au seigneur ! je m'étois fait du cloître, de sa solitude et de son silence, les idées grandes ou romantiques que mon active imagination pouvoit enfanter. Plus son séjour étoit auguste, plus il convenoit aux dispositions de mon ame touchée. Un soir, après souper, seule avec mon père et

ma mère; je me jette à leurs genoux ; mes pleurs s'échappent en même temps, et me coupent la voix ; étonnés, inquiets, ils demandent la cause de cet étrange mouvement.—Je veux vous prier, dis-je, en sanglottant, de faire une chose qui me déchire, mais que demande ma conscience ; mettez moi au couvent.—Ils me relevent ; ma bonne mère s'émeut : elle auroit tremblé si, ne m'ayant pas quitté d'une minute depuis quelque temps, elle eût pu rien redouter : on me demande ce qui me fait désirer cette disposition, en observant qu'on ne m'a jamais rien refusé de raisonnable : je dis que c'est le désir de faire ma première communion avec tout le recueillement convenable. Mon père loue mon zèle, et ajoute qu'il veut le seconder. On délibere sur le choix d'une maison ; ma famille n'avoit de relations dans aucune de celles de cette espèce : on se rappela que mon maître de musique avoit cité un couvent où il enseignoit de jeunes demoiselles, et on décide que l'on fera des informations. Il résulta de celles-ci que la maison étoit honnête, l'ordre peu austère ; les religieuses passoient en conséquence pour n'avoir point de ces excès, de ces momeries qui caractérisoient leur plus grand nombre ; d'ailleurs elles faisoient profession d'instruire la jeunesse ; elles tenoient des écoles d'externes ou d'enfans du peuple, qu'elles enseignoient *gratis* pour accomplir leurs vœux, et qui se rendoient du dehors

hors

hors à cet effet, dans une salle qui leur étoit consacrée ; mais elles avoient séparément un pensionnat pour les jeunes personnes dont on vouloit leur confier l'éducation. Ma mère fit les démarches nécessaires ; et après m'avoir conduite en visite chez tous mes grands parens en leur annonçant ma résolution, qu'ils applaudirent, elle me mena chez les dames de la Congrégation, rue neuve Saint-Etienne, faubourg Saint-Marcel, bien près du lieu où je suis actuellement renfermée ; comme je pressai cette chère maman dans mes bras, au moment de me séparer d'elle pour la première fois ; j'étouffois, j'ètois pénétrée ! mais j'obéissois à la voix de Dieu, et je passai le seuil de la porte de clôture en lui offrant, avec larmes, le plus grand sacrifice que je pusse lui faire. C'étoit le 7 de mai 1765 ; j'avois alors *onze ans* et deux mois.

Comment, du fond d'une prison, au milieu des bouleversemens politiques qui ravagent mon pays, et entraînent tout ce qui me fut cher, rappeler et peindre aujourd'hui ce temps de calme et de ravissemens ? Quelle fraîcheur de pinceau peut rendre les douces émotions d'un jeune cœur sensible et tendre, avide de bonheur, commençant à sentir la nature, et n'appercevant que la divinité ! La première nuit que je passai au couvent fut agitée ; je n'étois plus sous le toit paternel ; je me sentois loin de cette bonne mère qui sûrement

 pensoit

penſoit à moi avec attendriſſement ; une foible lueur éclairoit la chambre où l'on m'avoit mis coucher avec quatre autres enfans de mon âge : je me levai doucement ; j'allai près de la fenêtre ; le clair de lune permettoit de diſtinguer le jardin ſur lequel elle avoit vue. Le plus profonde ſilence régnoit dans ces lieux ; je l'écoutois, pour ainſi dire, avec une ſorte de reſpect ; de grands arbres projettoient çà et là leur ombre gigantesque, et promettoient un ſûr abri à la méditation tranquille : je levai les yeux vers le ciel, il étoit pur et ſerein : je crus ſentir la préſence de la divinité qui ſourioit à mon ſacrifice, et m'en offroit déjà la récompenſe dans la paix conſolante d'un ſéjour céleſte : des larmes délicieuſes coulèrent lentement ſur mon viſage ; je réiterai mon dévouement avec un ſaint tranſport, et je fus goûter le ſommeil des élus.

J'étois arrivée le ſoir ; je n'avois point encore apperçu toutes mes compagnes ; elles étoient au nombre de 34 et réunies dans une ſeule claſſe, depuis l'âge de ſix ans juſqu'à celui de dix-ſept ou dix-huit, mais partagées en deux tables pour les repas, et comme en deux ſections dans le courant du jour pour la ſuite des exercices. La gravité de ma petite perſonne fit juger au premier coup d'œil que je devois être rangée parmi les plus grandes ; je devins la douzième de leur table, et je me trouvai la plus jeune d'entr'elles. Le ton

de

de politesse que ma mère m'avoit rendu familier, l'air posé dont j'avois contracté l'habitude, la manière de m'énoncer, douce et correcte, ne ressembloient en rien à la bruyante etourderie de cette jeunesse folâtre. Les enfans s'adressèrent à moi avec une sorte de confiance, parce que je ne les rebutois jamais; les grandes demoiselles me traitèrent avec une sorte d'égard, parce que ma réserve ne me rendoit pas moins obligeante avec elles, et me faisoit distinguer des maîtresses. Elevée comme je l'avois été jusqu'à cette époque, il n'étoit pas fort étonnant que je me trouvasse mieux instruite que la plupart de mes compagnes, même les plus âgées. Les religieuses trouvèrent qu'elles pourroient s'honorer de mon éducation, puisque j'étois chez elles, sans avoir aucune peine à prendre pour la continuer. Je savois déjà, ou j'apprenois fort aisément ce qu'elles donnoient à étudier; je devins la favorite de toutes les nones; c'étoit à qui me feroit des caresses ou des complimens. Celle qui étoit chargée de montrer à écrire aux pensionnaires, étoit une femme de soixante et dix ans, qui s'étoit faite religieuse à cinquante par effet de chagrin ou suite d'infortune; elle avoit reçu de l'éducation, et joignoit à cet avantage tout ce que peut valoir la connoissance et l'usage du monde. Elle se piquoit d'instruction; elle avoit encore, pour l'écriture, une très-belle main, faisoit des broderies superbes, donnoit de bonnes leçons d'ortho-

 graphe,

graphe, et n'étoit pas étrangère à l'hiſtoire. Sa petite taille, ſon âge même, un peu de pédanterie, étoient cauſe que la mère *Sainte-Sophie* n'étoit point conſidérée des petites folles, qu'elle vouloit inſtruire, autant qu'elle méritoit de l'être ; et, ſi je m'en ſouviens bien, la jalouſie des chères ſœurs qui, n'ayant pas autant de talens qu'elle, étoient bien aiſes de faire reſſortir ſes ridicules, y contribuoit pour quelque choſe. Cette bonne fille s'attacha bientôt à moi, à cauſe de mon goût pour l'étude ; après avoir donné leçon à toute la claſſe, elle me prenoit en particulier, me faiſoit répéter la grammaire, ſuivre la géographie, extraire des morceaux d'hiſtoire ; elle obténoit même la permiſſion de m'emmener dans ſa cellule, où je lui faiſois des lectures. J'avois conſervé de mes maîtres celui de muſique ſeulement, dont j'allois prendre leçon au parloir avec deux compagnes, ſous l'inſpection d'une religieuſe, et l'on m'avoit donné, pour continuer le deſſin, une maîtreſſe qui entroit dans l'intérieur du couvent. La régularité d'une vie très-remplie, partagée entre des exercices variés, convenoit beaucoup à mon activité, ainſi qu'à mon goût naturel pour l'ordre et l'application ; j'étois l'une des premières à tout, et j'avois encore du loiſir, parce que j'étois diligente et ne perdois pas un inſtant. Aux heures de promenade ou de récréation, je ne ſavois pas courir et badiner avec la foule ; je me retirois ſolitaire-

ment

ment ſous quelques arbres pour lire ou rêver. Comme j'étois ſenſible à la beauté du feüillage, au souffle des zéphirs, au parfum des plantes ! je voyois par-tout la main de la providence, je ſentois ſes ſoins bienfaiſans, j'admirois ſes ouvrages ; pénétrée de reconnoiſſance, j'allois l'adorer à l'égliſe, où les ſons majeſtueux de l'orgue, unis à la voix touchante des jeunes religieuſes exécutant des *motets*, achevoient de me ravir en extaſe. Indépendamment de la meſſe où l'on conduiſoit toutes les penſionnaires le matin, il y avoit dans l'après-midi des jours ordinaires, une demi-heure conſacrée à la méditation, à laquelle on n'admettoit que celles qui paroiſſoient capables de la faire ou d'en remplir l'intervalle avec recueilement par des lectures pieuſes. Je n'eus pas même beſoin de ſolliciter cette faveur dont on ſe hâta de récompenſer mon zèle ; mais je demandai avec ferveur l'avantage de faire ma première communion à la ſolemnité la plus prochaine ; c'étoit l'Aſſomption. Quoiqu'elle fût très-voiſine du moment de mon entrée, cette grace me fut accordée du conſentement unanime des ſupérieures et du directeur. Celui-ci étoit un homme de bon ſens, religieux de Saint-Victor, ou il rempliſſoit les fonctions de curé ; il avoit accepté la charge de confeſſer les penſionnaires de la Congrégation, et il étoit propre à ce miniſtère, par ſon âge de plus de cinquante ans, par ſon caractère modéré, ſon eſprit ſage, qui

tempé-

tempéroient l'auftérité de fes mœurs et de fes manières ; lorfque j'avois été confiée à fes foins, mon curé, monfieur Garat, avoit pris la peine de venir lui-même au couvent dépofer fa petite ouaille entre les mains de fon confrère ; ils fe virent au parloir en ma préfence, fe parlèrent en latin, que je n'entendis pas parfaitement, mais dont je compris quelques mots à mon avantage. Ceux-là n'échappent jamais à une fille, telle jeune qu'elle foit, et dans quelque langue qu'ils foient dits. Je gagnai beaucoup au change ; Garat n'étoit qu'un pédant, dans lequel je réverrois le juge fpirituel ; le Victorin étoit un homme jufte, éclairé, qui dirigeoit mes affections pieufes fur tout ce que la morale a de fublime, et qui fe plaifoit à développer par la religion le germe des vertus, fans y mêler une myfticité ridicule. Je l'aimai comme un père, et durant trois années qu'il a veçu, après ma fortie du couvent, je venois de très-loin à Saint-Victor, la veille des grandes fêtes, pour me confeffer à lui.

Il faut avouer que la religion catholique, très-peu convenable à un jugement fain, éclairé par des connoiffances, et foumettant les objets de fa croyance aux règles du raifonnement, eft très-propre à captiver l'imagination qu'elle frappe par le grand et le terrible, en même temps qu'elle occupe les fens par des cérémonies myftérieufes, alternativement douces et mélancoliques. *L'éter-*

nité

nité, toujours préſente à l'eſprit de ſes ſectateurs, les appele à la contemplation ; elle les rend ſévères appréciateurs du bien et du mal, tandis que des pratiques journalières, des rits impoſans viennent ſoulager l'attention, la ſoutenir et préſenter des moyens faciles de s'avancer toujours vers le but propoſé. Les femmes entendent merveilleuſement à relever ces pratiques, à accompagner ces cérémonies de tout ce qui peut leur prêter des charmes ou de l'éclat, et les religieuſes excelloient dans cet art. Une novice prit le voile peu après mon arrivée au couvent. Les fleurs, les luſtres brillans, les rideaux de ſoie, de ſuperbes paremens, décorèrent l'égliſe et l'autel ; l'aſſemblée fut nombreuſe ; elle rempliſſoit la partie extérieure, avec cet air de fête qu'une famille revêtoit en pareille circonſtance comme pour les noces d'un enfant ; triomphante et parée, la jeune victime parut à la grille dans la plus grande pompe, qu'elle dépouilla bientôt pour reparoître couverte d'un voile blanc et couronnée de roſes ; j'éprouve encore le treſſaillement que me fit reſſentir ſa voix légèrement tremblante, lorſqu'elle chanta mélodieuſement le verſet d'uſage, *Elegit, etc.* ; *c'eſt ici que j'ai choiſi ma demeure, et que je l'établis pour jamais :* je n'ai point oublié les notes de ce petit morceau, je le répéte auſſi exactement que ſi je l'euſſe entendu hier, et je voudrois bien pouvoir le chanter en Amérique. Grand dieu ! quel

quel accent j'y mettrois aujourd'hui ! Mais lorſqu' après avoir prononcé ſes vœux, la novice proſternée fut couverte d'un drap mortuaire ſous lequel on auroit dit qu'elle étoit enſévelie, je friſſonai de terreur ; c'étoit pour moi l'image de la rupture abſolue des liens du monde, du renoncement à tout ce qu'elle avoit de cher ; je n'étois plus moi, j'étois elle ; je crus qu'on m'arrachoit à ma mère, et je verſai des torrens de larmes. Avec cette ſenſibilité, qui rend les impreſſions ſi profondes, et qui fait être frappé de tant de choſes, leſquelles paſſent comme des ombres devant le vulgaire, l'éxiſtence ne languit jamais ; auſſi j'ai réfléchi la mienne de bonne heure, ſans l'avoir encore trouvée à charge, même au milieu des plus rudes épreuves ; et n'ayant point atteint quarante ans, j'ai prodigieuſement vécu, ſi l'on compte la vie par le ſentiment qui marque tous les inſtans de ſa durée.

J'aurois à retracer trop de ſcènes ſemblables, ſi je voulois rappeler toutes celles que les émotions d'une tendre piété ont gravé dans mon cœur ; le charme et l'habitude de ces ſenſations devinrent tels pour moi, qu'ils n'ont pu s'effacer. La philoſophie a diſſipé les illuſions d'une vaine croyance ; mais elle n'a point anéanti l'effet de certains objets ſur mes ſens, et leur rapport avec les idées ou les diſpoſitions qu'ils avoient coutume de faire naître. Je puis encore aſſiſter avec intérêt à la célé-

célébration de l'office divin quand elle fe fait avec gravité; j'oublie le charlatinifme des prêtres, le ridicule de leurs hiftoires, ou l'abfurdité de leurs myftères; je ne vois que la réunion d'hommes foibles, implorant le fecours d'un être fuprême; les mifères de l'humanité, l'efpoir confolant d'un puiffant rémunérateur, occupent ma penfée; les images étrangères s'évanouiffent, les paffions fe calment, le goût de mes devoirs s'avive; fi la mufique fait partie des cérémonies, je me trouve tranfportée dans un autre monde, et je fors meilleure du lieu où le peuple imbécille eft venu fans réflexion faluer un morceau de pain. Il en eft de la réligion comme de tant d'autres inftitutions humaines; elle ne change point l'efprit d'un individu; elle s'affimile à fa nature, s'élève ou s'affoiblit avec lui. Le commun des hommes penfe peu, croit fur parole, et agit par inftinct, de manière qu'il règne une contradiction perpétuelle entre les préceptes reçus et la marche fuivie. Les trempes fortes ont une autre allure; elles ont befoin d'harmonie, leur conduite eft une traduction fidelle de leur *foi*. J'ai dû recevoir, dans l'enfance, celle qui m'étoit donnée; elle fut mienne jufqu'à ce que j'euffe affez de lumières pour la difcuter; mais alors même toutes mes actions en étoient des conféquences rigoureufes. Je m'étonnois de la légèreté de ceux qui, en en profeffant une pareille, agiffoient au contraire, comme

je

je m'indigne aujourd'hui de la lâcheté de ces hommes qui veulent avoir une patrie, et compter encore leur vie pour quelque chose, quand il s'agit de la risquer à son service.

En évitant les répétitions du même sujet, je veux pourtant marquer d'un trait le moment de ma première communion ; préparée par tous les moyens d'usage dans les couvens, retraites, longues prières, silence, méditation, il étoit pour moi celui d'un engagement solemnel et le gage de l'éternelle félicité. Cette considération me pénétroit entièrement ; elle avoit tellement enflammé mon imagination, attendri mon cœur, que, baignée de larmes et ravie d'amour céleste, il me fut impossible de marcher à l'autel sans le secours d'une religieuse qui vint me soutenir par dessous les bras, et m'aider à m'avancer à la sainte table. Ces demonstrations, que je ne cherchois point à faire, mais qui n'étoient que l'effet naturel d'un sentiment que je ne pouvois contenir, m'acquirent un grand crédit, et les bonnes vieilles que je rencontrois se recommandoient toujours à mes prières.

Il me semble voir ceux qui liront ceci, demander si ce cœur si tendre, cette sensibilité si affectueuse, n'ont pas enfin été exercés par des objets plus réels, et si après avoir sitôt rêvé le bonheur, je ne l'ai pas réalisé dans une passion utile à quelqu'autre ?

N'an-

N'anticipons rien, leur dirai-je ; arrêtez-vous avec moi fur ces temps paifibles de faintes illufions auxquels j'aime encore à me reporter : croyez-vous que dans un fiècle auffi corrumpu, dans un ordre focial auffi mauvais, il foit poffible de goûter le bonheur de la nature et de l'innocence ? les ames vulgaires y trouvent le plaifir ; mais les autres, pour lefquelles le plaifir feul feroit trop peu de chofe, atteintes par les paffions qui prommettent davantage, contraintes par les devoirs bizarres ou cruels que pourtant elles honorent, ne connoiffent guère que la gloire, chèrement payée, de les remplir. Repofons-nous, quant-à-préfent, fur la douce amitié qui vint m'offrir fes charmes, et à laquelle j'ai dû tant d'heureux momens.

Quelques mois s'étoient écoulés depuis mon arrivée au couvent ; j'y vivois occupée, comme on vient de voir ; je reçevois toutes les femaines les vifites de mon père et de ma mère, qui me fafoient fortir le dimanche après l'office, pour nous promener enfemble au jardin *du roi*, aujourd'hui des *plantes* ; je ne les quittois jamais fans verfer quelques pleurs ; c'étoit de tendreffe pour leurs perfonnes et non de regrets de ma fituation ; car je rentrois avec plaifir fous ces cloîtres filencieux que je traverfois à petits pas, pour mieux goûter leur folitude ; je m'arrêtois quelquefois fur une tombe où étoit gravé l'éloge d'une

d'une ſainte fille : elle eſt heureuſe ! me diſois je en ſoupirant ; puis une mélancholie, qui n'étoit pas ſans douceur, s'emparoit de mon ame, et me faſoit chercher dans le ſein de la divinité, dans l'eſpoir d'y être reçue un jour, ce parfait bonheur dont je ſentois le beſoin.

L'arrivée des nouvelles penſionnaires vint éveiller toute la petite troupe ; on avoit annoncé des demoiſelles d'Amiens ; la curioſité des jeunes filles de couvent ſur des compagnes qu'on leur promet, eſt plus vive qu'on ne peut imaginer. C'étoit vers le ſoir d'un jour d'été ; on ſe promenoit ſous des tilleuls. . . . . Les voilà, les voilà, fut le cri qui s'éleva tout-à-coup. La première maîtreſſe remit entre les mains de celle qui étoit alors en fonctions auprès des penſionnaires les deux arrivantes ; la foule ſe raſſemble autour d'elles, s'éloigne, revient, ſe régulariſe enfin, et toutes les penſionnaires ſe promenent par groupes dans la même allée, pour examiner les demoiſelles Cannet. C'étoit deux ſœurs ; l'aînée avoit environ dix huit ans, une belle taille, l'air leſte, la marche dégagée ; quelque choſe de ſenſible, de fier et de mécontent, la faiſoient remarquer ; la cadette n'en avoit pas plus de quatorze, un voile de gaze blanche couvroit ſa phyſionomie douce, et cachoit mal les pleurs dont elle étoit baignée. Je la fixai avec intérêt, je m'arrêtai pour mieux la conſidérer ; j'allai enſuite

parmi

parmi les causeuses chercher à m'informer de ce qu'on savoit d'elle.

C'étoit, disoit-on, la favorite de sa maman qu'elle aimoit tendrement, dont elle avoit eu beaucoup de peine à se séparer; et avec qui l'on avoit mis sa sœur pour lui aider à supporter cette séparation. Toutes deux furent placées, le soir, à la table où j'étois ; *Sophie* mangea peu ; elle avoit une douleur muette qui n'avoit rien de repoussant pour personne, et auroit touché tout le monde : sa sœur paroissoit beaucoup moins occupée de la consoler que mécontente de partager le même sort. Elle avoit bien quelque raison ; une fille de dix-huit ans, arrachée au monde où elle étoit rentrée, pour retourner au couvent faire compagnie à sa jeune sœur, pouvoit se regarder comme sacrifiée par sa mère, qui véritablement n'avoit cherché qu'à *mâter* un caractère impétueux qu'elle ne savoit pas régir. Il ne falloit pas entendre long-temps la vive Henriette pour juger tout cela ; franche jusqu'à la brusquerie, impatiente jusqu'à la colère, gaie jusqu'à la folie, elle avoit tout l'esprit de son âge sans en avoir la raison ; inégale, saillante, tantôt charmante, souvent insupportable, les retours les plus attendrissans succedoient à ses boutades ; elle unissoit le cœur le plus sensible à l'imagination la plus extravagante ; il falloit l'aimer en la grondant, et pourtant il étoit difficile de vivre avec elle en la chérissant. La pauvre Sophie

avoit bien quelquefois à souffrir du caractère de sa sœur irritée contre elle par la jalousie, trop juste cependant pour ne pas l'estimer sa valeur, et trouvant par conséquent dans ses rapports avec elle tout ce qui pouvoit multiplier ses propres inégalités dont elle étoit la première à gémir. Le calme d'une raison prématurée caractérisoit Sophie; elle ne sentoit pas très-vivement, parce que sa tête étoit froide, mais elle aimoit à réfléchir et à raisonner; tranquille sans prévenance, elle ne séduisoit personne; mais elle obligeoit tout le monde dans l'occasion; et si elle n'alloit au-devant de rien, elle ne refusoit rien non plus. Elle aimoit le travail et la lecture. Sa tristesse m'avoit touchée, sa manière d'être me plut; je sentis que je rencontrois une compagne, et nous devînmes inséparables. Je m'attachai avec cet abandon qui suit le besoin d'aimer à la vue de l'objet propre à le satisfaire; ouvrages, lectures, promenades, tout me devint commun, avec ma Sophie. Elle étoit dévote, un peu moins tendre, mais aussi sincère que moi, et ce rapport ne contribua pas peu à l'intimité de notre union. C'étoit, pour ainsi dire, sous l'aile de la providence, et dans les transports d'un même zèle, que nous cultivions l'amitié; nous nous voulions soutenir réciproquement et nous avancer dans le chemin de la perfection. Sophie étoit une raisonneuse impitoyable; elle vouloit tout analyser, tout savoir et tout discuter; je parlois

beau-

beaucoup moins qu'elle, et je n'appuyois guère que sur les résultats. Elle se plaisoit à m'entretenir, car je savois bien l'écouter; et quand je n'étois pas de son avis, mon opposition étoit si douce par la crainte de la chagriner, que toutes les diversités possibles n'ont jamais produit entre nous un différent. Sa société m'étoit infiniment chère, parce que j'avois besoin de confier à quelqu'un qui m'entendît, les sentimens que j'éprouvois, et que le partage sembloit accroître. Plus âgée que moi d'environ trois ans, et un peu moins humble, Sophie avoit extérieurement une sorte d'avantage que je ne lui enviois pas; elle *causoit* joliment; je savois seulement répondre: il est vrai qu'on aimoit singulièrement à me questionner; mais cela n'étoit pas facile à tout le monde. Je n'avois de véritables communications qu'avec ma bonne amie, tout autre ne faisoit que m'entrevoir, à moins que ce ne fût quelqu'un d'assez habile pour lever le voile dont, sans prétendre me cacher, je m'enveloppois tout naturellement.

Henriette venoit quelquefois, mais rarement, avec nous; elle avoit fait une liaison plus *sortable* pour elle avec mademoiselle de Cornillon, fille de dix-huit ans, laide comme le péché, pétillante d'esprit et de malice, vrai lutin dont on faisoit peur aux enfans, mais qui ne se seroit pas jouée avec notre raison.

Je

Je ne pafferai pas fous filence le tendre intérêt que m'avoit témoigné, dès les premiers jours de mon arrivée, une excellente fille, dont le conftant attachement a fait ma confolation dans plus d'une circonftance. Angélique *Bouflers*, née fans fortune, s'étoit engagée par des vœux dès l'âge de dix-fept ans; elle s'ignoroit encore. La nature l'avoit pétrie de foufre et de falpêtre; fon energie contrainte porta au fuprême degré la fenfibilité de fon cœur et la vivacité de fon efprit. Le défaut de dot avoit affigné fa place parmi les fœurs converfes avec lefquelles elle n'avoit de commun que leurs rudes exercices. Il eft des ames qui n'ont pas befoin de culture; *Sainte Agathe* (c'eft fon nom de religion), fans avoir reçu de grands fecours de l'éducation, étoit fupérieure nonfeulement à fes compagnes, mais à la plupart des dames du chœur. Son prix étoit connu; et quoique, fuivant l'ufage de ces fociétés dont la maffe eft toujours ingrate, on abufât de fon activité en la furchargeant d'occupations, elle jouiffoit pourtant de cette confidération que s'attire le mérite. Elle étoit attachée pour lors au fervice des penfionnaires; elle y étoit feule, indépendamment des autres foins qui lui étoient confiés, et elle fuffifoit à tout avec autant de diligence que de gaieté. Je l'avois à peine obfervée, qu'elle me diftinguoit déjà; fes bontés me prévinrent et me la firent remarquer; à table, elle

elle épioit mes goûts à mon infçu et cherchoit à les fatisfaire ; à la chambre, elle faifoit mon lit avec complaifance, et ne manquoit pas une occafion de m'adreffer quelque chofe d'obligeant. Si je la rencontrois, elle m'embraffoit avec tendreffe, m'emmenoit quelquefois dans fa cellule, où elle avoit un ferin charmant, familier, careffant, à qui elle avoit appris à parler ; elle me donna fecrètement une feconde clef de cette cellule, pour que je puffe y entrer en fon abfence ; j'y lifois les livres de fa petite bibliothéque, les poéfies du père du Cerceau, et des ouvrages de myfticité. Lorfque fes travaux ne lui avoient pas permis d'y paffer quelques minutes avec moi ou devoient l'en empêcher, j'y trouvois un petit billet bien tendre, auquel je ne manquois pas de répondre ; elle gardoit ces réponfes comme de précieux bijoux, et me les montroit enfuite, bien fermées dans fon oratoire. Bientôt il ne fut bruit au couvent que de l'attachement d'Agathe pour la petite Phlipon ; mais on auroit dit que cela devoit être ainfi, mes compagnes ne parurent jamais bleffées des préferences qu'elle m'accordoit ; lorfque des religieufes lui en parloient, elle leur demandoit avec fa franchife naturelle fi elles n'en feroient pas autant à fa place ; et fi quelque revêche octogénaire, comme la mère Gertrude, lui difoit qu'elle m'aimoit trop, elle répliquoit que c'étoit faute de pouvoir aimer

autant, qu'elle jugeoit de cette manière ; et vous-même, ajoutoit-elle, la rencontrez-vous jamais sans l'arrêter ?—Et la mère Gertrude s'en alloit en marmottant ; mais si elle me voyoit une heure après, elle ne manquoit pas de me donner quelques bombons. Lorsque les demoiselles Cannet arrivèrent, et que je me liai avec Sophie, Agathe parut un peu jalouse ; les religieuses se plurent à lui en faire la guerre : mais sa tendresse généreuse n'en fut pas affoiblie ; il sembloit qu'elle fût satisfaite que je me laissasse aimer, et qu'elle jouît des douceurs que me procuroit l'amitié d'une personne plus rapprochée de mon âge, dont j'avois la société dans tous les momens du jour. Agathe avoit alors vingt-quatre ans ; son caractère et son affection m'ont inspiré pour elle l'attachement le plus vrai ; je me suis honorée de le lui témoigner sans cesse. Dans les dernières années de l'existence des couvens, ce n'étoit plus qu'elle seule que j'allois voir dans le sien. Maintenant, sortie de cet asile, lorsque l'âge et les infirmités le lui rendoient nécessaire, réduite à la médiocre pension qui lui est assignée, elle végète non loin des lieux de notre ancienne demeure et de ceux où je suis prisonnière, et dans les disgraces d'une situation mal aisée, elle ne gémit que de la détention de sa *fille*, car c'est ainsi qu'elle m'appele toujours. Ames sensibles, vous cesserez quelquefois de me plaindre en appréciant

chant les biens que le ciel m'a conservés ; mes persécuteurs, au milieu de leur puissance, n'ont pas celui d'être aimés par une Agathe, qui les chériroit plus encore s'ils tomboient dans l'infortune !

L'hiver s'étoit écoulé, j'avois un peu moins vu ma mère dans cette saison ; mais mon père n'auroit pas laissé passer un dimanche sans venir me visiter, et me faire faire une promenade au jardin du roi, pour peu que le temps le permît ; nous y bravions la rigueur du froid en courant gaiement sur la neige. Promenades charmantes, dont le souvenir me fut rappelé vingt ans après, en lisant ces vers de Thompson, que je ne répéte jamais sans attendrissement :

Pleas'd was I, in my chearful morn of life,
When nurs'd by carelefs solitude I liv'd,
And sung of nature with unceasing joy—
Pleas'd was I wandering through your rough domain,
Through the pure virgin snows, myself as pure, etc.

Il avoit été arrêté, dès mon entrée au couvent, que je n'y resterois qu'une année ; je l'avois desiré moi-même, j'aimois à voir un terme au sacrifice que je faisois de me séparer de ma mère ; les religieuses, de leur côté, en accordant de me faire faire ma première communion au quatrieme mois de mon séjour avec elles, avoient eu grand soin de stipuler que je ne les quitterois pas plutôt pour cela, et que j'acheverois mon année ; cette

année révolue, il fut queſtion de ſortir. Ma mère m'annonça que ma bonne-maman Phlipon, qui m'aimoit beaucoup, déſiroit que j'allaſſe lui faire compagnie durant quelque temps, et qu'elle en étoit convenue avec elle, comme d'un arrangement qui ne pourroit me faire de peine, puiſqu'elle me verroit là bien plus ſouvent qu'au couvent; arrangement qui d'ailleurs s'accordoit parfaitement avec les circonſtances. Mon père étoit entré dans les charges de ſa communauté; il ſe trouvoit ainſi ſouvent appelé au dehors; je compris aiſément que la ſurveillance de ma mère devant dès-lors ſe porter davantage ſur les travaux confiés aux jeunes gens dont, juſques-là, elle ne s'étoit jamais mêlée, elle avoit un peu perdu de la liberté qu'elle vouloit avoir toute entière pour s'occuper de moi. La ſituation qu'elle me propoſoit étoit véritablement une douce tranſition de ma ſéparation d'avec elle à mon entier rapprochement de ſa perſonne, et je l'acceptai d'autant plus aiſément que j'étois attachée à ma bonne maman. C'étoit une petite femme de bonne grace et de belle humeur, dont les manières agréables, le langage poli, le rire gracieux, et le coup-d'œil malin, annonçoient encore quelques prétentions à plaire, ou à faire ſouvenir qu'elle avoit plu. Elle avoit ſoixante-cinq ou ſix ans, donnoit des ſoins à ſa toilette, appropriée d'ailleurs à ſon âge; car elle ſe

piquoit,

piquoit, par-dessus tout, de bien sentir et observer les convenances. Beaucoup d'embonpoint, une marche assez légère, une contenance fort redressée, une petite main dont elle faisoit jouer les doigts avec grace, le ton sentimental entre-mêlé de propos joyeux et décens, éloignoient d'elle les apparences de la vieillesse. Elle étoit aimable pour les jeunes personnes, dont la société lui plaisoit beaucoup, et de qui elle mettoit quelqu'orgeuil à être recherchée. Veuve au bout d'un an de mariage, elle avoit eu mon père pour enfant unique et posthume; les revers du commerce dans lequel elle avoit été établie, l'ayant jettée dans l'infortune, elle avoit été dans le cas de chercher des ressources chez des parens éloignés, opulens, qui la préférèrent à d'autres pour l'éducation de leur famille: c'est ainsi qu'elle avoit élevé chez Madame de Boismorel, son fils Roberge, dont j'aurai à parler dans la suite, et sa fille, devenue Madame de Favières. Une petite succession lui avoit enfin assuré son indépendence; elle vivoit dans l'île Saint-Louis, où elle occupoit un logement décent, avec sa sœur Mademoiselle Rotisset, qu'elle appeloit Angélique. Cette bonne fille asthmatique et dévote, pure comme un ange, simple comme un enfant, étoit la très-humble servante de son aînée; les soins du petit ménage rouloient uniquement sur elle; une domestique ambu-

ambulante, qui venoit deux fois le jour, étoit chargée des plus groſſiers; mais Angélique ſuffiſoit au reſte, et habilloit ſa ſœur avec révérence. Elle devint tout naturellement ma gouvernante, en même temps que Madame Phlipon ſe faiſoit mon inſtitutrice. Me voilà donc entre leurs mains, après avoir quitté la maiſon du ſeigneur, regrettée, chérie, embraſſée de toutes les religieuſes, pleurée de mon *Agathe* et de ma *Sophie*, gémiſſant de leur ſéparation, et me promettant bien de l'adoucir par de fréquentes viſites.

Cet engagement m'étoit trop cher pour que je ne fuſſe pas fidelle à le remplir. Les promenades ſe dirigèrent fréquemment du côté de la Congrégation; ma tante Angélique, ou mon père, ſe faiſoient un plaiſir de m'y conduire; mon arrivée au parloir s'annonçoit dans toute la maiſon, j'y voyois vingt perſonnes en une heure; mais ces viſites remplaçoient mal les communications de tous les jours, et les confidences de l'amitié; elles devinrent plus rares; je les ſuppléai par des lettres dont le commerce s'établit principalement avec Sophie; origine de mon goût pour écrire, et l'une des cauſes qui, par l'habitude, en aient augmenté chez moi la facilité.

MEMOIRES PARTICULIERS.

DEUXIÈME SECTION.

28 Août.

JE ſens s'affoiblir la réſolution de pourſuivre mon entrepriſe ; les maux de mon païs me tourmentent ; la perte de mes amis affecte mon courage ; une triſteſſe involontaire pénétre mes ſens, éteint mon imagination, et flétrit mon cœur. La France n'eſt plus qu'un vaſte théâtre de carnage, une arène ſanglante où ſe déchirent ſes propres enfans.

L'ennemi, favoriſé par les diviſions inteſtines, s'avance de toutes parts ; les villes du nord tombent en ſa puiſſance ; la Flandre et l'Alſace vont devenir ſa proie : l'Eſpagnol ravage le Rouſſillon ; les Savoiſiens repouſſent une alliance que l'anarchie rend affreuſe ; ils retournent à leur ancien maître, dont les ſoldats franchiſſent nos frontières ; les rebelles de la Vendée continuent

tinuent de désoler une grande étendue de territoire ; les Lyonnois, indiscrètement irrités, ont develloppé leur résistance : Marseille vole à leur secours ; les départemens voisins s'ébranlent ; et dans cette agitation universelle, dans ses déchiremens multipliés, il n'est-rien d'uniforme que la marche des puissances étrangères. Notre gouvernement est une espece de monstre, dont les formes et l'action sont également révoltantes ; il détruit tout ce qu'il touche, et se dévore lui-même ; ce dernier excès fait l'unique consolation de ces nombreuses victimes.

Les armées, aussi mal approvisionnées que mal conduites, se battent et fuient alternativement en désespérées ; les généraux habiles sont accusés de trahison, parce que des *représentans*, qui n'entendent rien à la guerre, trouvent mauvais ce qu'ils ne comprennent point, et jugent *aristocrates* tous les individus plus éclairés qu'eux. Un corps législatif, que la foiblesse caractérisa dès les premiers instans de son existence, offroit d'abord des très-vifs débats, tant qu'il exista dans son sein assez de lumières pour connoître les dangers, et de courage pour les prédire ; les hommes probes et généreux qui vouloient le bien de leur patrie, et osèrent tenter de l'établir, dénoncés audacieusement sous les plus odieuses couleurs, et de la manière la plus contradictoire, furent enfin sacrifiés par l'ignorance et la peur, à

l'intrigue

l'intrigue et au brigandage : chaſſés de ce corps, dont ils étoient l'élite, ils ne laiſſèrent après eux qu'une minorité extravagante et corrompue, dominant par la tyrannie, et dont les ſottiſes et les crimes creuſent le propre tombeau, mais en conſommant la ruine publique. La nation lâche et mal inſtruite, parce que l'égoïſme eſt pareſſeux, et que la pareſſe ne ſe donne pas la peine de rien voir, a laiſſé recevoir une conſtitution vicieuſe, qui, eût-elle été meilleure, devoit être rejetée avec indignation, parce qu'on ne peut, ſans s'avilir, rien accepter de la ſcélérateſſe ; elle prétend à la ſûreté, à la liberté, qu'elle a vu impunément violer dans la perſonne de ſes repréſentans ! Elle ne peut changer que d'oppreſſeurs ; elle eſt déjà ſous un joug de fer, et tout changement lui paroit un bien ; mais incapable d'en opérer un elle-même, elle l'attend du premier maître qui voudra la commander. O Brutus ! dont la main hardie affranchit vainement les Romains corrompus, nous avons erré comme toi. Ces hommes purs, dont l'ame ardente aſpiroit à la liberté, que la philoſophie avoit préparés pour elle dans le calme de l'étude et l'auſtérité de la retraite, ſe ſont flattés, comme toi, que le renverſement de la tyrannie alloit ouvrir le règne de la juſtice et de la paix ; il n'a été que le ſignal des paſſions haineuſes, et des vices les plus hideux. Tu diſois, apres les

pro-

profcriptions des Triumvirs, que tu avois plus de honte de ce qui avoit caufé la mort de Cicéron, que de douleur de fa mort même; tu blâmois tes amis de Rome de ce *qu'ils fe rendoient efclaves, plus par leur faute que par celle de tyrans*, et qu'ils avoient *la lâcheté* de voir et de fouffrir des chofes, dont le feul récit auroit dû leur être infupportable, et leur faire horreur; c'eft ainfi que je m'indignois du fond de ma prifon; mais l'heure de l'indignation eft paffée; car il eft évident qu'on ne peut plus rien attendre de bien, ni s'étonner de rien de mal. L'hiftoire peindra-t-elle jamais l'horreur de ces temps affreux, et les hommes abominables qui les rempliffent de leurs forfaits? Ils outre-paffent les cruautés de Marius, les fanguinaires expéditions de Sylla: celui-ci, faifant parquer et égorger fix mille hommes qui s'étoient rendus à lui, près du fénat qu'il raffure et fait délibérer au bruit de leurs cris douloureux, fe conduifoit en tyran qui abufe de fon pouvoir ufurpé: mais à quoi peut-on comparer la domination de ces hypocrites qui, toujours revêtus du mafque de la juftice, toujours parlant le langage de la loi, ont créé un tribunal pour fervir leur vengeance, et envoient à l'échafaud, avec des formes juridiquement infultantes, tous les hommes dont la vertu les offenfe, dont les talens leur font ombrage, ou dont les richeffes excitent leur convoitife?

voitise ? Quelle Babylone présenta jamais le spectacle de ce Paris, souillé de sang et de débauches, gouverné par des magistrats qui font profession de débiter le mensonge, de vendre la calomnie, de préconiser l'assassinat ? Quel peuple a jamais corrompu sa morale et son instinct, au point de contracter le besoin de voir des supplices, de frémir de rage quand ils sont retardés, et d'être toujours prêts à exercer sa férocité sur quiconque entreprend de l'adoucir ou de la calmer ? Les journées de Septembre ne furent que l'ouvrage d'un petit nombre de tigres enivrés ; celles des 31 Mai et 2 Juin, marquèrent le triomphe de la scélératesse, par l'apathie de tous les Parisiens et leur aveu tacite à l'esclavage : depuis cette époque, la gradation est effrayante ; ce qu'on appele, dans la Convention, la Montagne, ne présente que des brigands, vêtus et jurant comme les gens du port, prêchant le meurtre et donnant l'exemple du pillage. Un peuple nombreux environne le palais de la justice, et sa fureur éclate contre les juges qui ne prononcent pas assez vîte la condemnation de l'innocence. Les prisons regorgent d'hommes en place, de généraux, de fonctionnaires publics, et d'individus à caractère qui honoroient l'humanité ; la délation est reçue comme preuve de civisme, et le soin de rechercher ou de détenir les gens de bien, ou les personnes

riches,

riches, fait l'unique fonction d'administrateurs ignares et vils.

Les victimes d'Orléans sont tombées. Charlotte *Corday* n'a pas produit le plus léger mouvement, dans une ville qui ne méritoit pas qu'elle la délivrât d'un monstre. *Brissot* *, *Gensonné*, une foule d'autres députés demeurent sous le décret d'accusation; les preuves manquent, mais la fureur s'accroit; et au défaut de raisons pour les condamner, on ménage la volonté du souverain qui demande leur tête, comme une bête féroce qui attend sa proie. *Custines* a vécu †; *Robespierre* jouit; *Hebert* marque les victimes; *Chabot*

* Des femmes, qui s'assemblent en club dans l'église de Saint Eustache, disoient un jour, en hurlant, qu'il falloit avoir la tête de Brissot, et ne pas souffrir que les juges apportassent dans son procès les lenteurs qu'ils mettoient dans celui de Custines. Deux milles ames environnant le palais le jour du jugément de ce général, frémissoient de crainte qu'il échappât. Et disoient hautement: s'il est blanchi, il faudra en faire comme de Montmorin, et, avec lui, de tous les scélérats qui sont dans les prisons.

† Ses biens sont confisqués. Sa belle-fille, jeune et charmante femme, enceinte, qui partageoit ses journées entre son beau-père traîné au tribunal, et son mari détenu à la force, est emprisonée sitôt après l'exécution du premier. Elle fait une fausse couche; qu'importe à ces tigres? L'accusateur public avoit reçu d'elle deux cents mille livres pour sauver l'innocence: il les rend; mais il fait arrêter celle qui pouroit dénoncer son infamie.

les

les compte ; le tribunal se presse ; le peuple se prépare pour accélérer et généraliser les exécutions : cependant la disette se fait sentir ; des loix meurtrières étouffent l'industrie, arrêtent la circulation, anéantissent le commerce ; les finances se dilapident ; la désorganisation est par-tout, et dans ce renversement absolu de la fortune publique, des hommes sans pudeur fondent leur opulence, mettent à prix toutes leurs actions, et font un tarif pour la mort ou la vie de leurs concitoyens.

Dillon et *Castellane* sortent, l'un des Magdelonnettes, l'autre de Sainte-Pélagie, en payant trente milles livres à *Chabot* ; *Sillery* fait marchander sa liberté, qu'il est assez riche pour acquérir, et deux cents bouteilles de son excellent vin de champagne font le surplus du marché auprès des *catins* du comité*. La femme de Roland, rappelée de temps en temps, par les soins du père *Duchêne*, à la fureur de la populace, en attend les derniers excès dans la même prison, d'où une fille entretenue sort tranquille, après avoir payé sa sûreté

* L'argent et le vin ont été donnés et reçus ; Silery n'y a gagné que la liberté de voir et d'entretenir qui lui plait ; mais il est gardé au Luxembourg avec cet adoucissement. Trois ou quatre femmes perdues, appartenant aux misérables gangrenés des comités de Salut public et de Sûreté génerale, forment la societé marchande dans laquelle on stipule les moyens pécuniaires de salut de chaque individu remarquable.

et l'impunité de ſon complice, fabricateur de faux aſſignats. *Henriot*, commandant la garde nationale, d'abord laquais, commis aux barrières, puis maſſacreur à Saint-Firmin, briſe des ſcellés, vuide des caves, enlève des meubles, et n'en montre pas moins d'inſolence ; chargé de faire garder ceux des députés détenus au Luxembourg, il oſe les voir, les inſulter, leur enlever de vive force plumes, livres, papiers, et joindre la menace à l'outrage. La ſubordination des autorités eſt une chimère, qu'il n'eſt pas permis de rappeler ſans encourir l'accuſation d'incivisme, et ſe faire ſuppoſer des intentions contre-révolutionnaires. Les députés fugitifs ont ils enfin quitté cette terre inhoſpitalière, qui dévore les gens de bien, et s'imbibe de leur ſang ? O mes amis ! puiſſe le ciel favorable vous faire aborder aux Etats-Unis, aſile unique de la liberté ! Mes vœux vous y conduiſent, et j'ai quelqu'eſpérance que vous voguez actuellement vers ces contrées. Mais, helas ! c'en eſt fait pour moi ; je ne vous reverrai plus ; et dans votre éloignement, ſi vivement déſiré pour votre ſalut, je pleure pourtant notre ſéparation dernière ! Et toi, vénérable époux, tu t'aigris et t'affoiblis dans une vieilleſſe prématurée, que tu dérobes avec effort à la pourſuite des aſſaſſins ; me ſera-t-il donné de te revoir encore, et de porter quelque conſolation dans ton ame abreuvée

d'amer

d'amertume ?—Combien de jours me reste-t-il à être témoin de la désolation de mon pays, et de l'avilissement de mes concitoyens !—Environnée de ces tristes images, je n'ai pu me soustraire à la douleur ; des larmes rares s'échappent de mes yeux appesantis, et j'ai laissé reposer ma plume légére qui s'étoit promenée sur mes jeunes années.

Je veux tenter de les rappeler encore, et d'en suivre le cours ; peut-être un jour mes récits ingénus charmeront les instans de quelque infortunée captive, qui oubliera son sort en s'attendrissant sur le mien ; peut-être les philosophes qui veulent peindre le cœur humain dans la suite d'un roman ou l'action d'un drame, trouveront-ils à l'étudier dans mon histoire.

Avant peu de jours, peut-être, le défaut de subsistances, irritant le peuple fatigué, le portera à des mouvemens que ses conducteurs auront soin de rendre funestes. Le 10 août devoit être la commémoration des ides de septembre ; on menaçoit hautement avant-hier de les renouveler, si *Custines* n'étoit condamné à mort : les *cordeliers*, établissent déjà la nécessité de se défaire des gens suspects ; des punitions sont prescrites contre ceux qui ont mal parlé de ces fameuses journées : n'est-ce pas préparer la justification de leur retour ?—Les individus qu'on envoie au tribunal révolutionnaire ne sont pas des accusés qu'on lui

donne à juger; ce font des victimes qu'il est chargé de faire périr. Les détenus pour toute autre caufe que des crimes, ne font pas fous la fauve-garde de la loi; mais abandonnés à la merci des foupçons et de la calomnie, ils ne peuvent fe croire à l'abri d'une aveugle fureur. Quittons cette époque malheureufe, comparable au règne de Tybère; renouvelez-vous pour moi, momens tranquilles de ma douce adolefcence!

J'avois paffé mes douze ans, et la troifième année de mon troifième luftre s'écouloit fous les yeux de ma bonne-maman. La paix de fa demeure et la piété de ma tante Angélique convenoient admirablement aux difpofitions tendres et recueillies que j'avois rapportées du couvent. Tous les matins ma tante me conduifoit à l'églife pour y entendre la meffe; j'y fus bientôt remarquée par ces accapareurs de confcience qui fe faifoient un merite devant dieu de peupler les cloîtres. Monfieur l'abbé Géry, au col tors, à l'œil baiffé, s'accofte de celle qu'il croyoit être ma gouvernante pour la féliciter fur l'édification que produifoit l'exemple de fon élève, et témoigner le défir qu'il auroit d'être choifi pour la conduire dans les voies du feigneur; il apprit avec regret que les grandes cérémonies étoient faites, et que j'avois donné ma confiance; alors il défira favoir de moi fi je n'avois pas de projet pour ma deftination future et le renoncement au monde:

je

je lui répondis que j'étois trop jeune encore pour connoître ma vocation. Monſieur Géry ſoupira, me dit de belles choſes, et ne manquoit pas l'occaſion de ſe trouver ſur mon paſſage pour nous ſaluer dévotement. La piété de mon jeune cœur n'alloit pas juſqu'au goût des affectations jéſuitiques; elle étoit trop vraie pour s'allier avec les ridicules du bigotiſme, et le col tors de monſieur Géry ne me plaiſoit nullement. J'avois pourtant le ſecret deſſein de me conſacrer à la vie religieuſe; Saint François-de-Sales, l'un des plus aimables saints du paradis, avoit fait ma conquête, et les dames de la Viſitation, dont il étoit l'inſtituteur, étoient déja mes ſœurs d'adoption. Mais je jugeois bien qu'étant fille unique, je n'obtiendrois pas de mes parens la permiſſion de prononcer des vœux avant ma majorité; je ne voulois point les chagriner à l'avance: d'ailleurs, s'il arrivoit que, par la durée de l'épreuve, ma vocation s'ébranlât, ce feroit prêter des armes aux mondains; je reſolus donc de taire ma réſolution et de marcher au but en ſilence. Je mettois à contribution la petite bibliothéque de ma bonne maman; la *Philotée* de Saint-François-de-Sales et le *manuel* de Saint-Auguſtin devinrent les ſources de mes méditations favorites: quelle doctrine d'amour et quel délicieux aliment pour l'innocence d'une ame ardente livrée aux céleſtes illuſions! Des ouvrages de controverſe de Boſſuet m'of-

m'offrirent une nouvelle pâture; tels favorables qu'ils fussent à la cause qu'ils avoient pour objet de défendre, ils faisoient connoître quelques-unes des objections contre elle, et me mirent sur la voie de raisonner ma croyance. Ce fut le premier pas; il y eut bien loin de celui là au scepticisme, où je devois parvenir quelques années ensuite, après avoir été successivement jansenifte, cartésienne, stoïcienne et déiste. Que de chemin, pour finir par le patriotisme qui m'a fait jeter dans les fers! Au milieu de tout cela, de vieux bouquins de voyage, force mythologie, amusèrent mon imagination, et les lettres de madame de Sévigné fixèrent mon goût; son aimable facilité, ses graces, son enjouement, sa tendresse, me firent entrer dans son intimité; je connoissois sa société, j'étois familiarisée avec ses entours comme si j'eusse vécu avec elle. Ma bonne-maman voyoit peu de monde et sortoit rarement; mais son humeur agréable animoit la conversation, lorsque je travaillois près d'elle aux petits ouvrages de main qu'elle se plaisoit à m'enseigner ou à me faire faire. Madame Besnard, cette grand'tante qui m'avoit surveillée lorsque j'étois en nourrice, venoit chez sa sœur tous les jours passer deux heures de l'après dîner; son caractère austère étoit toujours accompagné de formes solemnelles et d'un air de cérémonie dont madame Phlipon plaisantoit quelquefois, mais assez

légèrement

légèrement pour ne pas offenfer fa fœur, qui, au refte, payoit fon écot par quelque bonne vérité un peu brufquement dite, et dont fon excellent cœur lui faifoit pardonner la rudeffe. Ma bonne-maman, qui mettoit un grand prix aux graces et à tout ce qui peut embellir la vie fociale, étoit infiniment fenfible aux prévenances, que mon caractère doux, l'envie de plaire à ceux avec qui je me trouve, et que fes manières aimables m'infpiroient plus particulièrement pour elle, me faifoient avoir à fon égard; elle me difoit quelquefois de jolies chofes auxquelles je ne répondois pas mal; elle fe rengorgeoit alors avec complaifance, et lançoit un coup-d'œil de fatisfaction à madame Befnard qui hauffant les épaules, faififfoit l'inftant où j'étois un peu éloignée pour lui crier à voix baffe, que j'entendois fort bien: "En vérité, vous êtes infupportable; vous la gâterez: quel dommage!"—Ma bonne-maman, de fe redreffer davantage, d'un air de fupériorité, raffurant fa fœur fur fon favoir faire: la bonne Angélique, avec fa figure pâle, fon menton avancé, fes lunettes fur le nez, fon tricot à la main, leur difoit tranquillement qu'il n'y avoit pas de danger, que perfonne n'y feroit rien, et que j'étois bien affez raifonnable pour m'élèver toute feule. Cette dame Befnard, fi auftère, et craignant le danger des propos flatteurs, s'inquiétoit beaucoup de me voir coucher fur un lit

dur, et s'il m'arrivoit au doigt le plus petit mal, elle ne manquoit pas de venir deux fois le jour pour juger de ses progrès: quelle franche inquiétude! quels soins empressés elle avoit alors, et comme ils étoient touchans sous son apparente sévérité!

En vérité, je crois que le ciel m'avoit environnée tout exprès de bonnes ames pour rendre la mienne la plus aimante qu'il soit possible. Il prit un jour fantaisie à ma bonne-maman d'aller faire visite à madame de Boismorel, soit pour le plaisir de la voir, soit pour celui de lui montrer sa petite fille; préparatifs en conséquence; grande toilette dès le matin; nous voilà parties avec la tante Angélique pour arriver rue Saint-Louis, au-marais, vers midi. En entrant dans l'hôtel, tous les gens, à commencer par le portier, saluent affectueusement, et avec un air d'égard, madame Phlipon, c'est à qui s'empressera de lui faire plus d'honnêtetés; elle répond à tous, d'un ton caressant, avec dignité, c'étoit bien jusques-là. Mais on voit sa petite fille, elle ne tient pas au petit plaisir de la faire remarquer; les gens veulent se mêler de faire des complimens; je commençai à sentir une sorte de mal-aise, difficile à m'expliquer et dans lequel je démêlai pourtant que les gens pouvoient me regarder, mais qu'il ne leur appartenoit point de me complimenter. Nous parvenons plus avant; un grand laquais nous

nous annonce, et nous entrons au ſalon où madame Boiſmorel, aſſiſe, avec ſon chien, ſur ce qu'on appelloit alors non pas une *ottomane*, mais un *canapé*, brodoit gravement en tapiſſierie. Madame de Boiſmorel étoit de l'âge, de la taille et de la corpulence de ma bonne-maman, mais ſon coſtume tenoit moins du goût que de la prétention d'annoncer l'opulence et de marquer la qualité ; et ſa phyſionomie, loin d'exprimer le déſir de plaire, annonçoit la volonté d'être conſidérée, l'aſſurance de mériter qu'il en fût ainſi. Une riche dentelle chiffonnée en petit bonnet à papillons pointus comme des oreilles de lièvre, placée ſur le ſommet de la tête, laiſſoit voir des cheveux, peut-être empruntés, rangés avec cette feinte diſcrétion qu'il falloit bien revêtir après ſoixante ans ; et du rouge à doubles couches, donnoit à des yeux fort inſignifians, beaucoup plus de dureté qu'il n'étoit néceſſaire pour me faire baiſſer les miens.—Eh ! bon jour, mademoiſelle Rotiſſet, s'écrie d'une voix haute et froide madame de Boiſmorel, en ſe levant à notre approche (Mademoiſelle ?—quoi ! ma bonne-maman eſt ici mademoiſelle ?) Mais vraiment je ſuis bien aiſe de vous voir ! Et ce bel enfant ; —c'eſt votre petite fille ?—elle ſera fort bien !—Venez-ici, mon cœur, aſſeyez-vous à côté de moi. Elle eſt timide : quel âge a-t-elle votre petite fille, mademoiſelle Rotiſſet ?—Elle eſt un

peu

peu brune, mais le fond de la peau eſt excellent: cela s'éclaircira avant peu; elle eſt déjà bien formée!—vous devez avoir la main heureuſe, ma bonne amie; n'avez-vous jamais mis à la loterie? —Jamais, madame, je n'aime pas les jeux de haſard.—Je le crois; à votre âge on imagine avoir jeu ſûr: quel ſon de voix! il eſt doux et plein: mais comme elle eſt grave! N'êtes-vous pas un peu dévote?—Je connois mes devoirs, je tâche de les remplir.—Fort bien!—vous avez envie d'être religieuſe, n'eſt-ce-pas—J'ignore ma deſtination, je ne cherche point encore à la juger. —Comme c'eſt ſentencieux! elle lit, votre petite fille, mademoiſelle Rotiſſet?—La lecture eſt ſon plus grand plaiſir; elle y emploie une partie des jours.—Oh! je vois cela; mais prenez garde qu'elle ne devienne une ſavante, ce feroit grand'-pitié.—La converſation s'établit entre ces dames ſur la famille et la ſociété de la maîtreſſe de la maiſon; ma bonne-maman demandoit des nouvelles de l'oncle et du couſin, de la bru et de l'amie, et de l'abbé Langlois, et de la marquiſe de Lévi, et du conſeiller Brion, et du curé Parent. On parloit de leur ſanté, de leurs alliances, et de leurs travers comme de ceux de madame Roudé, par exemple, qui, malgré ſon âge, aimoit encore à faire belle gorge, et portoit toujours la ſienne à découvert, excepté lorſqu'elle montoit en voiture, ou qu'elle en deſcendoit; car elle la cachoit

alors d'un grand mouchoir qu'elle tenoit à sa poche dans cette intention, parce que, disoit-elle, cela n'est pas fait pour montrer à des laquais. Durant ce dialogue, madame de Boismorel faisoit quelques points sur le canevas, une caresse à son chien, et me fixoit le plus souvent J'avois soin d'éviter ses regards qui me déplaisoient beaucoup; et portant les miens dans l'appartement dont la décoration me paroissoit plus agréable que la dame qui l'habitoit, mon sang circuloit avec plus de rapidité que de coutume, je sentois mes joues animées, mon cœur palpitant et oppressé; je ne me demandois pas encore pourquoi ma bonne-maman n'étoit point sur le canapé, et madame de Boismorel dans le rôle de mademoiselle Rotisset; mais j'avois le sentiment qui conduit à cette réflexion, et je vis terminer la visite, comme on reçoit un soulagement à l'instant de la souffrance.— Ah çà! n'oubliez pas de me faire prendre un billet de loterie; que ce soit votre petite fille qui choisisse le numéro, entendez-vous, mademoiselle Rotisset? je veux avoir l'étrenne de sa main: embrassez-moi donc; et vous mon petit cœur, ne baissez pas tant les yeux: ils sont fort bons à voir ces yeux là, et un confesseur ne défend pas de les ouvrir: ah! mademoiselle Rotisset, vous aurez des coups de chapeau, je vous le promets, et de bonne heure. Bon jour, mesdames; et madame de Boismorel tire sa

sonnette,

ſonnette, ordonne à Lafleur d'aller dans deux jours chercher un billet de loterie chez mademoiſelle Rotiſſet, fait taire ſon petit chien, et elle étoit déja replacée ſur ſon canapé avant que nous euſſions gagné l'anti-chambre.

Nous marchions en ſilence pour revenir à la maiſon, où j'avois hâte de retrouver des livres qui me fiſſent oublier madame de Boiſmorel, dont je ne goûtois pas plus les complimens que ceux de ces gens. Ma bonne-maman, demi-ſatisfaite, parloit d'elle quelquefois et de ſes ſingularités, de ſon égoïſme qui lui faiſoit dire que les enfans n'étoient que des cauſes ſecondes, lorſque ma bonne-maman ſe permettoit de lui repréſenter les intérêts des ſiens pour arrêter ſes grandes dépenſes; de ſa manière libre, mais ordinaire parmi les femmes de la bonne compagnie, qui lui faiſoit recevoir ſon confeſſeur et d'autres à ſa toilette, et paſſer ſa chemiſe en leur préſence, etc. Ce ton, ces mœurs, me paroiſſoient étranges; je faiſois cauſer ma bonne-maman ſur tout cela avec curioſité; mais je gardois pour moi les impreſſions que j'en recevois, et il me ſembloit que je ne pouvois pas me permettre de les lui faire toutes connoître.

Quinze jours après notre viſite, nous reçumes celle de monſieur de Boiſmorel fils qui ne s'étoit pas trouvé chez ſa mère lorſque nous nous y étions rendues; c'étoit un homme de trente-ſept

à trente-

à trente-huit ans, d'une phyſionomie grave et douce, d'un ton décent et noble; ſes regards s'échappoient en longs éclairs d'un œil, très-ouvert et un peu trop gros; ſa voix mâle et forte que l'on ſentoit adoucie par égard, avoit l'accent de l'ame et de l'expreſſion gracieuſe d'une politeſſe qui n'eſt point en ſuperficie. Il aborda ma bonne-maman avec reſpect, l'appelant ſa bonne amie, me ſalua avec cette ſorte de révérence que les hommes ſenſibles s'honorent de témoigner aux jeunes perſonnes du ſexe: la converſation devint facile autant qu'elle étoit meſurée; il ne perdoit pas l'occaſion de rappeler avec grace les obligations qu'il avoit aux ſoins de ma bonne-maman, et je compris qu'il lui diſoit d'une manière enveloppée, mais délicate, que la providence récompenſoit ſes ſoins généreux pour les enfans d'autrui, par la ſatisfaction qu'elle lui préparoit dans le ſeul qui lui eût été donné. Je trouvai M. de Boiſmorel bien plus aimable que ſa mère, et j'étois charmée de le voir revenir, ce qui lui arrivoit tous les deux ou trois mois. Il avoit épouſé, fort jeune une femme charmante; il en avoit un fils dont l'éducation l'occupoit beaucoup; il vouloit la faire lui-même; il la dirigeoit d'après des vues philoſophiques que les préjuges de ſa mère, et la grande dévotion de ſa femme ne contrarioient pas peu: on l'accuſoit de ſingularité; il avoit eu

des

des attaques de nerfs à la fuite d'une maladie inflammatoire et terrible, et les vieilles comteffes, les grands robins, les petits abbés de fa famille ou de la fociété de fa mère, attribuoient à une affection de cerveau, comme fuite de fa maladie, les opinions et le régime qu'il avoit adoptés, et prétendoit fuivre dans l'éducation de fon fils. Toutes ces circonftances m'attachèrent beaucoup quand elles furent venues à ma connoiffance; je trouvois que cet homme fingulier raifonnoit fort pertinemment : je commençai à foupçonner qu'il y avoit une raifon du monde et une raifon de cabinet, pour ainfi dire, une morale de principe et une morale pratique, de la contradiction defquelles réfultoient tant de bizarreries dont j'entrevoyois quelques unes; enfin que la fociété appeloit fol celui qui n'étoit pas fol de la folie commune; et les matériaux de la reflexion s'amaffoient infenfiblement dans ma tête réveufe.

Ma bonne-maman oppofoit quelquefois aux fentimens, à la conduite de monfieur de Boifmorel, la conduite et les fentimens de fa fœur madame de Favières, dont elle avoit à fe plaindre, à qui fon frère avoit eu befoin de rappeler que mademoifelle Rotiffet étoit leur parente (circonftance que leur mère, difois-je en moi-même, à l'air d'ignorer ou de vouloir méconnoître) et chez qui elle n'avoit nulle envie de me préfenter, à

ma

ma grande satisfaction : ce qu'elle jugea si bien, qu'il ne fut jamais non plus question de retourner chez madame de Boismorel.

Mon père étoit sorti de charge, l'année que j'avois dû passer chez ma bonne-maman étoit finie ; je retournai près de mon excellente mère. Je ne quittai pas sans quelque regret le beau quartier de l'Isle Saint-Louis, ces quais agréables, ce rivage tranquille sur lequel je prenois l'air dans les soirs d'été avec ma tante Angélique, considérant le cours gracieux de la rivière et la campagne qui se dessinoit au loin ; ces quais que je traversois dans un saint zèle pour aller à l'église m'attendrir aux pieds des autels, sans rencontrer, dans ce chemin solitaire, aucun objet de distraction au plus doux recueillement. La gaieté de ma bonne-maman prêtoit des charmes à son appartement où j'avois passé tant de jours rians et paisibles : je m'éloignai de sa personne en pleurant, malgré mon attachement pour ma mère, dont le mérite bien plus solide, avoit un extérieur plus imposant, avec lequel je n'avois pas fait jusqu'alors de comparaison qui le rendît moins attrayant, comme je le sentis confusément dans cet instant. Enfant de la Seine, c'étoit toujours sur ses bords que je venois habiter ; la situation du logis paternel n'avoit point le calme solitaire de la demeure de ma bonne-maman ; les tableaux mouvans du Pont-Neuf varioient la scène à chaque minute,

et

et je rentrois véritablement dans le monde, au propre et au figuré, en revenant chez ma mère. Cependant beaucoup d'air, un grand eſpace s'offroient encore à mon imagination vagabonde et romantique. Combien de fois de ma fenêtre, expoſée au nord, j'ai contemplé avec émotion les vaſtes déſerts du ciel, ſa voûte ſuperbe, azurée, magnifiquement deſſinée, depuis le levant bleuâtre, loin derrière le Pont au Change juſqu'au couchant, dorée d'une brillante couleur aurore derrière les arbres du cours et les maiſons de Chaillot! Je ne manquois pas d'employer ainſi quelques momens à la fin d'un beau jour, et ſouvent des larmes douces couloient ſilencieuſement de mes yeux ravis, tandis que mon cœur gonflé d'un ſentiment inexprimable, heureux d'être et reconnoiſſant d'exiſter, offroit à l'Etre ſuprême un hommage pur et digne de lui. Je ne ſais ſi la ſenſibilité du cœur prête à tous les objets une couleur plus vive, ou ſi telle ſituation, qui ne paroît point très-remarquable, concourt puiſſamment à la développer, ou ſi l'une et l'autre ne ſont pas réciproquement cauſe et effet; mais lorſque je repaſſe ſur ma vie, je ſuis embarraſſée d'aſſigner aux circonſtances, ou à mon caractère, cette variété, cette plénitude d'affection qui marquoient ſi bien tous les points de ſa durée, et qui m'ont laiſſé un ſouvenir ſi préſent de tous les lieux où je me ſuis trouvée.

Cajou avoit toujours continué de m'enſeigner la muſique; il aimoit à m'en faire raiſonner la théorie ou plutôt le mécaniſme; car en étant un peu compoſiteur, il n'étoit guère mathématicien, et avoit encore moins de métaphyſique; mais il mettoit quelque gloire à me donner toute ſa ſcience. Il s'affligeoit preſqu'autant de ma froideur à chanter, qu'il s'émerveilloit de ma facilité à ſuivre un raiſonnement. Mettez donc de l'ame! me répétoit il continuellement; vous chantez une ariette comme les religieuſes pſalmodient *magnificat*. Le pauvre homme ne voyoit pas que j'avois trop d'ame pour la mettre dans une chanſon: effectivement je me ſentois autant d'embarras pour donner de l'accent à un morceau tendre, que j'en aurois eu autrefois pour lire tout haut à quelqu'un l'épiſode d'Eucharis ou d'Herminie. Toujours ſubitement transformée dans la perſonne qui étoit cenſée s'exprimer, je ne ſavois point imiter; j'éprouvois le ſentiment à peindre; ma reſpiration étoit précipitée, ma voix tremblante; il en réſultoit des difficultés que je ne pouvois vaincre qu'avec effort, par un chant ſérieux et plat, car je n'irois pas à être paſſionnée. *Mignard*, dont ma bonne-maman eſtimoit beaucoup la politeſſe eſpagnole, avoit commencé chez elle à m'enſeigner la guittare; il continua de me donner des leçons à mon retour chez mon père; il ne m'avoit pas fallu beaucoup de mois

pour exécuter les accompagnemens ordinaires. Mignard s'amusoit à me rendre forte, et je devins effectivement plus habile que lui. Le malheureux en perdit la tête, comme on verra quand il sera temps de le dire. *Mozon* fut rappelé pour me perfectionner dans la danse, ainsi que monsieur *Doucet* pour l'arithmétique, la géographie, l'écriture et l'histoire. Mon père me rendit le burin; il me borna dans un petit genre auquel il crut m'intéresser en y attachant du profit; car m'ayant mis bientôt en état d'être utile, il me donnoit à faire de petits ouvrages dont il partageoit le prix avec moi, comptant à la fin de la semaine, suivant le livre qu'il m'engageoit à tenir. Cela m'ennuya; je ne trouvois rien de si insipide que de graver les bords d'une boîte de montre, ou de *friser* un étui; j'amois mieux lire un bon livre que de m'acheter un ruban: je ne cachai pas mon dégoût; je ne fus point contrainte; je fermai les burins, les onglettes, et je ne les ai jamais touchés depuis. Je sortois tous les matins avec ma mère pour aller à la messe, après laquelle nous faisions quelquefois des emplettes; passé ce temps, celui des leçons de mes maîtres et les repas, je me retirois dans mon cabinet pour lire, écrire et méditer. Les longues soirées me firent reprendre l'habitude du travail des mains, durant lequel ma mère avoit la complaisance de lire tout haut plusieurs heures de suite. Ces lectures me plaisoient beaucoup;

mais

mais comme elles ne me laiſſoient pas digérer les choſes aſſez parfaitement à mon gré, elles m'inſpirèrent l'idée de faire des extraits. Dans mon premier travail du matin, je couchai donc ſur le papier ce qui m'avoit le plus frappé la veille; puis je reprenois le livre pour ſaiſir les liaiſons, ou pour copier un morceau que je voulois avoir dans ſon entier. Ce goût devint habitude, beſoin et paſſion; mon père n'ayant qu'une petite bibliothèque que j'avois épuiſée autrefois, je liſois des livres d'emprunt ou de louage; je ne pouvois ſupporter l'idée de les rendre ſans m'être appropriée ce que j'en eſtimois le meilleur. Je coulai à fonds de cette manière *Pluche*, *Rollin*, *Crevier*, le *père d'Orléans*, Saint *Real*, l'abbé de *Vertot* et *Mezeray*, qui reſſemble ſi peu au dernier; Mezeray, le plus ſec des écrivains, mais l'hiſtorien de mon pays que je voulois connoître. Ma bonne-maman Bimon n'étoit plus du monde; mon petit oncle, fixé à Saint-Barthélemy, dans une meilleure place que celle de maître des enfans de chœur, s'étoit fait penſionnaire du premier vicaire, l'abbé le Jay, qui tenoit aſſez bonne maiſon, et chez lequel nous allions avec lui paſſer les ſoirs des dimanches et fêtes après l'office.

L'abbé le Jay étoit un bon vieillard, tout rond de taille et d'eſprit, déteſtable prédicateur, confeſſeur impitoyable, caſuite, que ſais-je encore! mais il entendoit fort bien ſes affaires; il avoit ſu

pouſſer et établir notaires à Paris ſes deux frères, qui faiſoient figure dans leur état, alors lucratif et conſidéré. Lui-même avoit appelé pour tenir ſon ménage une de ſes parentes, demoiſelle d'Hannaches, grande haquenée ſéche et jaune, à voix rêche, fort entêtée de ſa nobleſſe, ennuyant tout le monde de ſes talens économiques et de ſes parchemins. Mais enfin c'étoit une femme, et cela anime toujours la maiſon d'un prêtre; d'ailleurs elle ſavoit entretenir l'abondance et la propreté ſur la table de ſon couſin, grand amateur en ce genre. L'abbé le Jay trouvoit agréable d'avoir un penſionnaire aimable comme l'abbé Bimont; ſa table en étoit plus gaie, ſa couſine de meilleure humeur, et ſa partie de trictrac immanquable: ma mère et la couſine devinrent parthénaires; quant à moi, qui ſemble ainſi délaiſſée, je m'accommodois à merveilles à la préoccupation de ces quatre perſonnes; car l'abbé le Jay tenoit ſalon dans une grande bibliothèque que je mettois à contribution ſuivant mon bon plaiſir. Ce fut une ſource où je puiſai tant qu'il vécut: cela ne dura pas trois ans; l'un de ſes frères fit de mauvaiſes affaires; il en perdit l'eſprit, languit ſix ſemaines, ſe jetta par la fenêtre et mourut de ſa chûte. Mademoiſelle d'Hannaches, alors en procès pour la ſucceſſion de ſon oncle *le capitaine*, fut accueillie par ma mère, et fit chez elle un ſéjour de dix huit mois. Dans cet inter-

valle, je fus fon fecrétaire; j'écrivois fes lettres d'affaires; je lui copiai fa chère généalogie; je dreffois des placets qu'elle préfentoit au premier préfident et au procureur-général du parlement de Paris, établis adminiftrateurs des penfions fondées par un monfieur de Saint-Vallier, pour les pauvres demoifelles nobles; et je l'accompagnai quelquefois, lorfqu'elle alloit folliciter différentes perfonnes. Je remarquai fort bien que malgré fon ignorance, fa tournure empefée, fon mauvais langage, fon antique toilette et tous fes ridicules, on faifoit honneur à fon origine; on écoutoit gravement les noms de fes auteurs dont elle répétoit toujours l'énumération, et l'on s'employoit pour appuyer fes demandes. Je rapprochois la réception décente qui lui étoit faite, de celle de madame de Boifmorel qui m'avoit laiffée des traces profondes; je ne pouvois me diffimuler que je valois mieux que mademoifelle d'Hannaches, dont les quarante ans, et la généalogie ne lui donnoient pas la faculté de faire une lettre qui eût le fens commun, ni qui fût lifible; je trouvois le monde bien injufte et les inftitutions fociales bien extravagantes.

Mais voyons un peu ce qu'étoient devenues mes amies du couvent. Mon *Agathe* m'écrivoit de temps en temps de ces lettres tendres dont l'accent tout particulier à ces colombes gémiffantes qui ne pouvoient fe permettre que l'amitié,

 étoit

étoit encore avivé chez elle par son ame ardente; les petits coffres, les jolies pelotes et les bombons les accompagnoient toutes les fois qu'il lui étoit possible de les y joindre: j'allois la voir de temps en temps: j'entrai même au couvent lors d'une fête qu'on donnoit à la supérieure; privilege qu'on avoit eu soin de m'assurer par une permission de l'archevêque sollicitée à mon insu, et présentée ensuite comme une faveur spéciale dont je sentois bien le prix. Tout étoit en mouvement, les jeunes personnes bien parées, la salle commune ornée de fleurs, le réfectoire garni de friandises; il faut avouer que dans ces fêtes de pauvres récluses, où l'on pouvoit trouver de l'enfantillage, il régnoit aussi ce je ne sais quoi d'aimable, d'ingénu, de gracieux, qui n'appartient qu'à la douceur des femmes, à la vivacité de leur imagination, à l'innocence de leurs ébats lorsqu'elles s'égaient entre elles, loin de la présence d'un sexe qui les rend toujours plus sérieuses quand il ne les fait pas délirer. Un petit drame, fort médiocre, mais animé par les voix de jeunes filles exécutant en chœur quelques couplets, fut le premier point du rassemblement; des danses folâtres lui succédèrent; des plaisanteries, quelquefois heureuses, un rire badin, d'autant plus vif qu'il contrastoit davantage avec la gravité habituelle, réalisoient les saturnales pour toutes les chères sœurs et leurs élèves. Le médecin de la

maison

maison vint à l'infirmerie visiter quelques malades ; il fallut bien lui donner le spectacle de la fête : on l'amena sous un cloître décoré de guirlandes de verdure où l'on avoit établi une sorte de foire : là, des jeunes professes vendoient des chansons, d'autres distribuoient des gâteaux ; celle-ci tiroit une loterie ; celle là disoit la bonne aventure ; les petits enfans portoient des corbeilles de fruits, et de ce côté l'on formoit un concert. A l'arrivée de la perruque doctorale, les novices baissent leur voile ; les grandes pensionnaires regardent si leur parure n'est pas dérangée ; les plus jeunes filles prennent un air composé ; moi même je tiens ma guittare avec moins de négligence. Elle étoit suspendue devant moi par un ruban passé sur l'épaule ; on avoit voulu m'entendre, et les circonstances m'avoient inspiré deux couplets médiocres, dont l'à-propos fut d'un grand effet ; *Cajou* eût été content de ma manière de les chanter ; car n'exprimant que des sentimens auxquels je pouvois m'abandonner, rien n'avoit contraint mes accens. On désiroit que je les répétasse devant le médecin ; ce ne fut plus la même chose ; la voix étoit moins sûre et l'expression comme voilée ; une vieille sœur le remarqua d'un air malin, en disant que ma figure en étoit plus touchante. Le médecin s'en alla ; chacune fut bien aise qu'il partît, mais personne n'auroit voulu qu'il ne fût pas venu.

Sophie étoit retournée à Amiens dans sa famille; avant son départ, nous avions obtenu que nos mères se vissent; elles avoient pour ainsi dire, consacré notre liaison, s'étoient réciproquement applaudies du choix de leur fille, et avoient souri aux promesses, dont nous les avions fait témoins, de ne nous oublier jamais. C'a été plus vrai qu'elles ne le croyoient alors, malgré les modifications dont on jugera par la suite. Ma correspondence avec ma bonne amie devint très-régulière; je lui écrivois toutes les semaines, plutôt deux fois qu'une: et que disiez-vous donc, me demandera-t-on?—Tout ce que je voyois, pensois, sentois, appercevois; et certes! j'avois beaucoup à dire. Ces communications se facilitoient et se nourrissoient par elles mêmes; j'apprenois à réfléchir davantage en communiquant mes réflexions; j'étudiois avec plus d'ardeur, parce que je trouvois du plaisir à partager ce que j'avois acquis, et j'observois avec plus d'attention, par ce que je me plaisois à décrire. Sophie m'écrivoit moins; une famille nombreuse, une maison fréquentée, beaucoup de devoirs de société, cette vie de province, très occupée de petites choses et remplie de visites qui n'apprennent rien, dont une partie est régulièrement consacrée au jeu par amour du prochain, ne lui laissoient pas le temps de me dire ni la faculté de recueillir autant de choses. Elle en mettoit peut-être un plus

grand

grand prix à celles qu'elle reçevoit de moi, et m'intéreſſoit d'autant plus à les lui envoyer. La mort de l'abbé le Jay m'ayant privée du ſecours de ſa bibliothèque, où j'avois trouvé des hiſtoriens, des mythologues, des pères de l'égliſe et des littérateurs; *Catrou* et *Rouillé* qui appellent Horatius Coclès un généreux borgne; *Maimbourg*, d'auſſi bon goût; *Berruyer*, qui écrivit l'hiſtoire du peuple de dieu du ſtyle, dont *Bitaubé* à écrit le poëme de Joſeph; le chevalier *de Folard*, d'une toute autre tournure, et dont les détails militaires me paroiſſoient plus raiſonnables que le réflexions des jéſuites; l'abbé *Banier*, qui m'amuſoit bien davantage que l'abbé *Fleury*; *Condillac* et le père *André*, dont la metaphyſique appliquée à l'éloquence, au *beau* dans tous les genres, me plut ſingulièrement; quelques poéſies de *Voltaire*, et les eſſais de morale de *Nicole*; les vies *des Pères du déſert*, et celle de *Deſcartes*, par *André Baillet*; l'hiſtoire univerſelle de *Boſſuet*; des lettres de *St. Jerôme*, et le roman de *Dom Quichotte*; mille autres choſes auſſi concordantes; il fallut bien avoir recours aux libraires. Mon père n'étant pas dans le cas de choiſir, demandoit ce que je lui indiquois; mon choix ſe portoit ſur les ouvrages dont j'avois pris quelqu'idée, par citation ou autrement, dans ceux que j'avois déja lus: je notai ainſi les traductions des anciens hiſtoriens, *Diodore de Sicile* et autres; je voulus revoir l'hiſ-

toire

toire de mon pays dans un autre écrivain que Mézeray ; je choisis l'abbé *Velly* et ses continuateurs, bien moins intéressans que lui, en traitant des époques d'après lesquelles ils auroient dû l'être davantage, s'ils avoient eu le même talent ; *Pascal*, *Montesquieu*, *Locke*, *Burlamaqui*, nos principaux auteurs de *théatre* ; je n'avois point de plans ni d'autre but, que de connoître et de m'instruire ; j'avois besoin d'exercer l'activité de mon esprit, d'alimenter mes goûts sérieux ; j'avois besoin de bonheur, je ne pouvois le trouver que dans un grand développement de mes facultés ; il résidoit pour moi dans l'application. Je ne sais pas ce que je fusse devenue, si j'eusse été dans les mains de quelqu'habile instituteur ; il est probable que fixée sur un objet unique ou principal, j'aurois pu porter loin un même genre de connoissance ou acquérir un grand talent : en aurois-je été meilleure ou plus utile ? c'est une question que je laisse à résoudre ; mais certainement je n'eusse pas été plus heureuse ; je ne connois rien de comparable à la plénitude de vie, de paix, de satisfaction, de ce temps d'innocence et d'étude. Il n'étoit pourtant pas sans quelque trouble ; la vie de l'homme sur la terre en est-elle jamais exempte ?

J'avois ordinairement plusieurs lectures en train à-la-fois ; les unes servant de travail, les autres tenant lieu de récréation ; les ouvrages

histo-

historiques de longue haleine étoient lus à voix haute, comme je l'ai indiqué, dans les soirées qui devinrent presque le seul temps où je restasse avec ma mère ; je passois tout le jour dans la solitude de mon cabinet, à extraire, à m'amuser, ou à réflechir. Dans les jours de repos de la belle saison, nous allions aux promenades publiques ; mon père me conduisoit avec exactitude à toutes les expositions de tableaux ou de divers objets d'arts, fréquentés à Paris dans le siècle du luxe et de cette espèce de prospérité. Il avoit beaucoup de plaisir dans ces occasions, car il exerçoit agréablement sa supériorité en me faisant remarquer ce qu'il connoissoit mieux que moi, et il jouissoit du goût qu'il me trouvoit comme de son ouvrage. C'étoit là notre point de contact ; nous étions, dans ce cas, véritablement en rapport. Il n'étoit insensible à aucune espèce de représentation, et l'on voyoit aisément qu'il aimoit assez à se montrer en public, donnant le bras à une jeune personne bien mise, dont la fraîcheur faisoit quelquefois bourdonner à ses oreilles des mots agréables ; si quelqu'un l'abordoit avec incertitude sur la qualité de celle qu'il accompagnoit, il disoit, *c'est ma fille*, avec un air modestement triomphant, dont je n'étois pas la dernière à m'appercevoir, et qui me touchoit beaucoup, sans m'énorgueillir ; car je n'y remarquois que sa tendresse. Si je venois à parler, on le voyoit

exa-

examiner dans les autres l'effet du son de ma voix, du bon sens que je pouvois montrer, et leur dire par ses regards, n'ai-je pas raison d'être fier? Je sentois tout cela; j'en étois quelquefois plus timide, sans mal-aise; il me sembloit que j'avois besoin de racheter par ma modestie la petite superbe de mon père. Cependant ce monde, ces arts, l'imagination qu'ils eveillent, le goût de plaire, si naturel et si vif chez les femmes, ma dévotion, mes études, la raison et la foi, comment tout cela s'arrangeoit-il? Voilà précisément l'origine de ce trouble dont je parlois tout à l'heure, et dont l'accroissement, les effets, méritent bien quelque développement, assez difficile à donner.

Chez le commun des hommes, naturellement faits pour sentir plus que pour penser, les passions portent les premières atteintes à la croyance, lorsque celle-ci à été donnée par l'éducation; eh! ce sont encore elles qui font naître des contradictions entre les principes qu'on a pu adopter, les désirs qu'ils ne sauroient éteindre, et les institutions d'un régime mal calculé pour les accorder. Mais, dans une jeune tête réflechissante, placée loin des écueils de la société, la raison s'inquiète la première, et elle fait examiner même avant d'avoir intérêt de douter. Cependant, si mes inquietudes n'avoient pas pour objet des considérations personnelles, elles n'étoient pas pour cela

indé-

indépendantes de ma fenfibilité; je penfois par mon cœur, et ma raifon, en fe confervant impartiale, ne fut jamais indifférente.

La première chofe qui m'ait répugné dans la religion que je profeffois, avec le férieux d'un efprit folide et conféquent, c'eft la damnation univerfelle de tous ceux qui la méconnoiffent ou l'ont ignorée. Lorfque, nourrie de l'hiftoire, j'eus bien envifagé l'étendue du monde, la fucceffion des fiècles, la marche des empires, les vertus publiques, les erreurs de tant de nations, je trouvai mefquine, ridicule, atroce, l'idée d'un créateur qui livre à des tourmens éternels ces innombrables individus, foibles ouvrages de fes mains, jettés fur la terre au milieu de tant de périls, et dans la nuit d'une ignorance dont ils avoient déjà tant fouffert—Je fuis trompée dans cet article, c'eft evident: ne le fuis je pas fur quelqu'autre? Examinons.—Du moment où tout catholique a fait ce raifonnement, l'églife peut le regarder comme perdu pour elle. Je conçois parfaitement pourquoi les prêtres veulent une foumiffion aveugle, et prêchent fi ardemment cette foi religieufe qui adopte fans examen et adore fans murmure; c'eft la bafe de leur empire; il eft détruit dès qu'on raifonne. Après la cruauté de la damnation, l'abfurdité de l'infaillibilité fut ce qui me frappa davantage, et je ne tardai pas à rejetter l'une comme l'autre. Que refte-t-il donc de vrai?—Voilà ce qui devint

l'objet

l'objet d'une recherche continuée durant plusieurs années, avec une activité, quelquefois une anxiété d'esprit difficile à peindre. Les ouvrages critiques, les philosophes, les moralistes, les métaphysiciens devinrent mes lectures favorites ; j'étois à la piste de ce qui pouvoit me les indiquer ; leur comparaison, leur analyse m'occupèrent essentiellement. J'avois perdu le Victorin, mon confesseur ; il étoit mort, ce bon M. Lallement, à l'honêteté, à la sagesse duquel j'aime à rendre encore ici témoignage. Dans la nécessité de lui choisir un successeur, mes vues s'étoient portées sur l'abbé Morel, attaché à ma paroisse, et que j'avois vu chez mon oncle ; c'étoit un petit homme qui ne manquoit pas d'esprit, et qui professoit une grande austérité de principes ; ce fut ma raison déterminante. Lorsque ma foi s'ébranla, il en fut instruit tout le premier ; car je n'ai jamais su dire que ce qui est : il s'empressa de me faire passer des apologistes et des défenseurs de la religion chrétienne ; me voilà donc avec l'abbé *Ganchat*, l'abbé *Bergier*, *Abbadie*, *Holland*, *Clarke*, *&c.*—Je les étudiois sévèrement ; je faisois quelquefois des notes que je laissois dans le livre en le renvoyant à l'abbé Morel, qui me demandoit avec étonnement si c'étoit moi qui les avoit écrites et conçues. Ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est que ce fut dans ces ouvrages que je pris connoissance de ceux qu'ils pré-

prétendoient réfuter, et que j'y recueillois leurs titres pour me les procurer. Ainſi, le traité de la *Tolérance*, le *dictionnaire* philoſophique, les *queſtions* encyclopédiques, le *Bon Sens* du Marquis d'Argens, les *Lettres Juives*, l'*Eſpion Turc*, les *Mœurs*, l'*Eſprit*, *Diderot*, d'*Alembert*, *Raynal*, le *Syſtême de la Nature*, paſſèrent ſucceſſivement entre mes mains.

Les progrès de l'eſprit ne ſe faiſoient pas ſeuls; la nature avoit auſſi les ſiens dans tous les genres. Quoique ma mère ne m'eût jamais dit préciſément ce que je devois attendre, elle en avoit aſſez exprimé en ma préſence dans l'occaſion, et ma bonne-maman ſourtout s'étoit trop amuſée à me faire certaines prophéties, pour que je fuſſe étonnée de l'événement.

Je le remarquai, avec une ſorte de joie, comme une initiation dans la claſſe des grandes perſonnes, et je l'annonçai à ma bonne mère, qui m'embraſſa tendrement, ravie de me voir paſſer ſi brillamment une époque dont elle s'inquiétoit pour ma ſanté. Avant ce temps, j'avois été quelquefois tirée du plus profond ſommeil d'une manière ſurprenante. L'imagination n'y étoit pour rien; je l'exerçois ſur trop de choſes graves, et ma conſcience timorée la gardoit trop ſoigneuſement de s'amuſer à d'autres, pour qu'il lui fût poſſible de me repréſenter ce que je ne me permettois pas de chercher à comprendre.

Mais

Mais un bouillonnement extraordinaire ſouleveit mes ſens dans la chaleur du repos, et, par la force d'une conſtitution excellente, opéroit de ſoi-même un effet qui m'étoit auſſi inconnu que ſa cauſe. Le premier ſentiment qui en réſulta, fut, je ne ſais pourquoi, une ſorte de crainte: j'avois remarqué dans ma *Philotée*, qu'il ne nous eſt pas permis de tirer de nos corps aucune eſpèce de plaiſir, excepté en légitime mariage; ce précepte me revint à l'eſprit: ce que j'avois éprouvé pouvoit s'appeler un plaiſir; j'étois donc coupable, et dans le genre qui pouvoit me cauſer le plus de honte et de douleur, puiſque c'étoit celui qui déplaiſoit le plus à l'agneau ſans taches! Grande agitation dans mon pauvre cœur, prières et mortifications. Comment éviter pareille choſe? car enfin je ne l'avois pas prévu; mais à l'inſtant où je l'avois éprouvé, je ne m'étois pas mis en peine de l'empêcher. La ſurveillance devint extrême. Je m'apperçus que telle ſituation m'expoſoit plus que telle autre; je l'évitai ſcrupuleuſement. L'inquiétude fut telle, qu'elle parvint enſuite à me réveiller avant la cataſtrophe. Lorſque je n'avois pu la ſauver, je ſautois au bas du lit, les pieds nus ſur un carreau frotté, malgré le froid de l'hiver, et, les bras en croix, je priois le Seigneur de me garder des piéges du démon; je m'impoſois auſſitôt quelque privation; et il m'eſt arrivé de pratiquer à la lettre ce que le

prophête-

prophête-roi, ne nous a transmis, peut-être, que comme une figure du style oriental, de mêler la cendre avec mon pain, en l'arrosant de mes larmes. J'ai fait plus d'un déjeûner en mettant de la cendre, au lieu de sel, sur une rôtie de beurre, par esprit de pénitence : ces déjeûners ne me faisoient pas plus de mal que les accidens nocturnes, pour la réparation desquels je me mettois à cet extravagant régime. Je compris enfin que ce pouvoit être des épreuves que le ciel permettoit, pour nous tenir dans une humble défiance de nous-mêmes ; je me ressouvins des plaintes et des prières de Saint-Paul, pour être délivré de certain démon et de ses aiguillons importuns ; j'imaginai que c'étoit pour cela que Saint-Bernard se jettoit quelquefois dans la neige ; que Saint-Jérôme couvroit son corps du cilice et de la haire, et que le jeûne étoit si fort recommandé aux aspirans à la perfection. Comme j'étois humble et fervente, lorsque cela m'étoit arrivé ! Combien ma voix, ma contenance timide, ce teint encore plus animé, ces yeux humides et brillans, devoient ajouter d'expression à une physionomie où respiroient la candeur et la sensibilité ! Quel mêlange d'innocence, de sentimens prématurés, de bon sens et de simplicité !—En vérité, je suis presqu'heureuse d'être en prison pour me rappeler ces singularités piquantes, que

je ne m'étois jamais amusée à considérer, et qui me divertissent véritablement.

Je vois déjà les curieux s'inquiéter de ce que je pouvois en dire à confesse ; assurément ils n'ont pas plus de peine à l'imaginer, que j'eus d'embarras pour m'en tirer. Le plus scrupuleux examen avoit beau rassurer ma conscience sur la volonté, je revenois toujours au principe de *Philotée*, à l'argument en conséquence, et enfin, si c'étoit une épreuve, encore falloit-il en parler au directeur. Comment s'y prendre ? quel nom donner ? que décrire ? Que pouvois-je exprimer ?—Mon père, je m'accuse . . . .—Eh-bien !—que dire après ? —Le cœur me battoit, le feu me montoit au visage ; certaine sueur se répandoit par-tout : je m'accuse. . . . . d'avoir eu des mouvemens contraires à la chasteté chrétienne.---Ah ! la bonne phrase ! Santeuil ne fut pas plus content d'avoir trouvé sa rime, et Archiméde la solution de son problême, que je me sentis aise de l'expression. Mais s'il m'en demandoit davantage ?—mais c'est à lui de savoir ; moi, c'est tout ce que je puis dire. Je tremblai ce jour-là bien plus fort, en m'agenouillant dans le saint tribunal, et j'étois voilée jusqu'au menton. Je me dépêchai de soulager mon cœur de la plus grave de mes accusations.--- Y avez-vous contribué ?—Je ne sache pas ; mais il n'y avoit point de volonté.—N'avez-vous pas

fait

ſait de mauvaiſes lectures ?—Jamais.—N'avez vous pas nourri de mauvaiſes penſées ?—Oh ! non ; elles me font peur.—Hem ! après.—Je ne ſais ſi le bon abbé Morel n'avoit pas à ſe défendre alors de quelque mauvaiſe penſée ; mais ſa ſage diſcrétion n'ajoutant rien de plus, je trouvai que ſon *Hem ! après*, valoit un paſſé à l'ordre du jour, et qu'il falloit bien que je ne fuſſe pas coupable, comme j'avois eu peur de l'être ; cependant il eut ſoin, dans l'exhortation finale, de me recommander de veiller beaucoup ſur moi-même, de me rappeler que la pureté angélique étoit la vertu la plus agréable au ſeigneur, et autres banalités que je liſois tous les jours : je m'aſſurai que j'avois bien deviné, en jugeant que c'étoit une épreuve, et en faiſant telles et telles applications de Saint-Paul et autres. Ma conſcience fut délivrée d'un ſcrupule très fatiguant, et je fus vigilante ſans être agitée. On ne fait pas le bien que produit pour toute la vie l'habitude de cette retenue, n'importe comment elle eſt contractée ; elle a pris ſur moi un tel empire, que j'ai conſervé, par morale, et par délicateſſe, la ſévérité que j'avois par dévotion. Je ſuis demeurée maîtreſſe de mon imagination, à force de la gourmander ; j'ai acquis une ſorte d'éloignement pour tout plaiſir brutal, ou ſolitaire ; et, dans des ſituations périlleuſes, je ſuis reſtée ſage par volupté, lorſque la ſéduction m'auroit entraînée à oublier les raiſons

 ou

ou les principes. Je ne vois le plaisir, comme le bonheur, que dans la réunion de ce qui peut charmer le cœur comme les sens; et ne point coûter de regrets. Avec une telle manière d'être, il est difficile de s'oublier, et impossible de s'avilir; mais cela ne met point à l'abri de ce qu'on peut appeler une passion, et peut-être même reste-t-il plus d'étoffe pour l'entretenir. Je pourrois ajouter ici, en géomètre, C. C. Q. F. D Patience! nous avons le temps d'arriver à la preuve.

Aux sensations nouvelles d'un physique bien organisé, se joignirent insensiblement toutes les modifications du désir de plaire: j'aimois à paroître *bien*, je me plaisois à l'entendre dire, et je m'occupois avec complaisance de ce qui pouvoit m'en procurer l'agrément. C'est peut-être ici le lieu de faire mon portrait, autant le placer là qu'ailleurs. A quatorze ans, comme aujourd'hui, j'avois environ cinq pieds, ma taille avoit acquis toute sa croissance; la jambe bien faite, le pied bien posé, les hanches très-relevées; la poitrine large et superbement meublée, les épaules effacées; l'attitude ferme et gracieuse, la marche rapide et légère; voilà pour le premier coup d'œil. Ma figure n'avoit rien de frappant, qu'une grande fraîcheur, beaucoup de douceur et d'expression; à détailler chacun des traits, on peut se demander où donc en est la beauté? Aucun n'est régulier, tous plaisent. La bouche est un peu

grande;

grande ; on en voit mille de plus jolies ; pas une n'a le ſourire plus tendre et plus ſéducteur. L'œil, au contraire, n'eſt pas fort grand, ſon iris eſt d'un gris châtain, mais placé à fleur de tête ; le regard ouvert, franc, vif, et doux, couronné d'un ſourcil brun, comme les cheveux, et bien deſſiné, il varie dans ſon expreſſion comme l'ame affectueuſe dont il peint les mouvemens ; ſérieux et fier, il étonne quelquefois ; mais il careſſe bien davantage, et réveille toujours. Le nez me faiſoit quelque peine, je le trouvois un peu gros par le bout ; cependant, conſidéré dans l'enſemble, et ſur-tout de profil, il ne gâtoit rien au reſte. Le front large, nu, peu couvert à cet âge, ſoutenu par l'orbite très-élevé de l'œil, et ſur le milieu duquel des veines en Y grec s'épanouiſſoient à l'émotion la plus légère, étoit loin de l'inſignifiance qu'on lui trouve ſur tant de viſages. Quant au menton, aſſez retrouſſé, il a préciſément les caractères que les phyſionomiſtes indiquent pour ceux de la volupté. Lorſque je les rapproche de tout ce qui m'eſt particulier, je doute que jamais perſonne fût plus faite pour elle, et l'ait moins goûtée. Le teint vif, plutôt que très-blanc, des couleurs éclatantes, fréquemment renforcées de la ſubite rougeur d'un ſang bouillant, excitée par les nerfs les plus ſenſibles ; la peau douce, le bras arrondi, la main agréable, ſans être petite, parce que ſes doigts allongés et

minces annoncent l'adreſſe, et conſervent de la grace ; des dents fraîches et bien rangées ; l'embonpoint d'une ſanté parfaite ; tels ſont les tréſors que la nature m'avoit donnés. J'en ai perdu beaucoup, ſur-tout de ceux qui appartiennent à l'embonpoint et à la fraîcheur ; ceux qui me ſont reſtés, cachent encore, ſans que j'y emploie aucun art, cinq à ſix de mes années ; et les perſonnes mêmes qui me voient tous les jours, ont beſoin que je leur apprenne mon âge pour me croire plus de trente-deux ou trente-trois ans. Ce n'eſt que depuis mes pertes, que je connois tout ce que j'avois ; je ne ſavois pas ſon prix lorſque je le poſſédois, et peut-être cette ignorance en augmentoit-elle la valeur : je ne la regrette point aujourd'hui, parce que je n'en ai pas abuſé ; mais ſi le devoir pouvoit s'accorder avec mon goût pour laiſſer moins inutile ce qui me reſte, je n'en ſerois pas fachée. Mon portrait a été deſſiné pluſieurs fois, peint et gravé : aucune de ces imitations ne donné l'idée de ma perſonne * ; elle eſt difficile à ſaiſir, parce que j'ai plus d'ame que de figure, plus d'expreſſion que de traits. Un artiſte ordinaire ne peut la rendre ; il eſt même probable qu'il ne la voit pas. Ma phyſionomie s'anime en raiſon de l'intérêt qu'on m'inſpire, de même que mon eſprit ſe développe en proportion de celui

* Le Camée de Langlois eſt le moins mauvais.

qu'on

qu'on emploie avec moi. Je me trouve ſi bête avec tant de gens, que, m'appercevant de mes reſſources avec les perſonnes ſpirituelles, j'ai cru long-temps, dans ma bonhommie, que c'étoit à leur habileté que j'en étois redevable. Je plais généralement, parce que je craindrois d'offenſer qui que ce fût ; mais il n'appartient pas à tous de me trouver jolie, et de ſentir ce que je vaux. Il eſt tel vieillard, épris de lui-même, jaloux d'étaler ſa petite ſcience longuement acquiſe, qui pourroit me voir dix ans ſans ſe douter que je fuſſe autre choſe que faire une addition et coudre une chemiſe. Camille Deſmoulins a eu raiſon de s'étonner de ce qu'*à mon âge, et avec ſi peu de beauté*, j'avois, ce qu'il appele des adorateurs : je ne lui ai jamais parlé ; mais il eſt à parier qu'avec un perſonnage de ſon eſpèce, je ſerois froide et ſilencieuſe, ſi je n'étois repouſſante. Il n'a pas rencontré juſte, en me donnant une cour ; je hais autant les galans que je mépriſe les eſclaves, et j'entends parfaitement à éconduire les complimenteurs. J'ai beſoin, avant tout, d'eſtime et de bienveillance ; on m'admire après ſi l'on veut ; mais il faut qu'on me diſtingue et me chériſſe ; cela ne manque guère quand on me voit ſouvent, et qu'on a du bon ſens et un cœur.

Ce goût de plaire, qui ſoulève un ſein naiſſant, qui fait éprouver une douce émotion aux regards flatteurs dont on s'apperçoit être l'objet, combiné

singulièrement avec la timidité de la pudeur et l'austérité de mes principes, répandoit sur ma personne, comme il prêtoit à ma toilette, un charme tout particulier. Rien de plus décent que ma parure, de plus modeste que mon maintien; j'aimois qu'ils annonçassent la retenue; je n'y voulois que la grace, et l'on en vantoit l'agrément. Cependant ce renoncement au monde, ce mépris de ses pompes et de ses œuvres, continuellement recommandé par la morale chrétienne, s'accordoient mal avec les inspirations de la nature; leur contradiction me tourmentoit d'abord; mais le raisonnement s'étendit nécessairement sur les règles de conduite, comme sur les mystères objets de la foi; je m'appliquai avec une égale attention à rechercher ce que je devois faire, et à examiner ce que je pouvois croire: l'étude de la philosophie, considerée comme la science des mœurs, et la base de la félicité, devint mon unique étude; je lui rapportois mes lectures et mes observations.

Il m'arriva en métaphysique, en systêmes, ce que j'éprouvois en lisant des poëmes; je me croyois transformée dans le personnage du drame qui avoit le plus d'analogie avec moi, ou que j'estimois davantage: j'adoptois les opinions dont la nouveauté ou l'éclat m'avoit frappée; elles étoient miennes jusqu'à discussion nouvelle ou plus profonde. Ainsi, dans le genre contro-

versite,

verſite, je me rangeai avec les auteurs de Port royal ; leur logique et leur auſtérité convenoient à ma trempe, tandis que je me trouvois un éloignement naturel pour le faux-fuyant, et le doucereux jéſuitique. Lorſque je ſuivis les anciennes ſectes des philoſophes, je donnai la palme aux Stoïciens ; je m'eſſayai comme eux à ſoutenir que la douleur n'étoit point un mal ; et cette folie ne pouvant durer, je m'obſtinai du moins à ne jamais me laiſſer vaincre par elle ; mes petites expériences me perſuadèrent que je pourrois endurer les plus grandes ſouffrances ſans crier. Une première nuit de mariage renverſa mes prétentions, que j'avois gardées juſques-là ; il eſt vrai que la ſurpriſe y fut pour quelque choſe, et qu'une novice Stoïcienne doit être plus forte contre le mal prévu, que contre celui qui frappe à l'improviſte lorſqu'elle attend tout le contraire.

Durant deux mois, liſant Deſcartes et Malebranche, j'avois regardé mon chat, quand il miauloit, comme une mécanique qui faiſoit ſon jeu ; mais en détachant ainſi le ſentiment de ſes ſignes, il me ſembloit que je diſſéquois le monde, et n'y voyois plus rien d'attachant ; je trouvois bien plus doux de prêter à tout une ame, et j'aurois adopté celle de Spinoſa plutôt que de m'en paſſer. Helvétius me fit du mal ; il anéantiſſoit les plus raviſſantes illuſions ; il me montroit par-tout un intérêt repouſſant : que de ſagacité

pourtant !

pourtant ! quels dévcloppemens heureux ! je me persuadai qu'Helvétius peignoit les hommes tels qu'ils étoient devenus dans la corruption de la société ; je jugeai qu'il étoit bon de se nourrir de cet auteur pour fréquenter, sans être dupe, ce qu'on appele le monde ; mais je me gardai bien d'adopter ses principes pour connoître l'homme proprement dit et m'apprécier moi-même ; je me serois crue avilie ; je me sentois capable d'une générosité qu'il ne reconnoit point. Avec quel charme je lui opposois les grands traits de l'histoire et les vertus des héros qu'elle à célébrés ! je ne lisois point le récit d'une belle action que je ne me disse : " c'est ainsi que j'aurois agi." Je me passionnai pour les républiques où je rencontrois le plus de vertus qui excitassent mon admiration, et des hommes dignes de mon estime ; je me persuadai que leur régime étoit le seul convenable aux uns et aux unes ; je ne me trouvois pas au-dessous des premières, je repoussois avec indignation l'idée de m'unir à un individu qui ne valût pas les seconds, et je me demandois, en gémissant, pourquoi je n'étois pas née dans leur sein ?

Nous fîmes un voyage à Versailles, ma mère, le petit oncle, mademoiselle d'Hannaches et moi ; ce voyage n'avoit d'autre but que de me montrer la cour, le lieu qu'elle habitoit, et de s'amuser de ce spectacle. Nous logeàmes dans le château. Madame

le

le Grand, femme de la Dauphine, connue de l'abbé Bimont par son fils dont il étoit camarade, et dont j'aurai à parler, n'étant pas de quartier, nous prêta son appartement. Il étoit sous les combles, dans un même corridor que celui de l'archêveque de Paris, et tellement rapproché, qu'il falloit que ce prélat s'observât pour que nous ne l'entendissions pas parler; la même précaution nous étoit nécessaire. Deux chambres, médiocrement meublées, dans la hauteur de l'une desquelles on avoit ménagé de quoi coucher un valet, dont l'abord étoit détestable par l'obscurité du corridor et l'odeur des lieux d'aisance, telle étoit l'habitation dont un duc et pair de France s'honoroit d'avoir la pareille, pour être plus à portée de ramper chaque matin au lever des majestés: c'étoit pourtant le rigoriste Beaumont. Les petits et grands couverts de toute la famille séparée ou réunie, les messes, les promenades, le jeu, les présentations, nous eurent pour spectateurs durant huit jours. Les connoissances de madame le Grand nous procuroient des facilités; mademoiselle d'Hannaches pénétroit par-tout fièrement, prête à jetter son nom par la figure de quiconque lui auroit opposé de la résistance, et croyant que l'on devoit lire sur son grotesque visage, les six cents ans de sa noblesse prouvée. Elle reconnut deux ou trois gardes du roi dont elle nous donna fort exactement la généalogie, se

trouvant

trouvant précifément la parente de celui dont le nom étoit le plus ancien, et qui ne m'en paroiffoit pas moins fort petit garçon à la cour. La belle figure d'un petit collet tel que l'abbé Bimont, l'imbécille fierté de la laide d'Hannaches, n'étoient point trop déplacées dans ces lieux; mais le vifage fans rouge de ma refpectable maman et la décence de ma parure, annonçoient du bourgeois; fi mes yeux ou ma jeuneffe faifoient dire quelques mots, cela fentoit prefque la protection, et me caufoit prefque autant de déplaifir que les complimens de madame de Boifmorel. La philofophie, l'imagination, le fentiment, et le calcul étoient également exercés chez moi. Je n'étois point infenfible à l'effet d'un grand appareil; mais je m'indignois qu'il eût pour objet de relever quelques individus déjà trop puiffans et fort peu remarquables par eux-mêmes; j'aimois mieux voir les ftatues des jardins que les perfonnes du château; et ma mère me demandant fi j'étois contente de mon voyage?—Oui, lui répondis-je, pourvu qu'il finiffe bientôt; encore quelques jours, et je détefterai fi fort les gens que je vois, que je ne faurai que faire de ma haine.—Quel mal te font-ils donc?—Sentir l'injuftice et contempler à tout moment l'abfurdité. Je foupirois en fongeant à Athenes, ou j'aurois également admiré les beaux arts, fans être bleffée par le fpectacle du defpotifme; je me promenois

en

en esprit dans la Grèce, j'assistois aux jeux olympiques, et je me dépitois de me trouver française. Ainsi frappée de tout ce que m'avoit offert le beau temps des républiques, je glissois sur les orages dont elles avoient été agitées; j'oubliois la mort de Socrate, l'exil d'Aristide, la condamnation de Phocion. Je ne savois pas que le ciel me réservoit pour être témoin d'erreurs pareilles à celles dont ils furent les victimes, et participer à la gloire d'une persecution du même genre, après avoir professé leurs principes. Le ciel m'est témoin que les maux qui me sont particuliers ne m'arrachent point un regret ni un soupir; je ne souffre que de ceux de mon pays. Lors des divisions de la cour et des parlemens, en 1771, mon caractère et mes opinions m'attachèrent au parti de ces derniers; je me procurois toutes leurs remontrances, et celles-là me plaisoient davantage dont les vérités étoient les plus fortes et le style le plus hardi. La sphère de mes idées s'étendoit toujours davantage; mon propre bonheur et les devoirs à l'accomplissement desquels il pouvoit être attaché, me préoccupèrent de très-bonne heure; le besoin de connoître me fit ensuite devorer l'histoire et porter mes regards sur tout ce qui m'environnoit; les rapports de mon espèce avec la divinité, si diversement présentée, surchargée, dénaturée, excitèrent mon

attention;

attention; enfin les intérêts des hommes réunis et l'organisation des sociétés la fixèrent.

Au milieu des doutes, de l'incertitude et des recherches relatives à ces grands objets, je résumai promptement que l'*unité* du moi personnel, si je puis ainsi parler, c'est à dire de plus grand accord entre les opinions et la conduite, étoit nécessaire au bien-être individuel; il faut donc bien examiner ce qui est juste, et, quand il est une fois reconnu, le pratiquer rigoureusement. Or il est une sorte de justice à observer avec soi-même, quand on vivroit seul au monde; il faut régler ses propres affections, ses habitudes, pour n'être l'esclave d'aucune. Un être est *bon* en soi, lorsque toutes ses parties concourent à sa conservation, à son maintien ou à sa perfection: celà est vrai au moral comme au physique. La justesse de l'organisation, l'équilibre des humeurs, constituent la santé; des alimens sains, un exercice modéré la conservent. La proportion des désirs, l'harmonie des passions forment la constitution morale dont la sagesse peut seule assurer l'excellence et la durée. Ses premiers principes se fondent dans l'intérêt même de l'individu; et, à cet égard, il est vrai de dire que la vertu n'est qu'une justesse de l'esprit appliquée aux mœurs. Mais la vertu, proprement dite, ne prend naissance que dans les rapports d'un être avec ses semblables;

femblables ; on eft fage pour foi, et vertueux avec autrui. En fociété, tout devient relatif ; il n'eft plus de bonheur indépendant ; on eft obligé de facrifier une partie de celui dont on pourroit jouir, pour ne point s'expofer à le perdre entièrement, et s'affurer d'en conferver toujours une bonne portion à l'abri de toute atteinte. Ici le calcul même eft encore en faveur de la raifon ; quelque laborieufe que foit la vie des gens de bien, elle l'eft moins que celle des méchans. On eft rarement tranquille quand on fe met en oppofition avec l'intérêt du plus grand nombre ; il eft impoffible de fe diffimuler qu'on eft environné d'ennemis ou d'individus prêts à le devenir ; et cette fituation eft toujours pénible, quelque flatteufes que foient fes apparences. Ajoutez à ces confidérations le fublime inftinct que la corruption peut égarer, mais qu'une fauffe philofophie ne fauroit anéantir, qui nous porte à admirer et aimer la fageffe et la générofité dans les actions, comme la fymmétrie et la grandeur dans la nature et dans les arts*, et nous aurons

* J'écris ceci le 4 feptembre, à 11 heures du foir, au bruit des rires qui fe font dans la pièce voifine. Les actrices du théâtre-français, arrêtées hier, amenées à Sainte-Pélagie, ont été conduites aujourd'hui chez elles pour la levée des fcellés, et réintégrées dans la prifon, où l'officier de paix foupe et fe divertit avec elles. Le repas eft joyeux et bruyant ; on entend

voltiger

la fource des vertus humaines, fort indépendante de tout fyftême religieux, des billevefées de la métaphyfique et des impoftures des prêtres. Dès que je me fus bien demontré ces vérités, je refpirai avec joie; elles m'offroient un port dans la tourmente, et je pouvois maintenant examiner avec moins d'anxiété ce qu'il y avoit d'erreurs dans la croyance des nations et dans les inftitutions fociales. La belle idée d'un dieu créateur dont la providence veille fur le monde, la fpiritualité de l'ame, fon immortalité, cet efpoir confolateur de la vertu perfécutée, ne feroient-elles que d'aimables brillantes chimères? Que de nuages environnent ces queftions difficiles! Que d'objections multipliées lorfqu'on veut les traiter avec une rigueur mathématique!— Non, l'efprit humain n'eft point appelé à les voir jamais dans le jour d'une parfaite évidence: mais qu'importe à l'ame fenfible de ne pouvoir les démontrer? ne lui fuffit-il pas de les fentir?

Dans le filence du cabinet et la féchereffe de la difcuffion, je conviendrai avec l'athée ou le matérialifte de l'infolubilité de certaines queftions; mais au milieu de la compagne et dans le contemplation de la nature, mon cœur ému s'élève

voltiger les gros propos, et les vins étrangers pétillent. Le lieu, les objets, les perfonnes, mon occupation, forment un contrafte qui me paroît piquant.

au principe vivifiant qui les anime, à l'intelligence qui les ordonne, à la bonté qui m'y fait trouver tant de charmes; lorſque des murs immenſes me ſéparent de ce que j'aime, quand tous les maux de la ſocieté nous frappent enſemble comme pour nous punir d'avoir voulu ſon plus grand bien, je vois au delà des bornes de la vie le prix de nos ſacrifices et le bonheur de nous réunir.

Comment? de quelle manière? je l'ignore; je ſens ſeulement que cela doit être ainſi.

L'athée n'eſt point à mes yeux un faux eſprit; je puis vivre avec lui auſſi bien et mieux qu'avec le dévot, car il raiſonne davantage; mais il lui manque un ſens, et mon ame ne ſe fond point entièrement avec la ſienne: il eſt froid au ſpectacle le plus raviſſant, et il cherche un ſyllogiſme lorſque je rends une action de grace. Je ne ſuis pas parvenue tout-à coup à cette aſſiète ferme et paiſible, dans laquelle, jouiſſant des vérités qui me ſont démontrées, m'abandonnant avec confiance aux ſentimens heureux, je me réſigne à ignorer ce que je ne ſaurois connoître, ſans m'inquiéter jamais des opinions d'autrui. Je trace en peu de mots le réſultat de quelques années de méditation, d'étude, dans le courant deſquelles j'ai quelquefois participé à l'exiſtence du déiſte, la rigeur de l'athée, l'inſouciance du ſceptique. Mais toujours de bonne-foi, parce que je n'avois aucun intérêt à changer ma croyance pour

relâcher mes mœurs dont la règle étoit établie pour moi au-delà de tous les préjugés possibles, j'ai eu l'agitation du doute, sans les tourmens de la crainte. Je me conformois au culte établi, parce que mon âge, mon sexe, ma situation m'en faisoient un devoir; incapable de tromper, je disois à l'abbé Morel, je viens à confesse pour édifier mon prochain et ne pas inquiéter ma mère, mais je ne sais trop ce dont je puis m'accuser; mon état est si calme et mes goûts sont si simples, que ma conscience ne me reproche rien, quoique je n'aie pas grand mérite à bien faire. Cependant je suis quelquefois trop occupée du désir de plaire, et je m'abandonne à de trop vives impatiences contre ma bonne ou tout autre, quand il se fait quelque chose de travers. Je n'apporte peut-être pas non plus assez d'indulgence dans mes jugemens, et sans les manifester, je prends trop aisément en aversion les personnes qui me paroissent sottes ou maussades; je veux m'observer à cet égard. Enfin, dans les exercices de religion, j'apporte trop de distraction et de froideur; car je conviens qu'il faut mettre de l'attention à tout ce qu'on croit utile de faire, pour quelque raison que ce puisse être. Le bon abbé Morel, qui avoit épuisé sa bibliothéque et sa rhétorique pour me conserver croyante, s'accommodoit avec bons sens de me trouver raisonnable; il m'exhortoit à me défier de l'esprit d'orgueil,

d'orgeuil, me repréſentoit de ſon mieux les douceurs de la religion, me donnoit l'abſolution dans ſa ſageſſe, et étoit encore aſſez content que j'allaſſe deux ou trois fois l'an à la ſainte-table, par tolérance philoſophique, puiſque ce n'étoit plus l'œuvre de la foi. J'allois prendre la divine nourriture en ſongeant à ce qu'avoit dit Ciceron, qu'après toutes les folies des hommes à l'égard de la divinité, il ne leur reſtoit plus qu'à la transformer en aliment pour la manger. Ma mère prenoit chaque jour un caractère de piété qui me permettoit moins de m'éloigner des pratiques ordinaires, et je ne craignois rien tant que de l'affliger.

L'abbé Legrand, ami de l'abbé Bimont, venoit quelquefois chez elle; c'étoit un homme d'un excellent jugement, qui n'avoit de ſon état que la robe dont il étoit encore aſſez embarraſſé. Sa famille l'avoit fait prêtre, parce que de trois frères il falloit bien en mettre un dans l'égliſe; aumonier du prince de Lamballe, penſionné après ſa mort par Penthièvre, il s'étoit fixé dans une paroiſſe pour être quelque part, et rapproché de ſon ami pour le plaiſir de le voir. Affecté d'une grande foibleſſe de vue, il devint aveugle très-jeune, et cette circonſtance, ajoutant à ſon goût pour la réflexion, acheva de le rendre très méditatif. Il aimoit à cauſer avec moi, et m'apportoit ſouvent des livres; c'étoit preſque toujours des

ouvrages de philosophie sur les principes desquels il s'entretenoit fort librement. Ma mère ne discutoit guère; je n'osois pas pousser les choses très loin; mais enfin elle ne m'empêchoit pas de lire et ne blâmoit pas ce choix de lectures. Un Genevois, horloger, en relation d'affaires avec mon père, bon homme qui avoit toujours un livre parmi ses outils, et une assez jolie bibliothéque qu'il connoisoit mieux que maint grand-seigneur ne connoissoient la leur, m'offrit l'usage de ce petit trésor de mon goût, et je profitai de sa complaisance. Ce bon M. Moré avoit un sens droit, et ne raisonnoit pas seulement son art, mais encore la morale et la politique; et s'il s'exprimoit avec difficulté, avec une lenteur que mon impatience avoit quelque peine à supporter, du moins il partageoit avec la plupart de ses compatriotes cette solidité de raison qui fait pardonner l'absence des agrémens. C'est de lui que j'eus Buffon et beaucoup d'autres ouvrages; je cite celui-là pour rappeler ce que j'ai dit plus haut de la discrétion avec laquelle je le lus; la philosophie, en développant la force de mon ame et me donnant de la hardiesse dans l'esprit, n'ôtoit rien aux scrupules du sentiment et à la susceptibilité de mon imagination, de laquelle j'avois tant à me défendre. La physique d'abord, puis les mathématiques, exercèrent pendant quelque temps mon activité; *Nollet*, *Réaumur*, *Bonnet*, qui rêve quand

quand les autres décrivent, m'amusèrent à leur tour, ainsi que *Maupertuis* qui fait des jérémiades même en décrivant les plaisirs des limaçons ; enfin *Rivard* m'inspira l'envie de devenir géomètre. Guéring, marbrier et arpenteur, homme sage et doux, dans sa simplicité, venant un jour pour entretenir mon père, me trouva tellement collée sur l'*in*-4.° de Rivard, que je ne m'étois pas apperçue de son arrivée. Il entra en conversation avec moi, et m'observa que les élémens de *Clairaut* me conviendroient beaucoup mieux pour les notions que je désirois prendre ; le lendemain il m'apporta l'exemplaire qui étoit en son pouvoir. Je trouvai véritablement une réduction simple des premiers principes, et combinant à-la-fois que cet ouvrage m'étoit utile, et qu'il ne me convenoit point d'en priver le propriétaire aussi long temps que j'aimerois à le conserver, je pris tout uniment le parti de le copier d'un bout à l'autre, y compris ses six planches. Je ris de cette opération chaque fois que je me la rappele. Tout autre que moi auroit désiré de faire acheter l'ouvrage ; l'idée ne s'en présenta même pas ; celle de le copier me vint aussi naturellement que celle de piquer un patron de dessin, et fut presqu'aussitôt réalisée ; c'étoit un petit *in*-8.° Je dois avoir encore dans mes paperasses ce plaisant manuscrit. La géométrie m'amusa tant qu'il ne fut pas besoin d'algèbre ; la sécheresse de celle-ci me

dégoûta dès que j'eus passé les équations du prémier degré; j'envoyai par delà les ponts la multiplicité des fractions, et je trouvai qu'il valoit mieux lire de beaux vers que de me dessécher sur des *radicaux*. En vain, quelques années après, M. Roland me faisant la cour, tenta de rappeler cet ancien goût; nous fîmes beaucoup de chiffres; mais la raison par X ne me parut jamais assez aimable pour me fixer long temps.

5 septembre. *Je coupe le cahier pour joindre dans la petite boîte ce qui est écrit; car lorsque je vois décréter une armée révolutionnaire, former de nouveaux tribunaux de sang, la disette menacer, et les tyrans aux abois, je me dis qu'ils vont faire de nouvelles victimes, et que personne n'est assuré de vivre vingt-quatre heures.*

La correspondance de Sophie faisoit toujours l'un de mes grands plaisirs; les liens de notre amitié s'étoient resserrés dans les voyages qu'elle avoit fait plusieurs fois à Paris. Mon cœur sensible avoit besoin, je ne dirai pas d'une chimère, mais d'un objet principal, et surtout de confiance et de communications; l'amitié me les présentoit, je la nourissois avec delicés. Ma façon d'être avec ma mère, si douce qu'elle fût, ne m'auroit pas tenu lieu de cette affection: elle conservoit quelque chose de cette gravité qu'emportoit le respect d'une part et l'autorité de

l'autre.

l'autre. Ma mère pouvoit tout favoir, je n'avois rien à lui cacher ; mais je ne pouvois pas tout lui dire : une mère reçoit des aveux, on ne fait de confidence qu'à fon égale.

Auffi, fans me demander à lire les lettres que j'écrivois à Sophie, ma mère étoit bien aife que je les lui laiffaffe voir, et notre arrangement à cet égard avoit quelque chofe de plaifant ; nous nous étions entendues fans nous rien dire. Lorfqu'il m'arrivoit des nouvelles de ma bonne amie, régulièrement toutes les femaines, je lifois quelques phrafes de fa lettre, mais je ne la communiquois point. Lorfque je lui avois écrit, je laiffois fur ma table, durant un jour, ma lettre toute pliée et fufcrite, fans être cachetée ; ma mère ne manquoit guère de faifir un inftant pour y jetter les yeux, rarement en ma préfence ; ou s'il lui arrivoit de le faire ainfi, j'avois auffi tôt quelque raifon de m'éloigner : qu'elle l'eût fait ou non, l'intervalle fuppofé néceffaire pour qu'elle le fît s'étant écoulé, je fermois ma lettre, non pas toujours fans y avoir ajouté un *poft-fcriptum*. Il ne lui eft jamais arrivé de me parler de ce qu'elle avoit ainfi lu ; mais je ne manquois point de faire connoître par-là tout ce que je voulois qu'elle fût de mes difpofitions, de mes goûts, de mes opinions ; je les expofois avec une liberté que je n'aurois ofé prendre avec elle. Ma franchife n'y perdoit rien ; car je fentois avoir droit de l'exercer,

ſans qu'on eût celui de ne pas la trouver bonne. J'ai ſouvent réfléchi depuis, que, ſi j'avois été à la place de ma mère, j'aurois voulu devenir entièrement l'amie de ma fille, et ſi j'ai des regrets aujourd'hui, c'eſt que la mienne ne ſoit pas comme j'étois alors; nous irions de pair à compagnon, et je ſerois heureuſe. Mais ma mère, avec beaucoup de bonté, avoit de la froideur; elle étoit plus ſage encore que ſenſible, plu meſurée qu'affectueuſe. Peut-être auſſi appercevoit-elle chez moi un eſſor qui me conduiroit plus loin qu'elle; ſa manière me laiſſoit aller ſans contrainte et ſans familiarité. Elle n'étoit point careſſante, quoique ſes yeux reſpiraſſent la tendreſſe et fuſſent ordinairement fixés ſur moi; je ſentois ſon cœur, il pénétroit le mien; mais la réſerve de ſa perſonne m'en inſpiroit une que je n'aurois point eu avec elle; on eût dit qu'une plus grande diſtance ſe trouvoit entre nous depuis que j'étois ſortie de l'enfance. Ma mère avoit une dignité, touchante il eſt vrai, mais enfin c'etoit de la dignité; les tranſports de mon ame brûlante en étoient réprimés, et je n'ai bien connu toute l'étendue de mon attachement pour elle, que par le déſeſpoir et le délire ou me jetta ſa perte. Nos journées s'écouloient dans un calme délicieux; j'en paſſois la plus grande partie à mes études ſolitaires, toute tranſportée dans l'antiquité dont je ſuivois l'hiſtoire et les arts,

d nt

dont j'examinois les opinions et les préceptes. La meſſe le matin, quelques heures de lecture commune, les repas et les ſorties étoient les ſeules époques de ma réunion avec ma mère. Les ſorties étoient rares ; et lorſqu'il venoit des viſites que je ne goûtois pas, je ſavois fort bien reſter dans mon petit cabinet, que ma bonne mère n'auroit pas voulu me jouer le mauvais tour de me faire quitter. Tous les dimanches et fêtes étoient conſacrés à la promenade : ſouvent elle ſe faiſoit au loin ; bientôt elle s'y dirigea plus conſtamment par la préférence que je témoignai pour la campagne ſur les jardins parés de la capitale. Je n'étois point inſenſible au plaiſir de paroître quelquefois dans les promenades publiques ; elles offroient alors un ſpectacle très-brillant, dans lequel la jeuneſſe avoit toujours un rôle agréable. Les graces de la perſonne y recevoient conſtamment des hommages, que la modeſtie ne peut ſe diſſimuler, et dont le cœur d'une jeune fille eſt toujours très-avide. Mais ils ne ſuffiſoient point au mien ; j'eprouvois, après ces promenades, durant leſquelles mon amour propre, fort éveillé, étoit aux aguets de tout ce qui pouvoit me faire paroître avec avantage, et m'aſſurer que je n'avois pas perdu mon temps, un vuide inſupportable, une inquiétude et un dégoût qui me faiſoient payer trop cher les plaiſirs de la vanité. Habituée

a ré-

à réfléchir, à me demander compte de mes ſenſations, je recherchois péniblement les cauſes de ce mal-aiſe et ma philoſophie s'exerçoit pleinement.

Eſt ce donc pour briller aux yeux, comme les fleurs d'un parterre, et recevoir quelques vains éloges, que les perſonnes de mon ſexe ſont formées à la vertu, qu'elles acquièrent des talens? —Que ſignifie ce déſir extrême de plaiſir dont je me ſens dévoree, et qui ne me rend point heureuſe lors-même qu'il ſembleroit devoir être ſatisfait? Que m'importe les regards curieux, les complimens doucement murmurés, d'une foule que je ne connois point, et qui eſt peut-être compoſée de gens que je n'eſtimerois guère s'ils m'étoient connus? Suis-je donc au monde pour dépenſer mon exiſtence en ſoins frivoles, en ſentimens tumultueux?—Ah! ſans doute, j'ai une meilleure deſtination; cette admiration qui m'enflamme pour tout ce qui eſt beau, ſage, grand et généreux, m'apprend que je ſuis appelée à le pratiquer; les devoirs ſublimes et raviſſans d'épouſe et de mère feront un jour les miens; c'eſt à ſe rendre capable de les remplir que doivent être employées mes jeunes années; il faut que j'étudie leur importance, que j'apprenne, en réglant mes propres inclinations, comment diriger un jour celles de mes enfans; il faut que dans l'habitude de me commander, le ſoin d'orner

mon

mon esprit, je m'assure les moyens de faire le bonheur de la plus douce des sociétés, d'abreuver de félicité le mortel qui méritera mon cœur, de faire rejaillir sur tout ce qui nous environnera celle dont je le comblerai, et qui devra être toute entière mon ouvrage. Mon sein s'agitoit à ces pensées ; mon cœur ému, gonflé, attendri, me faisoit verser des larmes abondantes ; il s'élevoit alors à l'intelligence suprême, à cette cause première, cette providence, que sais-je ? Ce principe du sentiment et de la pensée qu'il avoit besoin de croire et de reconnoître :---O toi ! qui m'a, placée sur la terre, fais que j'y remplisse ma destination de la manière la plus conforme à ta volonté sainte, et la plus convenable au bien de mes frères !— Cette prière naïve, simple comme le cœur qui la dictoit, est devenue ma seule prière ; jamais la philosophie dissertante, ni aucune espèce d'égarement n'a pu en dessécher la source. Du milieu du monde, et du fond d'une prison, je l'ai faite avec le même abandon : je la prononçai avec transport dans les circonstances brillantes de ma vie ; je la répète dans les fers avec résignation ; jalouse, dans les premières, de me défendre de toute affection qui n'eût point été à la hauteur de ma destinée ; soigneuse, dans les autres, de conserver la force nécessaire pour soutenir les épreuves aux-qu'elles je suis exposée. Persuadée qu'il est dans le cours des choses, des évènemens que la sagesse humaine ne sauroit prévenir ;

prévenir; convaincue que les plus malheureux ne peuvent accabler une ame faine; qu'enfin la paix avec foi-même, la foumiffion à la néceffité, font les élémens du bonheur, et conftituent la véritable indépendance du fage et du héros. La campagne me préfentoit des objets bien plus analogues à mes habitudes méditatives, à cette difpofition recueillie, tendre et mélancolique, fortifiée par la réflexion et les développemens d'un cœur fenfible. Nous allions fouvent à *Meudon*, c'étoit ma promenade favorite; je préférois fes bois fauvages, fes étangs folitaires, fes allées de fapins, fes hautes futaies, aux routes fréquentées, aux taillis uniformes du bois de Boulogne; aux décorations de Belle-Vue; aux allées peignées de Saint-Cloud.—Où irons-nous demain, s'il fait beau, difoit mon père, le foir des famedis d'été? —Puis il me regardoit en fouriant;—à Saint Cloud? Les eaux doivent jouer, il y aura du monde?—Ah, papa!—Si vous vouliez aller à Meudon, je ferois bien plus contente! A cinq heures du matin, le dimanche, chacun étoit débout; un habit léger, frais, très-fimple, quelques fleurs, un voile de gaze, annonçoient les projets du jour. Les ódes de Rouffeau, un volume de Corneille ou autre, faifoient tout mon bagage. Nous partions tous les trois; on alloit s'embarquer au Pont-Royal, que je voyois de mes fenêtres, fur un petit batelet qui, dans le filence d'une naviga-

tion

tion douce et rapide, nous conduifoit aux rivages de Belle-Vue, non loin de la verrerie dont on apperçoit d'une grande diftance l'épaiffe et noire fumée. Là, par des fentiers efcarpés, nous gagnions l'avenue de Meudon, vers les deux tiers de laquelle, fur la droite, nous remarquâmes une petite maifonnette qui devint l'une de nos ftations. C'étoit le logis d'une laitière, femme veuve, qui vivoit là avec deux vaches et quelque poules. Comme il étoit preffant de profiter du jour pour la promenade, nous arrêtâmes qu'il nous ferviroit de pause au retour, et que la ménagère nous y donneroit une jatée de lait fraîchement trait. Cet arrangement fut établi de telle façon que toutes les fois que nous montions l'avenue, nous entrions chez la laitière pour la prévenir que le foir ou le lendemain elle nous verroit, et qu'elle n'oubliât point la jattée de lait. Cette bonne vieille nous accuelloit fort bien ; le goûter, affaifonné d'un peu de pain bis, et de fort bonne humeur, fe paffoit toujours comme une petite fête qui laiffoit chaque fois quelques fouvenirs dans la poche de la laitière. Le dîner fe faifoit chez l'un des fuiffes du parc ; mais l'envie que j'avois de m'éloigner des lieux fréquentés nous fit découvrir une retraite bien conforme à mes goûts. Un jour, après avoir long-temps marché dans une partie inconnue du bois, nous parvînmes dans une efpace folitaire, fort dégagé, auquel

abou-

aboutissoit une allée de grands arbres, sous lesquels on voyoit rarement des promeneurs; quelques autres arbres épars sur une pelouse charmante, voiloient, pour ainsi dire, une petite maison à deux étages fort proprement bâtie.— Qu'est-ce que cela ?—Deux jolis enfans jouoient devant la porte ouverte; ils n'avoient ni l'air des villes, ni ces enseignes de la misère, si communes dans les campagnes: nous approchons; nous appercevons, sur la gauche, un jardin potager où travailloit un vieillard. Entrer, converser avec lui, fut bientôt fait; nous apprîmes que ce local s'appeloit *Ville-Bonne*; que celui qui l'habitoit étoit *Fontainier* du *Moulin-Rouge*, chargé de veiller à l'entretien des canaux qui conduisoient les eaux dans quelques parties du parc; que les foibles appointemens de cette place soutenoient en partie un jeune ménage dont nous voyons les petits enfans, et dont lui, vieillard, étoit le grand père: que les soins de la famille occupoient la femme, tandis qu'il cultivoit ce jardin dont son fils alloit vendre les produits à la ville dans ses momens de loisir. Le jardin étoit un quarré long, divisé en quatre portions, autour desquelles étoit ménagée une allée assez large; un bassin occupoit le centre, et fournissoit des moyens d'arrosement; au fond, une niche d'ifs, sous laquelle étoit un grand banc de pierre, offroit le repos et l'abri. Des fleurs mêlées aux légumes ren-

rendoient l'aſpect du jardin riant et gracieux; le vieillard, robuſte et content, me rappeloit celui des bords du Galèze, que Virgile a chanté; il cauſoit avec plaiſir et bon ſens, et s'il ne falloit que des goûts ſimples pour apprécier une telle rencontre, mon imagination ne manquoit pas d'y joindre tout ce qui pouvoit lui prêter des charmes. Nous nous informons ſi l'on n'eſt pas dans l'uſage de recevoir des étrangers?—Il n'en vient guère, nous dit le vieillard, ce lieu eſt peu connu; mais quand il s'en préſente, nous ne refuſons pas de leur ſervir ce que renferment la baſſe-cour et le jardin.—-Nous demandons à dîner; on nous donne des œufs frais, des légumes, de la ſalade, ſous un joli berceau de chévre-feuille derrière la maiſon. Je n'ai jamais fait de repas plus agréable, mon cœur ſe dilatoit dans l'innocence et la joie d'une ſituation charmante. Je careſſai beaucoup les petits enfans; je témoignai de la vénération au vieillard; la jeune femme parut bien-aiſe de nous avoir reçu: on parla de deux chambres de leur maiſon dont ils pouvoient diſpoſer pour les perſonnes qui voudroient les louer durant trois mois, et nous fîmes le projet de les occuper. Ce doux projet n'a point été réaliſé; jamais je ne ſuis retournée à Ville-Bonne, car nous viſitions Meudon depuis long-temps lorſque nous fîmes cette découverte, et nous avions adopté une auberge du village pour y coucher

lorſque

lorſque deux fêtes de ſuite nous permettoient de prolonger notre abſence. C'eſt dans cette auberge, qu'on appeloit je crois la Reine de France, qu'il nous arriva une choſe plaiſante. Nous occupions une chambre à deux lits, dans le plus grand deſquels je couchois avec ma mère; l'autre, dans un coin de la chambre, ſervoit à mon père ſeul: il venoit de ſe coucher certain ſoir, lorſque l'envie d'avoir ſes rideaux très-exactement fermés, les lui fit tirer ſi ferme, que le ciel du lit tomba et lui fit couverture complette; après un petit moment de frayeur, nous nous prîmes tous à rire de l'aventure, tant le ciel avoit tombé juſte pour envelopper mon père ſans le bleſſer. Nous appelons de l'aide pour le débarraſſer: la maîtreſſe du logis arrive, étonnée à la vue de ſon lit décoiſé, elle s'écrie, avec l'air de la plus grande ingénuité:—Ah, mon dieu! comment cela eſt-il poſſible! il y a dix-ſept ans qu'il eſt poſé; il n'avoit jamais bougé! Ce raiſonnement me fit plus rire encore que la chûte du ciel de lit; j'ai trouvé ſouvent à l'appliquer, ou plutôt à lui comparer les argumens que j'entendois faire en ſociété; et je diſois tout bas à ma mère, cela vaut les dix-ſept ans du lit pour prouver ſon inébranlabilité.

Aimable Meudon! combien de fois j'ai reſpiré ſous tes ombrages, en béniſſant l'auteur de mon exiſtence, en déſirant ce qui pourroit la com-

pletter un jour; mais avec ce charme d'un désir sans impatience, qui ne fait que colorer les nuages de l'avenir des rayons de l'espoir! Combien de fois j'ai cueilli dans tes fraîches retraites, des palmes de la fougère marquetée, des fleurs de brillans orchis! Comme j'aimois à me reposer sous ces grands arbres non loin des clairières, où je voyois quelquefois passer la biche timide et légère! Je me rappele ces lieux plus sombres où nous passions les momens de la chaleur; là, tandis que mon père couché sur l'herbe, et ma mère doucement appuyée sur un amas de feuilles que j'avois préparé, se livroient au sommeil de l'après-dîner, je contemplois la majesté de tes bois silencieux, j'admirois la nature, j'adorois la providence dont je sentois les bienfaits; le feu du sentiment coloroit mes joues humides, et les charmes du paradis terrestre existoient pour mon cœur dans tes asiles champêtres! Le récit de mes promenades et du bonheur qu'elles me faisoient goûter avoit sa place dans ma correspondance avec Sophie; quelquefois ma prose étoit coupée de vers; enfans irréguliers, mais faciles, et par fois heureux, d'une ame pour qui tout étoit vie, tableau, félicité.

Sophie, comme je l'ai déjà observé, se trouvoit jettée dans un monde où elle n'avoit point les agrémens dont elle me voyoit jouir dans ma solitude; je connus quelques personnes de sa famille,

et j'appris, dans leur société, à goûter plus encore le prix de ma retraite.

Elle descendoit à Paris, dans ses voyages avec sa mère, chez des cousines qu'on appeloit les demoiselles *de Lamotte*; c'étoient deux vieilles filles; l'une, dévote atrabilaire, ne quittoit point sa chambre, où elle disoit des oremus, grondoit les domestiques, tricotoit des bas, et raisonnoit assez pertinemment de ses affaires d'intérêt; l'autre, bonne personne, se tenoit au sallon, faisoit les honneurs du logis, lisoit des pseaumes, et jouoit sa partie: toutes deux mettoient beaucoup d'importance à l'avantage d'être nées *demoiselles*, concevoient difficilement qu'on pût faire sa société de personnes dont le père n'eût pas été du moins ennobli; et, sans oser s'en servir, gardoient le *sac* que leur mère s'étoit fait porter à l'église, comme une titre de famille. Elles avoient pris auprès d'elles une jeune personne, leur parente, dont elles se proposoient d'augmenter la petite fortune, pourvu qu'elle trouvât à épouser un gentilhomme. Mademoiselle d'*Hangard*, c'étoit cette jeune personne, étoit une grosse brune, très-fraîche, d'une santé robuste et presqu' effrayante, dont la tournure provinciale ne cachoit point du tout un caractère un peu brusque et un esprit fort commun; la piéce la plus curieuse de la maison étoit l'avocat *Perdu*, homme veuf qui avoit mangé son bien à ne rien faire; que sa

sœur

sœur (la mère de ma Sophie) avoit mis en pension chez les cousines, pour qu'il passât décemment les dernières années de sa vie inutile. M. Perdu, gras et pouponné par merveilles, consacroit la plus grande partie de la matinée à soigner sa personne, mangeoit longuement en médisant des mets, passoit à disserter au Luxembourg plusieurs heures de chaque journée, qu'il terminoit par un piquet. Il attachoit à la *gentilhommerie* plus d'importance encore que ses vieilles cousines, et se piquoit d'en avoir les airs, d'en dicter les préceptes. Je ne l'appelois jamais que le *commandeur* quand je parlois à Sophie de son oncle, tant il me paroissoit ressembler au *commandeur* du père de famille. Le *commandeur* donc avoit toujours avec ses nièces ce ton de supériorité qu'il prétendoit assaisonner de tous les égards de la politesse; mais ses procédés étoient bizarres avec mademoiselle d'Hangard, dont la fraîcheur et la vue habituelle réveillant son imagination, lui inspiroient je ne sais quoi qu'il n'auroit osé avouer, et qui lui donnoit quelquefois de l'humeur contre son neveu.

Ce neveu qu'on appeloit *Selincourt*, étoit un grand jeune homme, de figure et de voix douces, ressemblant un peu à sa sœur Sophie, causant avec esprit, ayant des manières agréables qu'une sorte de timidité ne déparoit point, du moins elle me sembloit, ainsi, lors même que je m'apper-

cevois qu'elle étoit plus marquée avec moi. Les vraisemblances et les vœux de la famille paroissoient en faire le prétendant de mademoiselle d'Hangard.

Quant à la société des demoiselles de Lamotte, elle étoit formée d'un comte d'*Essales*, devenu chevalier de Saint-Louis au Canada, où il avoit épousé la fille du gouverneur; se tenant toujours à cent lieues du canon, ignorant, avantageux, bavard; il venoit faire sa partie avec une marquise de *Caillavelle*, espèce de douairière, près de laquelle il avoit plus d'un jeu que ne distinguoient point les bonnes vieilles. Madame *Bernier*, grande janséniste, femme de bon sens d'ailleurs, dont le mari avoit quitté le parlement de Bretagne lors de l'affaire de la Chalotais, paroissoit, mais plus rarement, dans cette maison avec ses deux filles, la savante et la dévote. Le cœur tendre de celle-ci m'auroit attirée; mais son col panché portoit difficilement une tête si fort absorbée, qu'il n'y avoit plus de place pour aucune espèce de raisonnement; la savante, avec un peu trop de babil, avoit du jugement et du goût, assez pour racheter une figure repoussante. M. de *Vouglans* brochoit sur le tout; il n'est pas nécessaire de tracer son portrait pour quiconque a lu les *motifs de ma foi en Jesus-Christ*, *par un magistrat*, et le recueil des *loix criminelles*, compilation laborieuse, où le fanatisme et l'atrocité se disputent

au

au travail. Je n'ai jamais rencontré d'homme dont la ſanguinaire intolérance m'ait plus révoltée; il ſe plaiſoit beaucoup dans l'entretien du père *Romain Joly*, petit vieux capucin, confeſſeur de meſdemoiſelles de Lamotte, qui faiſoit contre *Voltaire* des vers, où il le comparoit à *Satan*, et citoit perpétuellement en chaire les *capitulaires* de Charlemagne et les *ordonnances de nos rois*: j'ai eu l'avantage de dîner avec lui chez les couſines, de l'entendre à ma paroiſſe, et de lire ſon *Phaëton*; il m'offriroit de quoi faire une bonne caricature, ſi j'avois le courage de ſecouer de ſa robe la ſottiſe et la caffarderie, jointes au ſavoir le plus puéril. La bonne amie de Sophie figuroit plaiſamment dans cette ſociété, où l'on gémiſſoit derrière elle de ce qu'une jeune perſonne ſi bien élevée n'étoit pas née demoiſelle. Je ne doute même pas que le *commandeur* n'eût délibéré dans ſa ſageſſe s'il convenoit à ſa nièce de cultiver ſemblable liaiſon. Mais la jeune perſonne avoit un très-bon ton, une décence dont les vieilles couſines faiſoient grand cas; et à l'exception de quelques tournures de phraſes qui *ſentoient l'eſprit*, et que le commandeur faiſoit épiloguer à ſa nièce, il ne pouvoit ſe défendre de lui donner quelques éloges. Il lui arrivoit même de ſe charger quelquefois des épîtres de ſa nièce dans ſon abſence, et de les apporter lui-même à ma mère; cela ſeroit arrivé bien plus ſouvent à

 Selincourt,

Selincourt, si sa sœur avoit consenti à le charger de cette commission.

L'insignifiance, les travers de ces personnages, aux-quels ressembloient sans doute beaucoup de gens du monde, me faisoient réfléchir sur le vuide des sociétés, et l'avantage de n'être point tenue à les fréquenter. Sophie me faisoit l'énumération des personnes qu'elle voyoit à Amiens, me traçoit à-peu-près leur caractère, me donnoit à juger du peu de ressources de la plupart d'entr'elles; et, tout compte fait, il se trouvoit qu'au bout de l'année j'avois vu dans ma solitude plus de gens de mérite, qu'elle n'en avoit apperçu dans son tourbillon. Cela n'est pas difficile à concevoir, si l'on se rappele que mon père n'avoit de relations qu'avec des artistes, dont aucun ne venoit chez lui habituellement, mais dont plusieurs s'y trouvoient par fois. Ceux qui habitent la capitale, lors même qu'ils ne seroient pas de la première volée, ont une somme de connoissances et un genre de politesse qu'on ne trouvoit assurément point ni dans les gentillâtres de province, ni dans les commerçans pressés de faire fortune pour acheter un ennoblissement. La conversation du bon *Jollain*, peintre de l'académie, de l'honnête l'*Epine*, élève de Pigal, de *Desmarteau*, confrère de mon père, du fils de *Falconet*, de d'*Hauterne*, que ses talens eussent porté de plein vol à l'académie, si sa qualité de protestant ne l'en

l'en eût exclu, des Genevois horlogers, *Ballexferd* et *Moré*, dont le premier a écrit fur l'éducation phyfique, valoit affurément beaucoup mieux que celle du millionnaire *Cannet*, qui voyant les fuccès de la tragédie de fon parent du Belloy, et calculant le profit qu'il devoit en tirer, difoit fort férieufement et avec humeur :—Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas appris à compofer des tragédies? j'en aurois fait le dimanche!— Et cependant ces hommes *riches*, ces pitoyables *ennoblis*, ces impertinens *militaires* comme d'Esfales, ces pauvres *magiftrats* comme Vouglans, fe croyoient les foutiens de la fociété civile, et jouiffoient véritablement des privilèges refufés au mérite! Je rapprochois ces fottifes de l'orgueil humain des tableaux de *Pope*, retraçant fes effets dans la fatisfaction de l'artifan qui étale fon tablier, comme le roi porte fa couronne; je tâchois de trouver avec lui que tout eft bien; mais ma fierté concluoit que tout étoit mieux dans une république.

Il n'eft pas douteux que notre fituation influe beaucoup fur notre caractère et nos opinions; mais on diroit que dans l'éducation que j'ai reçue, que dans les idées que j'ai acquifes par l'étude ou avec le fecours du monde, tout avoit été combiné pour m'infpirer l'enthoufiafme républicain, en me faifant juger le ridicule ou fentir l'injuftice d'une foule de prééminences et

de diftinctions. Auffi, dans mes lectures, je me paffionnois pour les réformateurs de l'inégalité ; j'étois *Agis* et *Cléomenes* à Sparte ; j'étois les *Graques* à Rome ; et, comme *Cornélie*, j'aurois reproché à mes fils qu'on ne m'appeloit que la belle-mère de Scipion. Je m'étois retirée avec le peuple fur le Mont Aventin, et j'avois voté pour les tribuns. Aujourd'hui que l'expérience m'a appris à tout pefer avec impartialité, je vois dans l'entreprife des Graques et dans la conduite des tribuns, des torts et des maux dont je n'étois point affez frappée.

Lorfque je me trouvois témoin de cette forte de fpectacle que préfentoit fouvent la capitale, dans les *entrées* de la reine ou des princes, les *actions de grace* après une couche, etc. je rapprochois avec douleur ce luxe Afiatique, cette pompe infolente de la mifère et de l'abjection du peuple abruti, qui fe précipitoit fur le paffage des idoles de fes mains, en applaudiffant fottement au brillant appareil dont il payoit les frais de fon propre néceffaire. La diffolution de la cour dans les dernières années du règne de Louis XV ;—ce mépris pour les mœurs qui gagnoit toutes les claffes, ces excès qui faifoient le fujet de toutes les converfations particulières, m'infpiroient de l'indignation et de l'étonnement. Ne voyant point encore les germes d'une révolution, je me demandois comment les chofes pouvoient

fubfifter

ſubſiſter dans cet état ? Je voyois dans l'hiſtoire, s'agiter et tomber tous les empires parvenus à ce dégré de corruption, et j'entendois les Français rire et chanter de leur propres maux : je trouvois que leurs voiſins, les Anglais, avoient raiſon de les regarder comme des enfans. Je m'attachois à ces voiſins : l'ouvrage de *Délolme* m'avoit familiariſé avec leur conſtitution ; je cherchois à connoître leurs écrivains, et j'étudiois leur littérature, mais ſeulement alors dans les traductions.

Les raiſonnemens de Ballexſerd n'ayant pu vaincre dans mon enfance la répugnance de mes parens à me faire inoculer, je tombai malade de la petite-vérole à dix-huit ans. Cette époque m'a laiſſé de profonds ſouvenirs, non pas les craintes que m'ait donné la maladie, j'avois déjà trop de philoſophie pour ne pas ſubir cette épreuve avec conſtance, mais par l'incroyable et touchante ſollicitude de ma mère. Quelle douleur et quelle activité ! Comme l'inquiétude la tenoit agitée ! Comme la tendreſſe ſe peignoit dans tous ſes ſoins ! dans la nuit même, lorſque je croyois recevoir quelque choſe de ma garde, je trouvois la main, j'entendois la voix de ma mère ; à chaque inſtant hors de ſon lit pour s'approcher de mon chevet, ſes yeux avides dévoroient les geſtes, et pour ainſi dire les paroles du médecin ; des larmes furtives s'échappoient malgré elle quand

quand ils se fixoient sur moi, qui cherchoit envain à la calmer par mon sourire. Elle n'avoit jamais eu la petite-vérole, non plus que mon père; l'un et l'autre n'auroient pas laissé passer un jour sans baiser mon visage malade que je voulois leur dérober, dans la crainte que ces approches ne leur devinssent funestes. Mon *Agathe*, désolée d'être retenue par la clôture, m'envoya l'une de ses parentes, mère aimable de quatre enfans, à qui elle avoit inspiré une partie de son attachement pour moi, et qui s'obstina à me voir et m'embrasser, sans considération pour elle-même. Il fallut cacher à *Sophie*, alors à Paris, l'état de sa bonne amie; on me supposa partie subitement pour la campagne, afin de laisser écouler le temps du danger, sans communication: mais Selincourt venoit s'informer chaque jour pour sa mère de mon état; j'entendis, de ma chambre, son exclamation douloureuse lorsqu'on lui apprit que l'on craignoit complication de fièvre putride et de petite-vérole. J'eus la fièvre milliaire, et l'irruption qui lui est particulière contrariant l'autre, et je n'eus de la petite-vérole que des boutons extrêmement gros et rares qui s'applatirent insensiblement sans suppuration et ne laissèrent qu'une peau sèche qui tomba facilement. C'est, me dit le docteur *Missa*, la petite-vérole que les Italiens appelent *Ravaglioni*, boutons de fausse

sup-

ſuppuration; elles ne laiſſe point de traces; et véritablement le poli de la peau ne fut pas même altéré chez moi par cette maladie, maîs les ravages de l'humeur me jettèrent, après les dangers, dans une langueur dont je ne ſortis qu'au bout de quatre ou cinq mois. Recueillie dans l'état de ſanté, trop tendre pour être gaie, mais patiente dans la douleur, je ne ſonge plus en maladie qu'à me diſtraire de mes propres ſouffrances, et à rendre agréables les ſoins pénibles que ceux qui m'environnent ſont obligés de me donner: j'abandonne alors les rênes de mon imagination, je dis des folies, et c'eſt moi qui fait rire les autres.

Le doćteur *Miſſa*, homme d'eſprit, me plaiſoit beaucoup; il étoit aſſez avancé en âge pour que je ne ſouffriſſe point avec lui l'eſpèce de contrainte où me tenoient les individus de ſon ſexe: nous cauſions agréablement dans ſes viſites qu'il prolongeoit volontiers, et nous nous liâmes d'amitié. L'un ou l'autre de nous, me dit il un jour, à de grands torts: je ſuis venu trop tôt, ou vous êtes venue trop tard. Quoique Miſſa m'intéreſſât par ſon eſprit, ſon âge m'avoit diſpenſé de m'appercevoir que j'euſſe eu tort d'être venue plus tard que lui; je ne lui répondis que par un ſourire. Il élevoit des nièces avec leſquelles il voulut me faire faire connoiſſance; nous nous vîmes quelquefois; mais comme elles ne marchoient

choient pas plus ſans leur gouvernante que je ne marchois ſans ma mère, et que l'état de l'oncle ne lui laiſſoit guère la liberté de ſoutenir cette liaiſon, elle ne ſe forma point à raiſon de la difficulté des diſtances, et de nos habitudes réciproques et ſédentaires. Miſſa me gronda beaucoup un jour qu'il trouva ſur mon lit *la récherche de la vérité* du père Malebranche. Eh, mon dieu! lui dis je, ſi tous vos malades s'amuſoient à pareille choſe au lieu de s'impatienter contre leurs maux et vous-même, vous n'auriez pas tant à faire.—Quelques perſonnes ſe trouvoient dans ma chambre ; on s'entretint de je ne ſais quel emprunt dont l'édit de création ne faiſoît que de paroître, et auquel tout Paris couroit déjà.—Les français, dit Miſſa, donnent tout à la *confiance.*—Dites à la *vraiſemblance*, lui obſervai-je.—Oui, répliqua Miſſa, le mot eſt juſte et profond.—Ne me grondez donc point d'étudier Malebranche, interrompis-je avec vivacité ; vous voyez bien que je ne perds pas mon temps.

Miſſa étoit alors ſuivi dans ſes viſites par un jeune médecin nouvellement reçu docteur ; il lui arrivoit quelquefois de me l'envoyer à l'avance, attendre ſon arrivée. Celui-là, pour me ſervir de ſon expreſſion, n'auroit pas eu le tort d'être venu trop tôt ; mais quoiqu'il fût aſſez bien de figure, il avoit quelque choſe d'important qui me déplaiſoit. J'ai une averſion naturelle ſi décidée

pour

pour l'affectation et les airs avantageux, que je les prends conſtamment pour l'enſeigne de la médiocrité, même de la ſottiſe, quoiqu'il fût vrai, dans l'ancien régime, qu'ils n'étoient quelquefois qu'un travers de la jeuneſſe. Bref, loin de me ſéduire, ils m'indiſpoſent, et je juge toujours en mal les perſonnes qui les manifeſtent. C'eſt tout le ſouvenir qui m'eſt reſté du jeune docteur, que je n'ai pas revu depuis cette époque, et que je ne verrai probablement jamais.

La campagne étant néceſſaire à mon parfait rétabliſſement, nous allâmes reſpirer ſon air bienfaiſant auprès de monſieur et de madame Beſnard; déjà, depuis deux ans, nous paſſions chez eux, ma mère et moi, preſque tout ſeptembre. Leur ſituation avoit encore quelque choſe de très propre à nourrir ma philoſophie, et à fixer mes méditations ſur les vices de l'organization ſociale.

Madame Beſnard, dans l'infortune qui lui avoit été commune avec ſes ſœurs, étoit entrée chez un fermier-général dont elle régiſſoit la maiſon; c'étoit celle du vieil Haudry; là, elle avoit épouſé un intendant, M. Beſnard, avec lequel, retirée depuis long temps, elle vivoit modeſtement dans la paix et le bonheur.

La fierté, aſſez déplacée de madame Philipon, rappeloit quelquefois en ma préſence, et dans le ſecret de la famille, combien ce mariage lui avoit déplu; aſſurément elle avoit tort, autant

que

que j'en ai pu juger. M. Besnard avoit de l'honnêteté, des mœurs ; l'un et l'autre devoient le rendre d'autant plus recommandable qu'elles étoient plus rares dans son état ; aussi les procédés les plus délicats ont caractérisé sa conduite à l'égard de sa femme ; il est impossible de porter plus loin la vénération, la tendresse, le dévouement ; c'est dans la douceur d'une union parfaite que tous deux prolongent une carrière, où, nouveaux Philémon et Beaucis, ils s'attirent le respect de quiconque peut être témoin de leur simplicité, de leurs vertus : je m'honore de leur appartenir, et je le ferois également, lors même qu'avec leur caractère et leur conduite, M. Besnard eût été laquais.

Le vieil Haudry, artisan de sa fortune, étoit mort ; il avoit laissé de grands biens à un fils qui, né dans l'opulence, devoit les dissiper. Ce fils, déjà veuf d'une femme charmante, faisoit beaucoup de dépenses, et passoit, suivant l'usage des gens riches, quelques momens au château de Soucy, où se transportoit avec lui la manière de vivre de la ville, bien plus qu'il n'y prenoit celle qui convient à la campagne. Ses possessions comprenoient plusieurs terres réunies ; la plus voisine de Soucy (Fontenay) avoit un château antique, dans lequel il aimoit à mettre des habitans ; il y avoit logé un notaire, un régisseur, et il engagea M. et madame Besnard à y prendre un appartement, où

où ils passassent une partie de la belle saison. C'étoit bien entendu pour la conservation des lieux; et il y gagnoit encore un air de magnificence dont il étoit jaloux. M. et madame Besnard, bien logés, jouissoient de la promenade d'un parc dont le négligé faisoit un aimable contraste avec les jardins de Soucy, et me plaisoit encore plus que le luxe qui distinguoit le séjour du fermier-général. Lorsque nous étions arrivées chez madame Besnard, elle désiroit que nous allassions faire une visite à Soucy, ou la belle-mère et la belle-sœur d'Haudry se tenoient avec lui, et faisoient les honneurs de sa maison. Cette visite se rendoit modestement avant dîner: j'entrois, sans nul plaisir, dans le salon où madame Pénault et sa fille nous recevoient avec une grande politesse, il est vrai, mais qui sentoit un peu la supériorité. Le ton de ma mère, le caractère même que je portois sous l'air d'une timidité qui naît du sentiment de ce que l'on vaut, et du doute d'être appréciée, ne permettoient guère de l'exercer; je recevois des complimens qui me flattoient peu, et que je relevois avec quelque finesse, lorsque certains parasites à croix de Saint-Louis, toujours errans chez l'opulence, comme les ombres sur les bords de l'Achéron, se mêloient de les renforcer.

Peu de jours après, ces dames ne manquoient pas de nous rendre notre visite: elles etoient suivies

ſuivies de la compagnie qui ſe trouvoit au château ; on faiſoit un but de promenade de la viſite à Fontenay : j'étois alors plus aimable, et je ſavois mettre dans ma part de réception la doſe de politeſſe modeſte et digne qui rétabliſſoit l'équilibre.. Il arriva une fois à madame Pénault de nous inviter à dîner ; je ne fus jamais plus étonnée que d'apprendre que c'étoit, non pas avec elle, mais à l'*office*. Je ſentois bien que M. Beſnard y ayant fait autrefois ſon rôle, je ne devois pas, par égard pour lui, paroître mécontente de m'y trouver ; mais je jugeois auſſi que madame Pénault devoit arranger les choſes différemment, et nous épargner cette politeſſe mal-honnête. Ma grand'tante le voyoit du même œil ; mais pour éviter tout petit choc, nous nous rendîmes à l'invitation. Ce fut un ſpectacle nouveau pour moi que celui de ces déités du ſecond ordre ; je ne me doutois pas de ce qu'étoient des femmes-de-chambre jouant la grandeur. Elles s'étoient préparées pour nous recevoir, et faiſoient véritablement bien doublure. Toilette, maintien, petits airs, rien n'étoit oublié. Les dépouilles encore fraîches de leurs maîtreſſes, prêtoient à leur parure une richeſſe que l'honnête bourgeoiſie s'interdiſoit ; la caricature du bon ton y joignoit un genre d'élégance auſſi étrangère à la modeſtie bourgeoiſe qu'au goût des artiſtes ; cependant le caquet et la tournure en auroient encore impoſé

à des

à des provinciales. C'étoit pis chez les hommes : l'épée de *M. le maître*, les soins de *M. le chef*, les politesses et les vêtemens brillans des valets-de-chambre, ne pouvoient racheter la gaucherie des manières, l'embarras du langage, quand ils vouloient le faire paroître distingué, ou la trivialité des expressions, lorsqu'ils oublioient de s'observer. La conversation fut toute remplie de marquis, de comtes, de financiers, dont les titres, la fortune, les alliances paroissoient être la grandeur, la richesse et l'affaire de ceux qui s'en entretenoient. Les superfluités de la première table refluoient sur cette seconde, avec un ordre, une propreté qui leur conservoient l'apparence d'une première apparition, et une abondance qui devoit servir à la troisième table, celle proprement des *domestiques*; car ces individus de la seconde s'appeloient des *officiers*. Le jeu suivit le repas; le taux en étoit élevé; c'étoit celui de la partie ordinaire de ces *demoiselles*, qui ne manquoient pas de la faire chaque jour. J'apperçus un nouveau monde, dans lequel je trouvois la répétition des préjugés, des vices et des sottises d'un monde qui ne valoit guère mieux, pour paroître davantage. J'avois entendu parler mille fois de l'origine du vieil Haudry, arrivé à Paris de son village, parvenu à rassembler des millions aux dépens du public, ayant marié sa fille à *Montulé*, ses petites-filles au

marquis *Duchillau*, au comte *Turpin*, et laissé son fils héritier de ses trésors. Je songeois au mot de Montesquieu, que les financiers soutiennent l'état comme la corde soutient le pendu. Je concevois que des publicains, qui trouvoient moyen de s'enrichir à ce point, et de se servir de cette opulence pour s'unir à des familles que la politique des cours faisoient regarder comme essentielles à l'éclat du royaume et utiles à sa défense, ne pouvoient appartenir qu'à un régime détestable et à une nation bien corrompue. Je ne savois pas qu'il étoit un régime plus affreux encore et une corruption plus hideuse; mais qui l'auroit imaginé? Tous les philosophes y ont été trompés comme moi. C'est celui du moment actuel.

Le dimanche on dansoit à Souci, au bel air, sans autre abri que celui des arbres; là, le plaisir effaçoit la plus grande partie des distinctions; et dès qu'il étoit question de valoir par soi-même, je n'avois pas peur de manquer le rang qui pouvoit me convenir. Les nouveaux arrivés se demandoient à l'oreille qui j'étois; mais je ne rassasiois personne de ma présence; et, après une heure de délassement, j'échappois aux curieux, en me retirant avec mes parens pour la promenade, dont je n'aurois pas sacrifié les doux instans au plaisir bruyant, et toujours vuide pour mon cœur, d'une sorte de représentation. J'appercevois

quelques

quelquefois Haudry, jeune encore, tranchant du grand ſeigneur, donnant carrière à ſes fantaiſies voulant paroître généreux et noble; il commençoit à inſpirer de l'inquiétude à ſa famille; ſes folies avec la courtiſanne *Laguerre* préparoient ſa ruine: on le plaignoit comme étourdi, ſans le blâmer comme méchant; c'étoit un enfant gâté de la fortune, qui, s'il fût né dans la médiocrité, auroit certainement beaucoup mieux valu. Brun de viſage, la tête haute, les manières protectrices, avec l'air gracieux, il étoit peut-être aimable avec ceux qu'il eſtimoit être ſes égaux: mais je déteſtois de le rencontrer, et ſa préſence me donnoit toujours un ſérieux très-fier.

L'année dernière, ſortant de cette belle ſalle à manger que l'élégant Calonne a fait diſpoſer dans l'hôtel du contrôle général, occupé depuis par le miniſtre de l'intérieur, je trouve ſur mon paſſage, dans le ſecond anti-chambre, un grand homme à cheveux blancs, d'un air décent, qui m'aborde avec reſpect.—Madame, j'eſpérois parler au miniſtre lorſqu'il ſortiroit de table; j'avois à l'entretenir.—Monſieur, vous allez le voir dans l'inſtant; il a été arrêté dans la piece précédente, mais il va paſſer.—Je ſalue, et je continue mon chemin pour rentrer dans mon appartement. Quelque temps après Roland y paroît; je lui demande s'il a vu une perſonne que je lui dépeins, qui parroiſſoit craindre de ne pas le

rencontrer ?—Oui, c'eſt M. Haudry.—Quoi ! ci-devant fermier-général, qui a mangé tant de bien ?—Lui même.—Et qu'a-t-il à faire avec le miniſtre de l'intérieur?—Il a des rapports, à cauſe de la manufacture de Sèvres à la tête de laquelle il eſt placé.—Quel jeu de la fortune! nouveau texte à méditation ; j'en avois déjà trouvé un bien grand lorſque j'entrai, pour la première fois, dans ces appartemens qu'habitoit madame Necker aux jours de ſa gloire ; je les occupe pour la ſeconde fois, et ils ne m'atteſtent que mieux l'inſtabilité des choſes humaines ; mais du moins les revers ne me prendront jamais à l'improviſte.—J'étois alors au mois d'octobre ; Danton me donnoit de la célébrité en cherchant à diminuer le mérite de mon mari, et il préparoit ſourdement les calomnies par leſquelles il vouloit nous attaquer tous deux. J'ignorois ſa marche, mais j'avois vu celle des choſes dans les révolutions ; je n'ambitionnois que de conſerver mon ame pure et de voir la gloire de mon mari intacte ; je ſavois bien que ce genre d'ambition mene rarement à d'autres ſuccès. Mon vœu eſt rempli : Roland, perſécuté, proſcrit, ne mourra point dans la poſtérité ; je ſuis priſonnière, et je périrai probablement victime ; ma conſcience me tient lieu de tout. Il m'arrivera comme à Salomon, qui ne demandoit que la ſageſſe et qui eut encore d'autres biens ; je ne voulois que la paix des

juſtes ;

justes : et *moi aussi* j'aurai quelqu'existence dans la génération future. Mais en attendant, retournons à Fontenay. La petite bibliothèque de mes parens m'y fournissoit encore quelques ressources ; j'y trouvai tout *Puffendorf*, probablement ennuyeux dans son histoire universelle, et plus attachant pour moi dans ses devoirs de l'homme et du citoyen ; sa *Maison rustique* et divers ouvrages d'agriculture ou de économie que j'étudiois faute d'autres, parce qu'il falloit toujours que j'apprisse quelque chose ; les jolies bagatelles qu'a rimées *Bernis* lorsqu'il n'étoit pas affublé de la pourpre romaine ; une vie de *Cromwel*; et mille autres bigarrures. J'ai bien envie de faire remarquer que dans cette foule d'ouvrages que le hasard ou les circonstances avoient déjà fait passer dans mes mains, et dont j'indique vaguement ceux que les lieux ou les personnes me rappelent les premiers, il n'y a point encore du *Rousseau :* c'est qu'effectivement je l'ai lu très-tard, et bien m'en a pris ; il m'eût rendu folle ; je n'aurois voulu lire que lui ; peut-être encore n'a t-il que trop fortifié mon foible, si je puis ainsi parler.

J'ai lieu de présumer que ma mère avoit pris quelque soin pour l'écarter ; mais son nom ne m'étant pas inconnu, j'avois cherché ses ouvrages, et je n'en connoissois que ses *Lettres de la montagne*, et celle à Christophe de Beaumont, lorsque je perdis ma mère, ayant lu alors tout Voltaire et

Boulanger, et le marquis d'Argens, et Helvétius, et beaucoup d'autres philosophes et critiques. Probablement mon excellente mère, qui voyoit bien qu'il falloit laisser exercer ma tête, ne trouvoit pas grand inconvenient que j'étudiasse sérieusement la philosophie, au risque même d'un peu d'incrédulité; mais elle jugeoit sans doute qu'il ne falloit pas entraîner mon cœur sensible trop prêt de se passioner. Ah! mon dieu! que de soins inutiles pour échapper à sa destinée! Le même esprit l'avoit dirigée lorsqu'elle avoit empêché que je m'adonnasse à la peinture; il la fit encore s'opposer à ce que j'étudiasse le clavecin, malgré la plus belle occasion du monde pour cela. Le voisinage nous avoit donné la connoissance d'un abbé Jeauket, grand musicien, laid comme le péché, bonhomme, ami de la table: il étoit né aux environs de Prague, avoit passé plusieurs années à Vienne, attaché à des grands de la cour, et avoit donné quelques leçons à Marie Antoinette. Conduit à Lisbonne par circonstances, il avoit enfin choisi Paris pour y manger dans l'indépendance les pensions qui faisoient sa petite fortune. Il désiroit extrêmement que ma mère lui permît de m'enseigner le clavecin; il prétendoit que mes doigts et ma tête auroient bientôt fait un grand chemin, et que je ne manquerois pas de m'adonner à la composition: quel dommage, disoit-il, de fredonner

sur

ſur une guittare avec des moyens d'inventer et d'exécuter de belles choſes ſur le premier des inſtrumens!—Cet enthouſiaſme, et des inſtances réitérées juſqu'à la ſupplication, ne purent vaincre ma mère ; quant à moi, toujours prête à profiter de ce qu'il me ſeroit permis d'apprendre, mais habituée à reſpecter les déciſions de ma mère comme à chérir ſa perſonne, je ne demandois jamais rien ; d'ailleurs l'étude, en général, m'avoit offert un champ ſi vaſte, que je ne connoiſſois point les peines de l'oiſiveté. Je me diſois ſouvent, lorſque je ſerai mère à mon tour, ce ſera le cas de faire uſage de ce que j'aurai acquis : je ne pourrai plus étudier, et je me dépêchois d'employer mon temps, avec crainte d'en perdre une minute. L'abbé Jeauket voyoit de loin en loin des perſonnes de bon genre ; et lorſqu'il les réuniſſoit, il s'empreſſoit de nous y joindre ; j'ai apperçu de cette manière, parmi quelques individus qui ne valent pas d'être rappelés, le ſavant *Rouſſier*, l'honnête d'*Odimont* ; mais je n'ai point oublié l'impertinent *Paradelle* et madame de *Puiſieux* : ce Paradelle étoit un grand diable, vêtu en abbé, fat et hableur plus qu'aucun ſot que jaie jamais rencontré, qui diſoit avoir roulé caroſſe ſur le pavé de Lyon pendant vingt ans, et qui, pour ne pas mourir de faim à Paris, faiſoit des cours de langue Italienne qu'il ne ſavoit guère. Madame de Puiſieux, paſſant pour

 l'auteur

l'auteur des *Caractères*, qui porte son nom, conservoit à soixante ans, avec un dos voûté, une bouche dégarnie, les petits airs et les prétentions dont l'affectation ne se pardonne guère, même à la jeunesse. Je m'étois figurée qu'une femme auteur devoit être un personnage fort respectable, sur tout lorsqu'elle avoit écrit de la morale : les ridicules de madame Puisieux me donnèrent à rêver; sa conversation n'annonçoit pas plus d'esprit que ses travers ne montroient de jugement; je compris qu'il étoit possible de faire de la raison pour en montrer, sans en user beaucoup pour soi-même, et que les hommes qui se moquoient des femmes auteurs, n'avoient peut-être d'autres torts, que de leur appliquer exclusivement ce qu'ils partageoient eux-mêmes. C'est ainsi que dans une vie très-concentrée je trouvois cependant à fournir mon magasin d'observations; j'étois placée dans la solitude, mais sur les confins du monde, et de manière à distinguer beaucoup d'objets sans être obsédée par aucuns. Les concerts de madame l'Epine me présentèrent un nouveau point de vue. J'ai déjà dit que l'Epine étoit un élève de Pigalle, auquel il servoit de bras droit; il avoit épousé à Rome une femme qui, à ce que je présume, avoit été *cantatrice*; que sa famille ici n'avoit pas vu d'abord d'un très bon œil, mais qui prouvoit par sa bonne conduite que ce dédain étoit mal fondé. Elle avoit formé chez elle un

concert

concert d'amateurs, composé d'habiles gens, et dans lequel elle n'admettoit que ce qu'elle appeloit bonne compagnie : il avoit lieu tous les jeudis ; ma mère m'y conduisoit assez souvent. C'est là que j'ai entendu *Jarnewick*, *Saint-George*, *Duport*, *Guérin* et beaucoup d'autres ; c'est-là que j'ai apperçu de beaux esprits des deux sexes : mademoiselle de *Morville*, madame *Benoit*, *Sylvain-Maréchal*, etc. et d'insolentes baronnes, et de jolis abbés, de vieux chevaliers, et de jeunes plumets. Quelle plaisante lanterne-magique ! L'appartement de madame l'Epine, rue neuve Saint-Eustache, n'étoit pas fort beau ; la salle du concert étoit un peu resserrée, mais elle s'ouvroit sur une autre pièce dont les grandes portes demeuroient ouvertes ; là, rangé en cercle, on avoit le double avantage d'entendre la musique, de voir les acteurs, et de pouvoir causer dans les intervalles. Toujours près de ma mère, dans le silence que l'usage prescrit aux demoiselles, j'étois tout yeux, tout oreilles ; mais lorsqu'il nous arrivoit de nous trouvrer dans le particulier avec madame l'Epine, je faisois quelques questions dont les réponses éclairoient mes observations.

Cette dame proposa un jour à ma mère d'aller dans une assemblée *charmante* qui se tenoit chez un homme d'esprit que nous avions vu quelquefois chez elle : il s'y réunissoit des personnes éclairées, des femmes de goût ; on y faisoit des

lectures

lectures agréables ; c'étoit vraiment *délicieux !* La propoſition fut réitérée avant d'être acceptée : voyons cela, diſois-je à maman ; je commence à juger aſſez le monde pour préſumer que ce doit être, ou fort aimable, ou très-ridicule ; et dans la dernière ſuppoſition, il y a toujours de quoi s'amuſer une fois. La partie eſt arrêtée. Le mercredi étoit le jour des aſſemblées littéraires de monſieur Vâſe ; nous nous rendons chez lui à la barrière du Temple avec madame l'Epine. Nous montons au troiſième étage ; nous parvenons dans un appartement aſſez vaſte, meublé ſuivant l'ordonnance ; des chaiſes de paille, ferrées ſur pluſieurs rangs, attendoient les ſpectateurs, et commençoient à être occupées ; des flambeaux de cuivre, fort ſales, éclairoient avec des chandelles ce réduit dont la groteſque ſimplicité ne démentoit point la rigueur philoſophique, et la pauvreté d'un bel eſprit. Des femmes élégantes, de jeunes filles, quelques douairières, force petits poëtes, des curieux ou des intrigans formoient la ſociété.

Le maître du logis, placé devant une table qui faiſoit bureau, ouvrit la féance par la lecture d'une pièce de vers de ſa façon : elle avoit pour ſujet un joli petit ſapajou, que la vieille marquiſe de Préville portoit toujours dans ſon manchon, et qu'elle fit voir à toute la compagnie ; car elle étoit préſente, et crut devoir expoſer aux regards empreſſés de chacun le héros de la pièce. Les

bravo

bravo et les applaudiſſemens rendirent hommage à la verve de monſieur Vâſe, qui, fort content de lui-même, vouloit céder ſa place à monſieur Delpêches, je crois, qui compoſoit pour le théâtre d'Audinot de petits drames comiques, ſur leſquels il avoit coutume de prendre les avis de la ſociété, c'eſt-à-dire, l'encouragement de ſes éloges; mais il fut empêché ce jour-là, je ne ſais ſi c'étoit par un mal de gorge, ou le manque de quelques vers dans pluſieurs ſcènes. Imbert prit donc le fauteuil; Imbert, l'auteur du Jugement de Pâris, lut une bagatelle agréable, auſſi-tôt portée aux nues. La récompenſe étoit là: mademoiſelle de la Coſſonière vint après lui lire des *adieux à Colin*; ils étoient, ſi non fort ingénieux, du moins aſſez tendres. On ſut d'abord qu'ils s'adreſſoient à Imbert prêt à partir pour un voyaye; les complimens tombèrent à foiſon: Imbert acquitta ſa muſe et lui-même, en embraſſant toutes les femmes de la ſociété. Cette cérémonie leſte et gaie, pourtant avec décence, ne plut point du tout à ma mère, et me ſembla ſi étrange, que j'en eus l'air embarraſſée. Après je ne ſais quelle épigramme ou quatrain peu remarquable, un homme à grande déclamation, lut des vers à la louange de madame Benoiſt. Elle étoit là; il faut bien dire un mot d'elle pour ceux qui n'ont pas lu ſes romans, déjà morts long-temps avant la révolution, et ſur leſquels reposeront des mon-

ceaux

ceaux de cendres, quand on trouvera mes mémoires.

Albine étoit née à Lyon, suivant ce que j'ai lu dans l'histoire des femmes illustres Françaises, par une société de gens de lettres; histoire où j'ai été toute étonnée de trouver des femmes que je voyois par le monde, comme celle-ci, comme madame de Puisieux, madame Champion et autres, dont quelques-unes vivent peut-être encore à l'heure où j'écris, ou n'ont quitté cette demeure terrestre que depuis peu d'années.

Mariée au dessinateur Benoit, elle avoit été avec lui à Rome, et y avoit mérité l'association à l'académie des Arcades; veuve nouvellement, encore en deuil de son mari, elle étoit fixée à Paris; elle y faisoit des vers et des *romans*, quelquefois sans les écrire; donnoit à jouer, et voyoit des femmes de qualité qui payoient en présens d'argent ou de chiffons, le plaisir d'avoir à leur table une femme bel esprit.

Madame Benoit avoit été belle; les soins de la toilette, et le désir de plaire, prolongés au-delà de l'âge qui assure d'y réussir, lui valoient encore quelques succès. Ses yeux les sollicitoient avec tant d'ardeur, son sein toujours découvert palpitoit si vivement pour les obtenir, qu'il falloit bien accorder à la franchise du désir, et à la facilité de le satisfaire, ce que les hommes accordent d'ailleurs si aisément dès qu'ils ne sont pas tenus à la

constance.

conſtance. L'air ouvertement voluptueux de madame Benoit étoit tout nouveau pour moi; j'avois vu, dans les promenades, ces prêtreſſes du plaiſir dont l'indécence annonce la profeſſion d'une manière choquante: il y avoit ici une autre nuance; je ne fus pas moins frappée de l'encens poëtique qui lui étoit prodigué, et des expreſſions des *ſage Benoit*, *chaſte Benoit*, pluſieurs fois répétées dans ces vers, qui lui faiſoient porter de temps en temps devant ſes yeux un modeſte éventail, tandis que quelques hommes applaudiſſoient avec transports à des éloges qu'ils trouvoient ſans doute bien appliqués. Je me rappelai ce que mes lectures m'avoient miſe à portée de juger de la galanterie, ce que les mœurs du ſiècle et les déſordres de la cour devoient y ajouter de corruption du cœur, de fauſſeté de l'eſprit; je voyois des hommes efféminés prodiguer leur admiration à des vers légers, à des talens futiles, à la paſſion de les ſéduire toutes, ſans les aimer ſans doute; car quiconque ſe dévoue au bonheur d'un objet préféré, ne ſe prodigue point aux regards de la foule. Je ſentois les atteintes du dégoût et de la miſanthropie au milieu d'objets qui éveilloient mon imagination, et je rentrois dans ma ſolitude avec une douce mélancolie. Nous ne retournâmes point chez M. Vâſe; j'en avois aſſez d'une fois, et l'embraſſade d'Imbert, l'éloge de madame Benoit auroient guèri ma

mère

mère de l'envie de m'y conduire davantage. Le concert du baron du Back, très plaifant, mais par fois auffi très-ennuyeux par les prétentions de ce mélomanne, ne nous vit guère non plus, malgré les billets, les liaifons que la politeffe de madame l'Epine nous faifoit fouvent offrir. La réferve fut la même à l'égard de celui, très-nombreux, connu fous le nom *des amateurs*. Nous y fûmes une fois, accompagnés d'un M. Boyard de Creufy, qui s'étoit amufé à faire une méthode de guittare dont il avoit prié ma mère de permettre qu'il m'offrît un exemplaire; il avoit les manières extrêmement honnêtes; je le cite, parce qu'il a eu le bon efprit de penfer que dans une fituation que le vulgaire regardoit encore comme élevée, je verrois avec plaifir les perfonnes à qui je n'avois pas été inconnue dans ma jeuneffe. Il s'eft préfenté chez moi lorfque j'étois au miniftère, et mon accueil a dû lui prouver que j'attachois du prix et de l'agrément au fouvenir d'un temps dont je puis m'honorer, comme de toutes les autres époques de ma vie.

Quant aux fpectacles, c'étoit bien pis; ma mère n'y alloit jamais; je fus conduite une feule fois, de fon vivant, à l'Opéra et aux Français; j'avois alors feize ou dix-fept ans. *L'union de l'amour et des arts*, par Floquet, ne me préfenta rien, ni dans la mufique, ni, bien moins encore, dans le drame, qui fût capable de me faire illu-

fion,

fion, et de foutenir l'idée que je m'étois formée d'un fpectacle enchanteur ; la froideur du fujet, le découfu des fcènes, le peu d'à-propos des ballets me déplut ; le coftume des danfeurs me choqua davantage ; ils portoient encore des paniers ; je n'ai jamais rien vu de fi ridicule : auffi la critique de Piron des merveilles de l'Opera me paroiffoit-elle bien fupérieure à ce fpectacle. Je vis aux Français l'*Ecoffoife*; ce n'étoit pas non plus très-propre à m'enthoufiafmer ; le jeu de la Dumefnil feul me ravit. Il prit quelquefois fantaifie à mon père de me faire entrer à certains fpectacles de foire ; leur médiocrité me dégoûtoit. Je me trouvai donc prémunie contre le ridicule du bel efprit, précifément comme les enfans de Lacédémone étoient prémunis contre l'ivreffe, par le fpectacle de fes excès ; et mon imagination ne reçut pas les grands ébranlemens que la féduction des fpectacles auroient pu produire, fi j'avois affifté à leurs plus belles repréfentations : ce que j'en avois vu me faifoit me contenter de lire dans le cabinet les chefs-d'œuvre des grands-maîtres, et d'en favourer à loifir toutes les beautés.

Un jeune homme, fort affidu aux concerts de madame l'Epine, avoit imaginé de venir de fa part chez ma mère, s'informer de nos fantés, lorfqu'une abfence un peu longue pouvoit faire fuppofer qu'elles étoient peut-être altérées. Un ton honnête, une vivacité agréable, de l'efprit,

et

et fur-tout la rareté des vifites, faifoient pardonner cette petite tournure affez adroitement prife pour avoir entrée dans la maifon; et enfin *Lablancherie* hafarda fa déclaration. Mais puisque me voici arrivée à l'hiftoire des prétendans, il faut les faire défiler *en maffe*; expreffion mignonne qui pourra fervir de date à mon écrit et rappeler les jours fameux où l'on ordonne tout *en maffe*, en dépit de la plus grande fubdivifion poffible des goûts et des volontés. On n'a point oublié le coloffe efpagnol, aux mains d'Efaü, ce M. Mignard fi poli, dont le nom contraftoit plaifamment avec la figure. Après avoir confeffé de lui-même qu'il ne pouvoit plus rien m'apprendre fur la guitare, il avoit demandé la permiffion de venir quelquefois m'entendre; et il fe préfentoit à des intervalles fort éloignés, fans parvenir toujours à nous rencontrer. Flatté du talent de fa jeune écolière, le regardant comme fon ouvrage, et partant de ce principe pour s'attribuer une forte de droit ou d'excufe, s'étant annoncé comme un noble de Malaga que les malheurs avoient obligé de faire reffource de fon favoir en mufique, il commença par perdre la tête, et finit par déraifonner pour fe juftifier à lui-même fes prétentions, d'après quoi il s'arrêta à la réfolution de me faire demander en mariage, n'ayant pourtant pas le courage de s'exprimer en perfonne. Les repréfentations de celui qu'il

avoit chargé de cette commiſſion n'ayant pu le faire changer de deſſein, elle fut remplie ; il s'enſuivit la recommandation de ne plus remettre les pieds à la maiſon, accompagnée de la politeſſe qu'on doit aux malheureux. Les plaiſanteries de mon père m'apprirent ce qui s'étoit paſſé ; il aimoit à m'entretenir des prières qui lui étoient adreſſées à mon ſujet ; et comme il étoit un peu glorieux, il n'épargnoit point les perſonnages qui prêtoient au ridicule. Le pauvre Mozon étoit devenu veuf ; il s'étoit fait extirper la petite loupe, ornement de ſa joue gauche ; il ſongeoit à prendre cabriolet : j'avois quinze ans ; il ſe trouvoit rappelé pour me perfectionner ; ſon imagination s'échauffa ; la bonne opinion de ſon art ne lui manquoit pas ; il auroit eſtimé Marcel fort raiſonnable : artiſte pour artiſte, pourquoi ne ſe ſeroit-il pas mis ſur les rangs ? Il fit expoſer ſes vœux, et fut congédié comme Mignard.

Du moment où une jeune fille atteint l'âge qui annonce ſon développement, l'eſſaim des prétendans s'attache à ſes pas, comme celui des abeilles bourdonne autour de la fleur qui vient d'éclore.

Elevée d'une manière auſtère et vivant très-retirée, je ne pouvois inſpirer qu'un ſeul projet, et le caractère reſpectable de ma mère, l'apparence de quelque fortune, la qualité de fille

unique, pouvoient le rendre très-séduisant pour bien des gens.

Il se présentèrent en foule; et, dans la difficulté d'avoir une entrée, la plupart prenoient le parti d'écrire à mes parens. Mon père m'apportoit toujours les lettres de cette nature. Fort indépendamment de l'énoncé de l'état et de la fortune, la manière dont elles étoient tournées influençoit d'abord mon opinion; je me chargeois de tracer le brouillon de la réponse que mon père copioit très-fidellement; je lui faisois congédier les demandeurs avec dignité, sans espoir et sans offense. La jeunesse de mon quartier passa ainsi en revue; je n'eus pas de peine à faire goûter mes refus pour le plus grand nombre. Mon père n'avoit guère égard qu'à la richesse; il y avoit des prétentions pour moi; ainsi, quiconque étoit trop nouvellement établi, et dont l'avoir actuel ou les espérances très prochaines n'assuroient pas une grande aisance, n'obtenoit point son suffrage: mais aussi, lorsque ces données étoient favorables, il voyoit avec peine que je ne voluſſe pas me déterminer. Ici commencèrent à se développer des différences qui n'ont plus fait que s'accroître entre mon père et moi. Il aimoit, il estimoit le commerce, parce qu'il le regardoit comme la source de la richesse; je le détestois, parce qu'il étoit à mes yeux celle de l'avarice et de la friponnerie.

Mon

Mon père fentoit bien que je ne pouvois agréer ce qui tient à des métiers proprement dits, et fon amour-propre ne lui eût pas non plus permis d'y fonger ; mais il ne concevoit pas que l'élégant joaillier, qui ne touche que de belles chofes fur lefquelles il fait de gros gains, ne pût me convenir lorfqu'il fe préfentoit avec une maifon déjà bien fondée, qui devoit devenir brillante. Cependant l'efprit du bijoutier, comme celui du petit mercier, au deffus duquel il fe croit, et du riche marchand de draps qui s'eftime plus qu'eux tous, me fembloit tout entier dans la convoitife de l'or, le calcul d'en amaffer, la rufe d'en multiplier les moyens ; il eft étranger aux idées relevées, aux fentimens délicats par lefquels j'appréciois l'exiftence.

Occupée, dès mon enfance, à confidérer les rapports de l'homme en fociété, nourrie de la plus pure morale, familiarifée avec les grands exemples, n'aurais-je vécu avec Plutarque et tous les philofophes, que pour m'unir à un marchand, qui ne jugeroit, ni ne fentiroit rien comme moi ?

On a vu que ma fage maman vouloit que je ne fuffe pas plus embarraffée à la cuifine qu'au fallon, et au marché qu'à la promenade ; je l'accompagnois encore, après mon retour du couvent, dans les acquifitions de ménage qu'elle faifoit fouvent elle-même, et définitivement elle me chargeoit quelquefois de les faire en m'envoyant

avec une bonne. Le boucher, qui avoit ſa pratique, perdit une ſeconde femme, et ſe trouva, jeune encore, avec une fortune de cinquante mille écus qu'il ſe propoſoit d'augmenter. J'ignorois parfaitement ces particularités; je n'appercevois que l'avantage d'être bien ſervie, avec force honnêtetés, et je m'étonnois beaucoup de voir ce perſonnage ſe préſenter fréquemment le dimanche à la promenade où nous étions, en bel habit noir et fine dentelle, devant ma mère, à qui il faiſoit une profonde révérence ſans l'aborder. Ce manége dura tout un été: je fus indiſpoſée; chaque matin le boucher envoyoit s'informer de ce qu'on pouvoit déſirer, et faiſoit offrir les objets de ſa compétence: ce ſoin très-direct commença à faire ſourire mon père, qui, voulant s'amuſer, fit paſſer près de moi une demoiſelle Michon, perſonne grave et dévote, le jour qu'elle vint cérémonieuſement faire la demande au nom du Boucher.—Vous ſavez, ma fille, me dit-il gravement, que j'ai pour principe de ne point gêner votre inclination: voici les propoſitions qui me ſont faites à votre ſujet, et il répéte ce que mademoiſelle Michon lui avoit exprimé.—Je me pinçai les lèvres, un peu piquée de ce que la bonne humeur de mon père me donnoit la charge d'une réponſe qu'il auroit dû faire pour moi.—Vous n'ignorez pas, mon papa, lui répliquai je en le parodiant, que je m'eſtime fort heureuſe

dans

dans ma ſituation préſente, et que j'ai la ferme réſolution de ne point la quitter de quelques années ; vous pouvez établir ſur cette diſpoſition tout ce que vous croirez convenable, et je me retirai.—Mais vraiment, me dit enſuite mon père dans le particulier, voilà une fort bonne façon d'éloigner tout le monde que cette raiſon que tu as été chercher. J'ai payé votre petite malice, mon papa, par une généralité très-convenable dans la bouche d'une jeune fille, et je vous ai laiſſé la charge d'un refus en règle que je ne dois pas prendre ſur moi.—C'eſt fort bien ſe tirer d'affaire ; mais dis-moi donc ce qui te conviendra ?—Ce pourquoi vous m'avez élevée en m'apprenant à réfléchir, et me laiſſant contracter des habitudes ſtudieuſes : je ne ſais quel eſt l'homme à qui je me donnerai ; mais ce ne ſera jamais que celui avec lequel je pourrai communiquer, et partager mes ſentimens comme mes penſées.—On trouve dans le commerce des hommes qui ont de la politeſſe et de l'inſtruction.—Oui, mais non pas de celles à mon uſage : leur politeſſe conſiſte en quelques phraſes et révérences ; leur ſavoir ſe rapporte toujours au coffre-fort, et ne m'aideroit guère pour l'éducation de mes enfans.—Tu les éleverois toi même. —Cette tâche me paroîtroit rude ſi elle n'étoit partagée par celui qui leur auroit donné le jour. —Crois tu que la femme de l'*Empereur* ne ſoit

pas heureuſe? ils viennent de quitter le commerce : ils achetent de grandes charges ; ils ont un bel état de maiſon et voient chez eux bonne ſociété?—Je ne ſuis pas juge du bonheur d'autrui, et je n'attache point le mien à l'opulence : je ne conçois de félicité dans le mariage que par la plus intime union du cœur ; je ne puis me lier qu'à qui me reſſemble, et encore faut-il que mon mari vaille mieux que moi ; car la nature et les lois lui donnant de la ſupériorité, j'en aurois honte s'il ne la méritoit véritablement. —Il te faudra quelqu'avocat? Les femmes ne ſont pas trop heureuſes avec ces gens du cabinet ; ils ont de la morgue et fort peu d'argent!—Mais, mon dieu! mon papa, je n'apprécie qui que ce ſoit par ſa robe ; je ne vous dis point que je veux telle ou telle profeſſion, mais un homme que je puiſſe aimer.—Mais, à t'entendre, cet homme-là ne peut point ſe trouver dans le commerce?—Ah!... j'avoue que cela me paroît bien difficile ; je n'y ai apperçu perſonne de mon goût, et l'état en ſoi me répugne.—C'eſt pourtant choſe fort douce que d'être tranquille dans ſon appartement, tandis que le mari fait des bonnes affaires. Vois madame d'Argens ; elle connoît les diamans auſſi bien que ſon mari ; elle traite avec les courtiers dans ſon abſence ; elle conclut auſſi des marchés avec les particuliers ; elle continue-

roit

roit le commerce lors même qu'elle deviendroit veuve : leur ſortune eſt déjà conſidérable ; ils ſont de cette compagnie qui vient d'acheter Bagnolet. Tu as de l'intelligence ; tu connois même cette partie depuis que tu as lu le traité que j'ai ſur les pierres précieuſes : tu inſpirerois de la confiance ; tu ferois ce que tu voudrois : tu aurois une vie agréable, ſi tu avois voulu de Delorme, Dabreuil, ou l'Obligeois !—Tenez, papa, j'ai trop bien vu qu'on ne réuſſiſſoit dans le commerce qu'en vendant cher ce qu'on avoit acheté grand-marché ; qu'en ſurfaiſant beaucoup et rançonnant le pauvre ouvrier ; je ne ſaurai jamais me prêter à rien de ſemblable, ni reſpecter celui qui s'en occupe du matin au ſoir : or, je veux être honnête femme ; et comment ſerois-je fidelle à l'homme dont je ne tiendrois nul compte, en admettant que j'euſſe pu l'épouſer ? Vendre des diamans ou des petits pâtés me ſemble à-peu-près la même choſe, ſi ce n'eſt que ceux-ci ont leur prix fait, qu'on y trompe peut-être moins, mais qu'on ſe ſalit davantage ; je ne me ſoucie pas plus de l'un que de l'autre.—Crois-tu donc qu'il n'y ait point d'honnêtes gens dans le commerce ?—Je ne veux pas décider cela ; mais je ſuis perſuadée qu'il n'y en a guère ; et encore ces honnêtes gens là n'ont point tout ce qu'il me faut dans un mari.—Tu t'es rendue bien difficile ; et ſi tu ne

trouves pas ta chimère?—Je mourrai fille.—Cela seroit peut-être plus dur que tu ne penses; au reste, tu as le temps d'y songer: mais l'ennui vient un jour, la foule n'y est plus, et tu fais la fable!—Oh! je me vengerai à mériter le bonheur de l'injustice qui m'en tiendroit privée.—Te voilà dans les nues; il y fait beau quand on peut y monter; mais il n'est pas aisé de s'y tenir: songe toujours que j'aimerois à avoir des petits enfans avant d'être trop vieux.

J'aimerois bien à vous en donner, pensois-je en moi-même, lorsque mon père mit fin au dialogue en se retirant; mais en vérité je n'en aurai jamais que d'un mari qui me convienne. Je prenois alors un peu de mélancolie en considérant mon entourage, où je n'appercevois rien à la ronde capable de s'assortir à mes goûts: ce sentiment n'étoit pas durable; je me sentois un bonheur actuel, et je couvrois l'avenir d'une espérance vague; c'étoit la plénitude d'un bien-être qui reflue jusqu'au futur en délivrant de toute inquiétude.—Sera ce pour cette fois, mademoiselle, me dit un jour mon père, avec une gravité feinte, et l'air de satisfaction qu'il avoit toujours quand il recevoit quelque demande? lisez cette lettre.—Elle étoit fort bien écrite pour la peinture et pour le style, et me fit monter le rouge au visage. M. Morizot de Rozain exprimoit d'assez belles choses; mais il

faisoit

faisoit remarquer que son nom se trouvoit dans le nobiliaire de sa province ; il me parut fat ou mal-adroit de faire parade d'une avantage que je n'avois point, et qu'on ne devoit pas présumer que je cherchasse : il n'y a point encore là sujet d'examen, dis-je, en secouant la tête ; cependant il faut faire causer le personnage ; encore une ou deux lettres, et j'aurai vu le fond du sac : je vais préparer une réponse en conséquence. Toutes les fois qu'il s'agissoit d'écrire, mon père étoit d'une docilité charmante, et me copioit sans difficultê. Je m'amusois à faire le papa ; je traitois mes propres intérêts, avec tout le sérieux que la chose méritoit, et enfin, comme pour moi-même, dans le style et la sagesse de la paternité. Il y eut jusqu'à trois lettres explicatives de M. de Rozain ; je les ai gardées long-temps, parce qu'elles étoient fort bien faites ; elles m'ont prouvé qu'il ne suffisoit pas encore d'avoir de l'esprit pour me convenir, s'il n'y avoit supériorité de jugement, et cette ame que rien ne supplée ni ne dépeint, mais dont l'accent se fait d'abord sentir. D'allieurs Rozain n'avoit rien que le titre d'avocat : ma fortune présente ne pouvoit suffire à deux, et il n'offroit point la réunion de qualités qui pût faire désirer de surmonter cet obstacle.

En annonçant la *levée en masse* de mes prétendans, je n'ai pas promis de les nommer tous, et

et l'on m'en tiendra quitte aifément; je n'ai voulu faire connoître que la fingularité de cette fituation qui me faifoit rechercher de beaucoup de gens dont je ne connoiffois pas toujours, même la figure, et dans laquelle j'avois la liberté de difcuter moi-même les apparences et les raifons. Je remarquois bien quelquefois, à l'églife ou à la promenade, de nouveaux vifages dont j'étois obfervée ou fuivie, et je me difois en moi-même, j'aurai bientôt quelque réponfe à faire pour mon papa! Mais je n'ai jamais vu d'extérieur qui m'ait féduite ou frappée.

J'ai dit que la Blancherie avoit eu l'efprit de s'introduire à la maifon, et de fentir apparemment qu'avant de fe déclarer il falloit chercher à fe faire goûter. Fort jeune encore, la Blancherie avoit déjà voyagé, beaucoup lu, et même imprimé: fon ouvrage ne valoit pas grand chofe, mais il y avoit force morale et des faines idées; il l'avoit intitulé: *Extrait de mes voyages pour fervir d'école aux pères et mères*; ce n'étoit pas trop modefte, comme on voit; et l'on étoit tenté de le lui pardonner, car il s'appuyoit d'autorités bien refpectables en philofophie, les citoit affez heureufement, et s'indignoit avec la chaleur d'une ame honnête de la froideur ou de la négligence des parens, caufes trop communes des défordres qui font la perte de la jeuneffe. La Blancherie, petit, brun et affez laid, ne difoit rien du tout à

mon

mon imagination; mais son esprit ne me déplaisoit point, et je croyois m'appercevoir que ma personne lui plaisoit beaucoup. Un soir, revenant avec ma mère de visiter nos grands parens, nous trouvàmes mon père un peu rêveur: j'ai du nouveau, nous dit il en souriant; la Blancherie sort d'ici, où il à passé plus de deux heures; il m'a fait ses confidences; et comme elles vous regardent, mademoiselle, il faut bien vous en faire part. (La conséquence n'étoit pas trop rigoureuse, mais enfin mon père avoit coutume de la tirer.)—Il l'aime, et s'est offert pour mon gendre; mais il n'a rien, et ce seroit une folie que je lui ai fait sentir. Il suit le barreau; il auroit le projet d'acheter quelque charge de magistrature: sa legitime ne seroit pas suffisante pour cela; il s'est imaginé que s'il pouvoit nous convenir, la dot de sa femme suppléeroit à ce qui lui manque, et que ma fille étant seule, le jeune ménage pourroit demeurer avec nous dans les premières années. Il m'a dit sur tout cela de fort belles choses qui s'arrangent très-bien dans de jeunes cervelles; mais il faut du plus solide à des parens prudens. Qu'il commence un cabinet, ou achete une charge, qu'il se fasse un état enfin; nous verrons après; il sera temps pour le mariage ensuite; ce seroit une extravagance que de se marier préliminairement. D'ailleurs resteroit à examiner la personne; mais de bonnes informa-

tions

tions feroient bientôt prifes ; j'aimerois mieux qu'il ne fût pas gentilhomme, et qu'il eût une quarantaine de mille écus. Il eft affez bon enfant ; nous avons caufé longuement ; mes raifons l'ont un peu affligé, mais il les a entendues ; il a fini par me prier de ne point lui fermer ma porte, et il l'a follicité de fi bonne grace, que j'y ai confenti, pourvu qu'il ne vînt pas plus fouvent que de coutume. Je lui ai dit que je ne te parlerois de rien : mais comme tu es raifonnable, j'aime à ne te rien cacher.—Quelques queftions de ma mère, et de fages reflexions fur tout ce qu'il falloit envifager avant de fe prévenir pour perfonne, me difpenfèrent de rien dire, mais non de rêver.

Les calculs de mon père étoient juftes, les propofitions du jeune homme n'étoient pourtant pas déraifonnables ; je me fentois difpofée à le voir et l'étudier avec plus d'intérêt et de curiofité. Les occafions n'en furent pas fréquentes ; plufieurs mois s'écoulèrent ; la Blancherie partit pour Orléans, et je ne le revis que deux ans après. Dans cet intervalle, je fus fur le point d'époufer le médecin *Gardanne* ; une de nos parentes avoit preffé ce mariage. Madame Desportes, née provençale, avoit été mariée à Paris dans le commerce ; demeurée veuve très-jeune, avec une fille unique, elle avoit continué de faire ce commerce de bijoux que mon père trouvoit si agréable.

agréable. De l'esprit, de l'honnêteté, beaucoup d'adresse et un excellent ton la faisoient généralement considérer; on eût dit qu'elle ne se chargeoit d'affaires que pour obliger les personnes qui s'addressoient à elles; sans sortir de son appartement, fort bien tenu et où elle recevoit une société décente, dont faisoient quelquefois partie les individus mêmes qui cherchoient des acquisitions pour satisfaire leur luxe ou l'usage, elle maintenoit sa petite fortune et son aisance, sans perte et sans accroissement. Très-avancée en âge, elle étoit secondée par sa fille, dont le tendre attachement lui avoit fait rejeter tout établissement pour demeurer avec sa mère dans l'union la plus intime.

Gardanne étoit du pays de madame Desportes; l'esprit naturel, la vivacité méridionale, de bonnes études et l'extrême envie de réussir promettoient que ce jeune docteur pousseroit assez loin un chemin déjà bien commencé. Madame Desportes, qui l'accueilloit avec cette bonté protectrice qui seyoit à son caractère, à son âge, et qu'elle avoit l'art de rendre aimable, imagina d'en faire le mari de sa petite cousine: elle mourut avec ce projet, que sa fille résolut d'exécuter.

Gardanne souhaitoit et craignoit de se lier; dans le calcul des avantages et des inconvéniens de la grande confrérie, il ne s'étoit point, comme

ma

ma tête romantique, attaché à l'unique idée des convenances perſonnelles; il comptoit tout. J'avois seulement vingt mille livres en mariage; mais les eſpérances rachetoient la modicité de la dot; les conditions pécuniaires furent faites avant que je fuſſe rien; le *marché* étoit conclu lorſqu'on me parla d'un médecin à épouſer. L'état me convenoit; il promettoit un homme éclairé, mais il falloit connoître ſa perſonne. On arrangea une promenade au Luxembourg; la pluie devoit prendre en chemin et ſurvint, ou bien on la craignit: on ſe refugia chez une amie de madame Deſportes, mademoiſelle de la Barre, grande janſéniſte, qui fut ravie de la circonſtance, et nous offrit une colation, durant laquelle ſon médecin et ſon compatriote vint tout juſte lui faire une viſite.

On s'examine beaucoup de part et d'autre, ſans avoir, pour mon compte, l'air d'y regarder, mais ſans laiſſer rien échapper néanmoins. Ma couſine étoit triomphante, comme ſi elle eût dit: —je ne l'avois point annoncée jolie; mais que vous en ſemble?—Ma bonne mère avoit l'air tendre et rêveuſe; mademoiſelle de la Barre faiſoit de l'eſprit, et merveilleuſement les honneurs de ſes confitures et de mille bombons; le médecin babilloit aſſez, croquoit des ſucreries; diſant, moitié par une galanterie qui ſentoit un peu les bancs de l'école, qu'il aimoit beaucoup

la

la douceur; à quoi la jeune fille obſerva d'une voix timide, avec quelque rougeur et un léger ſourire, qu'on accuſoit les hommes de l'aimer beaucoup, parce qu'ils avoient grand beſoin qu'on en uſât toujours avec eux. Le fin docteur parut émouſtillé de l'épigramme. Mon père auroit volontiers déjà donné ſa bénédiction; il étoit ſi poli que j'en enrageois. Le médecin ſe retira le premier, pour faire ſes viſites du ſoir; nous retournâmes comme nous étions arrivés, et voilà ce qu'on appeloit *une entrevue.* Mademoiſelle Deſportes, grande obſervatrice des formes, avoit ainſi tout arrangé, parce que dans une maiſon qui n'eſt point ouverte et où ſe trouve une jeune fille, un homme qui a des vues de mariage, ne doit mettre le pied que quand il eſt accepté; mais auſſi cela fait, le contrat doit ſe dreſſer d'abord, et la célébration ſuivre immédiatement: c'étoit la loi et les prophêtes. Un médecin dans ſon coſtume n'eſt jamais ſéduiſant pour une jeune perſonne; je n'ai ſu, dans aucun temps de ma vie, me répreſenter l'amour en perruque. Gardanne, avec ſes trois marteaux, ſon air doctoral, ſon accent du midi, ſes ſourcils noirs très-rapprochés, avoit l'air beaucoup plus propre à conjurer la fièvre qu'à la donner. Mais je ſentois cela, ſans faire alors cette réflexion; j'avois, du mariage, des idées ſi auſtères, que je ne voyois pas dans ſa propoſition le plus petit mot pour rire.—Eh-bien!

me

me demanda doucement ma bonne mère, comment trouves-tu cette perſonne ; te conviendra-t-elle ?—Maman, je ne puis ſavoir cela ſi vîte.—Mais tu peux bien dire ſi elle t'inſpire de la répugnance ?—Ni répugnance ni goût ; l'une ou l'autre pourroit naître.—Comment ! il faut pourtant ſavoir que répondre ſi l'on vient faire la demande en règle.—Et cette réponſe engagera-t-elle ?—Mais quand on à donné ſa parole à un honnête homme, aſſurément il faut la tenir.—Et s'il déplaît ?—Une fille raiſonnable, qui ne ſe détermine point par caprice, dès qu'elle à peſé les motifs d'une auſſi grande réſolution, ne revient point après l'avoir priſe.—Il s'agit donc de ſe décider ſur cette entrevue ?—Ce n'eſt pas cela préciſément ; les relations de monſieur de Gardanne avec la famille permettent de juger ſon exiſtence, ſes mœurs, quelques informations pourront aider à eſtimer ſon caractère ; ainſi, voilà les baſes principales pour établir une détermination ; la vue de la perſonne n'eſt plus que pour de légères convenances.—Ah ! maman, je ne ſuis pas preſſée de me marier.—Je le crois, mon enfant ; mais tu es deſtinée à t'établir, et tu es à l'âge le plus convenable pour cela : tu as refuſé beaucoup de partis dans le commerce, et ce ſont ceux qua ta ſituation peut t'offrir en plus grand nombre ; tu parois décidée à ne point vouloir d'un mari qui ſoit dans cet état : le parti

qui

qui ſe préſente aujourd'hui te convient par tous les rapports extérieurs; prends garde à ne point le rejeter légèrement.—Il me ſemble que j'ai le temps d'y ſonger; monſieur Gardanne lui-même n'eſt peut-être pas décidé; car enfin il ne m'avoit jamais vue.—J'en conviens; mais ſi tu n'as que cette excuſe, elle pourroit n'être pas de longue durée: au reſte, je n'exige pas une réponſe à cet inſtant; tu feras tes réflexions, et tu me les communiqueras dans deux jours.—En me diſant ces mots, ma mère me baiſſa ſur le front et me laiſſa rêver.

La raiſon et la nature ſe réuniſſent ſi bien pour convaincre une jeune fille ſage et modeſte qu'elle doit ſe marier, que la délibération à cet égard ne peut jamais s'établir que ſur le choix du ſujet. Or, ſur ce choix même, les argumens de ma mère ne manquoient pas de juſteſſe. Je réfléchis d'ailleurs que mon acceptation proviſoire, quoiqu'on en pût dire, ne ſauroit m'engager abſolument; qu'il étoit abſurde de me ſuppoſer liée, parce que j'aurois conſenti à voir chez mon père l'homme qui ſe préſenteroit pour m'épouſer; et je ſentois fort bien que s'il me déplaiſoit, aucune conſidération ne me décideroit à terminer. J'arrêtai donc en moi-même de ne pas dire non, et de me réſerver l'examen.

Nous étions ſur le point de partir pour la campagne où nous devions paſſer quinze jours;

je trouvois qu'il n'auroit pas été digne de remettre le voyage dans l'attente d'un épouseur, ma mère étoit de mon avis: mais, avant notre départ, mademoiselle de la Barre arrive un beau jour dans le grand costume, faire ce qu'on appeloit la demande au nom du docteur. Mes parens repondirent les généralités d'usage quand on accepte, avec le sous-entendu de la réflexion: on réclama la permission pour le demandeur de présenter ses devoirs en personne; elle fut accordée. Mademoiselle Desportes, toujours mesurée, conclut qu'elle devoit l'amener, et une colation de famille, où mademoiselle de la Barre et une de mes parentes se trouvérent aussi, signala l'entrée cérémonieuse du personnage dans la maison paternelle. Nous partîmes le lendemain pour la campagne, afin d'y passer précisement le temps de ce qu'on appele les informations. Cette seconde entrevue ne me toucha guère plus que la première; mais je vis dans Gardanne un homme d'esprit avec lequel une femme qui pense pouvoit vivre; et, dans mon inexpérience, je calculois que dès qu'il étoit possible de raisonner et de s'entendre, il y avoit fonds pour le bonheur en mariage. Ma mère craignoit d'appercevoir chez lui les indices d'un caractère imperieux; cette idée ne me frappoit point: habituée à m'étudier moi-même, à régler mes affections, à commander mon imagination, pénétrée de la

rigueur

rigueur et de la sublimité des devoirs d'épouse, je ne voyois pas du tout ce qu'un caractère un peu plus ou un peu moins doux auroit à faire avec moi et pourroit exiger de plus que moi-même. Je raisonnois en philosophe qui calcule, et en solitaire qui ne connoît ni les hommes, ni les passions. Je prenois mon cœur paisible et affectueux, généreux et franc, pour la mesure commune de la moralité de mon espèce. J'ai commis cette faute pendant long temps; elle a été la source unique de mes erreurs. Je me hâte de le faire observer; c'est donner à l'avance la clef de mon secrétaire. Je portai à la campagne une sorte d'inquiétude; ce n'étoit pas cette douce agitation que son ravissant spectacle avoit coutume de m'inspirer, et par laquelle je savourois plus voluptueusement, encore ses charmes touchans: je me sentois à la veille d'une situation nouvelle; j'allois quitter, peut-être, mon excellente mère, mes études chéries, mon aimable retraite, une sorte d'indépendance enfin, pour un état que je ne définissois pas bien, qui m'imposeroit de grandes obligations: j'estimois qu'il étoit glorieux d'avoir à les remplir, et que j'étois faite pour m'en charger; mais, enfin, je ne voyois pas tout, j'éprouvois le désir et la crainte de l'incertitude. Mademoiselle Desportes m'avoit fait prommettre de lui donner de mes nouvelles; j'acquittai ma parole; mais sur la fin de la quin-

zaine j'appris qu'elle avoit un grand chagrin. Mon père qui prenoit les chofes à la lettre, n'auroit pas cru bien marier fa fille et remplir les devoirs de la paternité, s'il n'eût pris, en toute régle, ce qu'il appeloit des informations. Gardanne étoit préfenté par une de nos parentes qui le connoiffoit d'origine et d'habitude, tous les renfeignemens poffibles avoient été donnés; n'importe, mon père avoit écrit, dès le commencement de l'affaire, en Provence, à trois ou quatre perfonnes pour s'informer des plus petites particularités concernant la famille et la perfonne du docteur; fa vigilance ne fe borna pas là dans notre abfence; il employa de petits moyens pour juger pas fes domeftiques ou fes fourniffeurs, de l'humeur et de la façon de vivre de fon gendre futur: ce n'eft pas tout, il alla lui rendre vifite; et, avec une adreffe égale à celle qu'il employoit dans fes informations, laiffant voir à tout le monde pourquoi ils les prenoit, il voulut lui paroître bien inftruit; il lui cita fort gauchement, comme un homme qu'il devoit confidérer, un compatriote avec lequel il étoit brouillé; il joignit à fes remarques des confeils prématurés, avec l'accent paternel. Gardanne reçut à-la-fois, et des lettres de fon pays où on le plaifantoit des recherches auxquelles il donnoit lieu, et des avis de l'examen fcrupuleux qui fe faifoit autour de lui, et enfin l'exhortation pédagogue de fon beau-

père

père prétendu. Défolé, piqué, aigri, il va chez mademoifelle Defportes, fe plaint, avec la vivacité méridionale, des procédés étranges d'un homme dont la fille très-défirable a le tort d'avoir un père fi fingulier; mademoifelle Defportes, auffi vive et très-fière, ne trouve pas bon que l'on foit affez peu épris de fa coufine pour fe plaindre de ces petits défagrémens, et le reçoit affez mal; du moment où ces détails parvinrent à ma connoiffance, je faifis avec empreffement l'occafion de fortir de mon incertitude, et j'écrivis que j'efpérois à mon retour ne plus revoir la perfonne. Ainfi fe dénoua un mariage que l'on fe propofoit tellement de précipiter, que Gardanne avoit compté terminer dans la huitaine qui auroit fuivi mon retour: je m'applaudis d'échapper à un lien qu'on auroit voulu ferrer fi brufquement; ma mère, effrayée de la vivacité du docteur, refpira comme délivrée de craintes, en s'affligeant un peu d'autre part; mon père tâcha de diffimuler quelque honte et dépit fous le voile d'une grande dignité; ma coufine conferva toute la fienne en éloignant le docteur de fa maifon, et cinq ans après mademoifelle de la Barre lui difoit encore que cette union étoit écrite dans le ciel; que fon ami n'en contractoit point d'autre; que le doigt de la providence ménageoit des rapprochemens que nous ne pouvions pas juger.

La bonne prophétie ! elle valoit autant que le billet à la châstre !

La santé de ma mère vint insensiblement à s'altérer, elle avoit eu une attaque de paralysie qu'on avoit adouci à mes yeux du nom de rhumatisme, d'accord avec elle, qui ne s'abusoit point, et qui vouloit que je ne prisse pas d'inquiétude. Sérieuse et taciturne, elle perdoit chaque jour de sa vivacité ; elle aimoit à se concentrer, et m'obligoit à sortir quelquefois avec ma bonne, sans vouloir quitter son appartement. Elle me parloit souvent de mon établissement, et regrettoit que je ne pusse me décider pour les partis qui se présentoient. Un jour entr'autres elle me pressoit avec mélancolie pour accepter un honnête commerçant de bijoux qui m'avoit demandé :—il a pour lui, me disoit-elle, la réputation d'une grande probité, des mœurs réglées et douces, une fortune agréable qui peut devenir brillante, et cet accessoire fait partie du mérite d'un homme médiocre. Il sait que tu n'a pas une façon de penser commune ; il professe pour toi une haute estime, s'honorera de suivre tes conseils, et dit déjà qu'il ne s'opposeroit point à ce que sa femme nourrît ses enfans ; tu le conduirois.—Eh ! maman, je ne veux point du tout d'un homme que je conduise ; ce seroit un trop grand enfant.—Mais sais-tu qu'on pourroit te trouver bien singulière ; car enfin tu ne voudrois pas non

plus

plus d'un maitre ?—Entendons-nous, chère maman ; je ne veux point d'un homme qui me commande, il ne m'apprendroit qu'à résister ; mais je ne veux pas non plus avoir besoin de gouverner un mari.

Ou je suis bien trompée, ou ces individus qui ont cinq pieds de haut avec de la barbe au menton, ne manquent guère de faire sentir qu'ils sont les plus forts ; le bon homme à qui la fantaisie prendroit de me rappeler cette force, m'impatienteroit alors, et je serois honteuse de ma domination quand il se laisseroit conduire.—J'entends ; tu voudrois subjuguer quelqu'un qui se crût bien le maître en faisant ta volonté.—Ce n'est pas cela non plus ; je hais la servitude ; mais je ne me crois pas faite pour la domination, elle m'enbarrasseroit : ma raison a bien assez à faire de moi-même. Je veux inspirer quelqu'un digne de mon estime, tel que je puisse m'honorer de mes complaisances, et qu'il trouve son bonheur à faire le mien, suivant ce que sa sagesse et son affection lui montreront de convenable. — Le bonheur, mon enfant, ne se compose pas toujours de cette perfection de rapports que tu imagines ; s'il n'existoit point sans elle, il seroit nul dans presque tous les mariages.—Je n'en connois pas non plus que j'envie.—Soit ; mais, dans ces mariages que tu n'envies point, il peut cependant y en avoir de préférables à demeurer toujours fille. Je puis

mourir plutôt que tu n'imagines; tu resterois seule avec ton père; il est encore jeune, et tu ne te représentes point tous les chagrins que ma tendresse pour toi redoute: combien je serois tranquille, si je te laissois unie à un honnête homme avant de quitter ce monde?—Ces dernières idées m'accablèrent de douleur; ma mère sembloit lever un voile redoutable sur un avenir sombre, et effrayant que je n'avois pas même soupçonné: je n'avois jamais songé que je dusse la perdre; le seul apperçu de cette perte dont elle me parloit comme si elle eût été prochaine, me pénétra de terreur; un frisson terrible se promenoit à la surface de mon corps; je fixai sur elle des yeux égarés, dont son sourire fit couler des pleurs.—Eh quoi! tu t'allarmes! comme s'il ne falloit pas, dans les résolutions à prendre, calculer les possibles? Je ne suis point malade, quoique dans un temps critique dont les révolutions deviennent quelquefois funestes: mais, c'est dans l'état de santé qu'il faut s'occuper du contraire; l'occasion présente m'y engage particulièrement. Un bon et digne homme t'offre sa main; tu as passé vingt ans; tu ne verras plus autant de prétendans qu'il s'en est présenté dans les cinq années qui viennent de s'écouler: je puis m'échapper . . . . . . ne refuses pas un mari . . . . . . qui n'a point, il est vrai, cette délicatesse à laquelle tu mets tant de prix, (délicatesse toujours bien

rare.

rare, même dans ceux chez qui l'on croit la trouver), mais qui te chérira et avec qui tu feras heureufe.—Oui, maman, m'écriai-je avec un profond foupir, d'un bonheur comme le vôtre! ma mère fe troubla, ne me repondit rien, et ne m'ouvrit plus la bouche de ce mariage ni d'aucun autre, du moins pour me preffer. Le mot m'avoit échappé comme s'échappe l'expreffion d'un fentiment vif que l'on n'a point réfléchi; l'effet qu'il produifit m'avertit de fa trop grande jufteffe.

Les étrangers devoient juger à la première vue l'extrême différence qui fe trouvoit entre ma mère et mon père: et qui pouvoit mieux que moi fentir toute l'excellence de la première! Mais je n'avois pas proprement calculé ce qu'elle devoit fouffrir, habituée, dès mon enfance, à voir régner dans la maifon la paix la plus profonde, je ne pouvois juger s'il étoit pénible de la maintenir: mon père aimoit fa femme, et me chériffoit tendrement; jamais, je ne dirai point le reproche, mais l'air du mécontentement n'avoit approché de ma mère; quand elle n'étoit point de l'avis de fon mari, et qu'elle n'avoit pu le modifier, on eût dit qu'elle paffoit condamnation fur le fien propre fans aucune difficulté. Seulement dans les dernières années, éprouvant du mal aife des raifonnemens de mon père, je m'étois permis d'entrer par fois dans la difcuffion; j'y avois pris une certaine influence; bientôt j'en ufai

avec

avec une forte de liberté. Soit nouveauté, foit foibleffe, mon père me cédoit plutôt qu'à fa femme; je m'en prevalus pour elle; j'étois devenue, pour ainfi dire, le chien de garde de ma mère; il n'étoit pas permis de la tracaffer en ma préfence, et foit en jappant par agacerie, tirant l'habit par la bafque, foit en me fâchant tout de bon, j'étois fûre de faire quitter prife. Ce qu'il y avoit d'extraordinaire, c'eft qu'auffi réfervée que ma mère fur le compte de fon mari, jamais je ne lui difois rien en particulier, et loin de mon père, que n'eût autorifé le refpect filial. J'ufois pour la défendre de la force, je dirai même de l'autorité de la raifon, lorfque l'adreffe ingénieufe ne fuffifoit pas; mais en tête à tête, je n'aurois pas ouvert la bouche pour un feul mot de relatif à ce qui s'étoit paffé. Pour elle je pouvois combattre même fon mari; mais ce mari abfent n'étoit plus que mon père dont chacune fe taifoit quand il n'y avoit pas d'actions de graces à lui rendre. Je m'appercevois cependant que mon père avoit perdu par degré fes habitudes laborieufes; les affaires de fa communauté l'ayant d'abord diftrait, lui donnèrent enfuite le befoin de quitter plus fouvent fon logis; infenfiblement la diffipation l'entraîna; tout ce qui faifoit au-dehors fpectacle ou événement l'attiroit; le goût du jeu s'en mêla; des liaifons faites au café le conduifirent ailleurs; l'appas de la loterie le féduifit.

L'envie

L'envie de faire fortune lui ayant fait tenter des entreprifes de commerce, étrangères à fon art, et qui n'avoient pas été toujours heureufes, cette envie, lorfqu'il perdit l'habitude de l'occupation, lui fit faire des facrifices au hafard. A méfure qu'il exerçoit moins fon talent, il en perdoit une partie; fes facultés diminuèrent, et, dans une vie moins réglée, fa vue baiffa, fa main perdit de fa fermeté. Ses jeunes-gens, moins furveillés par leur maître, le remplaçoient toujours plus mal; bientôt il fallut diminuer leur nombre, parce que la vogue dut fe porter ailleurs. Ces changemens s'opérèrent par degrés imperceptibles, et leur effet devint très-fenfible avant qu'on eût calculé toute fa portée. Ma mère, très-rêveufe commençoit à me dire quelquefois, à moitié, fes inquiétudes; je craignois de les exciter en lui parlant de ce qu'elle et moi ne pouvions changer. Je mettois mes foins à lui faire goûter toute la douceur qui dépendoit de moi; elle étoit devenue très-pareffeufe à marcher; je faifois le facrifice de la quitter pour fortir avec mon père, que je priois de me conduire à la promenade; il ne me cherchoit plus comme autrefois pour m'avoir avec lui, mais il avoit encore du plaifir à m'accompagner, et je le ramenois avec une forte de triomphe à cette bonne maman, dont je voyois tout l'attendriffement quand nous étions réunis. Nous n'y gagnions pas toujours; car pour ne point

point refuser sa fille, et ne pas manquer à ses autres plaisirs, lorsque mon père m'avoit déposée au logis, il sortoit de nouveau, pour un instant, disoit-il: mais au lieu de revenir souper, il oublioit l'heure et rentroit à minuit. Nous avions pleuré en silence: et s'il m'arrivoit à son retour de lui présenter notre chagrin, il prenoit les choses légèrement en écartant mes douces plaintes par des plaisanteries, ou il se retiroit avec le silence du mécontentement. Le bonheur domestique s'enséveliſſoit sous ces nuages; mais la paix n'étoit point altérée, et des yeux indifférens n'auroient point apperçu les changemens qui se faisoient chaque jour.

Ma mère souffroit beaucoup depuis plus d'un an d'une sorte d'enchifrénement qui ressembloit à un rhume de cerveau, et dont les médecins n'avoient pu deviner la cause; après divers remèdes, ils conseillèrent sur-tout l'exercice, qu'elle n'aimoit plus guère, et le bon air de le campagne. Nous étions à la veille des fêtes de Pentecôte de l'année 1775; il fut décidé que nous irions passer ces fêtes à Meudon. Je ne m'éveillai point le matin du dimanche comme j'avois coutume de faire lors-qu'il s'agissoit de ces parties champêtres; j'étois accablée d'un sommeil pénible et interrompu, de rêves sinistres; il me sembloit que nous revenions à Paris par eau, battus de l'orage, et qu'au sortir de la galliote où nous étions, un cadavre

que

que l'on en tiroit s'oppofoit à mon paffage : ce fpectacle me glaçoit d'effroi ; je cherchois ce qu'étoit ce trifte cadavre.—Au même inftant, ma mère me touchant légèrement les jambes fur mon lit, et m'appelant de fa voix douce, fit évanouir mon fonge ; je fus ravie de la voir, comme fi elle m'eût tirée du dernier péril : je tendis mes bras vers elle, et je l'embraffai avec attendriffement, en lui difant qu'elle me faifoit grand bien de m'éveiller. Je faute à bas du lit ; nous faifons nos difpofitions, nous fommes partis. Le temps étoit beau, l'air calme, un petit batelet nous eut bientôt conduits à notre deftination, et les délices de la campagne me rendirent ma férénité. Ma mère fe trouvoit bien du voyage ; elle reprit quelqu' activité ; ce fut le fecond jour que nous découvrîmes Villebonne et le Fontainier du Moulin Rouge. J'avois promis à mon Agathe d'aller la voir le lendemain des fêtes ; nous étions de retour du mardi foir : ma mère s'étoit propofée de m'accompagner au couvent ; mais l'exercice des jours précédens l'ayant un peu fatiguée, elle changea de deffein au moment du départ, et me fit accompagner par ma bonne. Je voulus refter alors ; elle infifta pour que j'acquitaffe ma parole, ajoutant que je favois bien qu'elle reftoit volontiers feule, et que fi je voulois faire un tour au jardin du roi, je pourrois en prendre le plaifir.

Je vis Agathe ; je la quittai promptement : pourquoi

pourquoi partir si vite, me disoit-elle ? tu es donc attendue ?—Non ; mais je me sens pressée de retourner près de maman.—Tu m'as dit qu'elle se portoit bien ?—C'est vrai ; elle ne m'attend pas sitôt non plus, et je ne sais quoi me tourmente, j'ai besoin de la revoir. En disant ses mots, mon cœur se gonfloit malgré moi.

On imaginera peut-être que ces circonstances sont ajoutées par l'effet d'un sentiment qui se réfléchit, et qui prête sa teinte aux objets qui l'ont précédé ; je ne suis qu'historien fidelle, et je rapporte des faits que l'événement seul m'a rappelé ensuite.

Assurément on a pu juger par l'exposé de mes opinions, et sur-tout par le développement successif des idées que j'avois acquises, que je ne partageois pas plus alors certains préjugés que je n'ai aujourd'hui de superstition. Aussi, en méditant ce qui pouvoit donner lieu à ce qu'on appele des pressentimens, j'ai cru qu'ils se réduisoient à cet apperçu rapide de gens qui ont l'esprit vif et le sentiment exquis, d'une foule de choses imperceptibles qu'on ne sauroit même désigner, qui sont plutôt senties que jugées, et dont il résulte une affection qu'on ne peut motiver, mais que les effets viennent éclairer et justifier.

Plus est vif l'intérêt que nous inspire un objet, plus nous sommes clairvoyans sur son compte ou susceptibles à son sujet ; plus nous avons de ces

apperçus

apperçus physiques, je si puis ainsi dire, qui s'appelent ensuite des pressentimens, et que les anciens regardoient comme des augures, ou des avis des dieux.

Ma mère étoit pour moi l'objet le plus chéri; elle approchoit de sa fin sans qu'aucun signe extérieur l'annonçât à des yeux vulgaires: mon attention n'avoit rien distingué qui me fît juger ce coup affreux; mais il y avoit sans doute en elle des altérations légères qui m'agitoient à mon propre insçu. Je ne pouvois pas dire que je fusse inquiète, je n'aurois su de quoi; mais je me sentois troublée, mon cœur se serroit par fois lorsque je la fixois, et j'éprouvois loin d'elle un mal aise qui ne me permettoit pas d'y rester. Je quittai Agathe d'un air si singulier, qu'elle me pria de lui donner incessamment de mes nouvelles; je revins précipitamment, malgré les observations de ma bonne qui trouvoit que l'heure auroit été bien agréable pour une promenade au jardin du roi: j'approche de la maison; je trouve à la porte une jeune fille du voisinage, qui s'écrie en me voyant:—Ah! ma m'selle, votre maman s'est trouvée bien mal; elle est venue chercher ma mère qui à monté dans son appartement avec elle.—Frappée de terreur, je jette quelques sons inarticulés; je vole, me précipite; je trouve ma mère dans un fauteuil, la tête abandonnée, les bras tombans, l'œil égaré, la bouche entr'ouverte:

à ma

à ma vue son visage se ranime ; elle veut parler ; sa langue enchaînée profére difficilement des mots imparfaits: elle veut dire qu'elle m'attend avec impatience ; elle fait effort pour soulever ses bras ; un seul obéit à l'impulsion de sa volonté : elle porte sa main sur mon visage, essuie de ses doigts les larmes qui le couvrent, les passe doucement sur mes joues comme pour me calmer ; l'intention du sourire se dessine dans sa physionomie : elle essaie de parler ; ..... inutiles tentatives ! La paralysie épaissit sa langue, accable sa tête, anéantit la moitié de son corps.

L'eau de Mélisse, le sel dans la bouche, les frictions ne produisoient aucun effet ; en un instant j'avois expédié du monde pour chercher le médecin et mon père ; j'avois, avec la rapidité de l'éclair, été prendre moi-même deux grains d'émétique chez l'apothicaire le plus voisin ; le médecin étoit arrivé, ma mère étoit au lit ; les remèdes s'administroient, et les progrès du mal se faisoient avec une effroyable rapidité ; les yeux étoient fermés, la tête penchée sur la poitrine ne pouvoit plus se lever : une respiration forte et précipitée annonçoit l'accablement universel : cependant elle entendoit ce qu'on lui disoit ; et lorsqu'on lui demandoit si elle souffroit, elle portoit la main gauche sur son front comme pour indiquer le siège de la douleur. J'étois dans une activité inexprimable ; j'ordonnois

nois tout, et je l'avois toujours fait avant qu'on l'eût exécuté; je paroissois ne pas quitter le chevet du lit, et je préparois ce qui étoit nécessaire : à dix heures du soir, je vois que le médecin prend à part quelques femmes et mon père: je veux savoir ce qu'il propose; on me dit qu'on est allé chercher l'extrême-onction : je crois rêver; un prêtre arrive, il prie, et fait je ne sais quoi; je tiens machinalement un flambeau; droite au pied du lit, sans répondre et sans céder à ceux qui veulent me déplacer, les yeux fixés sur ma mère mourante et adorée, absorbée dans un sentiment unique qui suspend enfin toutes mes facultés, le flambeau s'échappe de ma main; je tombe sans connoissance: on m'enleve, je me retrouve, après quelques temps, dans le sallon voisin de ma chambre, environnée des personnes de ma famille; je tourne les yeux vers la porte: je me leve, on me retient; je fais des gestes supplians pour obtenir la permission de retourner. . . . . Un silence triste, une opposition morne et constante me contrarient continuellement; je retrouve des forces; je prie, j'éclate, on est impitoyable; j'entre dans une espèce de rage. . . . . . A l'instant mon père paroit; il est blême et silencieux: on a l'air de lui faire une demande tacite; il repond par un mouvement des yeux qui fait jeter des *hélas* gémissans. Je me dérobe à la surveillance de mes gardiens

frappés; je fors impétueusement: ma mère, ... elle n'étoit plus! Je foulève fes bras; je ne puis le croire; j'ouvre et referme alternativement fes yeux qui ne me verrònt plus, et qui fe fixoient fur moi avec tant de tendreffe: je l'appele; je me jette fur fon lit avec tranfport; je pofe mes levres fur les fiennes; je les entr'-ouvre; je cherche à afpirer la mort; j'efpére la gagner avec mon fouffle et pouvoir expier fur l'heure. Je ne fais pas bien ce qui fuivit; je me fouviens que fur le matin je me vis chez un voifin où parut M. Befnard, qui me fit porter dans une voiture et emmener chez lui. J'arrive; ma grand'tante m'embraffa en filence, me met devant une petite table et me fert quelque chofe à boire, en me priant beaucoup de le prendre; je veux la fatisfaire, et je m'évanouis. On me met au lit; j'y ai paffé quinze jours entre la vie et la mort, dans des convulfions effrayantes. La fouffrance phyfique dont je me rappele eft celle d'un étouffement continuel; ma refpiration n'étoit qu'une forte de hurlement qu'on entendoit de la rue, à ce qui m'a été dit depuis; j'avois éprouvé une révolution que ma fituation avoit rendu plus critique, et dont je n'ai pu révenir que par la force de ma conftitution et l'excès des foins qui m'ont été prodigués. Mes refpectables parens s'étoient retirés dans des petits cabinets, pour me loger commodement; ils

sembloient avoir pris une vigueur nouvelle pour me rappeler à la vie, et ils ne permettoient pas qu'une main mercenaire me presentât rien ; ils voulurent me servir eux-mêmes, et ne souffrirent d'être secondés dans les soins immédiats que par madame Trude, née Robinau, jeune femme, ma cousine, qui vénoit tous les soirs pour demeurer la nuit près de moi, couchée dans mon lit, et toute occupée de prévoir et d'adoucir les accès convulsifs dans lesquels je tombois souvent.

Huit jours s'étoient écoulés ; je n'avois pas trouvé de larmes ; les grandes douleurs n'en ont point. (J'en verse en ce moment qui sont amères et brûlantes, car je crains un mal encore plus grand que celui que je souffre ; j'avois réuni tout mes vœux pour le salut de ce que j'aime ; il est plus incertain que jamais ! Les calamités s'étendent comme un nuage obscur et terrible prêt d'envelopper tout ce qui me fût cher, et je travaille avec peine à distraire mon attention du présent en m'obligeant de retracer le passé.)

Une lettre de Sophie vint rouvrir la source des pleurs ; la voix de l'amitié, ses tendres expressions rappelèrent mes esprits, amollirent mon cœur ; elles produisirent un effet que les bains et l'art des médecins avoient inutilement sollicité ; ce fut un révolution nouvelle ; je pleurai, je fus sauvée. L'étouffement diminua,

tous les accidens s'affoiblirent, et les convulsions devinrent plus rares; mais toute impression pénible me rendoit leurs accès.

Mon père se présenta devant moi dans le triste costume qui attestoit notre perte commune, mais inégalement sentie; il entreprit de me consoler, en me représentant que la providence disposoit encore des choses pour le mieux jusques dans le malheur; que ma mère avoit achevé son ouvrage dans ce monde, l'éducation de sa fille, et que s'il avoit falu perdre l'un des auteurs de mes jours, il étoit bon que le ciel m'eût laissé celui qui pouvoit être le plus utile à ma fortune.— Assurément ma perte étoit irréparable, même à cet égard, ainsi que les événemens l'ont prouvé; mais je ne fis point cette réflexion; je ne sentis que la sécheresse de la prétendue consolation si mal appropriée à ma façon d'être, je mesurai pour la première fois, peut-être, tout ce qui se trouvoit entre mon père et moi; il me semble qu'il déchiroit lui-même le voile respectueux sous lequel je le considérois; je me trouvai tout-à-fait orpheline, puisque ma mère n'étoit plus, et que mon père ne m'entendroit jamais; un nouveau genre de douleur oppressa mon cœur déchiré; je retombais dans l'état du plus violent désespoir. Les pleurs de ma cousine, la tristesse de mes bons parens m'offroient encore des sujets d'attendrissemens; ils eurent leur influ-

influence, et je fus arrachée aux dangers qui menaçoient mes jours. Hélas ! s'ils ſe fuſſent terminés alors ! c'étoit mon premier chagrin ; de combien d'épreuves n'a-t-il pas été ſuivi ?

Ici finit l'époque douce et brillante de ces années tranquilles, paſſées dans la paix et le charme d'affections heureuſes et d'études chéries ; ſemblables à ces belles matinées du printems où la ſérénité du ciel, la pureté de l'air, la vivacité du feuillage, le parfum des plantes, enchantent tout ce qui reſpire, développent l'exiſtence, et donnent le bonheur en le promettant.

Fin de la troiſième Partie.

On trouve les Livres suivans chez J. JOHNSON, *St. Paul's Church-Yard*; J. DE BOFFE, *Gerrard-street*; *et* J. REMNANT, *Holborn*.

I.

LISTE générale et alphabêtique des Noms, Ages, Qualités, Emplois et Demeures de tous les CONSPIRATEURS qui ont été condamnés à mort par le Tribunal Révolutionnaire, établi à Paris par la Loi du 17 Août, 1792, et par le second Tribunal, établi à Paris par la Loi du 10 Mars, 1793, pour juger tous les Ennemis de la Patrie; avec l'Extrait des Motifs d'Accusation, ou du Prononcé des Sentences, et la Date de leur Exécution: ensemble, l'Acte d'Accusation contre Carrier, Député à la Convention, et contre les Membres du Comité Révolutionnaire de Nantes; la Défence du dit Carrier, l'Audition des Témoins, et la Sentence de Mort contre ce Représentant et ses Complices.

Cette Liste contient près de 3000 Noms; on y trouve des Princes de tous les Pays, des Ducs, des Seigneurs, des Députés Constituans et Conventionels, des Magistrats, des Fermiers Généraux, des Banquiers, des Individus des quatre Parties du Monde, et généralement tous ceux qui ont été guillotinés à Paris.

II.

La VIE du GENERAL DUMOURIEZ, écrite par lui-même, en trois Tomes. 12mo. 15s.

III.

COUP d'ŒIL POLITIQUE, sur l'Avenir de la France, par le même. 2s. 6d.

IV.

Aux ASSEMBLEES PRIMAIRES de FRANCE. Suite du Coup d'Œil Politique sur l'Avenir de la France. 2s. 6d.

V. LET-

V.

LETTRE du GENERAL DUMOURIEZ au Traducteur de l'Hiſtoire de ſa Vie. 2s. 6d.

VI.

EXAMEN d'un ECRIT, &c. 1s.

VII.

QUELQUES NOTICES pour l'Hiſtoire, et le Récit de mes Perils depuis le 31 Mai, 1793. Jean Baptiſte Louvet, l'un des Répréſentans proſcrits en 1793. 4s.

VIII.

NOTICE ſur la VIE de SIEYES par lui-même. 2s. 6d.

IX.

ESQUISSE d'un Tableau Hiſtorique des PROGRES de l'ESPRIT HUMAIN, Ouvrage Poſthume de M. de Condorcet. 5s.

X.

QUELQUES CHAPITRES par Honoré Riouffe. 1s. 6d.

XI.

Des ASSASSINATS et des VOLS POLITIQUES: par Guillaume Thomas Raynal. 2s.

XII.

NOUVEAU RECUEIL des Déductions, Mémoires, Déclarations, Lettres, Traités, et autres Actes et Ecrits publiçs, qui ont été rédigés et publiés pour la Cour de Pruſſe, par le Miniſtre d'Etat Comte de Hertzberg, dans les Annes 1789 et 1790. 4s.

XIII.

Les CHEVALIERS du CYGNE, ou la Cour de Charlemagne; Conte Hiſtorique et Moral pour ſervir de Suite aux Veillées du Château, &c. &c. par Mad. de Genlis, Auteur d'Adèle et Théodore, &c. &c.

APPEL

A L'IMPARTIALE POSTÉRITÉ,

PAR LA

CITOYENNE ROLAND,

Femme du Miniſtre de l'Intérieur,

OU

Recueil des Ecrits qu'elle a rédigés, pendant ſa detention, aux Priſons de l'Abbaye et de Sainte-Pélagie.

Imprimé au profit de ſa FILLE UNIQUE, privée de la fortune de ſes père et mère, dont les biens ſons toujours ſéqueſtrês,

QUATRIÈME PARTIE.

Que ma dernière lettre à ma fille fixe ſon attention ſur l'objet qui paroit être ſon devoir eſſentiel, et que le ſouvenir de ſa mère l'attache à jamais aux vertus qui conſolent de tout.

Page 131 de la Seconde Partie.

A PARIS:

Chez LOUVET, Libraire, maiſon Egalité, gallerie neuve, derrière le Théatre de la République, No. 24.

Et ſe trouve à LONDRES,

Chez J. JOHNSON. St. Paul's Church-yard, J. DE BOFFE, Gerrard-ſtreet, et J. REMNANT, Holborn.

M DCC XCV.

NOTE DE L'EDITEUR,

UN accident arrivé à la planche du portrait de la Citoyenne Roland au moment où elle étoit presque terminée, me force de retarder la livraison de la gravure. J'annoncerai dans les journaux l'époque où les épreuves pourront être déposées chez Louvet, afin que les acquéreurs de l'ouvrage puissent en réclamer.

Paris, 20 Prairial, an troisième de la République.

BOSC.

MÉMOIRES

PARTICULIERS.

TROISIÈME SECTION.

Aux prisons de Sainte-Pélagie, le 9 août 1793.

MA mère n'avoit pas plus dec inquante ans, lorsqu'elle me fut si cruellement ravie; un abcès dans la tête, formé sans qu'on sût comment, et qu'on ne reconnut que par l'écoulement qui se fit à sa mort, par le nez et par les oreilles, expliqua l'enchifrenement étrange dont elle avoit été si long-temps incommodée; la seconde attaque de paralysie n'eût probablement pas été mortelle sans cet incident. Sa physionomie douce et fraîche n'avoit point annoncé sa fin prématurée; les indispositions paroissoient être celles d'un âge que les femmes passent rarement sans altération; la mélancolie, même l'abattement que je lui trouvois depuis quelque temps, s'expliquoient à mes yeux par des causes morales qui ne m'étoient que trop sensibles.

Nos dernières promenades à la campagne avoient paru la ranimer; le jour même qu'elle me fut enlevèe, je l'avois laiſſée bien portante à trois heures après-midi: je revins à cinq heures et demie; elle étoit frappée; à minuit, je ne l'avois plus. Foibles jouets que nous ſommes de l'impitoyable deſtin! pourquoi des ſentimens ſi vifs et des projets ſi grands ſont-ils liés à une ſi fragile exiſtence? Ainſi fut arrachée du monde l'une des meilleures et des plus aimables femmes qui l'aient jamais habité. Rien de brillant ne la faiſoit remarquer, mais tout la rendoit chère quand on l'avoit connue. Raiſonnable et bonne par eſſence, la vertu ne paroiſſoit rien lui coûter; elle ſavoit la rendre douce et facile comme elle. Sage et calme, tendre ſans paſſion, ſon ame pure et tranquille reſpiroit, comme s'écoule le fleuve docile qui baigne avec une égale complaiſance, le pied du rocher qui le tient captif, et le vallon qu'il embellit. Sa perte ſubite m'a fait connoître les déchiremens de la douleur, et les tranſports les plus violens.—Il eſt beau d'avoir de l'ame; il eſt malheureux d'en avoir autant, diſoit triſtement à mes côtés l'abbé Legrand, qui vint me voir chez mes grands parens. On s'empreſſa, lorſque mon état fut amélioré, de faire venir, ou de recevoir ſucceſſivement les différentes perſonnes de ma connoiſſance, pour me familiariſer avec les objets extérieurs. Je paroiſſois

paroiſſois ne pas exiſter dans le monde où l'on me voyoit; concentrée dans ma douleur, je ne m'apercevois guère de ce qui ſe paſſoit autour de moi; je ne parlois point; ou bien, répondant à mes penſées, au lieu de ſaiſir celles des autres, j'avois l'air d'avoir l'eſprit aliéné; puis l'image chérie que j'avois toujours préſente, ranimant par fois l'affreux ſentiment de ſa perte, des cris s'échappoient tout-à-coup, mes bras étendus ſe roidiſſoient, et je perdois connoiſſance. Incapable d'aucune application, j'avois pourtant de bons intervalles où je ſentois la triſteſſe de mes parens, leurs bontés, les tendres ſoins de ma couſine, et où je cherchois à diminuer leur ſollicitude. L'abbé Legrand eut l'eſprit de juger qu'il falloit beaucoup me parler de ma mère pour me rendre capable de ſonger à autre choſe; il m'entretint d'elle, et m'amena inſenſiblement à des réflexions, à des idées qui, ſans lui être étrangères, éloignoient la conſidération habituelle de ſa perte. Dès qu'il me crut en état de jetter les yeux ſur un livre, il imagina de m'apporter *l'Héloïſe* de *J. Jacques*, et ſa lecture fut véritablement ma première diſtraction. J'avois vingt et un an; j'avois beaucoup lu; je connoiſſois un aſſez grand nombre d'écrivains, hiſtoriens, littérateurs et philoſophes; mais Rouſſeau me fit alors une impreſſion comparable à celle que m'avoit fait Plutarque à huit ans: il ſembla que c'étoit

l'aliment qui me fût propre, et l'interprète des ſentimens que j'avois avant lui, mais que lui ſeul ſavoit m'expliquer.

Plutarque m'avoit diſpoſée pour devenir républicaine; il avoit éveillé cette force et cette fierté qui en font le caractère; il m'avoit inſpiré le véritable enthouſiaſme des vertus publiques et de la liberté : Rouſſeau me montra le bonheur domeſtique auquel je pouvois prétendre, et les ineffables délices que j'étois capable de goûter. Ah! s'il acheva de me garantir de ce qu'on appelle des foibleſſes, pouvoit-il me prémunir contre une paſſion? Dans le ſiècle corrompu où je devois vivre, et la révolution que j'étois loin de prévoir, j'apportai de longue main tout ce qui devoit me rendre capable de grands ſacrifices, et m'expoſer à de grands malheurs. La mort ne fera plus pour moi que le terme des uns et des autres. Je l'attends, et je n'aurois point ſongé à remplir le court intervalle qui nous ſépare du récit de ma propre hiſtoire, ſi la calomnie ne m'avoit traduite ſur la ſcène, pour attaquer plus grièvement ceux qu'elle vouloit perdre. J'aime à publier des vérités qui ne m'intéreſſent pas ſeule, et je n'en veux taire aucune, pour que leur enchaînement ſerve à leur démonſtration.

Je ne rentrai pas chez mon père ſans éprouver tout ce que fait reſſentir la préſence des lieux qu'on habitoit avec un objet qui n'eſt plus; on avoit pris la précaution mal-adroite de ſoutraire

le

le portrait de ma mère, comme si ce vuide ne devoit pas me rappeler plus douloureusement que son image, la perte que j'avois faite; je le demandai sur-le-champ, il me fut rendu. Les soins domestiques me regardant seule, je m'en occupai; mais ils n'étoient pas nombreux dans un ménage de trois personnes. Je n'ai jamais compris qu'ils pussent absorber une femme qui a de l'ordre et de l'activité, quelque considérable que fût sa maison; car dès-lors il y a plus de monde pour les partager; il ne s'agit que d'une sage répartition et d'un peu de vigilance. Je me suis trouvée à cet égard dans plusieurs situations différentes, rien ne se faisoit chez moi que je ne l'eusse ordonné; et lorsque ces soins m'occupoient davantage, ils ne me prenoient guère plus de deux heures par jour. On a toujours du loisir quand on sait s'occuper; ce sont les gens qui ne font rien, qui manquent de temps pour tout. Au reste, il n'est pas surprenant que les femmes qui rendent ou reçoivent des visites inutiles, et qui se croiroient mal parées si elles n'avoient consacré beaucoup de temps à leur miroir, trouvent les journées longues par l'ennui, et trop courtes pour leurs devoirs : mais j'ai vu ce qu'on appele de bonnes femmes de ménage, insupportables au monde, et même à leurs maris, par une préoccupation fatiguante de leurs petites affaires; je ne connois rien de si dégoûtant

que ce ridicule, et de si propre à rendre un homme épris de toute autre que de sa femme; elle doit lui paroître fort bonne pour sa gouvernante, mais non lui ôter l'envie de chercher ailleurs des agrémens. Je veux qu'une femme tienne ou fasse tenir en bon état le linge et les hardes, nourrisse ses enfans, ordonne ou même fasse sa cuisine, sans en parler, et avec une liberté d'esprit, une distribution de ses momens, qui lui laissent la faculté de causer d'autre chose, et de plaire enfin par son humeur comme par les graces de son sexe. J'ai eu occasion de remarquer qu'il en étoit à-peu-près de même dans le gouvernement des Etats, comme dans celui des familles; ces fameuses ménagères, toujours citant leurs travaux, en laissent beaucoup en arrière ou les rendent pénibles pour chacun: ces hommes publics si bavards et tant affairés, ne font bruit des difficultés que par leur maladresse à les vaincre, ou leur ignorance pour gouverner.

Mes études me devinrent plus chères que jamais; elles faisoient ma consolation: livrée plus encore à moimême, et souvent mélancolique, je sentis le besoin d'écrire. J'aimois à me rendre compte de mes idées, l'intervention de ma plume m'aidoit à les éclaircir; lorsque je ne l'employois pas, je rêvois plus encore que je ne méditois; avec elle, je contenois mon imagination, et je suivois des raisonnemens. J'avois déjà com-

mencé quelques recueils ; je les augmentai ſous le titre d'*œuvres de loiſir et réflexions diverſes*. Je n'avois d'autre projet que de fixer ainſi mes opinions, et d'avoir des témoins de mes ſentimens, que je pourrois comparer un jour les uns aux autres, de manière que leurs gradations ou leurs changemens me ſerviſſent à moi-même d'inſtruction et de tableau. J'ai un aſſez gros paquet de ces *œuvres* de jeune fille, entaſſé dans le coin poudreux de ma bibliothèque, ou peut-être dans, un grenier. Jamais je n'eus la plus légère tentation de devenir auteur un jour ; je vis de très bonne heure qu'une femme qui gagnoit ce titre, perdoit beaucoup plus qu'elle n'avoit acquis. Les hommes ne l'aiment point, et ſon ſexe la critique ; ſi ſes ouvrages ſont mauvais, on ſe moque d'elle, et l'on fait bien ; s'ils ſont bons, on les lui ôte. Si l'on eſt forcé de reconnoître qu'elle en a produit la meilleure partie, on épluche tellement ſon caractère, ſes mœurs, ſa conduite et ſes talens, que l'on balance la réputation de ſon eſprit, par l'éclat que l'on donne à ſes défauts.

D'ailleurs ma grande affaire c'étoit mon bonheur, et je n'ai jamais vu que le public ſe mêlât de celle là pour quelqu'un ſans la gâter. Je ne trouve rien de ſi doux que d'être apprécié ſa valeur par les gens avec leſquels on vit ; et rien de

ſi vuide que l'admiration de quelques perſonnages qu'on ne doit point rencontrer.

Ah, mon dieu ! qu'ils m'ont rendu un mauvais ſervice, ceux qui ſe ſont aviſés de lever le voile ſous lequel j'aimois à demeurer ! Durant douze années de ma vie, j'ai travaillé avec mon mari, comme j'y mangeois, parce que l'un m'étoit auſſi naturel que l'autre. Si l'on citoit un morceau de ſes ouvrages où l'on trouvât plus de graces de ſtyle, ſi l'on accueilloit une bagatelle académique, dont il ſe plaiſoit à envoyer le tribut aux ſociétés ſavantes dont il étoit membre, je jouiſſois de ſa ſatisfaction, ſans remarquer plus particulièrement ſi c'étoit ce que j'avois fait ; et il finiſſoit ſouvent par ſe perſuader que véritablement il avoit été dans une bonne veine, lorſqu'il avoit écrit tel paſſage qui ſortoit de ma plume. Au miniſtère, s'il s'agiſſoit d'exprimer des vérités grandes ou fortes, j'y mettois toute mon ame ; il étoit tout ſimple que ſon expreſſion valût mieux que les efforts d'eſprit d'un ſecrétaire. J'aimois mon pays ; j'étois enthouſiaſte de la liberté : je ne connoiſſois point d'interêt ni de paſſions qui puſſent entrer en balance avec eux ; mon langage devoit être pur et pathétique, c'étoit celui du cœur et de la verité. L'importance du ſujet me pénétroit ſi bien, que je ne faiſſois aucun retour ſur moimême. Une fois ſeulement je m'amuſai de la ſingularité des rapprochemens ;

C'étoit

C'étoit en écrivant au Pape, pour réclamer les Artiſtes Français emprifonnés à Rome. Une lettre au Pape, au nom du conſeil exécutif de France, tracée ſecrétement par une femme, dans l'auſtère cabinet qu'il plaiſoit à Marat d'appeler un boudoir, me parut choſe ſi plaiſante, que je ris beaucoup après l'avoir faite. Le plaiſir de ces contraſtes ſe trouvoit dans le ſecret même; mais il fut néceſſairement moins parfait dans une ſituation qui n'étoit plus celle d'un particulier, et où l'œil d'un commis ſignale les ècritures dont il fait des copies. Il n'y a pourtant de ſingulier dans tout cela que la rareté; pourquoi une femme ne ſerviroit-elle pas de ſecrétaire à ſon mari, ſans qu'il en eût moins de mérite? On ſait bien que les miniſtres ne peuvent tout faire par eux-mêmes; et certes! ſi les femmes de ceux de l'ancien régime, ou même de tous ceux du nouveau, euſſent été capables de faire des projets de lettres, de circulaires ou d'affiches, elles euſſent mieux fait d'y employer leur temps, que de ſolliciter ou d'intriguer pour le tiers et le quart: l'un exclut l'autre par la nature même des choſes. Si ceux qui m'ont pénétrée euſſent jugé les faits ce qu'ils étoient, ils m'auroient épargné une ſorte de célébrité que je n'ai point enviée; au lieu de paſſer aujourd'hui mon temps à détruire le menſonge, je lirois un chapitre de Montagne, je deſſinerois une fleur ou jouerois une ariette; et j'adoucirois la ſolitude de ma priſon,

prison, sans m'appliquer à faire ma confession. Mais j'anticipe sur un temps auquel je n'étois pas encore arrivée ; je le remarque sans gêne, comme je l'ai fait sans scrupule ; puisque c'est moi qu'il s'agit de peindre, il faut qu'on me voie avec mes irrégularités. Je ne commande pas ma plume, elle m'entraîne où il lui plaît, et je la laisse aller.

Mon père chercha de bonne foi, dans les premiers temps de son veuvage, à garder plus assidument son logis ; mais il s'y ennuyoit ; et dès que le goût de son art ne prévenoit point cette maladie, tous mes efforts ne pouvoient la guérir. Je voulois causer avec lui ; nous avions peu d'idées communes, et probablement il inclinoit alors pour un genre dans lequel il n'auroit pas voulu que j'eusse été versée. Je faisois souvent son piquet ; il étoit peu réveillant pour lui de le faire avec sa fille ; d'ailleurs il n'ignoroit pas que je détestois les cartes ; et quelqu'envie que j'eusse de lui persuader que j'y trouvois du plaisir, quelque soin que je prisse pour goûter effectivement celui de l'amuser, il ne doutoit pas que ce ne fût de ma part une complaisance.

J'aurois voulu lui rendre sa maison agréable ; je n'avois pas de moyens pour cela ; je n'avois de liaisons qu'avec de grands parens qu'on alloit voir, et qui ne se déplaçoient point. Il auroit fallu qu'il se formât lui-même une société chez

lui ; mais il en avoit une ailleurs, et sentoit bien qu'il n'eût pas été convenable de me donner celle-là. Seroit-il vrai que ma mère auroit eu tort de se concentrer et de ne pas rendre sa maison assez vivante pour captiver son mari ? Ce seroit la blâmer trop légèrement ; et il y auroit aussi de l'injustice à trouver mon père si répréhensible pour quelques erreurs, dont il devint lui-même victime.

Il est tel enchaînement de maux qui résulte si nécessairement d'une première cause, qu'il faut toujours remonter à celle-là pour tout expliquer.

Nos législateurs du siècle cherchent à former un bien général duquel ressorte le bonheur de chaque particulier ; je crains fort qu ils ne mettent la charrue devant les bœufs. Il seroit plus conforme à la nature, et peut-être à la raison, de bien étudier ce qui fait le bonheur domestique, et de l'assurer aux individus de manière que la félicité commune se composât de celle de chacun, et que tous fussent intéressés à maintenir l'ordre de choses qui la leur auroit procurée. Quelques beaux que soient les principes écrits d'une constitution, si je vois dans la douleur et les larmes une portion de ceux qui l'ont adoptée, je croirai qu'elle n'est qu'un monstre politique ; si ceux qui ne pleurent point se rejouissent des souffrances des autres, je dirai qu'elle est atroce,

et

et que ſes auteurs ſont des imbécilles ou des ſcélérats.

Dans un mariage dont les parties n'ont pas été bien aſſorties, la vertu de l'un des deux peut maintenir l'ordre et la paix, mais le défaut de bonheur s'y fait ſentir tôt ou tard, et entraîne des inconvéniens plus ou moins graves. L'échafaudage de ces unions reſſemble au ſyſtême de nos politiques; il manque par les baſes; il doit faillir un jour, en dépit de l'art employé dans ſa conſtruction.

Ma mère ne pouvoit attirer chez elle que des gens qui lui reſſemblaſſent, et ceux-là n'euſſent point été à la meſure de mon père : d'autre part, ceux qu'il auroit goûté pour une ſociété journalière euſſent été à charge à ma mère, et incompatibles avec la manière dont elle vouloit m'élever. Elle dut donc s'en tenir à la famille, et à ces liaiſons ſuperficielles qui donnent des connoiſſances ſans former d'habitudes.

Tout alla bien tant que mon père, avec un état agréable et une femme jeune, trouva dans ſa maiſon le travail et les jouiſſances qui lui étoient néceſſaires. Mais il avoit une année de moins que ſa femme; elle éprouva de bonne heure des infirmités; quelques circonſtances ralentirent ſon ardeur pour l'occupation; le déſir de devenir riche le jetta dans quelques entrepriſes haſardeuſes: dès-lors tout fut perdu. L'amour du

travail

travail est la vertu de l'homme en société; elle est essentiellement, celle de l'homme qui n'a point l'esprit cultivé : dès que cet amour languit, les dangers sont là; s'il s'éteint, l'homme est livré à l'égarement des passions toujours plus funestes quand il y a moins d'acquis, parce qu'il y a aussi moins de frein. Devenu veuf à l'instant où il auroit eu besoin de nouvelles chaînes dans sa maison, mon pauvre père eut une maîtresse; pour ne pas donner de belle-mère à sa fille; il joua pour réparer son défaut de gain ou ses dépenses; et sans cesser d'être honnête homme, craignant de faire tort à qui que ce fût, il se ruinoit à petit bruit. Mes parens, bonnes personnes, sans finesse dans les affaires, très confians d'ailleurs dans l'attachement de mon père pour moi, ne lui avoient point demandé d'inventaire après la mort de sa femme; mes intérêts leur paroissoient trop bien placés dans ses mains; ils auroient cru lui faire injure. Je pouvois pressentir le contraire ; mais j'aurois trouvé indécent de le révéler, je me tus et me résignai. Me voilà donc seule au logis, partagée entre les petits ouvrages des mains et l'etude, dont je me détournois quelquefois, pour répondre à ceux qui se fâchoient de trouver trop rarement mon père; il n'avoit plus que deux élèves qui suffisoient à son travail; un seul mangeoit avec lui. Ma bonne étoit une petite femme de cinquante-cinq ans, maigre et

alerte,

alerte, vive et gaie, qui m'aimoit beaucoup, parce que je lui rendois la vie douce. Elle m'accompagnoit toutes les fois que je fortois fans mon père, et mes courfes fe bornoient à la demeure de mes grands parens et à l'églife. Je n'étois pas redevenue dévote; mais ce que je ne devois plus à la tranquillité de ma mère, je continuois de le devoir au bon ordre de la fociété et à l'édification de mon prochain; dans ce principe, je portois à l'églife, finon la tendre piété d'autrefois, du moins autant de décence et de recueillement. Je n'y fuivois plus l'*ordinaire de la meffe*; j'y lifois quelqu'ouvrage chrétien; j'avois confervé beaucoup de goût pour Saint-Auguftin; et certes! il eft des Peres de l'églife et autres qu'on peut même relire fans être dévot; on y trouve de la pâture pour le cœur et l'efprit. Je voulus faire mon cours de prédicateurs, vivans et morts; l'éloquence de la chaire étoit un genre où le talent pouvoit s'exercer avec éclat. J'avois déjà lu *Boffuet* et *Flechier*; j'étois bien aife de les revoir d'un œil plus exercé, et je fis connoiffance avec *Bourdaloue* et *Maffillon*; il n'y avoit rien de fi plaifant, que de les voir rangés fur mes petites tablettes avec *de Paw*, *Raynal* et le *Syftème de la nature*; mais ce qui le fut davantage, c'eft qu'à force de lire des fermons, l'envie me prit d'en faire un. J'étois fâchée de ce que les prédicateurs revenoient toujours aux myftères; il me fembloit

sembloit qu'on auroit dû faire des discours de morale, où le diable et l'incarnation ne fussent jamais pour rien: je pris la plume pour savoir comment je pourrois m'en tirer, et je fis un sermon sur l'*amour du prochain*. J'en amusai le petit oncle; il étoit devenu chanoine à Vincennes, et me dit qu'il étoit dommage que je ne me fusse pas avisée plutôt de ce travail, lorsqu'il étoit obligé de faire des prônes; qu'il auroit prêché les miens. J'avois beaucoup oui vanter la dialectique de *Bourdaloue*; j'osai n'être pas en tout de l'avis de ses admirateurs, et je fis la critique d'un de ses sermons les plus estimés; mais je ne la fis voir à personne; j'aimois à me rendre compte de mon opinion, je ne voulois pas faire l'entendue aux yeux de qui que ce fût. *Massillon* moins fier que lui, et beaucoup plus touchant, obtint mon hommage. Je ne connoissois point alors les orateurs protestans, parmi lesquels *Blair*, sur-tout, a cultivé, avec autant de simplicité que d'élégance, ce genre dont je concevois l'existence, et que j'aurois voulu qu'on adoptât.

Quant aux prédicateurs du temps, j'avois entendu l'abbé *l'Enfant* dans ses derniers beaux jours; de la politesse et de la raison m'avoient paru le caractériser. Le pere *Elizée* étoit déja passé de mode, malgré son excellente logique, et la pureté de sa diction; il avoit trop de métaphysique dans l'esprit et de simplicité dans son

débit

débit, pour captiver long-temps le vulgaire. C'étoit une ſingulière choſe que Paris dans ce temps-là ; ce rendezvous de toutes les impuretés du royaume, étoit auſſi le foyer des lumières et du goût ; prédicateur et comédien, profeſſeur ou charlatan, quiconque avoit du talent étoit ſuivi à ſon tour : mais le premier talent du monde n'auroit pas fixé long-temps l'attention publique à laquelle il falloit toujours du nouveau, et qu'on attiroit par le bruit tout comme par le mérite. Certain homme ſorti de l'ordre fameux des jéſuites, devenu miſſionnaire, et prétendant ſe montrer à la cour, réuſſiſſoit par ce moyen à ſe faire ſuivre avec beaucoup d'éclat. Je fus entendre auſſi l'abbé *de Beauregard* ; c'étoit un petit homme d'une voix puiſſante, déclamant avec une impudence rare et une violence extraordinaire. Il débitoit des choſes communes du ton d'un inſpiré ; il les appuyoit de geſtes ſi terribles, qu'il perſuadoit à beaucoup de gens qu'elles étoient belles. Je ne ſavois pas encore auſſi bien que je l'ai appris depuis, que les hommes réunis en nombre ont plutôt de grandes oreilles, qu'un grand ſens ; que les étonner, c'eſt les ſéduire ; et que qui veut bien prendre l'autorité de les commander, les diſpoſe à obéir : je ne pouvois m'étonner aſſez des ſuccès de ce perſonnage, grand fanatique ou grand fripon, et peut-être l'un et l'autre. Je n'avois pas bien analyſé le récit des

circonſtances qui accompagnoient les harangues des tribunes des anciennes républiques; j'aurois, mieux jugé des moyens de frapper le peuple. Mais je n'oublierai jamais un homme du commun, planté droit en face de la chaire où s'agitoit Beauregard, les yeux fixés ſur l'orateur, la bouche béante, laiſſant échapper involontairement l'expreſſion de ſon admiration ſtupide dans ces trois mots que j'ai bien recueillis : *comme il ſue!* Voilà donc le moyen d'en impoſer aux ſots! que Phocion, étonné de ſe voir applaudir dans une aſſemblée du peuple, avoit raiſon de demander à ſes amis s'il n'avoit point dit quelque ſottiſe!

C'eût été un fier clubiſte que ce M. de Beauregard; et combien de frères des ſociétés populaires, dans leur enthouſiaſme pour d'effrontés bavards, m'ont rappelé l'expreſſion de mon homme, *comme il ſue!*

Les dangers que j'avois courus avoient fait un certain bruit; apparemment qu'on trouvoit rare ou beau, qu'une jeune fille fût au péril de perdre la vie de regret de la mort de ſa mère. Je reçus des témoignages d'intérêt qui me furent doux; monſieur de Boiſmorel fut un des premiers qui m'en donna; je ne l'avois pas vu depuis ſes viſites chez ma bonne maman. Je m'apperçus de l'impreſſion que lui firent les changemens qui s'étoient opérés dans ma perſonne depuis ce temps là. Il revint en mon abſence; il entretint lon-

longuement mon père, qui, lui parla sans doute de mes goûts, montra la petite retraite où je passois mes jours : on jetta les yeux sur mes livres; mes *œuvres* étoient sur ma table ; elles excitèrent sa curiosité : mon père mit à même de la satisfaire en livrant mes cahiers.

Grand déplaisir et grandes plaintes de ma part, lorsqu'à mon retour je trouvai qu'on avoit violé mon asyle : mon père prétendait qu'il n'eût rien fait de pareil à l'égard de toute autre personne moins grave et moins digne de considération que monsieur de Boismorel; sa raison ne me fit point goûter son entreprise, elle attentoit à la liberté, à la propriété ; elle disposoit sans mon aveu de ce dont la confiance seule devoit avoir l'usage : mais enfin c'étoit fait. Je reçus, dès le lendemain, une belle lettre de M. de Boismorel, trop bien tournée pour qu'elle ne lui valût pas le pardon d'avoir profité de l'indiscrétion de mon père, et j'y gagnai l'offre de tout ce que pouvoit contenir sa bibliothèque. Je ne la reçus pas avec indifference; de ce moment, nous entrâmes en correspondance ; je goûtois, pour la première fois avec réflexion, le plaisir très-doux que la sensibité, l'amour-propre, nous font trouver à être appréciés par ceux au jugement desquels nous mettons du prix.

Monsieur de Boismorel ne demeuroit plus dans l'enceinte de Paris ; son goût pour la campagne

et

et le soin de ne pas trop éloigner sa mère du séjour de la capitale, lui avoit fait acheter, au-dessous de Charenton, le *Petit-Bercy*, belle maison dont le jardin s'étendoit jusques sur les bords de la Seine. Il nous invita beaucoup à en faire un but de promenade, témoignant le plus grand empressement à nous y recevoir. Je me rappelois de l'ancien accueil de sa mère; je n'étois nullement tentée de l'affronter de nouveau, et je résistai long-temps à mon père. Il insista; et comme je ne voulois pourtant pas m'opposer aux parties qu'il prenoit fantaisie de faire avec moi, nous allâmes un jour à Bercy. Mesdames de Boismorel étoient ensemble dans le salon d'été; la présence de la bru, dont j'avois entendu vanter l'amabilité, m'inspira tout-à-coup l'espèce d'aise dont j'avois besoin pour ne pas altérer la mienne. La mère, dont on se rappelle le ton, que les années n'avoient pas rendu plus humble, parut cependant bien plus honnête, avec une jeune personne qui avoir l'air de se sentir, qu'elle n'avoit été avec l'enfant qu'elle jugeoit sans conséquence.—Comme elle est bien, votre chère fille, Monsieur Phlipon! mais savez-vous que mon fils en est enchanté? Dites moi donc, mademoiselle, ne voulez-vous point vous marier?—D'autres y ont déja songé pour moi, madame, mais je n'ai pas encore trouvé de raisons de me déterminer.—Vous êtes difficile, je le crois!

 N'au-

dames de charité, des marguilliers et des bourgeois. Ces points de vue du monde, que je saisissois à la dérobée, me dégoûtoient de lui, m'attachoient toujours plus à ma façon d'être. Monsieur de Boismorel ne perdoit point une occasion d'entretenir une liaison sur laquelle, peut-être, il établissoit quelque projet; il avoit soin de disposer les choses de manière que nous nous trouvassions en partie quarrée, les deux pères et les deux enfans. Ce fut ainsi qu'il me fit assister à la séance publique de l'académie Française de la Saint-Louis suivante. Ces séances étoient alors le rendez-vous de la belle compagnie, et elles présentoient tous les contrastes que nos mœurs et nos folies ne pouvoient manquer de produire. Le matin du jour de Saint-Louis, on célébroit, dans la chapelle de l'académie, une messe que chantoient les acteurs de l'Opéra, à la suite de laquelle, un orateur du beau monde prononçoit le panégyrique du saint-Roi. L'abbé de Besplas remplit cette fonction; je l'écoutai avec grand plaisir, malgré la trivialité d'un sujet aussi rebattu; il avoit semé son discours de traits hardis de philosophie, et de satyres indirectes du gouvernement, qu'il fut obligé de retrancher quand il livra le discours à l'impression.

Monsieur de Boismorel, qui avoit des relations avec lui, espéra vainement d'obtenir une copie fidelle dont il m'auroit fait part; l'abbé de Bes-

plas,

plas, attaché à la cour comme aumônier de *Monsieur*, fut trop heureux d'acheter le pardon de sa hardiesse, par le sacrifice absolu des traits qu'elle lui avoit dictés. Le soir, la séance de l'académie ouvroit la carrière aux beaux esprits les premiers en titre du royaume, aux grands seigneurs qui aimoient à mettre leurs noms sur leur liste, à se montrer dans le fauteuil aux yeux du public; enfin, aux amateurs qui venoient écouter les uns, voir les autres, se montrer à tous, et aux jolies femmes qui étoient sûres de s'en faire remarquer.

J'observai d'Alembert, dont le nom, les *mélanges* et les *discours encyclopédiques* excitoient ma curiosité; sa petite figure et sa voix grêle me firent penser que les écrits d'un philosophe étoient meilleurs à connoître que son masque. L'abbé de Lille confirma la remarque pour les gens de lettres; il lut, d'une voix maussade, des vers charmans. L'éloge de *Catinat*, par la Harpe, étoit l'objet du prix et méritoit bien de le remporter.

Aussi simple à l'académie qu'à l'église, et que je le suis demeurée depuis au spectacle, je ne me mêlois point aux bruyans applaudissemens donnés avec transport aux belles choses, et souvent avec vanité à celles que chacun veut avoir le mérite d'avoir remarquées; j'étois extrêmement attentive, j'écoutois sans m'occuper des regardans; et lorsque j'étois touchée, je pleurois, sans sa-

voir si cela même paroîtroit singulier à quelqu'un. J'eus lieu de m'appercevoir que c'étoit une nouveauté; car au sortir de la séance, monsieur de Boismorel me donnant la main, je vis des hommes qui me montroient les uns aux autres avec un sourire que je n'étois point assez vaine pour croire admiratif, mais qui n'étoit pas désobligeant, et j'entendis parler de ma sensibilité. J'éprouvai je ne sais quel mêlange de surprise et d'une douce confusion; je fus bien aise d'échapper enfin à la foule et à leurs regards.

L'éloge de Catinat inspira à monsieur de Boismorel l'idée d'un pèlerinage intéressant; il me proposa d'aller visiter Saint-Gratien, où ce grand homme à fini ses jours dans la retraite, loin de la cour et des honneurs; c'étoit une promenade philosophique entièrement de mon goût. Monsieur de Boismorel vint, avec son fils, un jour de Saint-Michel, prendre mon père et moi; nous nous rendîmes dans la vallée de Montmorency, sur les bords de l'étang qui l'embellit; nous gagnâmes Saint-Gratien, et nous reposâmes à l'ombre des arbres que Catinat avoit plantés de sa main; après un dîner frugal, nous passâmes le reste du jour dans le parc délicieux de Montmorency, nous vîmes la petite maison qu'avoit habitée Jean Jacques, et nous jouîmes de tout l'agrément d'une belle campagne, quand on est plusieurs à la contempler du même œil. Dans l'un de ces

mo-

momens de repos où l'on considére en silence la majesté de la nature, monsieur de Boismorel tira de sa poche un manuscrit de sa main ; il nous lut un morceau qu'il avoit extrait, et qui étoit alors peu connu ; c'est ce trait de Montesquieu, trouvé à Marseille par le jeune homme dont il avoit délivré le père, et se dérobant aux actions de graces de ceux qu il avoit obligés.

Pénétrée de la générosité de Montesquieu, je n'admirai pas exclusivement son obstination à nier qu'il fût le libérateur chéri de cette famille transportée ; l'homme généreux ne cherche jamais la reconnoissance : mais s'il est beau de se dérober à ses témoignages, il est grand d'en recevoir l'expression : je crois même que c'est un nouveau service à rendre aux gens très-sensibles que l'on a obligés, car c'est pour eux une manière de s'acquitter.

Il ne faut pourtant pas croire que je fusse parfaitement à l'aise de la réunion de mon père et de M. de Boismorel ; il n'y avoit point entr'eux de parité personnelle, et cela me faisoit souffrir : son fils me regardoit beaucoup, et ne me plaisoit point ; je lui trouvois l'air de la curiosité plutôt que celui de l'intérêt ; d'ailleurs, trois ou quatre années de moins que moi le mettoient à une distance considérable. Son père le reconnut bien, et j'appris dans la suite qu'il avoit dit une fois au mien, en lui serrant la main : ah ! si mon enfant

étoit

étoit digne du vôtre, je pourrois paroître singulier, mais je m'estimerois trop heureux!—Je ne me doutois de rien de semblable; je ne calculois même point les différences; je les sentois, et elles m'empêchoient de rien imaginer. Je trouvois dans les procédés de M. de Boismorel ceux d'un homme sage et sensible, qui honoroit mon sexe, estimoit ma personne, et protégeoit mon goût, pour ainsi dire. Sa correspondance lui ressembloit; elle avoit le caractère d'une gravité douce, elle portoit le cachet d'un esprit au-dessus des préjugés, et d'une amitié respectueuse. Je devins, par lui, au courant de ce qu'on appeloit les nouveautés dans le monde savant et littéraire. Je le voyois rarement; mais j'avois de ses nouvelles toutes les semaines; et pour éviter les fréquens messages de ses domestiques près de moi, comme les grandes courses d'un commissionnaire que j'aurois envoyé à Bercy, il faisoit déposer les livres qui m'étoient destinés chez le portier de sa sœur, madame de Faviéres, où je les envoyois prendre. M. de Boismorel, qui aimoit beaucoup les lettres, et qui, par effet de prévention, s'imaginoit que je devois être employée dans leur empire, ou peut-être aussi pour m'éprouver, m'invitoit à choisir un genre et à travailler: je regardai cela d'abord comme un compliment; mais en revenant à la charge, il me donna lieu de lui développer mes principes à ce sujet, mon éloignement très-raisonné de me

mettre

mettre jamais en ſcène d'aucune manière, et mon amour très-déſintéreſſé pour l'étude que je voulois faire ſervir à mon bonheur, ſans l'intervention d'aucune eſpèce de gloire qui ne me paroiſſoit propre qu'à la troubler. Après lui avoir ſérieuſement exposé ma doctrine, je mêlai à mes raiſonnemens des vers qui venoient au bout de ma plume, et dont les idées étoient meilleures que l'expreſſion; je me ſouviens qu'en parlant des *dieux*, et de la diſpenſation qu'ils faiſoient des biens et des devoirs, je diſois:

Aux hommes ouvrant la carrière
Des grands et des nobles talents,
Ils n'ont mis aucune barrière
A leurs plus ſublimes élans.
De mon ſexe foible et ſenſible,
Ils ne veulent que des vertus;
Nous pouvons imiter Titus,
Mais dans un ſentier moins pénible.
Jouiſſez du bien d'être admis
A toutes ces ſortes de gloire;
Pour nous le temple de mémoire
Eſt dans le cœur de nos amis.

M. de Boiſmorel me repondoit quelquefois dans la même langue; ſes vers ne valoient guère mieux que les miens, mais nous n'y mettions pas plus d'importance l'un que l'autre. Un jour il vint me confier qu'il déſiroit employer à l'égard de ſon fils, dont l'application ſe rallentiſſoit beaucoup, un moyen de la ranimer.

Ce

Ce jeune homme étoit lié tout naturellement avec son contemporain et son cousin-germain de Favières, conseiller au parlement à vingt et un ans, étourdi comme on l'est à cet âge, avec toute la confiance d'un magistrat qui s'estime par sa robe, sans connoître ses obligations, avec la liberté, peut-être même les travers naissans, d'un riche et unique héritier.

La comédie Italienne ou l'opéra occupoient les deux cousins bien plus que *Cujas* et *Bartole* pour l'un, et les mathématiques qu'avoit commencé l'autre.—Il faut, me dit M. de Boismorel, que vous fassiez à mon fils une mercuriale sage et pénétrante, comme vous saurez la puiser dans votre ame, qui excite son amour propre et réveille de généreuses résolutions.—Moi! monsieur! moi? (je ne pouvois en croire mes oreilles) et de quel air, je vous prie, pourrais-je, moi, prêcher M. votre fils?—Vous prendrez la tournure qu'il vous plaira; vous ne paroîtrez point; nous ferons venir cela comme une lettre de quelqu'un qui le voit de prés, qui connoît ses déportemens, qui s'intéresse à lui, et qui l'avertit du danger je saurai faire remettre la lettre dans un moment où elle puisse avoir tout son effet; il faut seulement qu'il ne m'y reconnoisse pas; je lui ferai savoir à quel médecin il aura obligation quand il en sera temps.—Oh! il ne faudroit jamais me nommer!—mais vous avez des

amis

amis qui feroient cela mieux que moi.—Je crois tout le contraire, et je vous demande cette grace.—Eh-bien ! je renonce à l'amour-propre pour vous prouver le défir de vous obliger : je ferai un projet dont vous me direz votre avis, et que vous corrigerez.

Le foir même je fis une lettre affez piquante, un peu ironique, telle que je la jugeois convenable pour chatouiller l'amour propre, encourager la raifon d'un jeune homme qu'il faut entretenir de fon bonheur, quand on veut le rappeler à des habitudes férieufes. M. de Boifmorel fut enchanté, et me pria de la faire parvenir fans y rien changer. Je l'envoyai à Sophie pour qu'elle la mît à la pofte à Amiens, et j'attendis avec affez de curiofité de favoir ce qu'auroit fait ma prédication.

M. de Boifmorel m'écrivit bientôt pour me donner des détails qui m'intérefsèrent infiniment; il avoit réuni beaucoup de circonftances qui rendirent la chofe plus frappante : le jeune homme fut touché : il imagina que le célèbre *Duclos* étoit l'auteur de la remonftrance, et il alla pour le remercier ; trompé dans fa conjecture, il s'adreffe à un autre ami de fon père, et ne devina pas mieux ; mais enfin l'étude reprit quelqu'empire.

Il n'y avoit pas très-long-temps que ceci s'étoit paffé, lorfque M. de Boifmorel allant avec fon

fils,

fils, par un jour de chaleur, de Bercy à Vincennes, où il me savoit chez mon oncle, et m'apportoit les géorgiques traduites par l'abbé Delille, reçut un coup de soleil. Il le traita légèrement ; les maux de tête se firent sentir, la fièvre survint, puis le coma ; il mourut dans la force de l'âge après quelques jours de maladie. Il n'y avoit guère plus de dix-huit mois que nous étions en correspondance ; je l'ai pleuré plus amèrement, je crois, que n'a fait son fils même, et je ne me le rappele jamais sans éprouver ce douloureux regret, ce sentiment de vénération et de tendresse qui accompagne la mémoire d'un homme juste.

Lorsque mon chagrin fut un peu adouci, je le célébrai dans une romance que personne n'a jamais vue, que je chantai sur ma guitare, et que j'ai depuis oubliée et perdue. Je n'ai plus entendu parler de sa famille ; seulement mon père étant allé faire une visite de circonstance, le jeune de Boismorel, qu'on appeloit Roberge, lui dit d'un ton fort dégagé, qu'il avoit trouvé et jetté dans un coin pour les lui rendre, s'il le souhaitoit, mes lettres à son père, parmi lesquelles il avoit reconnu l'original d'une certaine épître qui lui étoit parvenue. Mon père savoit fort bien ce qui s'étoit passé ; il répondit peu de choses, trouva que le jeune homme paroissoit piqué : d'où je conclus qu'il étoit un sot, et ne

m'en

m'en embarraſſai guère; je ne ſais ſi j'ai bien deviné.

A quelque temps de-là, madame de Favieres vint chez mon père pour le charger de quelqu'acquiſition de bijoux ou d'objets de ſon art; j'étois dans ma petite cellule, je l'entendis dans la pièce voiſine:—Vous avez, monſieur Phlipon, une fille charmante; mon frère ma dit que c'étoit une des femmes d'eſprit qu'il connût, qui en eût davantage; prenez bien garde au moins qu'elle ne donne dans le bel eſprit, ce feroit déteſtable: ne friſe-t-elle pas un peu le pédantiſme? C'eſt à craindre; je crois en avoir entendu dire quelque choſe. Elle eſt bien de figure; fort bonne à voir:—Voila, me diſ-je dans mon coin, une impertinente madame qui reſſemble bien à ſa mère: dieu me préſerve de voir ſon viſage et de lui montrer le mien!

Mon père, qui ſavoit fort bien que je devois entendre, s'abſtint de m'appeler, puiſque je ne paroiſſois pas, et je n'ai jamais entendu la voix de madame de Favières que ce jour-là.

Je n'ai encore dit qu'un mot de mon excellente couſine Trude. C'étoit une de ces ames que le ciel forma dans ſa bonté pour l'honneur de l'eſpèce humaine, et la conſolation des malheureux: généreuſe par inſtinct, aimable ſans culture, je ne lui ai connu de défaut que l'excès même de la délicateſſe et l'amour-propre de la

vertu.

vertu. Elle auroit cru manquer à ſes devoirs, ſi elle eût agi de manière que quelqu'un pût douter qu'elle les eût remplis. C'étoit le moyen de demeurer complétement victime du plus extravagant mari. Trude étoit une eſpèce de ruſtre, auſſi fou dans ſes idées, qu'emporté dans ſon charactère, et groſſier dans ces procédés; il faiſoit le commerce de la miroiterie, comme tous les Trude de père en fils, depuis quelques générations; et c'étoit lui que j'avois l'honneur d'avoir pour couſin du côté de ma mère. Actif par tempéramment, laborieux par boutades, ſoutenu par les ſoins et l'intelligence d'une femme douce et ſage, il faiſoit une aſſez bonne maiſon, et devoit au mérite de ſon épouſe d'être bien accueilli dans ſa propre famille, qui l'auroit rejetté s'il eût été ſeul.

Ma mère aimoit beaucoup ſa petite couſine qui la révéroit ſingulièrement, et s'attacha vivement à moi.

Elle me le prouva, comme on a vu, à la mort de ma mère; occupée dans le jour de ſa maiſon, de ſon mari, elle vouloit être ma garde de nuit; elle venoit de loin pour en faire les fonctions, et les remplit conſtamment tant que je fus en danger. Cette circonſtance dut nous lier davantage, et nous nous vîmes ſouvent. Son mari prit la fantaſie de venir plus ſouvent encore et ſans ſa femme; je le tolérai d'abord à cauſe d'elle,

malgré mon ennui ; il me devint insupportable, et j'usai de tous les ménagemens nécessaires avec une mauvaise tête, pour lui faire sentir que le titre de parent et de mari de ma bonne amie, ne suffisoit point pour autoriser ses fréquentes visites, qui ne pouvoient plus être motivées par l'état de souffrance et de maladie, suite de mon chagrin.

Mon cher cousin vint un peu moins souvent ; mais il s'établissoit en visite pour trois ou quatre heures, quoique je pusse faire, même écrire, en lui disant que j'étois pressée ; lorsque je l'invitois décidément à se retirer, comme il fallut enfin le lui dire nettement, il étoit chez lui de si mauvaise humeur et faisoit un tel train à sa femme, qu'elle me prioit d'avoir patience pour sa tranquillité. C'étoit sur-tout les dimanches et fètes que j'avois à soutenir cette corvée ; quand il faisoit beau, j'échappois et donnois rendez-vous à sa femme chez mes vieux parens ; car la recevoir chez moi avec lui pour un peu de temps, ce n'étoit pas la voir, mais être témoin des scènes que son bourru de mari ne manquoit pas de lui faire. Dans l'hiver, je pris un autre parti ; aussi-tôt après le dîner, je donnois la clef des champs à ma bonne qui m'enfermoit à double tour et à triple barrière ; je demeurois parfaitement seule et tranquille jusqu'a huit heures du soir. Trude étoit venu, n'avoit trouvé personne qui lui répondît, étoit revenu, et s'étoit quelquefois promené deux

heures aux environs de la maifon, à la pluie ou à la neige, pour attendre le moment d'entrer. Me faire céler, lorfque j'y étois véritablement avec quelqu'un, étoit à peu-près impoffible ; refufer abfolument ma porte, en déterminant mon père à rompre avec le perfonnage (ce qui eût été difficile, parce qu'il n'avoit point d'enfant, et que mon père trouvoit bon de le ménager), c'étoit en revenir à l'extrémité que craignoit fa femme, renoncer à notre liaifon, et l'expofer à de nouvelles difgraces.

Je ne connois rien de pire que d'avoir à faire à un fou ; il n'eft point de moyen avec lui, que de le lier, tout le refte eft inutile. Ce mauffade coufin étoit pour moi un vrai fléau ; et la plus grande preuve de ceque vaut fa femme, c'eft que j'aie pu m'empêcher de le jeter par les fenêtres ; mais il feroit revenu par le grenier. Cependant il faut être jufte ; Trude n'étoit point fans une forte d'honnêteté ; plus fou que bête, on eût dit qu'il favoit jufqu'à quel point il pouvoit extravaguer impunément, jamais fon groffier langage ne fut indécent ; et s'il manquoit éternellement aux procédés, à la raifon, jamais il n'offenfa la modeftie ou la pudeur. Lorfque fa femme venoit à la promenade avec moi, il nous épioit ; et fi nous étions abordées ou faluées d'un homme quelconque, il devenoit inquiet et furieux jufqu'à ce qu'il fe fût affuré de qui ce pouvoit

être.

être. On croit peut-être qu'il étoit jaloux envers sa femme, c'étoit vrai jusqu'à certain point ; mais il l'étoit à mon sujet bien davantage. Malgré les bizarreries de sa situation, la douceur de madame Trude étoit accompagnée de gaieté : elle pleuroit un jour, et réunissoit ses amis le lendemain ; elle donnoit à manger de loin en loin, et ces repas de famille étoient suivis de danses, une ou deux fois dans l'hiver. Sa cousine étoit toujours l'héroïne de la fête, et son mari en étoit plus aimable durant quelques jours. Je fis connoissance chez elle de deux personnes que je veux citer ; l'une, étoit l'abbé *Bexon*, petit bossu plein d'esprit, grand ami de *François de Neufchateau* et de *Masson de Morvilliers*, auteur d'une histoire de Lorraine, qui n'a pas eu de grands succès, dont Buffon employoit la plume, comme celle de quelques autres, pour préparer des materiaux et des esquisses auxquels il mettoit ensuite sa touche et son coloris. Bexon, appuyé par Buffon son protecteur, et par quelques femmes de qualité dont il avoit connu les parentes à Remiremont, lieu de son origine et d'un chapitre de nobles chanoinesses, devint grand-chantre de la Sainte-Chapelle de Paris. Il prit avec lui sa mère et sa sœur qui fourniroient à un episode, si j'avois le goût d'en faire qui ne tinsse pas nécessairement au sujet.

Le pauvre hère mourut trop tôt pour le bien de ſa grande ſœur aux yeux noirs, quêtant des adorateurs, et aux belles épaules qu'elle aimoit à montrer. Il vint me voir deux fois chez mon père, et fut ſi tranſporté de trouver ſur ma table *Xénophon* en in folio, qu'il vouloit m'embraſſer dans ſon extatique raviſſement. Comme il n'y avoit pas de quoi, à mon avis, je le calmai ſi bien par ma froideur, qu'il ne fit que de l'eſprit ſans tranſports, et je ne le revis plus que chez ma couſine.

L'autre perſonne étoit l'honnête *Gibert*; grave dans ſes mœurs, infiniment doux dans ſes manières, marié jeune à une femme qui avoit eu plus de figure que de douceur; il en avoit un fils unique dont l'éducation l'occupoit chèrement. Employé dans l'adminiſtration des poſtes, il conſacroit quelques inſtans de loiſir à la muſique et à la peinture.

Gibert avoit tous les caractères d'un homme juſte et vrai; il ne les a jamais démentis. Ses torts ſont ceux du jugement; l'amitié chez lui eſt une ſorte de fanatiſme, et l'on eſt tenté de reſpecter ſes erreurs en les plaignant. Gibert étoit lié depuis l'enfance avec un homme pour lequel il profeſſoit autant de vénération que d'attachement; il vantoit ſon mérite dans l'occaſion, et il étoit glorieux d'en être l'ami. Gibert déſira faire ma connoiſſance, ſa femme et lui vinrent

chez mon père; je leur rendis visite; et comme ils n'alloient pas souvent ensemble, il revint seul de loin en loin. Je le reçus toujours avec plaisir et distinction, et nous contractâmes, avec le temps, une véritable liaison d'amitié. Gibert ne tarda pas beaucoup à me parler de son phénix; il sembloit qu'il ne seroit heureux que lorsque son ami et moi pourrions, nous admirer réciproquement; enfin il nous réunit à dîner chez lui. Je vis un homme dont l'excessive simplicité alloit jusqu'à la négligence; parlant peu, ne fixant personne, il eût été difficile à juger sur une entrevue pour quiconque n'auroit jamais entendu faire mention de lui; et j'avoue que, malgre mon goût tout particulier pour le ton modeste, celui de cet homme étoit si humble, que je l'aurois volontiers pris au mot sur son propre compte. Cependant, comme il ne manquoit ni de jugement, ni de quelques connoissances, on lui savoit plus de gré d'en montrer lorsqu'il venoit à les faire entrevoir, et l'on finissoit, comme Gibert, par lui en croire beaucoup plus qu'il n'en avoit effectivement. Sa femme peu signifiante, mais sensible, rappeloit toujours l'*intenti que ora tenebant* de Virgile, quand elle regardoit parler son mari. Ce n'est pourtant pas un être tout-à-fait ordinaire que celui qui sait en imposer ainsi, même à ceux qui le fréquentent, sur la mesure de son mérite effectif; il faut qu'il soit grand en quelque chose,

du moins en diffimulation ; et, fi les circonftances l'intéreffent à la pouffer auffi loin qu'il foit poffible dans les affaires importantes, il peut devenir, de faux fage qui ufurpoit l'eftime, fcélérat aux dépends de fes contemporains. L'hiftoire en fera juger par la fuite. Je vis peu l'ami de Gibert ; il abandonna une place lucrative, et la France même, pour aller s'établir en Suiffe, où le portoient fes goûts champêtres, où l'appeloit la liberté. Laiffons-le partir ; il ne reviendra que trop. C'eft ainfi que j'ai connu *Pache* ; car il faut bien le nommer ; c'eft de lui dont il eft queftion. On verra comment, plus de dix ans après, Gibert l'amena chez moi, le fit connoître à mon mari qui le crut un homme probe par excellence ; l'annonça comme tel dans un inftant où fon fuffrage pouvoit faire une réputation, et devint la caufe de fon entrée au miniftère, où il ne fit que des fottifes, qui lui valurent de paffer à la mairie, ou il n'autorifa que des horreurs.

Madame Trude défira vivement de faire un voyage près d'une parente qui lui étoit chère ; il s'agiffoit d'une abfence de quinze jours ou trois femaines. Son mari trouvoit de l'inconvénient à ce que le *comptoir* fût auffi long-temps fans repréfentation ; au refte, la chofe lui paroiffoit faifable, fi je confentois à venir quelquefois, dans le milieu du jour, occuper cette place.

Ma

Ma coufine fouhaitoit que j'euffe cette complaifance ; me l'exprimer étoit affez me faire juger que je ne pouvois la refufer, et mon amitié pour elle s'y prêta fans héfiter. Je fus donc, fept à huit fois, de midi à fix heures, prendre la place de madame Trude dans fon comptoir ; fon mari, joyeux et fier, fe conduifoit fort bien, vaquoit aux affaires du dehors, et parut fentir tout le mérite de mon procédé. Il étoit dit qu'il devoit fe trouver dans ma vie, qu'en dépit de mon averfion pour le commerce, j'aurois du moins vendu des lunettes et des verres de montre. La fituation n'étoit pas plaifante ; Trude étoit logé rue Montmartre, près de la rue Ticquetone, ou doit être encore fon fucceffeur ; je n'imagine rien d'infernal comme le bruit des voitures éternellement roulantes dans ce lieu-là, entendu d'une boutique toute ouverte ; j'y ferois devenue fourde comme l'eft aujourd'hui ma pauvre coufine. Quittons fon trifte ménage, dont nous verrons le fort, et rappelons mon autre parente.

J'allois chez mademoifelle Defportes une ou deux fois toutes les femaines, le jour où elle réuniffoit conftamment la fociété ; j'aurois des tableaux à faire, fi les originaux en valoient la peine ; mais quand j'aurois dépeint des confeillers au Châtelet, comme le petit *Mopinot*, prétendant à l'efprit avec des épigrammes ; le dévot

de *la Presle*, bon homme, qui n'avoit que le tort d'être bilieux et janséniste; une douairière qui cachoit le goût du plaisir sous une dévotion facile, telle que madame *de Blancfuné*; un vieil et riche célibataire, trop dégoûtant pour être nommé; un brave homme, *raisonnant* et réglé comme un horloge, tel que l'employé *Baudin*; et une foule d'autres individus de différentes nuances, sans plus de valeur; j'aurois perdu mes couleurs et mon temps. J'aimois pourtant à rencontrer le père *Rabbe*, oratorien très fin, respectable par son âge, aimable par la politesse de son esprit; et le docteur *Coste*, médecin provençal, qui s'amusoit à imiter Perrault sans élever un Louvre, et qui disoit du mal du mariage, comme le diable grimace devant un bénitier.

Mademoiselle Desportes avoit hérité de sa mère, de la delicatesse et de la fierté, l'art de faire valoir sa petite fortune dans le commerce sans paroître s'en mêler, et de traiter sur le ton de la confiance et de l'égalité avec les particuliers riches ou titrés qui s'adressoient à elle. Mais comme ce genre est veritablement étranger au commerce qui se soutient par l'active cupidité, elle vit diminuer encore son héritage, et finit par renoncer au commerce, en retranchant beaucoup de sa dépense.

Son

Son caractère, ses mœurs, le ton de décence qui régnoit chez elle, l'attachement qu'elle me témoignoit, avoient fait désirer à ma mère que je la cultivasse ; c'étoit là qu'elle m'envoyoit souvent. Un piquet à écrire faisoit le fond de la société, dont les autres membres causoient et travailloient ; mademoiselle Desportes me plaçoit assez souvent au jeu que je n'aimois point, pour exercer, je crois, ma complaisance ; mais le sécours d'un parthénaire et la permission de rire de mes distractions, en rendoient l'exercice moins pénible.

Il faut bien que je fasse passer sur la scène, à son tour, un vieillard arrivé de Pondichéry, que je vis beaucoup et avec intérêt durant près d'un an. Mon père avoit connu, je ne sais comment, par affaire je crois, et puis avoit reçu à titre d'ami un officier réformé, devenu commis sans place, qui s'appelloit Demontchéry ; c'étoit un homme de trente-six ans, ayant les manières polies, le ton du cœur, ces graces que donne l'usage du monde et peut-être la fleur de la galanterie. Demontchéry cultivoit mon père, mais entroit rarement chez ma mère qui n'auroit pas souffert d'assiduités. Il professoit franchement pour moi respect, estime, etc. et l'ambition de solliciter ma main, si la fortune cessoit de lui être contraire. Elle l'envoya droit aux grandes Indes ; il donna de ses nouvelles, et ne cachoit

 point

point ſes vœux pour des ſuccès qui lui permiſſent de revenir avec avantage. Mais ſimple capitaine de Cipayes, et trop galant homme pour entendre rien à acquérir, il n'étoit pas, je crois, fort avancé lorſqu'il revint après ſept ans d'abſence, et qu'accourrant chez mon père il me vit mariée depuis quinze jours: j'ignore ce qu'il eſt devenu, et ce qu'il m'eût inſpiré ſi j'avois dû penſer à lui. Durant ſon ſéjour à Pondichéry, il fit connoiſſance d'un M. de Sainte-Lette, l'un des membres du conſeil, et le chargea de lettres pour mon père, lorſque le conſeil députa Sainte-Lette à Paris en 1776, pour quelqu'affaire importante.

Saïnte-Lette avoit plus de ſoixante ans; c'étoit un homme que la vivacité de l'eſprit et l'emportement des paſſions avoient égaré dans ſa jeuneſſe, ou il diſſipa ſa fortune à Paris. Il étoit paſſé en Amérique; il y étoit démeuré à la Louiſiane, directeur de la traite avec les ſauvages, durant treize ans; delà, jetté en Aſie, employé dans l'adminiſtration à Pondichéry, il cherchoit à réunir les moyens de vivre un jour, ou de mourir en France avec ſon ami de jeuneſſe, M. de Sévelinges, dont je dirai quelque choſe. Une voix grave et ſolemnelle, diſtinguée par l'accent que donnent l'expérience et le malheur, ſoutenue par l'expreſſion facile d'un eſprit exercé, me frappa dans Sainte-Lette à ſon abord.

De-

Demontchéry lui avoit parlé de moi ; c'étoit probablement ce qui lui inſpiroit le déſir de faire connoiſſance : mon père le reçut bien ; je l'accueillis avec empreſſement, parce qu'il m'intéreſſa bientôt ; ſa ſociété me fût très agréable, il recherchoit la mienne, et durant tout le temps que dura ſon voyage, il ne paſſoit point quatre ou cinq jours ſans me rendre viſite.

Les gens qui ont beaucoup vu, ſont toujours bons à entendre, et ceux qui ont beaucoup ſenti ont toujours vu plus que d'autres, lors même qu'ils auroient moins voyagè que n'avoit fait Sainte-Lette. Il avoit ce genre d'acquis que donne l'expérience bien plus que celui des livres ; moins ſavant que philoſophe, il raiſonnoit d'après le cœur humain, et il avoit conſervé de ſa jeuneſſe le goût de la poéſie légère, dans laquelle il avoit écrit de jolies choſes. Il me donna pluſieurs de ſes morceaux ; je lui communiquai quelques unes de mes rêveries ; et il me répéta pluſieurs fois d'un ton prophétique, c'eſt-à-dire perſuadé —Mademoiſelle, vous avez beau vous en défendre ; vous finirez par faire un ouvrage !—Ce ſera donc ſous le nom d'autrui, lui répliquois-je, car je me mangerois les doigts avant de me faire auteur.

Sainte-Lette rencontra chez mon père une perſonne dont j'avois fait connoiſſance depuis quelques mois, et qui devoit puiſſamment influer

ſur

ſur le ſort de ma vie, quoique je ne le préviſſe guère alors. J'ai déja dit que Sophie, plus diſtraite que moi par les habitudes de la ſociété, étoit loin d'y trouver de l'avantage; elle m'avoit parlé quelquefois d'un homme de mérite, fixé à Amiens par ſa place, et qui alloit ſouvent chez ſa mère lorſqu'il demeuroit à ſa réſidence; ce qui n'étoit pourtant pas très-commun, parce qu'il venoit à Paris tous les hivers, et faiſoit ſouvent dans l'été de plus longs voyages. Elle me l'avoit cité, parce que, dans la foule inſignifiante dont elle étoit environnée, elle diſtinguoit avec plaiſir un individu dont la converſation inſtructive lui paroiſſoit toujours nouvelle, dont les manières auſtères, mais ſimples, inſpiroient de la confiance, et qui, ſans être aimé de tout le monde, parce que ſa ſévérité, par fois cauſtique, déplaiſoit à beaucoup de gens, ètoit généralement conſidéré. Sophie lui avoit auſſi parlé de ſa bonne amie; d'ailleurs il n'étoit bruit dans ſa famille que de l'intimité, de la conſtance d'une liaiſon de couvent, qui prenoit avec les années certain caractère reſpectable; enfin il avoit vu mon portrait que madame Cannet avoit mis chez elle en évidence —Pourquoi donc, diſoit-il ſouvent, ne me faites-vous pas connoître cette bonne amie? je vais à Paris tous les ans; n'aurai je point une lettre pour elle?—Il obtint cette commiſſion déſirée au mois

de

de Décembre 1775;—j'étois encore en deuil de ma mère, et dans cette douce mélancolie qui ſuccède aux violens chagrins. Quinconque ſe préſentoit de la part de Sophie ne pouvoit manquer d'être bien reçu.—Cette lettre te ſera remiſe, m'écrivoit ma bonne amie, par le philoſophe dont je t'ai fait quelquefois mention, *M. Roland de la Platière*, homme éclairé, de mœurs pures, à qui l'on ne peut reprocher que ſa grande admiration pour les anciens aux dépens des modernes qu'il dépriſe, et le foible de trop aimer à parler de lui.—Ce portrait eſt moins qu'une ébauche; mais le trait ſe trouvoit juſte et bien ſaiſi. Je vis un homme de quarante et quelques années, haut de ſtature, négligé dans ſon attitude, avec cette eſpèce de roideur que donne l'habitude du cabinet; mais ſes manières étoient ſimples et faciles, et ſans avoir le fleuri du monde, elles allioient la politeſſe de l'homme bien né, à la gravité du philoſophe. De la maigreur, le teint accidentellement jaune, le front déja peu garni de cheveux et trés-découvert, n'altéroient point des traits réguliers, mais les rendoient plus reſpectables que ſéduiſans. Au reſte, un ſourire extrêmement fin et une vive expreſſion développoient ſa phyſionomie, et la faiſoient ſortir comme une figure toute nouvelle, quand il s'animoit dans le récit, ou à l'idée de quelque choſe qui lui fût agréable. Sa voix

ètoit

étoit mâle, ſon parler bref, comme celui d'un homme qui n'auroit pas la reſpiration très longue ; ſon diſcours plein de choſes, parce que ſa tête étoit remplie d'idées, occupoit l'eſprit plus qu'il ne flattoit l'oreille ; ſa diction étoit quelquefois piquante, mais revêche et ſans harmonie. C'eſt un agrément rare et bien puiſſant, je crois, ſur les ſens, que le charme de la voix ; il ne tient pas ſeulement à la qualité du ſon, il réſulte encore de cette délicateſſe de ſentimens qui varie les expreſſions et modifie l'accent.

On m'interrompt, pour m'apprendre que je ſuis compriſe dans l'acte d'accuſation de Briſſot, avec tant d'autres députés qu'on vient d'arrêter nouvellement. Les tyrans ſont aux abois ; ils croient combler le précipice ouvert devant eux en y précipitant les honnêtes gens ; mais ils tomberont après. Je ne crains point d'aller à l'échafaud en ſi bonne compagnie ; il y a honte de vivre au milieu des ſcélérats.

Je vais expédier ce cahier, quitte à ſuivre ſur un autre, ſi l'on m'en laiſſe la faculté.

Vendredi 4 Octobre, anniverſaire de ma fille qui a aujourd'hui douze ans.

Cette beauté de l'organe de la voix, très différente de ſa force, n'eſt pas plus commune dans les orateurs qui font profeſſion de l'exercer, que dans la foule qui compoſe les ſociétés. Je l'ai

cherchée dans nos trois aſſemblées nationales, je ne l'ai trouvée parfaite chez perſonne ; Mirabeau lui-même, avec la magie impoſante d'un noble débit, n'avoit pas un timbre flatteur, ni la prononciation la plus agréable. Les Clermonts en approchaient davantage.—Où donc étoit votre modèle, pourroit me demander quelqu'un ? Je répondrois comme ce peintre à qui l'on demandoit où il prenoit cet air charmant qu'il donnoit aux têtes crées par ſon pinceau ?—Là-dedans, diſoit-il, en mettant le doigt ſur ſon front ; je porterois le mien à mes oreilles. J'ai peu fréquenté le ſpectacle ; mais j'ai cru m'appercevoir que ce mérite y étoit également difficile à trouver. *Larive*, le ſeul peut-être à citer, laiſſoit encore quelque choſe à déſirer. Lorſqu'à l'ouverture de mon adoleſcence j'éprouvois cette ſorte d'agitation que donne le déſir de plaire aux jeunes perſonnes du ſexe, j'étois émue au ſon de ma propre voix, j'avois beſoin de la modifier pour me plaire à moi-même. Je conçois que l'exquiſe ſenſibilité des Grecs leur fit attacher beaucoup de prix à toutes les parties de l'art de la parole ; je comprends auſſi que le *ſanſculotiſme* faſſe dédaigner ces graces et nous conduiſe à une groſſièreté féroce, toute auſſi éloignée de la préciſion des Spartiates dans leur langage plein de ſens, que de l'éloquence des Atheniens aimables.

Mais

Mais nous avons laiſſé jadis *la Blancherie* à Orléans ou ailleurs ; il faut couler à fond ce perſonnage.

De retour peu après la mort de ma mère, il apprit cet événement en venant pour la voir, et il manifeſta une ſurpriſe, une douleur, qui me touchèrent et me plurent. Il revint me faire des viſites ; je le voyois avec intérêt. Mon père, qui, dans ces commencemens, s'impoſoit la loi de reſter près de moi lorſqu'il y venoit quelqu'un, trouva que l'emploi de duègne n'étoit pas amuſant, et qu'il feroit plus commode pour lui, d'interdire tout abord à quiconque n'auroit pas la gravité d'âge néceſſaire à ſes yeux pour diſpenſer de ſa préſence, et me laiſſer à ma bonne, à moi-même. Il m'annonça qu'il comptoit prier la Blancherie de ne plus revenir ; je ne répliquai pas le plus petit mot, quoique j'en reſſentiſſe quelque chagrin ; je m'occupai de celui que je ſuppoſois qu'il éprouveroit à cette défenſe ; je pris la réſolution de la lui adoucir, en lui faiſant moi-même cette injonction, car la tournure de mon père me faiſoit craindre qu'il ne la rendît déſobligeante. Il faut être vrai ; la Blancherie m'intéreſſoit, et j'imaginai que je pourrois bien l'aimer ; la tête ſeule travailloit, je crois, mais elle étoit en chemin. J'écrivis donc une belle lettre qui donnoit à la Blancherie ſon congé, qui lui ôtoit tout eſpoir de me répondre,

dre, mais qui ne devoit pas détruire celui d'avoir plus s'il s'en étoit flatté.

Cette glace rompue donna cours à des idées mélancoliques et douces, dont mon bonheur n'étoit pas autrement troublé. Sophie vint à Paris; elle y fit quelque séjour avec sa mère et sa sœur Henriette, qui, se trouvant alors à notre niveau, par les années que nous avions gagnées, et le calme qu'elle avoit acquis, devint aussi ma bonne amie. Les agrèmens de sa vive imagination jettoient par tout des étincelles et animoient les liaisons dont elle faisoit partie.

J'allois souvent au Luxembourg, avec les amies et mademoiselle d'Hangard; j'y rencontrai la Blancherie: il me saluoit respectueusement, et je rendois le salut avec quelqu'émotion.—Tu connois donc ce Monsieur, me dit un jour mademoiselle d'Hangard qui avoit d'abord pris son salut pour elle?—Oui; et toi-même?—Oh! certainement; mais je ne lui ai jamais parlé. Je vois mesdemoiselles Bordenave* dont il a demandé la cadette en marriage. Y a-t-il longtemps?—Un an, six mois, dix-huit peut-être; il avoit trouvé moyen de s'introduire dans la maison; il y alloit de temps en temps, définitivement il a fait sa déclaration: ces demoiselles

* Leur père étoit un chirurgien très-connu, membre de l'Académie ds sciences.

ſont riches, la cadette eſt jolie ; lui n'a pas le ſol, et il cherche une héritière ; car il a fait ſemblable demande d'une autre perſonne de leur connoiſſance, à ce qu'elles ont appris : on l'a éconduit ; nous l'appelons l'amoureux des onze mille vierges. D'où le connois tu ?—De l'avoir vu ſouvent au concert de madame l'Epine—Et je me mordis les lèvres, en gardant le reſte, bien piquée d'avoir cru que j'étois aimée d'un homme qui, ſans doute, n'avoit demandé ma main que parce que j'étois fille unique ; piquée bien plus encore de lui avoir fait une belle lettre qu'il ne méritoit point. Matière à méditation pour exercer ma prudence une autre fois !

Quelques mois s'étoient écoulés, lorſqu'un jour un petit ſavoyard vint dire à ma bonne que quelqu'un demandoit à lui parler, je ne ſais où : elle ſort, rentre, et me dit que M. la Blancherie l'avoit chargée de me ſupplier de le recevoir. C'étoit un dimanche ; j'attendois de mes parens : oui, lui répliquai-je, qu'il vienne, mais à l'inſtant ; puiſqu'il vous attend près de la maiſon, allez le trouver, et le faites entrer. La Blancherie arrive : j'étois au coin de mon feu.—Je n'oſois, mademoiſelle, me préſenter chez vous, depuis la défenſe que vous m'en aviez faite ; je déſirois extrêmement de vous entretenir, et je ne puis vous exprimer ce que m'a fait éprouver la lettre chère et cruelle que vous m'adreſſâtes alors. Ma ſituation

ſituation a varié depuis cette epoque; j'ai maintenant des projets auxquels vous pourriez n'être pas étrangère.—Il me développa auſſitôt l'idée d'un ouvrage de critique et de morale par *lettres*, dans le genre du *ſpéculateur*, m'invitant à traiter ainſi quelque ſujet. Je le laiſſai parler ſans l'interrompre j'attendois même encore, après qu'il eut fait une petite pauſe, pour qu'il achevât de défiler ſon chapelet. Quand il eut tout dit, je m'exprimai à mon tour, et je lui obſervai, avec calme et politeſſe, que j'avois pris le ſoin de l'avertir moi-même de diſcontinuer ſes viſites, parce que les ſentimens qu'il avoit déclarés à mon père à mon ſujet, me faiſant ſuppoſer qu'il mettoit de l'intérêt à les continuer, j'avois voulu lui marquer ma reconnoiſſance pour cette attention; qu'à mon âge, la vivacité de l'imagination ſe mêloit de preſque toutes les affaires, et en changeoient quelquefois la face; mais que l'erreur n'étoit pas un crime, et que j'étois revenue de la mienne de trop bonne grace, pour qu'elle dût l'occuper; que j'admirois ſes projets littéraires, ſans vouloir y prendre part d'aucune manière, non plus qu'à ceux de perſonne; que je me bornois à des vœux pour les ſuccès de tous les auteurs du monde: ainſi que pour les ſiens, dans tous les genres: que c'étoit pour le lui dire que j'avois conſenti à le recevoir, afin qu'il ſe diſpenſât de toute tentative

ſemblable par la ſuite ; d'après quoi je le priois de terminer là ſa viſite.—La ſurpriſe, la douleur, l'agitation, tout ce qui convient en pareil cas alloit être déployé ; je l'arrêtai en diſant à la Blancherie que j ignorois ſi meſdemoiſelles Bordenave et d'autres, auxquelles il s'étoit adreſſé à-peu-près dans le même temps s'étoient exprimées à ſon égard avec une égale franchiſe, mais que la mienne étoit ſans bornes, et que les réſolutions qu'elle peignoit n'admettoient point d'explication.—Je me levai au même inſtant ; je fis la révérence, et ce geſte de la main qui indique la porte à ceux qu'on veut voir partir. Le couſin Trude arrivoit ; jamais je ne vis ſon rude viſage avec plus de plaiſir : la Blancherie fila ſa retraite en ſilence ; je ne l'ai plus revu : mais qui n'a pas entendu parler, depuis ce temps-là, de l'*agent général de la correſpondance pour les ſciences et les arts ?*

Celui-ci hors de ſcène, retournons à Sainte-Lette et Roland.

Nous étions arrivés à la fin de l'été 1776 ; j'avois vu pluſieurs fois, depuis huit ou neuf mois, M. Roland : ſes viſites n'étoient pas fréquentes ; mais il les faiſoit longues, comme les gens qui n'allant pas pour ſe montrer à tel lieu, mais parce qu'ils ſe plaiſent à y être, s'y arrêtent autant qu'ils le peuvent. Sa converſation, inſtructive et franche ne m'ennuyoit jamais, et

il

il aimoit à se voir écouter avec intérêt; chose que je sais fort bien faire, même avec ceux qui sont moins instruits que lui, et qui m'a valu peut-être encore plus d'amis que l'avantage de m'énoncer moi-même avec quelque facilité. Je l'avois connu à son retour d'Allemagne; maintenant il se disposoit à faire le voyage d'Italie; et dans les dispositions d'ordre, dont ne manquent guère de s'occuper les gens sensés à la veille d'une longue absence, il m'avoit choisie pour la dépositaire de ses manuscrits, desquels je demeurois maîtresse, s'il lui arrivoit malheur. Je fus sincérement touchée de cette marque d'estime toute particulière, et je la reçus avec actions de graces. Le jour de son départ, il dîna chez mon père avec Sainte-Lette; en me quittant, il me demanda la permission de m'embrasser; et, je ne sais comment, mais cette politesse ne s'accorde jamais sans rougeur pour une jeune personne, lors même que son imagination est calme. —Vous êtes heureux de partir, lui dit Sainte-Lette, de sa voix grave et solemnelle; mais dépêchez-vous de revenir, pour en demander autant!

Durant le séjour de Sainte-Lette en France, son ami de *Sévelinge* devint veuf; il alla le trouver à Soissons, sa résidence, pour partager sa douleur, et l'amena à Paris, pour l'en distraire. Ils vinrent me voir ensemble. Sévelinge

étoit un homme de cinquante-deux ans, gentilhomme peu fortuné; il remplissoit en province une place de finance, et cultivoit les lettres en philosophe qui connoît leurs douceurs. Ayant fait ainsi sa connoissance, je demeurai en relation avec lui au départ de Sainte-Lette, qui trouvoit, disoit-il, quelque plaisir, en quittant la France, à penser que son ami n'y perdroit pas l'avantage de correspondre avec moi; il me demanda même la permission de lui transmettre, pour m'être rendue un peu plus tard, quelques manuscrits que j'ai dit que je lui avois communiqués. Cet intéressant vieillard s'embarqua peut-être pour la cinq ou sixième fois de sa vie. Un ulcère à la tête, dont il s'étoit déjà ressenti, s'ouvrit lorsqu'il étoit en mer: il arriva malade à Pondichéry, où il mourut six-semaines après son retour. Nous apprîmes sa mort par *Demontchéry*. Sévelinges le regretta vivement; il m'écrivoit de temps en temps; et ses lettres, aussi bien peintes qu'agréablement dictées, me faisoient grand plaisir; elles portoient un caractère de philosophie douce et d'une sensibilité mélancolique pour lesquelles j'ai toujours eu beaucoup de penchant. J'ai remarqué à ce sujet que Diderot avoit dit, avec assez de justesse, qu'un grand goût suppose un grand sens, des organes délicats et un tempéramment un peu mélancolique.

Mon

Mon père, dont les dispositions heureuses s'altéroient insensiblement, trouva qu'il étoit assez inutile de faire de l'esprit qui coûtoit des ports de lettres: je comptai mon chagrin au petit oncle qui m'autorisa à lui faire adresser les lettres de Sevelinges, qu'il avoit vu à la maison. Mes manuscrits me revinrent, avec quelques observations critiques dont je fus très-glorieuse; car je n'imaginois pas que mes *œuvres* valussent l'examen; c'étoient, à mes propres yeux, des rêveries assez sages, mais communes, sur des choses qui me sembloient que chacun devoit savoir; je ne pensois pas qu'elles eussent d autre mérite que l'originalité d'avoir été faites par une jeune fille. J ai conservé long-temps la plus entière bonhomie sur mon propre compte; il a fallu le train de la révolution, le mouvement des affaires, la variété de mes situations, la fréquence des comparaisons dans une grande foule et parmi les gens estimés par leur mérite, pour me faire appercevoir que le gradin où je me trouvois n'étoit pas fort surchargé de monde. Au reste, et je me dépêche de l'observer, cela m'a prouvé bien plus la pauvreté de l'espèce dans mon pays, qu inspirè une haute idée de moi-même. Ce n'est pas l'esprit qui manque, il court les rues; c'est la justesse du jugement et la force du caractère. Sans ces deux qualités, cependant, je ne reconnois point ce qu'on peut appeler un

homme. En vérité, Diogéne avoit bien raiſon de prendre une lanterne! Mais une révolution peut en tenir lieu; je ne connois pas de toiſe plus exacte ou de meilleure pierre de touche.

L'académie de Beſançon avoit propoſé pour ſujet de prix, la queſtion de ſavoir: *comment l'education des femmes pouvoit contribuer à rendre les hommes meilleurs?* Mon imagination ſe mit en campagne; je pris la plume, et je fis un *diſcours* que j'envoyai *incognito*, et qui, comme l'on peut croire, ne fut pas jugé digne du prix. Il ne s'en trouva point qui remportât cet honneur. Le ſujet fut propoſé de nouveau; je n'ai pas ſu ce qui en étoit réſulté l'année ſuivante; mais je me rappele qu'en voulant traiter cette matière, j'avois ſenti qu'il étoit abſurde de déterminer un mode d'education qui ne tint pas aux mœurs générales, leſquelles dépendoient du gouvernement, et qu'il ne falloit pas prétendre réformer un ſexe par l'autre, mais améliorer l'eſpèce par de bonnes loix. Ainſi, je diſois bien comment il me ſembloit que les femmes devoient être; mais j'ajoutois qu'on ne pouvoit les rendre telles que dans un autre ordre de choſes. Cette idée, certainement juſte et philoſophique, n'alloit pas au but de l'académie; je raiſonnois ſur le problême, au lieu de le réſoudre.

Je fis paſſer ce diſcours à M. de Sévelinges, mais après l'avoir expédié à Beſançon Sévelin-

ges

ges me fit des remarques uniquement fur le ftyle : ma tête s'étoit refroidie ; je trouvai mon ouvrage exceffivement défectueux par le fonds, et je m'amufai à en faire une critique, comme s'il eût été d un autre dont j'euffe voulu me bien moquer. On peut appeler cela fe chatouiller pour fe faire rire, ou fe donner des foufflets pour s'échauffer les joues ; mais affurément on ne rit pas tout feul de meilleur cœur et plus innocemment. En revanche, Sévelinges me donna communication d un difcours académique de fa façon, fur *la faculté de parler*, qu'il avoit addreffé à l'Académie Françaife, et fur lequel d'Alembert lui avoit fait une belle lettre. Il y avoit, s'il m'en fouvient, beaucoup de métaphyfique dans cet ouvrage, et un peu de précieux. Six mois, un an et plus s'écoulèrent dans cette correfpondance d'efprit, au milieu de laquelle cependant diverfes idées prenoient place. Sévelinges paroiffoit s'inquiéter de ma fituation, et s'ennuyer d'être feul ; il faifoit beaucoup de reflexions fur les charmes d'une fociété *penfante* : Je les trouvois d'un très-grand prix ; nous raifonnâmes longuement fur ce fujet : je ne fais pas bien ce qui s'enfuivit dans fa tête ; mais il fit un voyage à Paris, et fe préfenta chez mon père *incognito*, comme pour affaire. Ce qu'il y eut de très-plaifant, c'eft que je ne le reconnus pas, quoique ce fut moi qui le reçut. Mais l'air ex-

cessivement mortifié dont il me quitta m'ayant frappée, réveilla dans mon souvenir l'idée de ses traits; je trouvai, après qu'il fut parti, que cet inconnu lui ressembloit beaucoup, et je m'assurai bientôt par ses lettres que c'étoit effectivement lui. Cette singularité me fit une impression fort peu agréable, et que je ne saurois définir; notre correspondance se ralentit; elle cessa dans la suite, comme je le dirai.

J'allois quelquefois à Vincennes; le réduit canonial de mon oncle étoit fort joli, la promenade charmante, sa société douce, mais quoiqu'il eût l'agrément d'avoir sa maison bien tenue par mademoiselle d'Hannaches, il commençoit à éprouver qu'il falloit le payer de toutes les tracasseries de l humeur et de la sottise d'une vieille fille à prétention. Le château de Vincennes étoit habité par nombre de personnes que la cour y gratifioit d'un logement; là, c'étoit un vieux censeur royal, Moreau de la Garve : ici, un esprit, madame de Puisieux précisément; plus loin, est une comtesse de Laurencier; plus bas, une veuve d'officier, et ainsi du reste; sans compter le lieutenant de roi Rougemont, que Mirabeau à fait connoître, et dont la face bourgeonnée et la bêtise insolente faisoient le composé le plus dégoûtant. Une compagnie d'invalides, des officiers de laquelle les femmes faisoient partie de la société, formoient, avec tout ce monde et le chapitre, sans

ſans compter les priſonniers du donjon, ſix cents habitants dans la ſeule enceinte du château, Mon oncle étoit reçu par-tout, ne ſe préſentoit ſouvent nulle part, et ne voyoit chez lui qu'un petit nombre de perſonnes. Mais au retour de la promenade, on s'arrêtoit ordinairement le ſoir au pavillon du pont ſur le parc, où ſe réuniſſoient les femmes. C'eſt-là que je trouverois encore des tableaux à peindre ſi j'avois le temps d'en faire; mais les heures me talonnent, le chemin qui me reſte à parcourir eſt bien long; je ſaute donc à pieds joints ſur beaucoup de choſes. Il y en auroit pourtant de jolies à dire ſur les bals de l'allée des voleurs, ſur les courſes de d'Artois, ſur les folies de *Seguin*, caiſſier du duc d'Orléans, dont on célébroit la fête (de Seguin) par des illuminations, et qui fit banqueroute peu après; et les agréables promenades du bois, et la belle vue du haut parc ſur la Marne, pour laquelle nous franchiſſions une brêche du mur, et ces hermites du bois placés d'une manière ſi pittoreſque, dans l'égliſe deſquels étoit un tableau précieux pour l'art, curieux pour le ſujet, où l'on voyoit des milliers de diables tourmenter les damnés d'autans de façons, et mes lectures avec mon oncle, ſur-tout celle des tragédiesde Voltaire dont nous déclamions un jour, chacun à notre tour, quelques rôles, lorſqu'à l'inſtant du plus grand pathétique, mademoiſelle d'Hannaches, qui

qui filoit en filence, fe mit à crier de fa voix grêle contre les poules, avec lefquelles nous eûmes envie de l'envoyer, et ces concerts boiteux d'après fouper, où, fur la table qu'on venoit de deffervir, des étuis de manchons fervoient de pupitre au bon chanoine Bareux en lunettes, faifant ronfler fa baffe, tandis que j'égratignois un violon; et tandis que mon oncle détonoit fur la flûte. Ah! je reviendrai fur ces douces fcènes, fi l'on me laiffe vivre; mais il faut rentrer au logis, toutefois après avoir parlé d'un certain hableur qui eut quelque nom.

. . . .

APPER-

APPERÇU

*De ce qui me restoit à traiter, pour servir de dernier supplément aux Mémoires.**

Les manuscrits que m'avoit laissés monsieur Roland me le firent mieux connoître durant les dix-huit mois qu'il passa en Italie, que n'eussent pu faire de fréquentes visites. C'étoient des voyages, des réflections, des projets d'ouvrages, des anecdotes qui lui étoient personnelles; une ame forte, une probité austère, des principes rigoureux, du savoir et du goût s'y montroient à découvert.

Né dans l'opulence, d'une famille ancienne, distinguée dans la robe par son intégrité, il avoit vu, jeune encore, la fortune s'évanouir par le défaut d'ordre d'une part, et de l'autre les excés

* J'ai laissé mon dernier cahier à Vincennes; j'allois parler de *Carraccioli*, que j'y ai vu chez le chanoine, et dont les *lettres*, sous le nom de *Ganganelli*, avoient fait quelque fortune, quoiqu'elles fussent souvent une répétition de lui-même dans ses nombreux petits ouvrages. Mais à suivre ainsi les choses pied à pied, j'aurois à faire un long travail, pour lequel je n'ai plus assez à vivre; je me borne à un apperçu.

de

de la dèpenſe. Le dernier de cinq frères à qui l'on fit prendre parti dans l'égliſe, il avoit, ſeul et ſans ſecours, quitté la maiſon paternelle à l'âge de dix-neuf ans, pour ne point s'engager dans les ordres ni dans le commerce auquel il répugnoit également. Arrivé à Nantes de ſon premier vol, il s'y étoit placé chez un armateur pour s'inſtruire de différentes choſes, avec le projet de paſſer aux Indes. Les arrangemens étoient pris; un crachement de ſang ſurvint et lui fit défendre la mer s'il n'y vouloit périr: il ſe rendit à Rouen, où monſieur Godinot, ſon parent, inſpecteur des manufactures, lui propoſa d'entrer dans cette partie d'adminiſtration: il s'y détermina, s'y diſtingua bientôt par ſon activité, ſon travail, et s'y trouva enfin utilement placé. Les voyages et l'étude partageoient ſon temps et rempliſſoient ſa vie. Avant de partir pour l'Italie, il avoit amené chez mon père ſon frère le plus chéri, bénédictin, alors prieur au collége de Clugny à Paris; c'étoit un homme d'eſprit, de mœurs douces et d'un caractère aimable. Il venoit me voir quelquefois et me communiquer les *notes* que ſon frère lui faiſoit paſſer; car, à meſure qu'il voyageoit, il couchoit ſes obſervations par écrit; ce ſont ces notes qu'à ſon retour il coupa en lettres et fit publier, en confiant leur impreſſion à des amis qu'il avoit à Dieppe, et dont l'un d'eux, fou de l'Italien, renchérit ſur les paſſages de cette langue en les multipliant. Cet ouvrage, plein

plein de chofes, ne manque que d'une meilleure rédaction pour être le premier en rang dans les voyages d'Italie. Le refondre a été l'un de nos projets depuis que nous fommes unis; mais je voulois voir auffi l'Italie; le temps et les événemens nous ont entraînés d'un autre côté.

Au retour de monfieur Roland, je me trouvai un ami; fa gravité, fes mœurs, fes habitudes, toutes confacrées au travail, me le faifoient confidérer, pour ainfi dire fans fexe, ou comme un philofophe qui n'exiftoit que par la raifon. Une forte de confiance s'établit, et par le plaifir qu'il trouva près de moi, il contracta par degrés le befoin d'y venir toujours plus fouvent. Il y avoit près de cinq ans que j'avois fait fa connoiffance lorfqu'il me déclara des fentimens tendres; je n'y fus pas infenfible, parce que j'eftimois fa perfonne plus qu'aucune que j'euffe connue jufqu'alors; mais j'avois remarqué qu'il ne l'étoit pas lui-même, ou par fa famille, à toutes les chofes extérieures. Je lui dis franchement que fa recherche m'honoroit, et que j'y répondrois avec plaifir, mais que je ne me croyois pas un bon parti pour lui; je lui développai alors, fans réferve, l'état de la maifon; elle étoit ruinée. J'avois échappé, par des comptes que je pris enfin fur moi de demander à mon père, au rifque d'éprouver fa difgrace, cinq cents livres de rente qui faifoient, avec ma garde robe, tous le refte

de

de cette apparente fortune dans laquelle j'avois été élevée.

Mon père étoit jeune; ses erreurs pouvoient l'entraîner à contracter des dettes que son impuissance à les remplir rendroit deshonorantes; il pouvoit faire un mauvais mariage et ajouter à ces maux des enfans qui porteroient mon nom dans la misère, &c. &c. &c. J'étois trop fière pour vouloir m'exposer à la malveillance d'une famille qui ne s'honoreroit point de mon alliance, ou à la générosité d'une époux qui n'y trouveroit que des chagrins; je conseillai M. Roland, comme auroit pu faire un tiers etranger, pour le dissuader de songer à moi, il persista; je fus touchée, et je consentis à ce qu'il fît auprès de mon père les démarches nécessaires; mais, préférant de s'exprimer par écrit, il fut résolu qu'il ne s'ouvriroit que par lettre lorsqu'il seroit retourné à sa résidence; et nous passâmes le reste du temps de son voyage d alors à Paris, à nous voir tous les jours; je le considérai comme l'être auquel je devois unir ma destinèe, et je m'attachai à lui. Dès qu'il fut retourné à Amiens, il écrivit à mon père pour lui exposer ses vœux et ses desseins. Mon père trouva la lettre séche; il n'aimoit pas la roideur de M. Roland, ne se soucioit guère d'avoir pour gendre un homme austère dont les regards lui paroissoient ceux d'un censeur; il lui répondit avec dureté, impertinence,

nence, et me montra le tout, quand il eut fait partir sa réponse. Je pris sur-le-champ ma résolution. J'écrivis à M. Roland que l'événement n'avoit que trop justifié mes craintes à l'égard de mon père; que je ne voulois pas lui causer d'autres disgraces, que je le priois d'abandonner son projet. Je déclarai à mon père ce que sa conduite m'avoit mis dans le cas de faire; j'ajoutai qu'après cela il ne seroit point étonné que je prisse un situation nouvelle, et que je me retirois dans un *convent*. Mais comme je lui savois quelques dettes pressantes, je lui laissai la portion d'argenterie qui m'appartenoit pour y satisfaire; je louai un petit appartement à la congrégation, et j'y établis ma retraite, bien décidée à réduire mes besoins sur mes revenus. Je le fis. J'aurois à donner des détails tres piquans sur cet état où je commencai d'user des ressources d'une ame forte. Je calculai sévèrement ma dépense, en mettant de côté pour des cadeaux à faire aux gens de service de la maison. Des pommes de terre, du riz, des haricots cuits dans un pot avec quelques grains de sel et un peu de beurre, varioient mes alimens, et faisoient ma cuisine sans me prendre beaucoup de temps. Je sortois deux fois la semaine, l'une pour visiter mes grands parens; l'autre pour me rendre chez mon père, donner un coup-d'œil à son linge, emporter ce qu'il étoit nécessaire de

lui raccommoder. Le reste du temps, fermée sous mon toit de neige, comme je l'appelois, car je logeois près du ciel, et c'étoit dans l'hiver, sans vouloir faire de société habituelle avec les dames pensionnaires, je me livrois à l'étude ; je fortifiois mon cœur contre l'adversité, je me vengeois à mériter le bonheur, du sort qui ne me l'accordoit pas. Tous les soirs, la sensible Agathe venoit passer demi-heure près de moi ; les douces larmes de l'amitié accompagnoient les effusions de son cœur ; un tour de jardin, aux heures où chacun étoit retiré, faisoit ma promenade solitaire ; la résignation d'un esprit sage, la paix d'une bonne conscience, l'élévation d'un caractère qui défie l'infortune, ces habitudes laborieuses qui font couler si rapidement les heures, ce goût délicat d'une ame saine qui trouve dans le sentiment de l'existence et celui de sa propre valeur, des dédommagemens inconnus au vulgaire, tels étoient mes trésors. Je n'étois pas toujours sans mélancolie, mais elle avoit ses charmes ; et si je n'étois point heureuse, j'avois en moi tout ce qu'il falloit pour l'être ; je pouvois m'énorgueillir de savoir me passer de ce qui me manquoit d'ailleurs.

M. Roland, étonné, affligé, continua de m'écrire en homme qui ne cessoit point de m'aimer, mais que la conduite de mon père avoit blessé : il vint au bout de cinq où six mois et s'enflamma en me

revoyant à la grille où je conservois cependant le visage de la prospérité. Il voulut me sortir de cette clôture, m'offrit de nouveau sa main, me fit presser de l'accepter par son frère le bénédictin. Je réfléchis profondément à ce que je devois faire. Je ne me dissimulai point qu'un homme qui auroit eu moins de quarante cinq ans n'auroit pas attendu plusieurs mois pour me déterminer à changer de résolution, et j'avoue bien que cela même avoit réduit mes sentimens à une mesure qui ne tenoit rien de l'illusion. Je considérai, d'autre part, que cette insistance, aussi très réfléchie, m'assuroit que j'étois appréciée, et que s'il avoit vaincu sa susceptibilité aux désagrémens extérieurs que pouvoit offrir mon alliance, j'en étois d'autant plus assurée d'une estime que je n'aurois pas de peine à justifier. Enfin si le mariage étoit, comme je le pensois, un lien sévère, une association où la femme se charge, pour l'ordinaire, du bonheur des deux individus, ne valoit il pas mieux exercer mes facultés, mon courage, dans cette tâche honorable, que dans l'isolement ou je vivois. J'aurois à developper ici les réflexions fort sages, je crois, qui me déterminèrent; et cependant je n'avois pas fait toutes celles que les circonstances auroient pu me suggérer, mais que l'expérience seule permet d'appercevoir. Je devins la femme d'une véritable homme de bien, qui m'aima tou-

jours davantage à meſure qu'il me connut mieux. Mariée dans tout le ſérieux de la raiſon, je ne trouvai rien qui m'en tirât ; je me devouai avec une plénitude plus enthouſiaſte que calculée. A force de ne conſidérer que la felicité de mon parthénaire, je m'apperçus qu'il manquoit quelque choſe à la mienne ; je n'ai pas ceſſé un ſeul inſtant de voir dans mon mari l'un des hommes les plus eſtimables qui exiſtent, et auquel je pouvois m'honorer d'appartenir ; mais j'ai ſenti ſouvent qu'il manquoit entre nous de la parité ; que l'aſcendant d'un caractère dominateur, joint à celui de vingt années plus que moi, rendoit de trop l'une de ces deux ſupériorités. Si nous vivions dans la ſolitude, j'avois des heures quelquefois pénibles à paſſer ; ſi nous allions dans le monde, j'y étois aimée de gens dont je m'appercevois que quelques-uns pourroient trop me toucher : je me plongeai dans le travail avec mon mari, autre excès qui eut ſon inconvénient ; je l'habituai à ne ſavoir ſe paſſer de moi pour rien au monde, ni dans aucun inſtant.

La première anneé de mon mariage ſe paſſa toute entière à Paris, où Roland étoit appelé par les intendans du commerce qui vouloient faire de nouveaux rég'emens de manufactures ; réglemens que Roland combattit de toutes ſes forces, par les principes de liberté qu'il portoit par tout. Il faiſoit imprimer la deſcription qu'il avoit faite

pour

pour l'académie de quelques arts, et il mettoit au nét ses manuscrits sur l'Italie; il me fit son copiste et son correcteur d'épreuves; j'en remplissois la tâche avec une humilité, dont je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je me la rappele, et qui paroit presqu'inconciliable avec un esprit aussi exercé que je l'avois; mais elle couloit de mon cœur; je respectois si franchement mon mari, que je supposois aisément qu'il voyoit mieux que moi; et j'avois tant de crainte d'une ombre sur son visage, il tenoit si bien à ses opinions, que je n'ai acquis qu'après assez long temps la confiance de le contredire. Je suivis alors un cours d'histoire naturelle, et un cours de botanique; c'étoit l'unique et laborieuse récréation de mes occupations de sécrétaire et de ménagère; car, vivant en hôtel garni, puisque notre domicile n'étoit point à Paris, et m'étant apperçue que la délicate santé de mon mari ne s'accommodoit pas de toutes les cuisines, je prenois le soin de lui préparer moi-même les plats qui lui convenoient. Nous passâmes quatre années à Amiens; j'y fus mère et nourrice, sans cesser de partager le travail de mon mari, qui s'étoit chargé d'un partie considérable de la nouvelle encyclopédie. Nous ne quittions le cabinet que pour des promenades hors de la ville; je fis un herbier des plantes de la Picardie, et l'étude de la botanique aquatique donna lieu à *l'art du tourbier*. Des

 maladies

maladies fréquentes me donnèrent des inquiétudes pour la conſervation de Roland ; mes ſoins ne lui furent pas inutiles, ce fut un nouveau lien ; il me chériſſoit pour mon devouement ; je m'attachois à lui par le bien que je lui faiſois.

Il avoit connu en Italie un jeune homme dont il eſtimoit beaucoup l'ame douce et honnête, et qui, revenu avec lui en France, où il s'adonna à l'étude de la médecine, devint notre ami particulier. C'eſt *Lanthenas*, que j'aurois eſtimé davantage, ſi la révolution, cette pierre de touche des hommes, en le pouſſant dans les affaires, n'eût mis à découvert la foibleſſe de ſon caractère et ſa médiocrité. Il a des vertus privées, mais ſans agrémens extérieurs ; il convenoit beaucoup à mon mari ; il s'attacha beaucoup à nous deux ; je l'aimai, le traitai comme mon frère, je lui en donnai le nom. J'aurois eu à m'étendre ſur ſon compte, ainſi que ſur d'autres relations intéreſſantes que je fis à cette époque, et qui me ſont reſtées.

Sophie épouſa, pendant mon ſéjour à Amiens, le chevalier de Comicourt, qui vivoit à ſix lieues de-là, en fermier, dans ſa terre. *Henriette* qui avoit aimé M. Roland, et à qui ſa famille auroit voulu la marier, approuva hautement la préférence qu'il m'avoit donnée, avec cette touchante ſincérité qui honore ſon caractère, et cette généroſité d'ame qui la fait aimer. Elle

ſe

se maria au vieil de *Vouglans*, devenu veuf, et à qui confesseur et médecin conseillèrent de reprendre femme, quoiqu'il eut 75 ans. Toutes deux sont veuves : Sophie est redevenue dévote; et sa poitrine attaquée la rend très languissante et fait craindre pour ses jours, nécessaires à deux jolis enfans. Les différences de notre moral, quant au caractère et aux opinions, ont, avec l'éloignement et les affaires, relâché notre liaison sans la rompre. Henriette, libre, toujours vive et affectueuse, est venue me voir dans ma captivité, où elle auroit voulu prendre ma place pour assurer mon salut.

Roland avoit désiré, au commencement de notre mariage, que je visse peu mes bonnes amies; je me pliai à ses vœux, et je ne repris la liberté de les fréquenter davantage que lorsque le temps eut inspiré à mon mari assez de confiance pour lui ôter toute inquietude de concurrence d'affection. C'étoit mal vu; le mariage est grave et austère; si vous ôtez à une femme sensible les douceurs de l'amitié avec des personnes de son sexe, vous diminuez un aliment nécessaire, et vous l'exposez. Que de développemens à donner à cette vérité! . . . .

Nous étions passés dans la généralité de Lyon en 1784; nous nous fixâmes à Villefranche, dans la maison paternelle de M. Roland, où vivoit encore sa mère, de l'âge du siècle, et son

frère aîné chanoine et conseiller. J'aurois de nombreux tableaux à faire des mœurs d'une petite ville et de leur influence, des chagrins domestiques d'une vie compliquée avec une femme respectable par son âge, terrible par son humeur, et entre deux frères dont le cadet avoit la passion de l'indépendence, et l'aîné l'habitude et les préjugés de la domination.

Durant deux mois de l'hiver nous demeurions à Lyon, que j'ai bien connu, et dont j'aurois beaucoup à dire. Ville superbe par sa situation et son matériel, florissante par ses manufactures et son commerce, intéressante par ses antiquités et ses collections, brillante par sa richesse, dont l'empereur Joseph fut jaloux; et qui s'annonçoit comme une magnifique capitale; aujourd'hui vaste tombeau où s'agitent les victimes d'un gouvernement cent fois plus atroce que le despotisme même sur les ruines duquel il s'est élevé. Nous allions à la campagne dans l'automne; et après la mort de madame la Platière, ma belle mère, nous y passâmes la plus grande partie de l'année. La paroisse de Thézèe, à deux lieues de Villefranche, ou existe le Clos la Platière, est un pays aride par le sol, riche par ses vignes et ses bois; c'est la dernière région du vignoble avant les hautes montagnes du Beaujolois. C'est-là que mes goûts simples se sont exercés dans tous les détails

de

de l'économie champêtre et vivifiante ; c'eſt là que j'ai appliqué, pour le ſoulagement de mes voiſins, quelques connoiſſances acquiſes ; je devins le médecin du village, d'autant plus chéri qu'il donnoit des ſecours, au lieu de demander des rétributions, et que le plaſir d'être utile rendoit ſes ſoins aimables. Comme l'homme des champs donne aiſément ſa confiance à qui lui fait du bien ! On dit qu'il n'eſt point reconnoiſſant; il eſt vrai que je ne prétendois pas que perſonne me fût obligé, mais on m'aimoit ; et lorſque je faiſois des abſences, j'étois pleurée. J'ai eu auſſi des ſcènes plaiſantes, et de bonnes femmes ſont quelquefois venues me chercher de trois ou quatre lieues, avec un cheval, pour me prier d'aller ſauver de la mort quelqu'un d'abandonné par le médecin J'en arrachai mon mari en 1789, dans une maladie affreuſe, où les ordonnances des docteurs ne l'euſſent point délivré ſans ma ſurveillance. Je paſſai douze jours ſans dormir, ſans me déſhabiller, ſix mois dans l'inquiétude et les agitations d'une convaleſcence périlleuſe, et je ne fus pas même indiſposée, tant le cœur donne de forces et double l'activité. La révolution ſurvint et nous enflamma ; amis de l'humanité, adorateurs de la liberté, nous crûmes qu'elle venoit regénérer l'eſpèce, détruire la miſère flétriſſante de cette claſſe malheureuſe ſur laquelle nous nous étions ſi ſouvent

attendris; nous l'accueillimes avec transport. Nos opinions indisposèrent à Lyon beaucoup de gens qui, habitués au calcul du commerce, ne concevoient pas que, par philosophie, l'on provoquât et applaudit des changemens qui n'étoient bons qu'aux autres; ils devinrent, par cela seul, ennemis de M. Roland; dès-lors d'autres le prisèrent davantage. On le porta dans la municipalité de première formation; il s'y prononça par son inflexible droiture; on le craignit, et la calomnie, d'une part, se mit en campagne, tandis que de l'autre l'affection ou l'impartialitè le défendoit. Député, pour les intérêts de la ville, auprès de l'assemblée constituante, il vint à Paris; nous y passâmes près d'un an: j'ai dit ailleurs comment nous y connûmes plusieurs membres de cette assemblée, et liâmes naturellement avec ceux qui, comme nous, n'aimoient pas la liberté pour eux, mais pour elle, et qui avec nous, partagent aujourd'hui le sort commun à presque tous ses fondateurs, ainsi qu'aux vrais amis de l'humanité, tels que Dion, Socrate, Phocion et tant d'autres de l'antiquité; Barnévelt et Sydney, dans les temps modernes.

Mon mari m'avoit fait faire, le voyage d'Angleterre en 1784, celui de Suisse en 1787; j'ai connu des personnages intéressans dans ces deux pays; nous sommes demeurés en relation avec plusieurs; j'ai encore eu des nouvelles, il n'y a pas

un

un an, de *Lavater*, ce célèbre pasteur de Zurich, connu par ses écrits, sa brillante imagination, son cœur affectueux et la pureté de ses mœurs: l'honnête et savant Gosse de Genêves gémit surement de la persécution que nous essuyons; je ne sais ce qu'est devenu l'habile Dezach, parcourant dernièrement l'Allemagne, autrefois professeur à Vienne, que j'ai vu souvent à Londres, où Roland férailloit avec lui chez Banks, le président de la société royale, qui réunissoit les savans de son pays, et les étrangers passant à Londres. J'ai voyagé avec le plaisir et l'utilité que donne la compagnie d'un homme qui connoît déjà les lieux et qui les a bien vus; j'ai observé et couché par écrit ce dont j'étois le plus frappée. J'ai visité egalement quelques parties de la France: la révolution a empêché nos courses dans celles du midi, et le voyage d'Italie dont j'avois le désir et l'espérance. Amoureux de la chose publique, elle s'est emparée de toutes nos idées; elle a subjugué tous nos projets; nous nous sommes livrés à la passion de la servir. On aura vu dans le morceau (premier ministère) comment Roland fut placé dans le gouvernement, pour ainsi dire à son insçu, et sa conduite publique ne peut manquer de prouver à l'impartiale postérité son désintéressement, ses lumières et ses vertus.

Mon

Mon père, dont nous n'avions pas eu à nous louer, ne fit ni mariage, ni engagemens très onéreux; nous payâmes quelques dettes qu'il avoit contractées, et le décidâmes à se retirer des affaires, qui ne pouvoient être pour lui que malheureuses, en lui assurant une pension. Quelques funestes qu'eussent été pour lui ses erreurs, dans lesquelles venoit encore de s'écouler la petite succession de ma grand'maman, et quoiqu'il eût à s'applaudir de nos procédés, il avoit le cœur trop haut, pour ne pas beaucoup souffrir de nous devoir; cet état d'irritation pour l'amour-propre, l'empêcha par fois d'être juste, même envers ceux qui ambitionnoient de le satisfaire; il est mort aprés soixante ans, dans le rude hiver de 1787 à 1788, d'une catarre dont il étoit incommodé depuis long-temps. Mon cher oncle mourut à Vincennes en 1789; nous perdimes peu après le frère bien-aimé de mon mari; il avoit fait avec nous le voyage de Suisse, étoit devenu prieur et curé à Longpont, fut nommé électeur de son canton, où il préchoit la liberté comme il y pratiquoit les vertus évangeliques; avocat et médecin de ses paroissiens, trop sage pour un moine, il fut persécuté des ambitieux de son ordre, et souffrit beaucoup de tracasseries, dont le chagrin accéléra sa fin. Ainsi, par-tout, dans tous les temps, les bons succombent: ils ont donc un autre monde où ils doivent revivre,

ou

ou ce ne feroit pas la peine de naître en celui-ci!

Calomniateurs aveugles! fuivez Roland à la pifte, épluchez fa vie, obfervez la mienne, confultez les fociétés ou nous avons vécu, les villes où nous fommes demeurés, la campagne où l'on ne fe diffimule pas; examinez.... plus vous nous verrez de près, plus vous aurez de dépit: voilà pourquoi vous voulez nous anéantir.

On a reproché à Roland d'avoir follicité des lettres de nobleffe; voici la vérité. Sa famille en avoit les privilèges depuis plufieurs fiècles, par charges, mais qui ne les tranfmettoient point; et par l'opulence qui en foutient toutes les marques, armoiries, chapelle, livrée, fief, etc. L'opulence difparut; elle fut fuivie d'une médiocrité honnête, et Roland avoit la perfpective de finir fes jours dans un domaine, le feul qui reftât à fa famille, et qui appartient encore à fon aîné; il crut avoir droit, par fon travail, à affurer à fes defcendans un avantage dont fes auteurs avoient joui, et qu'il auroit dédaigné d'acheter. Il préfente fes titres en conféquence, pour obtenir des lettres de reconnoiffance de nobleffe ou d'annobliffement. C'étoit au commencement de 1784; je ne fais quel eft l'homme qui, à cette époque et dans fa fituation, eût cru contraire à fa fageffe d'en faire autant. Je

vins

vins à Paris; je vis bientôt que les nouveaux intendans du commerce, jaloux de son ancienneté dans une partie d'administration où il en savoit plus qu'eux, en contradiction avec ses opinions sur la liberté du commerce qu'il défendoit avec vigueur, en lui donnant les attestations requises de ces grands travaux, qu'ils ne pouvoient refuser, n'y mettoient pas l'accent qui fait réussir. Je jugeai que c'étoit une idée à laisser dormir, et je ne poussai point les tentatives. Ce fut alors qu'apprenant les changemens dont j'ai parlé à l'article curieux d *Lazowski*, je demandai et j'obtins la translation de Roland à Lyon, dont la place le rapprochoit de son pays, et le mettoit dans sa famille, où je savois qu'il désiroit de se retirer par la suite. Patriotes du jour, qui avez eu besoin de la révolution pour devenir quelque chose, apportez vos œuvres, et osez comparer!

Treize années passées en divers lieux, dans un travail continuel, avec des relations très-variées, et dont les dernières tiennent si particulièrement à l'histoire du jour, fourniroient a quatrième et la plus intéressante section de mes mémoires. Les morceaux détachés qu'on trouvera dans mes *Portraits et Anecdotes*, en tiendront lieu: je ne sais plus conduire la plume au milieu des horreurs qui déchirent ma patrie; je

ne

ne puis vivre ſur ſes ruines, j'aime mieux m'y enſévelir. Nature, ouvre ton ſein!

A trente-neuf ans.

NOTES DÉTACHÉES.

S'il m'avoit été donné de vivre, je n'aurois plus eu, je crois, qu'une tentation; c'eût été de faire les *Annales du ſiècle*, et d'être la *Macaulay* de mon pays: j'ai pris, dans ma priſon, une véritable paſſion pour Tacite; je ne puis dormir ſans avoir lu quelques morceaux de lui: il me ſemble que nous voyons de même; et avec le temps, ſur un ſujet également riche, il n'auroit pas été impoſſible que je m'exprimaſſe à ſon imitation.

Je ſuis bien fachée d'avoir perdu, avec mes *Notices hiſtoriques*, certaine lettre que j'écrivois à *Garat* le 6 Juin. Chargée de mes réclamations contre ma détention, il m'avoit fait une belle lettre de quatre pages, où il m'exprimoit toute ſon eſtime, ſa douleur, etc, en même temps, il tratoit de la choſe publique, et cherchoit à imputer aux *Vingt-deux* leur propre perte, comme s'ils euſſent agi, parlé, dans l'aſſemblée, d'une manière mal conforme aux intérêts de la république.

Je

Je répondis à Garat de bonnes raifons dont je regrette l'expreffion ; je lui peignois fa conduite comme le produit de la *foibleffe* à laquelle j'attribuois nos maux, foibleffe partagée par une majorité craintive qui n'obéiffoit qu'à la peur ; je lui démontrois que *lui* et *Barrère* n'étoient propres qu'à perdre tous les états du monde et à fe déshonorer eux-mêmes par leur allure oblique. Je n'ai jamais pu digérer les fottes déclamations d'un troupeau de bufes contre ce qu'il appeloit les *paffions* du côté droit. Des hommes probes, fermes dans les principes, pénétrés d'une jufte indignation contre le crime, s'élevoient avec force contre la perverfité de quelques fcélérats et les mefures atroces qu'elle dictoit ; et ces eunuques en politique leur reprochoient de parler avec trop de chaleur !

L'on a fait un tort infini à Roland d'avoir quitté le miniftère fort peu après avoir dit qu'il y braveroit tous les orages. On n'a pas vu qu'il avoit eu befoin de montrer fa réfolution pour foutenir les foibles, et que c'étoit ainfi qu'il les encourageoit le fix de janvier : mais que le jugement de Louis XVI, prononcé le 18 ou environ, démontrant la minorité des fages et la chûte de leur empire dans la convention, il n'avoit plus de foutien à efpérer, et ne pouvoit s'en aller trop tôt pour ne point partager des fottifes. Certes ! Roland abhorroit la tyrannie

et croyoit Louis coupable; mais il vouloit affurer la liberté, et il la crut perdue dès que les mauvaifes têtes eurent pris l'afcendant. Il n'eft que trop juftifié avec ceux même que l'on conduit aujourd'hui à la mort! Au refte, il me femble avoir développé cela dans le morceau intitulé: *Second Miniftère*. Sa fortie du miniftère a été le fignal de la *déconfiture*; c'eft ce qu'il prévoyoit.

Ma pauvre Agate! elle eft fortie de fon cloître fans ceffer d'être une colombe gémiffante; elle pleure fur fa *fille*; c'eft ainfi qu'elle m'appele. Ah! j'aurois eu bien des perfonnages dont les épifodes euffent accompagné mon hiftoire: cette bonne coufine Defportes qui mourut à 50 ans, après mille chagrins; cette petite coufine Trude, retirée à la campagne et divorçant aujourd'hui, ma vieille bonne, appellée *Mignonne*, qui mourut chez mon père, expirant dans mes bras avec férénité, en me difant: mademoifelle, je n'ai jamais demandé qu'une chofe au ciel; c'eft de mourir auprès de vous, je fuis contente.—Et cette trifte liaifon de mon malheureux père avec un mauvaife fujet, *Leveilly*, dont la fille m'intéreffe, dont je fis un objet de bienfaits, que fa jeuneffe, fa vivacité, quelques agrémens follicitoient de la pitié, qui eft tombée dans l'aviliffement; et ayant perdu toute honte, m'a obligé, dans ces derniers temps, à ne pas fouffrir fa préfence, tandis que j'ai accueilli et obligé fes frères!

RECUEIL

*De Lettres addreſſées par la Citoyenne Roland à l'Editeur, alors ſecrétaire de l'intendance des poſtes.**

Amiens, le 23 Août 1782.

J'AI notre ami, reçu une lettre de M. Goſſe, qui, je crois, vous ſera intéreſſante à lire. Je vous l'envoie. Vous y verrez la manière dont les généraux des troupes combinées de la France, de la Savoie et de Berne en on agit lorſqu'ils ont pris poſſeſſion de Genève.

Je ne ſais ſi vous en jugerez comme moi ; mais je trouve que ces pauvres Genevois ſe ſont con-

* J'ai dit, dans l'avertiſſement placé à la tête de la première partie, que je joindrois ces lettres aux précédens écrits de la citoyenne Roland, quoiqu'elles ſemblent, au premier coup-d'œil, n'intéreſſer que notre amitié, parce que je les regardois comme un ſupplément néceſſaire à ſes mémoires particuliers, comme une baſe ſûre pour apprécier cette honorable victime de la dernière tyrannie. Je regrette d'y voir d'auſſi grandes lacunes ; car c'eſt dans les épanchemens d'une correſpondance ſuivie et ſans prétentions que l'ame ſe développe toute entière, que les goûts, les opinions, les connoiſſances ſe montrent au naturel ; mais ce qui en reſte ſufit. je crois, pour faire connoitre l'écrivain, et faire juger de ſa facilité dans le genre epiſtolaire.

duits

duits on ne fauroit plus mal : on diroit une troupe d'aveugles, livrée de fon plein gré à quelques traîtres qui les ont vendus, et dont les manœuvres étoient affez evidentes. L'impatience m'en a pris je ne fais combien de fois en la lifant, et le fang me bout dans les veines. Je plains du plus profond de mon ame ceux qui n'ont pas fu diftinguer le meilleur parti, malgré leurs excellentes intentions, ou plutôt qui n'avoient pas affez d'influence pour le faire prendre; mais il me paroît clair que Genêve, en général, n'etoit plus digne de la liberté : on ne voit pas la moitié de l'énergie qu'il auroit fallu pour défendre un bien fi cher, ou mourir fous fes ruines. Je n'en ai que plus de haine pour les oppreffeurs, dont le voifinage avoit corrompu cette république avant qu'ils vinffent la détruire.

Goffe me dit que l'ami que je lui ai connu à Paris eft du parti ariftocrate, et qu'il n'a pas voulu le voir depuis la perte de la liberté, crainte de quelques défagrémens dans les difpofitions differentes ou ils font l'un et l'autre. J'aurois parié cela; c'eft un M. *Coladon* que j'appellois *Celadon*, qui n'eft qu'un joli garçon dont la tournure mielleufe fentoit l'efclave de plus d'une lieu, et dont j'aurois donné cent pour un boiteux de la trempe de Goffe.

Vertu, liberté, n'ont plus d'afyle que dans le cœur d'un petit nombre d'honnêtes gens; foin

du reſte et de tous les trônes du monde ! Je le dirois à la barbe des ſouverains : on en riroit de la part d'une femme ; mais, par ma foi, ſi j'euſſe été à Genêve, je ſerois morte avant de les en voir rire.

Le 9 Février 1783.

Je ne vous dirai pas comme la femme du vieux conte, *eh ! je veux être battue, moi !* Je ne ſerois pas de ce goût là. Mais je vous apprendrai que ce mot *loup* qui vous paroît ſi terrible, eſt une gentilleſſe, une douceur, un charmant nom qui m'eſt acquis, non de temps immémorial, car c'eſt du lendemain d'un quatre de fevrier, il y a trois ans ; je ne ſais pourquoi ni comment ; mais enfin il m'eſt acquis, et je m'appele *loup* pour quelqu'un, comme peut-être vous vous appelez *mon bel ami* pour quelque diſcrète dont vous ne parlez pas non plus. D'après cela, jugez les gens ſur leurs paroles ? N'auroit-on pas autant de raiſon de douter de ce qu'elles ſignifient, que Barkley en avoit de douter de l'exiſtence des corps ? Mais vous avez autre choſe à faire que de lire des contes, et je puis mieux faire que d'en écrire.

La tranquille ſoirée d'hier vous a ſans doute reſtauré. J'ai paſſé cette journée à travailler fort et ferme, comme je n'avois fait depuis long-tems.

Salut et joie.

Vous

20 Mars.

Vous êtez un bon enfant qui mérite bien qu'on l'aime de tout fon cœur; votre dernière lettre refpire la fenfibilité, la raifon; elle vous feroit des amis des gens eftimables qui ne vous connoîtroient même que par elle. Goûts heureux, projets fages, fentimens vrais; voilà les femences du bonheur: vous les avez; fans doute que l'événement juftifiera vos droits et remplira les vœux de ceux qui vous chériffent! Nous ne ferons jamais des derniers parmi ceux-ci.

Je crois bien qu'un guide, comme les leçons en queftion, vous fuffiroit pour aller auffi loin qu'il vous plairoit; je n'en demanderois pas davantage fi j'avois avec cela du loifir: mais il me faut un maître pour déterminer un temps quelconque à donner à ce genre d'étude; le maître eft inexact: c'eft d'ailleurs une pure machine avec laquelle je ne puis raifonner, et qui ne fait que remuer fes doigts pour fignifier ce qu'il faut faire; je m impatiente et je n'apprends pas grand'chofe; pas même la mufique que vous m'avez choifie, et qui portant eft facile en général; mais le nigaud préfére me faire étudier ce qu'il fait, et je fuis obligée d'y foufcrire pour en tirer le moins mauvais parti qu'il foit poffible.

Je crois que les gens qui craignent l'écroulement du beau projet de la réformation dans l'admi-

nistration de la justice, sont très-fondés en raison: ce feroit un phénomène bien singulier.

Adieu; nous vous embrassons en toute amitié et de bien bon cœur.

5 Avril.

C'est un bon soir que je vous envoie aujourd'hui. Il est huit heures et demie: le moment du souper d'une provinciale ne peut être bien éloigné, mais je sais toujours où prendre celui de vous entretenir. Ne croyez pourtant pas que j'aille vous assommer d'une éternelle causerie; vous n'avez point de temps à perdre, et je ne veux pas dépenser le mien d'une manière onéreuse pour personne, encore moins pour mes amis. D'après ce principe, bien posé, il ne reste plus qu'à venir au fait; c'est ce que j'éloignerois bien encore jusqu'à la fin de la quatrième page, pour vous faire pièce et m'amuser, si la fantaisie ne devoit le céder à la raison. Cette dame là n'est point d'un service aisé. Quoiqu'il en soit de la réflexion, que vous prendrez pour une boutade, vous saurez que monsieur *Maille, quincaillier, rue des Lombards*, fait commerce de ce *chiendent* fameux, ou prétendu tel, qui à exercé tant de docteurs, vous compris; chiendent que les vergettiers emploient, et dont moi, ignorante, je me sers fort bien sans discuter sur sa nature. Mais il faut de la pâture pour tous les estomacs; et l'on est si fort habitué

habitué à chercher la ſcience dans les dictionnaires, que ce ſeroit faire crier anathême que de n'en point mettre dans un ouvrage de ce genre, où cependant il n'y en a pas toujours. Vous voudrez donc bien voir monſieur *Maille*; et ſachant, en philoſophe, tirer inſtruction des moindres choſes, vous éclairer avec un marchand. Vous lui demanderez d'où il tire cette marchandiſe, ce qu'il penſe de ſa nature, des préparations qu'elle peut avoir ſubi, etc. etc. etc. vous n'avez pas beſoin qu'on vous faſſe votre leçon, et vous n'êtes certainement pas de ceux que le poëte Saadi dit ne ſavoir même s'enquérir: en quoi je ne pretends pas vous faire compliment, mais exprimer un fait qui ſe trouve au bout de ma plume.

Il me ſemble qu'il y a déjà deux ou trois grands jours que nous n'avons eu de vous ce qu'on appele une lettre. Nous déſirerions ſavoir auſſi ſi vous avez reçu cet art du tourbier: l'empreſſement de l'auteur ſeroit bien mal ſecondé, ſi l'ouvrage ne vous avoit pas été remis mercredi dernier; c'eſt à vous que la première expédition en à été faite.

Nous avons été très occupés deux jours à travailler, labourer, ſemer notre petit jardin; nous y voulons des fleurs, non des belles, ſuivant l'idée commune, mais d'intéreſſantes pour

des yeux de botanistes. Ah! nous faisons de belles choses!

Adieu; il est beaucoup plus tard que je ne croyois.

Le 14 Avril.

N'est-ce donc pas assez de laisser là ces pauvres femmes, sans les envoyer encore à tous les diables? Jeune homme, vous n'êtes point tolérant; mais comme votre petit dépit est plaisant, il vous est aussi pardonné, et nous ne tirerons de l'aventure d'autre conséquence, sinon que vous aimeriez mieux avoir à faire à tous les *boux* de l'univers, qu'à madame Maille. D'après quoi, vos amis peuvent bien vous prier de courir quelquefois pour eux les champs et les buissons, mais non pas autre chose. Au reste, l'amitié trouve bien mieux son compte à votre désintéressement; et lorsqu'elle seule motive vos démarches, elle a bien plus de droits de compter sur votre persévérance. Vous avez beau me peindre tous vos travaux, je ne vous plains pas du tout; je crois qu'être occupé, c'est être déjà moitié heureux, sur tout quand c'est un moyen de conserver la liberté; et dès qu'on peut se soustraire à l'empire de l'habitude, on n'est guère exposé à celui de l'amour. Courez donc bien à votre aise les bois et les vergers en moineau coquet qui ne connoît pas encore l'esclavage; on peut l'eviter long temps à cette manière de vivre,

et

et l'ame s'en fortifie d'autant. Je vous plains seulement de ne pouvoir vous promener ces fêtes, et j'y penserai toutes les fois que nous irons faire notre promenade, à laquelle nous vous associerons en idée.

Le 17 Avril.

Vous êtes triste, et nous en sommes tout affligés! personne assurément n'apprécie mieux combien, avec votre délicatesse, vous avez de motifs de l'être. Il est pénible de voir germer dans les cœurs de ceux qui nous environnent des semences de malveillance, ou de quoique ce soit qui ressemble à cela: une ame généreuse le regrette d'autant plus qu'elle le doit à quelqu'avantage extérieur. Il lui seroit, à quelques égards, plus facile de s'élever au-dessus d'une injustice formelle, que de vaincre le désagrément d'affliger ses alentours par une autre supériorité que la personnelle. Au reste, cette même disposition doit faire pardonner bien des avantages, et il est trés rare que ceux dont ne se prévaut pas le possesseur, indisposent vivement l'amour-propre des concurrens. D'ailleurs c'est malheuresement une des compensations de la société, que l'espèce de mécontentement de plusieurs, de l'avancement d'un heureux; et à cet égard il faut bien prendre un peu son parti pour ce qu'on ne peut éviter.

L'ami

L'ami vous écrit aujourd'hui une lettre qui vous sera remise par monsieur *de Vin*, dont le départ pour Paris est fixé à ce soir. C'est un excellent homme, vraiment honnête et sensible, auquel ses amis ne reprochent qu'une paresse qui l'empêche de développer tout ce qu'il vaut et d'user de tous ses moyens. Mais je lui reprocherois volontiers de s'occuper singulièrement d'une politique gazettiere qui m'ennuie, et de laisser dormir tout ce qu'il sait de belle littérature que j'aime; mais enfin chacun a son goût. Je suis bien aise que vous ayez tous ceux d'une ame saine, tous ceux qu'alimente une grande activité; c'est autant de matériaux pour le bonheur, et d'armes contre la mélancolie accablante, dont un naturel paresseux ne peut également se délivrer.

Le 23 Avril.

Vous avez trop d'ame pour qu'on vous reproche d'avoir des sens; ce seroit au moins une inconséquence: il est permis à 25 ans d'oublier Aristote pour de beaux yeux; et il seroit bien étrange de n'être pas graciable au tribunal d'une femme pour un tel fait. La paix soit faite d'ailleurs, c'est bien mon avis aussi.

J'ai souri à votre empressement de voir M. de Vin; votre active amitié mesure les autres sur elle: mais le bon M. de Vin est l'homme du monde qui apperçoit le moins toutes ces petites

choses

chofes qui vous intérefferoient, parce que votre cœur y met un prix, et certainement vous en fauriez toujours plus dans notre correfpondance abrégée, que lui même en nous voyant tous les jours. Je ne ferois pas étonné qu'il pafsât peut-être trois femaines à Paris fans vous voir, quoiqu'il le défire véritablement; et il eft de trempe à employer la moitie de fa vie à projeter le contraire de ce qu'il fera dans l'autre; excellent cœur avec cela, ame honnête, et taillé pour faire le meilleur mari d'une femme qui aura beaucoup de fens.

Vos pucelles du Poitou ne reffemblent point à nos demoifelles d'Amiens, qui ont toute l'affurance d'une femme dont la timidité eft bien remplacée; elles caufent en cercle tout auffi haut, jouent des douze ans, et font des lors repréfentantes avec les mines et les petites façons des *routières*; c'eft une vraie cocafferie, à laquelle heureufement, on trouve quelques exceptions remarquables.

Je gagerois prefque que vous êtes l'homme au jeu de quilles; nous avons déja fait de grandes parties avec ma fille; mais c'eft une petite fotte qui jette fa boule à côté; en vérité, fi elle ne vife jamais mieux, ce fera une pauvre chofe; mais il faut patience à tout.—Ainfi, en avez vous befoin pour foutenir le travail et la réfidence, ou la pluie quand elle vous prend aux

champs?

champs? mais dieu soit loué, puisqu'il vous reste encore le temps de nous dire un mot d'amitié, et sur-tout la volonté de conserver ce sentiment, malgré les friponneries du petit drôle qui vous donne des distractions près de la sœur de l'abbé.

Adieu; nous vous aimons bien aussi, et sans distractions, nous autres bonnes gens qui avons fait le voyage.

Le 25 Avril.

Vous êtes un excellent homme que nous embrassons de bien bon cœur; votre sensibilité, votre ame se peignent sans que vous cherchiez à les montrer, d'une manière bien touchante pour vos amis, et bien faite pour vous assurer à jamais tous leurs sentimens. Défendez M. de Vin; vous ne sauriez nous faire plus de plaisir, comme à lui plus de bien, s'il étoit possible de lui inspirer une activité semblable à la vôtre: c'est l'énergie qui manque à sa trempe comme à son bonheur; il le sent, et peut être il en auroit plus, s'il étoit toujours avec des gens dont la sensibilité exerçât la sienne avec avantage.

Je crois que vous verrez avec plaisir ceux auxquels il appartient: on peut dire qu'il est d'une famille d'honnêtes gens, en employant cette expression dans la force de sa signification.

Je vous souhaite une Eudora, parce que vous êtes fait pout goûter tous les plaisirs simples qu'elle nous procure, et que nous espérons

qu'elle

qu'elle pourra étendre quelques jours; mais je souhaite pour nous qu'elle soit telle, qu'un homme qui vous ressemble, raisonne de même dans dix-huit ans: alors je chanterois presque le *Nunc dimittis*.

Adieu; portez-vous bien; c'est ainsi que nous vous aimons.

5 Mai.

Nous avons reçu hier avec grand plaisir votre dernière lettre; c'est une douce chose que ce dédommagement de l'absence des amis.

Vous avez retrouvé votre liberté du soir; est-ce au moins d'occupations que vous en êtes redevable, ou bien à l'amitié d'un de vos camarades? Cette cause-ci feroit plus agréable encore et plus constante.

Graces à vos renseignemens, nous savons à quoi nous en tenir sur la traduction d'Aristote, et tel estimable que soit l'ouvrage, cette édition ne sera pas la nôtre; nous n'avons pas besoin du texte grec, nous pouvons nous passer d'un *in*-4.°; ainsi nous attendrons un modeste *in*-8.° sans texte, qui probablement se fera par la suite, et nous conviendra beaucoup mieux. Je suis très-aise du bien que vous nous dites de la Flore en question; nous rangerons cet ouvrage parmi ceux de l'aimable science qui en fait l'objet, et qui fera l'un de nos plus chers délassemens, lors-

que nous aurons pris sans réserve la vie patriarchale.

J'accepte votre heureux augure sur ma petite Eudora, et il ne tiendra pas à moi de travailler à le justifier comme une prophétie ; je jouis du moins chaque jour du temps présent en me rendant le temoignage qu'elle à toute la santé, tout le bonheur de son age ; il me faut cette conviction pour m'applaudir de son existence ; il me la faudroit encore pour m'aider à soutenir sa perte si j'avois le malheur de l'éprouver. Notre santé ne s'améliore pas rapidement. L'ami vous diroit presque que je ne suis plus bonne à voir, et que je panche sur ma tige ; il s'alarme de mon mal-aise, comme moi de sa maigreur, et nous nous inquiétons l'un de l'autre. Contentement et la permission de manger des fraises que Linnée juge si bonnes, et qui, sans être merveilleuses dans ce pays, sont ici, comme par tout, un des plus jolis fruits à mon gré, parce qu'il flatte l'odorat autant que le goût ; agrément qu'il ne partage pas avec beaucoup d'autres.

Il me semble que vous avez été obligé de fermer les yeux en consultant l'abbé. Eh mais!... ceux da sa sœur vous feroient ils tout de bon la guerre ? Gare le petit fripon ailé qui frappe et fuit comme un voleur ! Adieu, joie et santé.

13 Mai.

13 Mai.

Vous nous avez fait une aimable causerie, et j'ai cru que vous étiez à côté de nous. Je vous admire de mettre sur le compte de la froideur ce qui paroîtroit le fruit de la sagesse : assurément c'est le plus haut point de celle ci que de ne voir que ce qui est visible, et de ne point envelopper la réalité d'illusions : n'importe, pour le fait, ce qui vous a conduit là ; tant mieux pour vous, si vous n'avez pas eu besoin d'épreuves et d'efforts pour y arriver : votre ame n'a pas été froissée, et votre énergie vous reste. Dans telle carrière qu'on se jette, on peut aller loin dès que l'imagination ne se met pas à la traverse, et qu'elle demeure subordonnée au vrai.

M. de Vin nous avoit dit un mot de ces diatribes parlementaires. Il faut convenir que Paris est un singulier séjour ; des calembourgs et des pamphlets y sont le résulat ou la cause des plus graves affaires, et l'on finit toujours par se moquer du mal et du bien, pour se consoler de l'existence de l'un, et de l'impossibilité de l'autre. Vous ne feriez donc plus votre partie dans les barres ? Mais s'il s'agissoit de disputer à la course une Sophie, ne retrouveriez vous pas des jambes aussi bonnes que celle d'Emile ? Je ne regette pas non plus l'herborisation que le mauvais temps vous a fait laisser pour nous écrire, mais je souhaite que vous profitiez du beau jour que

voici

voici pour en faire une autre; c'eſt, à mon avis, l'une des plus charmantes occupations que l'on puiſſe prendre; l'activité de la jeuneſſe, la rêverie des ames tendres, tout ce que la campagne inſpire et fait goûter ſe développe et fait jouir en herboriſant; la gaieté ſolâtre et la douce mélancolie s'y repaiſſent également. Nous avons été hier parcourir les foſsés de cette ville, et nous y avons trouvé quelques plantes; mais je ſuis encore ſi ignorante, et j'ai ſi peu de tems pour me décraſſer; le beſoin de recourir aux livres qu'on ne peut porter, et que je n'ai guère le loiſir de conſulter au logis, revient ſi ſouvent, que j'en ſerois impatientée ſi le goût ne l'emportoit ſur les mécomptes.

A Sailly, près Corbie.

Je ne ſais quel quantième de juin; tout ce que puis vous dire, c'eſt que l'on compte ici trois heures d'après-midi d'un lendemain de fête. J'ai vu mon bon ami le dimanche; il m'a quitté hier au ſoir: j'ai paſsé une très mauvaiſe nuit, et je me portois encore ſi mal ce matin, que je n'ai pu vous écrire quoique j'en euſſe formé le projet. Je ne vous donne point cette ſucceſſion de choſes comme cauſes et effets néceſſaires, mais je vous la donne telle qu'elle eſt, tout bonnement. J'ai eu communication des lettres que vous avez écrites, parce que leur réception eſt

au

au nombre de nos plaisirs, et que nous ne savons goûter aucun de ceux-ci sans le partager entre nous. Je ne vous offrirai rien en échange de vos nouvelles; je ne me mêle pas des politiques, je ne suis plus au courant de celles d'un autre genre, et je ne suis en état de parler que des chiens qui m'éveillent, des oiseaux qui me consolent de ne pas dormir, des cerisiers qui sont devant mes fenêtres et des génisses qui paissent l'herbe de la cour.

J'habite sous le toit d'une femme que le besoin d'aimer me fit distinguer, lorsqu'à l'âge d'onze ans, je me trouvois au couvent avec une quarantaine de jeunes personnes qui ne songeoient qu'à folâtrer pour dissiper l'ennui du cloître. J'étois dévote, comme madame Guyon du tems jadis; je m'attachai à une compagne qui étoit aussi un peu mystique, et la bonne amitié s'est nourrie de la même sensibilité qui nous faisoit aimer Dieu jusqu'à la folie. Cette compagne, retournée dans son pays, me fit connoître M. Roland en le chargeant de lettres pour moi; jugez si tout ce qui s'en est suivi doit me faire continuer de chérir l'occasion ou la cause accidentelle qui y à donné lieu?

Enfin cette amie est mariée depuis peu, et j'ai contribué en quelque chose à la déterminer! je viens la voir à la compagne dont je lui ai vanté le séjour comme le plus approprié au bonheur des ames pures; je parcours son do-

 maine,

maine, je compte ſes poulets, nous cueillons les fruits du jardin, et nous diſons que tout cela vaut bien la gravité avec laquelle on entoure le tapis verd où l'on fait promener des cartes, l'attirail d'une toilette dont il faut s'occuper pour aller s'ennuyer dans un cercle, le petit bavardage de ceux ci, &c. &c. Au bout de tout cela, j'ai grande envie de retourner à Amiens, parce que je ne ſuis ici qu'à moitié; mon amie me le pardonne, parce que ſon mari étant abſent, elle juge mieux de ma privation par la ſienne; et quoique nous trouvions fort doux de nous dolenter réciproquement, nous convenons qu'être éloignée du colombier, ou s'y trouver toute ſeule, eſt une choſe aſſez triſte. Cependant je paſſe encore ici la ſemaine toute entière; je ne ſais ſi ma ſanté en retirera tout le profit que mon bon ami avoit eſpéré. J'ai pourtant fait trève entière avec le travail depuis trois jours, mais je ne me ſens pas encore merveilleuſement: j'ai été aſſez contente du viſage de l'ami; je crains ſon cabinet comme lefeu, et la ſemaine à paſſer me paroît une éternité par le mal qu'il peut ſe faire dans cet intervalle.

Avouez que je ſuis bien confiante de vous envoyer ainſi un babillage de campagnarde? Je prétends bien pourtant, non que vous m'en ſoyez obligé, mais que vous le preniez comme un acte d'amitié bien ſincère et bien dénué d'amour-propre.

propre. Je ſuis peſante ; et malgré mon goût pour ce qui m'entoure, malgré cet attrait qui m'attache à tous les détails de la campagne, malgré cet attendriſſement que reveille toujours le ſpectacle de la nature dans ſa ſimplicité, je me ſens endormir et *bêtifier*.

J'ai rapporté des plantes de toutes mes promenades ; j'en ai reconnu pluſieurs ; les autres ont été ſéchés avant que *Murray* m'ait aidée à les juger, et le tems s'écoule ſans me ranimer. Au reſte, les femmes, dans leur phyſique, ſont auſſi mobiles que l'air qu'elles reſpirent ; j'écris d'après l'impulſion du moment ; et ſi j'avois remis cette lettre à demain matin, peut-être auroit-elle été vive et gaie.

Adieu ; ſouvenez-vous de vos bons amis ; je réunis le mien dans cette expreſſion, parce que nous ne ſommes jamais ſéparés dans nos ſentimens, et que vous êtes l'un des objets ſur leſquels nous les fixons avec le plus de complaiſance.

Amiens, le 29 Juillet.

Il me ſuffit que vous poſiez les armes, je ne demande pas qu'elles me ſoient rendues : je ne veux pas recevoir de loi, mais je ne prétends pas non plus en impoſer à perſonne. Vous ne vous êtes pas trompé ſur les prétentions de votre ſexe ; je dirois plus, ſur ſes droits, mais bien dans la manière de les défendre ; vous ne les avez

pas non plus compromis envers moi qui ne veux en attaquer aucun : vous avez oublié le *mode*, et c'eſt tout. Que ſont les déférences, les égards de votre ſexe pour le mien, autre que les ménagemens du puiſſant magnanime pour le foible qu'il honore et protège en même-tems ? Quand vous parlez en maître, vous faites penſer auſſitôt qu'on peut vous réſiſter, et faire plus peut-être, tel fort que vous ſoyez. (L'invulnérable Achille ne l'étoit pas par-tout.) Rendez-vous des hommages ? C'eſt Alexandre traitant en reines ſes priſonnières, qui n'ignorent pas leur dépendance. Sur cet unique objet peut-être, notre civiliſation ne nous a pas mis en contradiction avec la nature ; les lois nous laiſſent ſous une tutelle preſque continuelle, et l'uſage nous défere dans la ſociété tous les petits honneurs ; nous ne ſommes rien pour agir, nous ſommes tout pour repréſenter.

N'imaginez donc plus que je m'abuſe ſur ce que nous pouvons exiger, ou ce qu'il vous convient de prétendre. Je crois, je ne dirai pas mieux qu'aucune femme, mais autant qu'aucun homme, à la ſupériorité de votre ſexe à tous égards. Vous avez la force d'abord, et tout ce qui y tient ou qui en réſulte, le courage, la perſévérance, les grandes vues et les grands talens ; c'eſt à vous de faire les lois en politique comme les découvertes dans les ſciences ; gouvernez le monde, changez la ſurface du globe,

ſoyez

ſoyez fiers, terribles, habiles et ſavans; vous êtes tout cela ſans nous, et par tout cela vous devez nous dominer. Mais ſans nous vous ne ſeriez ni vertueux, ni aimans, ni aimables, ni heureux; gardez donc la gloire et l'autorité dans tous les genres; nous n'avons, nous ne voulons d'empire que par les mœurs, et de trône que dans vos cœurs. Je ne réclamerois jamais rien au-delà; il me fâche ſouvent de voir des femmes vous diſputer quelques priviléges qui leur ſiéent ſi mal; il n'eſt pas juſqu'au titre d'auteur, ſous quelque petit rapport que ce ſoit, qui, ne me ſemble ridicule en elles. Tel vrai qu'on puiſſe dire de leur facilité à quelques égards, ce n'eſt jamais pour le public qu'elles doivent avoir des connoiſſances ou des talens.

Faire le bonheur d'un ſeul, et le lien de beaucoup par tous les charmes de l'amitié, de la décence, je n'imagine pas un ſort plus beau que celui là. Plus de regrets, plus de guerre, vivons en paix. Souvenez vous ſeulement que pour garder votre fierté avec les femmes, il faut éviter de l'afficher à leurs yeux. La petite guerre que je vous ai faite pour nous amuſer dans la liberté de la confiance, vous ſeroit faite d'une autre manière par l'adroite coquetterie, et vous n'en ſortiriez pas ſi dégagé. Protégez toujours pour n'être ſoumis qu'à volonté; voilà votre ſecret à vous autres. Mais que je ſuis bonne de vous dire cela, et le reſte que vous ſavez mieux que

 moi!

moi ! Vous avez voulu me faire jaser ; eh bien ! nous sommes quittes ; adieu.

Le 23 Mai 1784.

Je vous charge d'une commission que vous jugerez bien être une bonne œuvre à laquelle il faut coopérer. Il s'agit de présenter le billet ci-joint au Mont-de-piété, de payer la petite somme, et de retirer les effets ; puis vous ferez mettre ces effets dans notre ballot de livres et autres affaires, afin qu'il parvienne ainsi sans autres frais.

Il est plaisant que vous alliez retirer des jupes au Mont-de-piété ; mais, plaisanterie à part vous me paroissez dans un moment critique et fort occupé d'une dernière résolution. Il y a des siécles que vous ne vous avez écrit ; je vais envoyer à la poste, avant de fermer, pour m'assurer si vous ne nous donnez point encore signe de vie.

L'ami se porte doucement, et point plaisamment ; fluxion aux dents, courbature, petit frisson, misères enfin ; Eudora va bien, sans reprendre les brillantes apparences de la belle santé. Avez-vous des nouvelles fraîches de l'ami Lanthenas ; je le sais à la campagne depuis quelque temps. Adieu ; vous aurez reçu nos *fichus* ; nous vous embrassons.

Le 7 Juin.

Il y a bien long-temps, notre bon ami que je n'ai eu le plaifir de m'entretenir avec vous ; mais j'ai tant à faire et tant à me repofer, que je fais toujours fans finir de rien. Les jours paffés à Crefpy ont été très-remplis par l'amitié d'abord, puis la repréfentation et les courfes. Parmi ces dernières, celle d'Ermenonville n'a pas été la moins intéreffante ; fort occupés de vous et des chofes, nous avons joui de celles ci en vous fouhaitant pour les partager. Le lieu en foi, la vallée qu'occupe Ermenonville, eft la plus trifte chofe du monde ; fables dans les hauteurs, marécages dans les fonds ; des eaux troubles et noirâtres ; point de vue, pas une feule échappée dans les champs, fur des campagnes riantes ; des bois où l'on eft comme enféveli, des prairies baffes : voilà la nature. Mais l'art a conduit, diftribué, retenu les eaux, coupé, percé les bois ; il réfulte de l'une et de l'autre un enfemble attachant et mélancolique, des détails gracieux et des parties pittorefques. L'île des peupliers, au milieu d'un fuperbe baffin couronné de bois, offre l'afpect le plus agréable et le plus intéreffant de tout Ermenonville, même indépendamment de l'objet qui y appele les hommes fenfibles et les penfeurs. L'entrée du bois, la manière dont fe préfente le château et la diftribution des eaux qui lui font face, forment le fecond afpect qui

m'ait

m'ait le plus frappé. J'ai trouvé avec plaiſir quelques inſcriptions gravées ſur des pierres placées çà et là ; mais les ruines, les édifices, etc., élevés, en différens endroits, ont généralement le défaut que je reproche à preſque toutes ces imitations dans les jardins Anglais, c'eſt d'être faits trop en petit, et de manquer ainſi la vraiſemblance, ce qui touche au ridicule. Enfin Ermenonville ne préſente pas ces beautés éclatantes qui étonnent le voyageur, mais je crois qu'il attache l'habitant qui le fréquente tous les jours; cependant, ſi Jean-Jacques n'en eut pas fait la réputation, je doute qu'on ſe fût jamais détourné pour aller le viſiter. Nous ſommes entrés dans la chambre du maître ; elle n'eſt plus occupée par perſonne ; en vérité Rouſſeau étoit là fort mal logé, bien enterré, ſans air, ſans vue : il eſt maintenant mieux placé qu'il ne fût jamais de ſon vivant ; il n'étoit pas fait pour ce monde indigne.

J'en aurois bien long à vous dire de tout ce que j'ai éprouvé depuis mon départ de Paris et à mon arrivée ici. La pauvre Eudora n'a pas reconnu ſa triſte mère qui s'y attendoit et qui pourtant en a pleuré comme un enfant; je me ſuis dit : me voilà comme les femmes qui n'ont pas nourri leurs enfans; j'ai pourtant mieux mérité qu'elles, et je ne ſuis pas plus avancée ! La douce habitude de me voir, une fois ſuſpen-

due,

due, a rompu celle d'affection qui m'attachoit ce petit être... Je n'y songe pas encore sans un terrible gonflement de cœur. Cependant mon enfant a repris ses manières accoutumées; il me caresse comme autrefois: mais je n'ose plus croire au sentiment qui fait valoir ces caresses; je voudrois qu'il eût encore besoin de lait, et en avoir à lui donner.

Vous que nous comptons chèrement comme ami, vous souvenez-vous de ceux que vous ne voyez plus? Adieu; il faut que je finisse; nous vous embrassons tendrement.

9 Juin.

Je reçois dans le moment votre aimable épître, les patentes et leur accompagnement; je devois déjà vous écrire; tous ces objets ajoutent encore à ce que je devois vous exprimer, et je ne sais plus par où m'y prendre. L'ami reçoit des feuilles, nous avons des lettres en foule à repondre et à faire; je me suis levée à près de dix heures, parce que j'avois mal dormi la nuit; le bon frère Lanthenas arrive; le successeur de M. Roland est ici pour prendre des instructions: nous voilà tous, comme vous voyez, fort en l'air et préoccupés. Dans l'obligation de terminer les affaires de préférence aux petites causeries, telles charmantes qu'elles puissent être, il faut vous assurer que l'ami répondra dans peu à

l'académie

l'académie où vous venez de lui ſervir d'introducteur; en même temps qu'il vous fera paſſer ſes lettres, il vous indiquera où vous pourrez prendre des exemplaires de ſes ouvrages pour les addreſſer à cette compagnie. En vous chargeant d'une commiſſion, j'ai oublié de vous parler d'argent pour la faire; il part d'ici, ces jours-ci, une perſonne qui vous rembourſera pour moi vos avances. Autre choſe très-intéreſſante aſſurément. Vous m'avez fait faire la connoiſſance de M. Brouſſonet, et je me rapele parfaitement ce que vous m'avez dit et ce que j'ai vu de ſon ſavoir modeſte, de ſon honnêteté, de cette aménité qui caractériſe ſi bien ceux dont les connoiſſances adouciſſent les mœurs; je n'oublie pas non plus que vous m'avez fait eſpérer que nous pourrions avoir de lui des lettres pour l'Angleterre. Je réclame à cet égard les ſoins de votre amitié; c'eſt d'elle dont je m'appuie près de M. Brouſſonet, aux yeux duquel je ne puis avoir particulièrement aucun titre. Au reſte, je demande ces lettres avec une confiance que je n'euſſe pas oſé prendre ſi j'avois du faire le voyage avec notre compagnie, mais ſans M. Roland; car, dans ce cas, j'aurois fort bien ſenti qu'à commencer par moi, perſonne de notre ſociéte n'eût été éminemment propre à cultiver les ſavantes relations que M. Brouſſonet peut nous donner. On peut ſe flatter de faire trouver quelquefois,

quelquefois, dans une relation continuée, la douceur et le goût qui peuvent tenir lieu du favoir auprès des favans mêmes; mais quand on ne voit ceux ci qu'en paffant, il faut pouvoir les payer de leur monnoie. Or donc, vous connoiffez notre caution; je n'ai rien de plus à vous dire, finon que je vous prie de me rappeler à votre ami en lui difant pour moi mille chofes honnêtes. Nous faifons nos difpofitions très-prochaines; le temps fuit comme un voleur, celui de fuir auffi pour notre compte nous touche aux épaules; mille arrangemens nous preffent; et quoiqu'au milieu de ma maifon, de ma petite famille, je ne fais qu'une halte; je fuis comme un chaffeur au rendez-vous. J'acquitte ma charge et votre commiffion; le baifer de moi fe donne doucement fur les lèvres, lieu réfervé à l'ami du cœur; je donne le vôtre où je l'aurois reçu, fur les deux joues, mais bien affectueufement: le fentiment accompagne tous les deux, *voilà la reffemblance*; le votre à la vivacité de l'amitié empreffée; le mien, la douceur pénetrante d'une union plus intime: *voilà la difference*, pour terminer comme la chanfon; le tout pour votre plus grande inftruction et fuivant vos demandes. Je ne fuis pas non plus comme Eudora; la chère petite fœur a pris dans mon fouvenir et dans mon cœur une place d'où perfonne ne la délogera; donnez moi de fes nou-

velles

velles et embrassez la pour moi. L'ami Lanthenas vous en dit tant et tant, et l'ami et moi, que je ne saurois tout vous exprimer; je suis pressée à en *étrangler*, comme monsieur Sage.

Adieu, mon ami; nous vous embrassons tous de bien bon cœur.

17 Juin.

J'ai reçu hier votre touchante et mélancolique épître, sans pouvoir y répondre aussitot. Mon beau-frere venoit de passer avec deux compagnons qui n'ont pu retarder davantage leur voyage à Londres, où nous le verrons peut-être encore. Mon bon ami partoit lui même avec son successeur, pour une partie de la tournée du département. Je suis demeurée au logis avec le bâchelier, et tout le tracas d'une lessive, grande affaire de ménage à la province. Je ne pensois pas que l'ami vous eût laissé dans la moindre incertitude sur la destination des exemplaires; il y en a un complet de tous ses ouvrages pour l'académie; un des lettres seulement pour le comte de Saluces; un trosième, je crois, de ces memes lettres pour M. Lamanon. J'ai cherché, demandé, fort inutilement jusqu'à présent, s'il y avoit quelque poisson rare dans nos rivières et fossés; les gens de ce pays n'ont à cet égard que la science de leur cuisinier; et malgré ce que je me propose de rechercher encore, je n'espere rien fournir pour l'yctiologie de votre ami: il

voudra

voudra bien ne pas mefurer fes lettres fur les renfeignemens que nous lui fournirons. Ce peintre et fa maîtreffe qui font parler tout le monde des plaifirs qu'ils ont goûté; ce marquis d'Arlandes, qui publie auffi tout haut fes prétentions et fes regrets; ce tas de gens qui ont befoin de faire dire qu'ils font heureux pour croire l'être, me paroiffent bien indignes de l'amour, et bien éloignés d'en favourer les plaifirs: grand bien leur faffe! je n'envie ni n'eftime leur mode.

Mais dites moi donc, mon ami, où eft votre raifon, où eft votre philofophie? Quoi! vous voyez tant en noir une fituation où votre chère fœur peut trouver tant de moyens de valoir plus encore! fi elle jouit du revenu que vous efpériez pouvoir lui conferver, elle ne perd pas l'efpérance de trouver un parti convenable, et elle peut l'attendre agréablement. Je vous avoue que, le *non ignara mali* me fait, au contraire envifager cette fituation avec des avantages. C'eft fur ce ton que j'en parlerois à la chère petite fœur, maintenant que le trouble des premiers inftans doit être un peu diffipé. Mais, hélas! le fentiment de fes propres pertes eft un mal qu'un tiers ne peut jamais apprécier, et ce n'eft pas toujours par fa nature que la douleur doit fe compter! Reffouvenez-vous, mes bons amis, de ceux qui vous chériffent, qui prennent part à tout

ce que vous éprouvez, qui voudroient l'adoucir, et qui vous portent dans leur ſein.

Adieu; je vous quitte pour ſuivre ici les petites occupations qui me commandent, et je vous embraſſe de tout mon cœur. Le frère vous dit mille choſes affectueuſes: vous verrez la deſtination du paquet ci joint, et vous voudrez bien la lui faire ſuivre; adieu encore, ſans vous quitter d'eſprit et de cœur.

Le 24 Juin.

Oui, nous vous aimons encore; nous vous aimerons toujours, j'en ai la confiance; il faudroit que vous changeaſſiez bien pour qu'il en fût autrement, et vous n'êtes point de trempe à diminuer de valeur. Recevez donc, mon ami, ces franches aſſurances, dont je crois bien que vous n'avez nul beſoin, et que je vous réitere pour le plaiſir de vous les répéter. Nous acceptons de grand-cœur votre commiſſion, et nous nous en accquitterons de notre mieux: trouvez donc quelque moyen de me faire paſſer la muſique que M. Parault voudroit envoyer à Londres; je ſerois très-aiſe de remplir auſſi pour lui quelque commiſſion; dites le lui pour moi, avec mille choſes honnêtes et ſenſibles en attendant que je les lui exprime moi même. Vous nous feriez grand plaiſir de ſavoir et de nous mander ce que coûtent, neufs et reliés, le *genera*

plantarum et le *philosophia botanica* de Linée ; nous les avons achetés, mais nous en avons oublié le prix ; il s'agit maintenant de les céder à M. d'Eu, qui veut se les procurer ; nous les acheterons de nouveau, en passant à Paris, pour les emporter avec nous. Je crois vous avoir mandé qu'Achate étoit parti de mardi ; mon bon ami s'en va samedi pour achever sa tournée sur la côte du Caléfis, et je dois partir le jeudi suivant avec M. d'Eu. Nous voila, comme vous voyez, un pied en l'air, et ne tenant plus à Amiens que par un fil. Mais Eudora demeurera encore dans cet Amiens ; et dieu sait combien il me sera cher tant qu'il recélera ce petit être ! Que devient la chère sœur ? santé, disposition d'ame, habitation ? dites-lui pour moi tout ce que vous pouvez pressentir et que je ne saurois exprimer. Je vous embrasse de tout mon cœur, avec la plus vive affection.

Le 28 Juin.

Eh mais ! ne diroit on pas que c'est vous qui partez, à votre annonce de ne plus écrire jusqu'au retour ? Je vous en ferois bien demordre, si j'avois le temps ; malheureusement c'est aussi la dernière fois que je vous écris avant de m'en aller ; je fais toujours quelque chose et toujours je m'en trouve encore à faire : les heures volent, celle du départ viendra frapper, et zeste, adieu,

adieu, bon ſoir. J'ai déja reçu pluſieurs fois des nouvelles d'Achate, que les vents contraires ont forcé de s'arrêter un peu à Boulogne, dont il n'a dû s'embarquer qu'hier. Je ne vous envoie pas les fameuſes diſſertations d'une fille de vingt ans, ſur l'eſprit; il faudroit que je les cherchaſſe parmi la pouſſière et des vieux papiers, je n'en ai pas le loiſir; mais lorſque je quitterai le pays, je vous promets d'emballer quelques chiffons avec les paperaſſes que vous verrez enſuite à mon paſſage à Paris, ſi la fantaſie vous en tient encore : c'eſt tout ce que je puis faire pour l'honneur de ma parole. Mais comme je vois que ce n'eſt pas une raillerie que de vous la donner, je ne vous promets rien pour le journal; j'aime mieux que vous m'ayez obligation de ma complaiſance, ſi j'ai la modeſtie de vous montrer mon gribouilage : voila qui eſt clair, je penſe! on m'appele, je ſuis prefsée; je vous embraſſe bien joliment ſur les deux joues.

7 Août.

Eh mais! vous avez une imagination bien vive et vous tirez des conſéquences bien terribles! Vous ne vous êtes point repréſenté des voyageurs, arrivant pour repartir, avec mille embarras, écrivant à la hâte, et ne diſant qu'un mot quand leur cœur offroit cent choſes à exprimer.

mer. Nous avions arrêté que je vous écrirois demain matin, car nous consacrons les après-dîners à faire des caisses : vous ne devinez sûrement pas pour quelle raison j'ai pris la plume dans cet instant ; je vous le dirai à la fin de ma lettre ; maintenant je veux vous parler de vos commissions. *Dollon*, l'opticien, le plus célèbre de Londres, ne parle pas mieux Français que je parle Anglais ; mais nous avons été chez lui avec monsieur Dezach ; j'ai non-seulement expliqué vos intentions, mais j'ai montré vos propres expressions sur l'étendue du diamètre, celle du foyer et le nombre de fois que la loupe devoit grossir : *Dollon* a répondu qu'il étoit trés-difficile de réunir ces proportions avec l'effet que vous demandiez ; qu'il n'avoit rien de fait ainsi, mais qu'il le feroit pour le mieux : il lui a fallu plusieurs jours ; après quoi il nous a donné votre loupe comme le résultat de son travail, pour lequel on lui avoit laissé, écrites en Anglais, les conditions désirées. Je vous donne ces détails, non pour vous pro uver que j'ai fait de mon mieux, car je crois bien que vous n'en doutez pas, mais pour vous consoler de ce qui est, par la difficulté dont il eût été que cela fût autrement. Je vous apprendrai, pour vous réjouir d'autre part, qu'Eudora nous a reconnus à notre arrivée, quoiqu'elle fût couchée à ce moment, et que nous lui soyons apparus comme un songe ;

 elle

elle m'a embraſſé avec une eſpèce de ſérieux mêlé d'affection ; puis elle a fait un petit cri de ſurpriſe et de joie, en appercevant ſon père enſuite. Elle s'étoit portée à merveilles, ſans le moindre accident, durant notre abſence ; le lendemain matin, tout en courant, elle s'eſt laiſſée tomber et a roulé ſur l'eſcalier, de manière que je l'ai crue morte et que je le ſuis preſque devenue ; définitivement elle n'avoit point de mal, et j'en ai été pour ma peur. Cependant l'ami, à qui le voyage avoit fait des merveilles, s'eſt trouvé fatigué au retour, puis tourmenté par un malheureux clou qui m'a bien attriſtée : je le fais purger demain avec les tiſanes de l'ancienne ordonnance. Je ne penſe point à celui qui les a données, à la néceſſité d'y revenir, à mon ami, à vous, à toutes les circonſtances que cela renouvele, ſans m'affecter beaucoup. D'autres vous le tairoient peut-être, pour ne pas vous affecter vous-même ; moi, je ſens que je partage trop ce qu'éprouvent nos amis, pour ne pas leur faire auſſi partager tout ce qui me touche, principalement en des choſes qui deviennent preſque réciproques. Pour changer de thèſe et faire contraſte, je vous dirai que nous étions à ranger, emballer, etc. lorſqu'un chevalier eſt venu demander à me parler ; c'étoit pour voir la maiſon ; et ſuivant le ton militaire, il vouloit en prendre l'occaſion de parler à la maitreſſe. C'eſt un bon-

homme

homme au fond, mais dont les complimens et toutes ces fadaises que ces gens-là appelent galanterie, m'ont si fort impatientée, que je me suis mise à vous écrire pour m'en débarrasser et le laisser à l'ami, qui n'aura pas fini de sitôt avec un tel bavard. Enfin, dans un bon ménage, chacun prend sa part des fardeaux ; j'abandonne celui ci au plus fort. Ceci me rappele une comédie Anglaise que j'ai vue jouer à Londres, et où l'on représente un petit-maître Français qui a beaucoup fait rire, à commencer par nous. Je ne vous entretiens pas du voyage, dont je suis extrêmement contente ; nous en causerons bientôt de vive voix, et ce sera bien meilleur. Nons avons employé notre temps comme vous pouvez l'imaginer ; j'ai pris à la volèe celui d'écrire, et je me rappelerai toujours avec un singulier intérêt ce pays dont Delolme m'avoit déjà fait connoître et aimer la constitution, et où j'ai vu les effets heureux de celle-ci. Il faut laisser crier les sots et chanter les esclaves ; mais croyez qu'en Angleterre il y a des hommes qui ont le droit de rire de nous : je vous dirai des particularités de Lavater, avec lequel monsieur Dezach a passé quelque temps.

Enfin nous voici sous le même ciel que vous, et vous aimant comme toujours ; comme on fait en amitié dont vous savez la devise, *loin* et *près*, *hiver* et *été*.

Le 13 Août.

Vous auriez bien mal jugé, en vérité, ſi vous euſſiez cru que je miſſe aſſez d'importance à mon journal pour répugner à vous le communiquer; comme vous ne pouvez le priſer que par l'intérêt de la bonne amitié, il eſt fort à votre ſervice: mais auſſi, comme il ne ſauroit être grand'choſe pour autre qu'un ami, je vous prie de le garder pour vous ſeul, et je vous l'expédie par la première occaſion. J'ai penſé que ce ſeroit vous faire vraiment plaiſir que d'y joindre le réſutat d'un voyage fait au même lieu, en 1771, par mon bon ami; cela fut écrit au retour, *currente calamo.* Je fis ſa connoiſſance en 1775; il me communiqua peu après, et ce voyage et d'autres, et divers manuſcrits; c'étoit en les liſant, tandis qu'il parcouroit l'Italie, que j'écrivis la grande feuille iſolée que vous trouverez, et, ce qui eſt aſſez ſingulier, que lui-même n'a point encore vue. Vous penſerez que cette jeune ſolitaire qui étudioit ſon homme en le liſant, commençoit à ne point le hair; et vous ne vous tromperez pas. Mais il pourra vous paroître plaiſant que vous ſoyez le premier qui, après ſi longtemps, liſe le jugement que je portois de ſa perſonne en 1777.

Je liſois dans ce même temps un ouvrage de Delolme ſur la conſtitution de l'Angleterre; et je vous enverrois auſſi, ſi je le trouvois, l'extrait que j'en fis alors. Mais, au reſte, l'auteur

vient

vient d'en donner une nouvelle édition que j'ai vue à Londres, et que je vous invite à vous procurer comme le meilleur ouvrage, au jugement des Anglais même, sur leur gouvernement.

25 Août.

Un genouil sur une chaise, l'autre pied à terre, mes bras sur un coin de bureau qui n'est plus à moi, je veux encore, mon ami, vous écrire un mot d'ici. Je vais quitter cette ville pour longtemps assurément, peut-être n'y reviendrai-je jamais; il m'est doux de marquer toutes les époques de ma vie par une consécration particulière à l'amitié. Recevez la réitération des assurances que je vous ai données tant de fois dans ces lieux, et que j'aurai toujours à vous répèter par-tout où je pourrai me trouver.

Nous voila tous disposés, la voiture est remplie; on la conduit chez monsieur d'Eu, où nous allons dîner, et d'où nous y monterons. Adieu; je vais m'éloigner un peu de vous, mais pour m'en rapprocher et vous embrasser bientôt.

Recevez nos embrassemens dès ce moment même, en attendant celui de les faire *viva voce*. Adieu; au plaisir de nous voir réunis!

Longpont, le jeudi matin 23 Septembre:

Vous m'avez laiſsée pénétrée anéantie, au moment de mettre entre nous un intervalle de cent lieues, au moment de nous quitter pour longtemps peut-être, au moment où le cœur brisé, mais dans l'effuſion de mon ame, les mains de mon ami, de ma fille, réunies dans les vôtres, je renouvele le paſte de la ſainte amitié, ce paſte d'autant plus ſolemnel qu'il étoit accompagné d'un ſilence que perſonne de nous ne pouvoit rompre; à ce moment, vous vous dégagez du milieu de nous, vous nous fuyez!.... Je ſuis demeurée immobile ſur mon ſiège, mon enfant dans mes bras, mes yeux baignés, attachés ſur cette porte que vous veniez de paſſer. Dans quel état êtes-vous donc vous-même!

Votre image nous pourſuit ici, nous ſuivra par-tout, et notre ame, abreuvée de l'amertume où nous vous avons vu plongé, ſe refuſera aux douceurs qui nous environnent, juſqu'à ce que nous ayons l'aſſurance que vous croyez en vos amis, que vous les chériſſez toujours, que vous êtes perſuadé de leur dévouement, juſqu'à ce qu'enfin la douce confiance faſſe renaître les beaux jours de notre amitié. Jeune et ſenſible ami, punirois-tu ceux qui t'aiment d'avoir eu pour toi ce ménagement que leur ſenſibilité croyoit devoir à la tienne? Dites-moi, rentrez au fond de votre ame, jugez la nôtre par elle, et voyez s'il eſt poſſible que nous ſoyons autres

que

que ce que nous vous proteſtons être. Revivez, mon ami, au ſein de la confiance ; elle eſt faite pour votre cœur honnête, et l'injure que votre ſenſibilité nous à faite en croyant que nous vous en avions faite une, eſt une erreur de ſentiment qui appartient à ſon excès. Eçrivez-nous, mon ami, épanchez-vous encore avec nous, recevez nos tendres embraſſemens, et renouvelons pour jamais le ſerment d'une amitié éternelle !

Mon cœur eſt plein, le tems me preſſe, on m'environne ; adieu : venez donc ici dimanche. Ci-joint la traduction déſirée ; l'ami Lanthenas, et mon ami, nous vous embraſſons !....

Du Clos la Platière, le 3 Octobre.

Eh bien ! notre bon ami, qu'êtes-vous donc devenu à notre égard, à nous qui vous conſervons le plus ſincère attachement, l'eſtime la plus vraie, l'amitié la plus tendre ? Je vous ai écrit de Longpont ; notre ami Lanthenas vous aura répété l'expreſſion de nos cœurs : nous nous flattions, je vous l'avoue, de trouver ici de vos nouvelles, où d'en recevoir à notre arrivée, car vous avez encore eu des nôtres de Dijon. Votre triſte ſilence nous accable autant que vos pleurs nous ont déchirés ; homme impitoyable, dont l'imagination nous fait tant de mal à tous, pourquoi refuſer d'ouvrir votre ame à la vérité, à la confiance, à l'ancienne amitié ? Vous avez beau

lutter contre elles, avec les prestiges auxquels vous vous êtes livré, il faut que vous reveniez à la franchise au dévouement avec lesquels nous vous aimons ; et je ne connoitrois plus rien aux choses de ce monde, si votre erreur pouvoit tenir long-temps contre la bonne foi et la vivacité de sentiment que nous mettons dans notre liaison. Levez les yeux, mon ami ; voyez les braves gens qui vous chérissent, qui n'ont jamais eu que des raisons de vous chérir davantage, et qui ne souhaitent autre chose que le retour de votre attachement. Nous sommes arrivés sans accidens, mais fatigués ; le frère étoit venu à la ville pour nous recevoir, et aussitôt nous avons ouvert des malles, fait de nouveaux paquets pour venir à la campagne où nous voici. Je n'ai le courage de vous parler de rien de relatif à ce qui m'environne jusqu'à ce que vous m'ayez donné signe de vie. L'ami vous a écrit que nous avions vu M. Maret, M. de Morvaux, M. Durande ; que nous avions acheté vos peaux qui sont avec nous, et sur lesquelles nous attendons vos renseignemens pour vous, les expédier, à moins que nous ne trouvions une occasion. La lettre faite à Dijon a été mise à la poste à Beaune, parce que nous sommes partis bien matin, et que nous n'avons pas voulu la laisser à l'auberge. Demain l'ami va à Villefranche porter lui-même celle-ci ; je vous ferai de graves

reproches, s'il n'y trouve pas de vos nouvelles. Donnez des nôtres à l'ami Lanthenas; dites-lui que nous l'attendons de pied ferme pour l'embrasser: il aura fûrement été à Vincennes, chez mon Agathe, &c. Je le remercierai de tous ces foins quand il y aura joint celui de ce tranfporter ici. Mille chofes honnêtes, fenfibles, empreffés, à M. Parault.

Adieu, mon ami: trouveriez-vous indifférent de recevoir fouvent l'affurance que nous vous aimons toujours? Mes tendres embraffemens à la chère fœur.

A Villefranche, le 7 Novembre.

Nous recevons enfin de vos nouvelles, notre bon ami; c'eft toujours, de notre part, avec le même empreffement que par le paffé: à quoi tient-il que de la vôtre elles ne foient données avec autant de plaifir et d'amitié? Au refte, vous nous trouverez toujours les mêmes, et peut-être vous direz-vous un jour que des perfonnes qui n'auroient pour vous qu'un attachement médiocre n'auroient pas été capables de prendre autant de foins, et de les prendre auffi conftamment, pour vous perfuader le contraire: quel autre intérêt que celui du cœur pourroit porter à agir ainfi? Vous le fentirez; votre ame fe rouvrira à la confiance, et vous nous dédommagerez, par l'intenfité, de la fufpenfion qu'aura fait dans la durée

le

le triste nuage qui vous offusque. Je le crois fermement, parce que le sentiment de nos droits sûr votre amitié est inhérent à celle que nous vous portons, et entraîne avec lui l'assurance de vous ramener à la vérité. Je vous parle de ceci pour la dernière fois; je continuerai notre correspondance sur le ton que nous n'avons pas de raisons de changer, et vous saurez que loin de nous éloigner de nos amis malades, nous renouvelons alors le devouement qui nous unit à eux pour jamais.

Mon bon ami vient de partir pour faire une tournée dans les montagnes de son département; de-là il doit passer quelques instans à Lyon; je serai au moins dix jours, peut-être quinze sans le voir. Nous sommes environnés d'ouvriers; mon appartement est bien à-peu près rangé, mais il y a beaucoup à faire pour le cabinet de l'inspecteur. Nous aurons long-temps des soins de cette espèce; car nous faisons bâtir à la campagne, et j'ai grand'peur que les maçons, qu'il faut veiller, ne nous empêchent d'aller cet été herborifer au Mont-Pila. L'ami Lanthenas, qui nous a quitté le trois de ce mois, vous aura quelquefois entretenu de nous, et doit vous en dire long encore, s'il peut s'acquitter de tout ce dont nous l'avons chargé. Ma petite Eudora, qui jase plus que jamais, et que je vois avec une extrême satisfaction se plaire toujours davantage

vantage avec moi, ne vouloir plus me quitter, m'a appelée cette nuit en prononçant votre nom, pour me demander où vous étiez, ſi vous deviez venir nous voir. En ſe jouant autour de nous, elle à déjà appris une partie de ſon alphabet; je ne ſaurois prendre un livre qu'elle ne veuille y regarder. J'ai eu peu de loiſir depuis mon arrivée ici; car vous ſaurez que l'uſage eſt de viſiter les arrivans; j'aurois eu toute la ville, ſi quelques perſonnes n'étoient encore à la campagne, ce qui prolonge un peu les viſites; d'ailleurs ma belle-mère en reçoit habituellement beaucoup; mais je m'eſquive au moment du jeu dans le cabinet de notre excellent frère; là, ont lit les journaux ou autre choſe, on cauſe littérature ou arrangemens: on ſe repoſe dans la confiance, et le ſouper vient toujours trop tôt. J'ai à vous demander les leçons d'harmonie et de clavecin de *Bemerzrieder*, *in*-4.° dont, une fois déjà, vous avez acheté un exemplaire pour une de mes amies; mais je n'en ſuis pas preſſée, car je n'ai pas de clavecin, et cette acquiſition eſt moins aiſée à faire que l'autre; mon ami aura d'autres objets dont il vous parlera à ſon retour. Nous avons quitté la campagne au moment où des neiges prématurées en avoient bien changé la face; cependant, ſi la néceſſité de nous arranger ne nous avoit appelés à la ville, nous n'y ſerions pas revenus ſi vite. La nouvelle

de

de la guerre me fâche, parce que je regarde toujours ces querelles de rois comme des fléaux pour les peuples ; je la regrette plus encore, puisqu'elle vous donne des sujets particuliers d'inquiétude. Donnez-nous des nouvelles de ce que les sciences, les auteurs, les académies et les brigues présentent de nouveau ; je vous aurois demandé, avant tout, des détails de vos occupations, de vos études actuelles, si vos expressions à cet egard ne m'obligeoient d'attendre l'instant où vous-même trouverez de la douceur à nous en entretenir. Mille choses à M. Parault, que sans doute vous avez le plaisir de voir quelquefois ; il y a long temps que nous attendons des nouvelles d'Amiens, et que nous doutons presque du sort d'un paquet par le silence d'un homme, entr'autre, intéressé à ce qu'il renfermoit, et à qui M. d'Eu aura dû le remettre.

Adieu ; n'oubliez pas ceux qui vous aiment et qui vous sont attachés pour jamais ; je vous embrasse au nom du petit ménage.

21 Novembre.

Dans un paquet que nous addresse l'ami Lanthenas, je trouve pour vous la lettre ci-jointe ; je saisis avec plaisir cette occasion de vous écrire un mot. Telle empressée que je sois toujours de le faire, je me retiens encore souvent dans la crainte de vous fatiguer ; combien cette

idée

idée m'eſt pénible! vous ne l'imaginez pas: mais enfin je ſuis trop votre amie, et pour vous laiſſer à vos funeſtes préjugés, et pour les combattre d'une manière qui vous devienne importune.

Pardonnez ces expreſſions chagrines aux impreſſions de même nature auxquelles je ne puis me ſouſtraire en ce moment. Je ne voulois plus rien vous dire de ſemblable, et mon ame confiante m'échappe malgre moi. La lettre de la chère ſœur m'a ſenſiblement touchée: j'y veux répondre inceſſamment; elle m'eſt arrivée toute nue, avec une adreſſe de votre main, ſans mot d'ailleurs. Où êtes-vous donc, mon ami? Encore une fois, paſſez-moi ce retour; je pardonne tout à votre ſenſibilité, vous excuſerez bien quelques effets de la mienne. Je ſuis veuve encore; mon ami eſt revenu des montagnes et vient de répartir pour Lyon; mon beau frère eſt à la campagne pour diriger des pionniers, des tailleurs de pierres, &c. Ma chére Eudora eſt bien enrhumée pour la première fois de ſa vie; ſa toux me déchire les entrailles, m'alarme et me met au ſupplice. La pauvré petite ſe rappele bien de vous, mais moins de vos jeux que de l'état où elle vous vit à notre départ. *Maman*, me diſoit elle ce matin, avec ſon petit accent qui annonce déjà du ſentiment, *M. d'Antic, il pleure!* Elle m'a fait auſſi mouiller mes yeux.

Ma

Ma ſanté n'eſt pas merveilleuſe; j'obſerve et commente, comme je l'entends, une ordonnance que j'ai apportée de Paris. Quand je ſonge que c'eſt pour ce papier et une viſite faite et reçue à l'égard d'un homme dont je n'entends plus parler d'ailleurs; quand je ſonge, dis je, que c'eſt là le fondement ſur lequel votre amitié à bâti je ne ſais quelle monſtrueuſe chimère, je me dis qu'il faut que vous ſoyez bien fou, ou que je ſois bien ſotte de ne rien comprendre à cela; ou plutôt je ne ſais que dire, penſer et faire.

Tenez, mon ami, nous rabâcherons ſans ceſſe, ſi vous ne revenez pas à la raiſon. Je vous promets pourtant de ne plus revenir à ceci, et ſur tout de vous aimer toujours: c'eſt ce que je ſais, ce que j'entends, ce qui me plaît le mieux. Recevez un bon ſoufflet, une bonne embraſſade, bien amicale et bien ſincère; c'eſt ce qu'il me faut aujourd'hui pour l'humeur mixte dont je me trouve. Adieu donc; j'ai bien faim d'avoir de vous une lettre où vous ſoyez comme jadis; brûlez celle-ci et ne parlons plus de nos miséres.

Le 15 Décembre.

J'aime mieux encore que vous nous faſſiez l'aveu de ce que vous penſez de mal de nous, que d'avoir le ſeul droit de croire que vous en penſez bien, ſans en recevoir l'aſſurance de bouche. Choiſiſſez-

nous

nous du moins, mon ami, pour les confidens de vos ſentimens et de vos opinions ſur tout ce qui nous concerne; nous pouvons nous repoſer aſſez ſur ce que nous ſommes, pour ſupporter tout ce que vous nous croyez être, ſans jamais vous l'imputer à crime. Ne déchirez point de lettres que vous m'ayez écrites dans l'abandon de votre cœur; tout ce qui vient de lui m'eſt bon et cher comme il le fut toujours. Votre erreur eſt l'effet d'une ſenſibilité qui nous attache encore davantage, et la cauſe ſuffiroit pour effacer bien des injuſtices. Je conçois mieux votre état depuis que je me ſuis entretenue au clos, avec l'ami Lanthenas, des raiſons que vous aviez de vous plaindre du perſonnage en queſtion; mais vos idées n'en ſont pas moins fauſſes par rapport à nous. Je gémirai toute ma vie d'un ménagement mal entendu qui altére les charmes d'une relation que je croyois inaltérable: mais quoi! elle triomphera de cet obſtacle; et s'il faut que le ſilence d'un moment (quoique dignement motivé de notre part) ſoit à vos yeux un tort ſi affreux, vous ne pourrez du moins vous diſpenſer de le pardonner, de l'oublier pour des amis dont le regret mérite ſi bien ce ſacrifice. Vous nous aimerez un jour davantage d'avoir ſu juger, apprécier, ſoutenir cette fougue de votre jeuneſſe aimante et tranſportée; nos larmes, mon ami, répondent aux vôtres: n'eſt

il pas étrange que si bien d'accord, et tout attachés, nous ayons encore autant à désirer ? En attendant la révolution heureuse et nécessaire, sur laquelle je compte, laissez moi conserver et entretenir l'ami d'Eudora ; vous ne lui imputez point la faute de ses pères, et mon cœur vous tient compte de l'exception que, malgré votre erreur, vous savez encore faire. L'ami de mon enfant à bien des droits à ma tendresse ; je vous parlerai d'elle pour vous, et de nous à cause d'elle ; vous me trouverez sincère, confiante et attachée autant qu'il soit possible. Cette chère Eudora a recouvré la vigueur de sa santé, au prix de deux médecines ; n'est-il pas triste d'avoir dû employer sitôt ces salutaires poisons ? Effet de la societé, effet de la vie sédentaire des villes ! Sa petite intelligence se développe toujours davantage, et je compte bien que son cœur ne sera point étranger aux affections douces et honnêtes.

Si vous saviez combien je suis impatientée contre moi même pour une occasion manquée, je crois que vous me plaindriez. Un ami que nous avions à Rome est venu passer vingt-quatre heures avec moi en retournant à Paris où il compte se fixer ; je devois lui donner vos peaux achetées à Dijon : mais ses compagnons de voyage sont venus l'enlever plus vîte qu'il ne s'y attendoit ; car le projet étoit de demeurer

au moins deux jours : les commiſſions ſont demeurées, et j'ai maudit mon étourderie une heure après que la chaiſe de poſte a été partie. Si vous en aviez quelqu'autre, j'imagine que vous me l'indiqueriez : mais je ne puis vous peindre ma colère. Nous avions cauſé de vous, de Lavater, de mille objets attachans ; monſieur le Monnier qui deſcendra, je penſe, chez monſieur Vincent, de l'açadémie, eſt tout plein de ſon Italie, qu'il vient de viſiter pour la ſeconde fois ; c'eſt un homme de mœurs douces et aimables ; il connoît monſieur Romé de l'iſle, et fait comme tout ceux qui connoiſſent cet excellent homme, c'eſt-à-dire qu'il l'aime beaucoup : les enfans des arts ſont naturellement unis à ceux des ſciences.

J'ai aſſez ſouvent des nouvelles de l'ami Lanthenas, ſans en ſavoir plus que vous ſur la ſuite de ſes projets ; peut-être n'en ſait il pas plus lui-même, il eſt trop néceſſairement dépendant des circonſtances.

Je vous fais bien bon gré du ſoin que vous avez pris de me donner de ſures nouvelles d'Agathe ; je ne vous en remercie pas, parce que je compte toutes vos démarches comme celles de l'amitié ; le cœur les inſcrit, la bouche ne les releve pas. Mon ami eſt encore à Lyon ; il s'y eſt accroché et bleſſé la jambe en y arrivant à cheval ; le mal eſt paſſé ; il court et travaille terriblement. Ma ſanté a été pitoyable dans toute

la force du terme; mais je reprends singuliérement depuis huit jours, et je me crois bien tirée d'affaire. Mille choses affectueuses à la sœur; je m'attache à tout ce qui vous apartient; rendez mon affection à ma fille, si vous ne pouvez me la payer; je ne me plaindrai qu'à demi, et seulement tout bas. Adieu, mon cher ami; courez, voyez le monde: puissiez-vous trouver des êtres qui sachent vous apprécier et vous chérir comme nous !

Je n'ai pas écrit à Amiens depuis des siécles; des visites et encore des visites, du travail, des misères, puis le délassement bien séducteur dans la douce intimité d'un frère. Le temps vole et fuit. . . mille choses restent en arrière; vous n'y serez jamais.

20 Décembre.

Eh-bien! que devenez-vous, notre bon ami? Santé, affaires, relations, étude; tout cela est il comme vous le voulez, comme je vous le souhaite, et comme nous contribuerions à le faire être pour le chapitre de l'amitié, si nos cœurs vous étoient connus. Mais pourquoi mettrois-je encore ceci en supposition? n'en parlons plus, et agissons avec confiance.

Je reçois de Lyon la quittance ci-jointe pour la faire passer à Paris; je ne veux choisir personne autre que vous, parce qu'il n'en est pas à qui

qui nous aimions mieux devoir quelques ſervices; je vous prie d'en toucher le montant et de chercher en échange un bon papier de pareille valeur sur Lyon, où ſur Villefranche; je préſume que vous trouverez plus aiſément pour la première de ces villes; et ce qui ſeroit peut-être encore mieux que de chercher chez des marchands, c'eſt de prendre aux fermes ou aux poſtes, une reſcription pour un des receveurs de Lyon.

Eudora va très-bien; force et gaieté ſont revenues auſſi brillantes que jamais, et ſa petite intelligence fait quelques progrès. Je ſuis mieux auſſi; j'attends très inceſſamment mon bon ami. Nous n'avons point ici de nouvelles, que l'effervescence des eſprits à Lyon pour l'election d'un nouveau Prévôt-des Marchands, et les cabales, les diatribes aſſez ordinaires en pareil cas. Le froid eſt horribe; nos chemins de montagnes ſont impracticables, et les autres ne valent guères.

L'ami tient maintenant à l'accadémie de Lyon; celle d'ici, comme vous pouvez le penſer, l'a mis au nombre de ſes titulaires. Le cabinet n'eſt point encore rangé; c'eſt une miſère que de faire quoique ce ſoit en ſaiſon ſi rigoureuſe. Il y a quelque temps déjà que je reçus des nouvelles de l'ami Lanthenas; il eſt de retour près de ſon pére, et ſe trouve, par quelques occupations, un-peu en retard de ſa correſpondance; il le regrettoit

à votre égard, et me chargeoit de vous dire qu'il ſe dédommageroit au premier inſtant.

Mille choſes empreſſées, affectueuſes à notre chère sœur; mille autres à l'excellent monſieur Parault. Le berger Sylvain eſt bien maltraité pour ſon ouvrage échappé du déluge; il eſt groſſièrement étrillé dans l'année littéraire; c'eſt une honte pour les critiques que de s'armer ainſi du foudre de Jupiter contre quelques fleurs des champs. Que diſent et font tous vos ſavans? Qui eſt-ce qui eſt pouſſé à l'académie des ſciences? Et monſieur Brouſſonnet n'eſt-il encore qu'à la porte? Adieu, mon ami finiſſons la préſente année, et commençons l'autre ſous les auſpices de la franche et tendre amitié; je vous renouvele celle que je vous ai vouée, dans la ſincerité et l'abandon de mon cœur.

Le 9 Février 1785.

Vous voyez que ſi ce n'eſt par moi, du moins par un tiers, je vous rends la monnoie de votre pièce, et que je vous envoie auſſi de la *comteſſe.* Il me paroît que vous *lavatériſez* bien avec elle, et que vous avez à parcourir un vaſte champ pour l'obſervation. Vous devez être maintenant un habile; dites-moi donc ce que vous avez découvert ou reconnu ſur nos portraits; je ſuis curieuſe de voir ſi vous adreſſez juſte, et ſur-tout ce qu'accuſe mon viſage. Vous avez peut-être un

un peu brouillé l'idée de l'original; vous n'étiez pas d æteur en physionomie quand ous pouviez le considerér, et le voile est aujourd'hui de cent lieues d'épaisseur: mais j'en saurai d'autant mieux si nos portraits sont bien faits. Parl z-moi donc franchement à ce sujet; je ne puis cependant m'empêcher de vous dire d'avance que vous êtes un bien mauvais écolier de *Lavater*, ou que les portraits en question sont bien peu ressemblans, si vous n y trouvez pas les caractères qui promettent de bons amis Je croyois vous avoir écrit ue l'ami Lanthenas s'occupoit fort, et qu'il m'avoit chargé de vous dire que vous ne vous étonnassiez pas d'être un peu de temps sans recevoir de ses lettres; il nous a aussi laissé passer douze grands jours sans nous écrire. Nous avons reçu les deux traductions de l'excellent monsieur Parault. La première est encore à ma port e; mais pour l'autre, je n'y suis plus: il faudroit pouvoir dire avec *Swedenbourg*, je *l'ai vu*, ce monde intellectuel. A propos de voir, notre ménage est fort mal pourvu de moyens, nous avons tous mal aux yeux, grand'mère, deux fils et bru, nous avons tous rougeur, cuisson, picotemens; c'est l ami qui en souffre davantage dans ce moment. Au reste, nous n'avons pas ri comme vous; no s ne sommes pas si gais q and nous n'y voyons goûte, et nous sommes tentés de nous ennuier.

 Tirez-

Tirez vous comme vous pourrez de ce moitié propre et moitié figuré; je ſuis quelquefois portée à faire auſſi du galimathias comme la comteſſe.

Il faut pourtant vous dire au clair que vous recommencez à devenir aimable: cependant vous êtes un peu fanfaron; mais paſſe à votre âge; et puis, s'il falloit tout relever de cent lieues ! . . . Au bout du compte, et tous fagots à part, nous vous aimons bien et vous embraſſons de même. Je ne ſais comme vous avez paſſé votre carnaval; moi, je ſuis d'une ſageſſe à édifier toute la ville; et il le faut bien au moins; car la belle ſœur d'un chanoine fort régulier, qui ne reſſemble point du tout à ceux de la capitale, eſt obligée ici, ſous peine de ſcandale public et particulier, d'être auſſi régulière.

Notre Eudora, nos petits délices, croît et raiſonne autour de nous; à cet inſtant, elle fait une petite moue toute jolie, en cherchant à nous embraſſer, après avoir reçu du papa quelque touche ſur les doigts qui venoient tout déranger ſur nos tables. Elle répéte votre nom, et demande quelquefois à relire ce que vous avez écrit pour elle. Vous ne me dites rien de la chère ſœur; rappelez-nous entre vous deux, et n'oubliez pas, au milieu du changeant Paris, vos amis immuables. Adieu.

Egalité,

16 Mars.

Egalîté, conſtance; voilà ce que vous retrouverez chez nous en tout temps, et ce que vous priſerez un jour plus encore que vous ne faites peut-être maintenant. Revenez à de tels amis ſans crainte; ils ne vous sauront jamais mauvais gré de vous être montré tel que vous étiez en effet. Vous voudriez donc vous entretenir bien longuement? et moi, et dans la diſpoſition où je vous croyois perſévérer obſtinément, j'avois pris la réſolution de ne vous écrire que très-brièvement jusqu'à ce que le tems vous rendit tel à notre égard que j'ai toujours eſpéré que vous reviendriez. Gloire au ciel et paix ſur la terre, s'il eſt vrai que je n'aie plus à agir ſuivant cette réſolution que je ne faiſois que de prendre! Avez-vous bien reçu toutes les lettres que je vous avois écrites? Une très ancienne qui en renfermoit une autre pour la chère ſœur? une plus récente avec une petite à l'addreſſe de mon père?

Je vous envoie cette fois des papiers pour *M. le Monnier, peintre, au Petit Saint-Antoine, rue du roi de Sicile.* J'ai penſé que, ſi vous n'etiez pas empreſſé de faire connoiſſance avec un homme auquel nous ſommes liés d'amitié, du moins vous verriez avec plaiſir un artiſte eſtimable, de mœurs douces et aimables, nouvellement revenu d'Italie, où il s'eſt arrêté long-temps. Mais

 pourquoi

pourquoi vous exprimer un doute trifte et fugitif fans vous avouer le fentiment qui le corrige? Oui, je crois encore qu'une perfonne qui vient de nous voir depuis peu, et avec laquelle nous fommes en liaifon, par cela même n'eft pas pour vous fans intérêt. Eudora croît en force bien mieux qu'en fcience et fageffe; elle eft très vive et très-diffipée, quoiqu'élevée très feule: c'eft un vrai lutin dont le robufte phyfique aura befoin d'un excellent moral; elle a toute l'intelligence qu'on peut avoir à cet âge, s'accommodant de tout, même de pain fec en punition. Beaumarchais à St. Lazare à l'air d'une antithèfe bouffonne; on le punit en écolier, il fe vengera en renard.

On m'appele; adieu, je reçois vos embraffemens, et je finis comme vous *toto corde.*

23 Mars.

J'avois bien envie de faire parler ma fille; mais j'ai trop à dire pour mon propre compte, et je me borne à vous envoyer une feuille où elle a gribouillé à fa façon. Vous m'avez fait pleurer avec tous vos contes, après m'avoir fait rire par la grave foufcription de votre lettre. Eudora a été beaucoup réjouie d'apprendre que vous lui écriviez; enfin je lui ai lu cette lettre; quand elle entendoit le nom de mère et la recommandation d'embraffer, elle rioit en difant: " c'eft pour

moi

moi ça?" En vérité, vous n'aviez pas besoin de pardon pour l'objet qui vous le fait demander; est-ce que j'ai besoin de protestation, d'assurance, pour ces choses là? Ce seroit bien le cas d'appliquer ces deux vers:

Il suffit entre nous de ton devoir, du mien;
Voilà les vrais sermens, les autres ne sont rien.

Si j'avois jamais eu quelque chose à vous pardonner, ç'auroit été la malheureuse idée dont l'impression vous affecte encore; mais mon attachement n'a rien laissé à faire à la générosité; il m'a fait apprécier les égaremens du vôtre; je n'ai vu que sa force et sa vivacité dans ses erreurs, et je vous aime peut-être plus que si vous n'aviez point eu le tort de m'en supposer un dont je ne me sens pas coupable. A mesure que le temps rendra tout son éclat à la vérité, vous croirez avoir moins perdu à cet éloignement que vous regrettez, parce que vous verrez qu'il n'a rien changé aux dispositions de vos amis; et la douceur d'une correspondance amicale et confiante ne vous paroîtra pas altérée par quelques lieues de plus à franchir en idée.

Vous demandez ce que je fais, et vous ne me croyez pas les mêmes occupations qu'à Amiens; j'ai véritablement moins de loisir pour me livrer à ces dernières, ou les entremêler d'études agréables. Je suis maintenant femme de ménage

avant

avant tout, et je ne laiſſe pas que d'avoir des ſoins à prendre ſous ce rapport. Mon beaufrère a voulu que je me chargeaſſe de la maiſon dont ſa mère ne ſe mêloit plus depuis nombre d'années et qu'il étoit las de conduire ou de laiſſer en partie aux domeſtiques. Voici comme mon temps s'emploie. En ſortant de mon lit, je m'occupe de mon enfant et de mon mari; je fais lire l'un, je donne à déjeûner à tous deux, puis je les laiſſe enſemble au cabinet, ou ſeulement la petite avec la bonne quand le papa eſt abſent, et je vais examiner les affaires de ménage, de la cave au grenier; les fruits, le vin, le linge et autres détails fourniſſent chaque jour à quelque ſollicitude; s'il me reſte du temps avant le dîner (et notez qu'on dîne à midi, et qu'il faut être alors un peu débarbouillée, parce qu'on eſt expoſé à avoir du monde que la maman aime à inviter), je le paſſe au cabinet, aux travaux que j'ai toujours partagés avec mon bon ami. Après-dîné, nous demeurons quelque temps tous enſemble, et moi, aſſez conſtamment, avec ma bellemère juſqu'à ce qu'elle ait compagnie; je travaille de l'aiguille durant cet intervalle. Dès que je ſuis libre, je remonte au cabinet commencer ou continuer d'écrire: mais; quand le ſoir arrive, le bon frère nous rejoint; on lit des journaux ou quelque choſe de meilleur; il vient par fois quelques hommes; ſi ce n'eſt pas moi qui faſſe la lecture, je couds modeſtement en l'écoutant, et j'ai ſoin que l'enfant

ne l'interrompe pas; car il ne nous quitte jamais, si ce n'est lors de quelque repas de cérémonie; comme je ne veux point qu'il embarrasse personne, ni qu'il occupe de lui, il demeure à son appartement, ou il va promener avec sa bonne, et ne paroît qu'à la fin du dessert. Je ne fais de visites que celles d'une absolue nécessité; je sors quelquefois, mais ç'a été rare jusqu'à présent, pour me promener un peu l'après-dîner avec mon ami et Eudora. A ces nuances près, chaque jour voit répéter la même marche, parcourir le même cercle. L'anglais, l'italien, la ravissante musique, tout cela demeure loin derrière; ce sont des goûts, des connoissances qui demeurent sous la cendre, où je les retrouverai pour les insinuer à mon Eudora, à mesure qu'elle se développera. L'ordre et la paix dans tout ce qui m'environne, dans les objets qui me sont confiés, parmi les personnes à qui je tiens; les intérêts de mon enfant toujours envisagés dans mes différentes sollicitudes, voilà mes affaires et mes plaisirs. Ce genre de vie seroit très austère, si mon mari n'étoit pas un homme de beaucoup de mérite que j'aime infiniment; mais, avec cette donnée, c'est une vie délicieuse dont la tendre amitié, la douce confiance marquent tous les instans, où elles tiennent compte de tout, et donnent à tout un prix bien grand. C'est la vie la plus favorable à la pratique de la vertu, au

ſoutient de tous les penchans, de tous les goûts qui aſſurent le bonheur ſocial et le bonheur individuel dans cet état de ſocieté; je ſens ce qu'elle vaut, je m'applaudis d'en jouir, et je mets tous mes ſoins à l'obtenir; je ſavoure l'eſpérance de recueillir toujours le témoignage d'avoir mérité ce que j'exprimois à M. d'Ornay;

Heureuſe la mère attendrie
Qui peut dire avant d'expirer:
J'ai fait plus que donner la vie,
Mes ſoins ont appris à l'aimer.

Mon beau-frère, d'une trempe extrêmement douce et ſenſible, eſt auſſi fort religieux; je lui laiſſe la ſatisfaction de penſer que ſes dogmes me paroiſſent auſſi évidens qu'ils le lui ſemblent, et j'agis extérieurement comme il convient en province à une mère de famille qui doit édifier tout le monde. Comme j'ai été fort dévote dans ma première adoleſcence, je ſais mon écriture, et même mon office divin, auſſi bien que mes philoſophes, et je fais plus volontiers uſage de ma première érudition qui l'édifie ſingulièrement. La vérité, le penchant de mon cœur, ma facilité à me plier à ce qui eſt bon aux autres, ſans nuire ni offenſer rien de ce qui eſt honnête, me fait être ce que je dois être tout naturellement, ſans le moindre travail. Gardez *in petto* cette effuſion de confiance, et ne me répondez là-deſſus qu'auſſi vaguement qu'il convient: je ſuis ſeule encore;

mon

mon bon ami eſt à Lyon, d'où il ne reviendra qu'après Pâques : il me mande que ſes yeux vont mieux ; j'en ai eu une nouvelle aſſurance par ſon domeſtique qui eſt venu faire ici quelques commiſſions, et qui eſt retourné près de lui. Jugez par ce babillage d'amitié ſi je crois à la vôtre, à qui je laiſſe à apprécier ce témoignage de la mienne.

Je voulois vous entretenir de l'académie, de Baumarchais, de cette attachante chymie qui vous occupe ; mais j'ai pris le tems de vous écrire ſur celui qui précède le dîner, après mes affaires du matin ; je n'ai que dix minutes pour ma toilette, c'eſt préciſément ce qu'il me faut pour l'ordinaire. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

Cauſez-moi de ces nouvelles académiques, ſcientifiques, &c. ; et ſur-tout de ce qui vous intéreſſe. Adieu encore.

26 Mars.

Votre hiſtoire de nez pointu m'impatiente ; il me ſemble que le mien ne l'eſt pas, et que, malheureuſement peut-être, je pourrois au moins ſoutenir la concurrence avec tous les nez les plus effilés. Mais vous ne me répondez rien ſur le portrait et les obſervations Lavatériques que vous avez faites à ſon ſujet ; je m'embarraſſe bien, moi, de toute votre ſcience ſur les viſages, ſi elle ne vous apprend rien ſur le mien. Or donc, répondez-moi, parlez franc, et nous diſpute-

disputerons après, s'il y a lieu. Vous trouverez en le M. un bon enfant, à qui vous souhaiterez peut-être plus d'énergie, et sur-toût, plus de ce qui approche de la folie et de ce qui fait si bien pour son art. Je ne serois pas embarrasée de vous faire une bonne justification de mon retard à vous faire faire sa connoissance; car dans l'état où vous vous montriez à moi, je pouvois craindre ce qui approche de l'importunité en accumulant les occasions de vous occuper de nous d'une manière trop particulière : mais en supposant que j'eusse en cela quelque tort, je consens de bon cœur à vous donner ce sujet de pardonner, afin de mettre entre nous une parfaite égalité.

9 Avril.

Maintenant je vous confesserai que j'applaudis à vos connoissances de n'avoir pas voulu s'employer pour d'autres que vous-même, et je leur fais bon gré de penser et d'agir ainsi. Je conçois que votre excellent cœur vous fasse désirer encore plus de moyens d'être utile à vos amis, mais vous ne devez avoir aucun regret de ceux qui vous manquent. Les vrais amis n'ont pas besoin de preuves de crédit et de pouvoir, pour croire au retour de la tendre amitié qu'ils vous ont vouée. Ces amis gagneront toujours davantage à votre amélioration et perfection individuelle

par

par tous les moyens que l'étude et la philoſophie fourniſſent, qu'à la multiplicité de vos liaiſons et à un degré ſupérieur d'influence dans les affaires : ainſi ne courez pas les dînés et l'ennui pour la chimère de quelques avantages dont il eſt plus aisé de ſe paſſer que de ſe contenter. Si jamais vous vous tourniez du côté de l'ambition, elle croîtroit chez vous avec les ſuccès, et vous dévoreroit juſqu au bout de votre carrière. Me voilà bien en train de moraliſer : je ſuis triſte pourtant ; mon Eudora n'eſt pas tout-à-fait bien : ſon rhume n'augmente pâs, mais la toux reſſemble à celle qui précède la rougeole ; elle eſt un peu aſſoupie et me parut avoir un peu de fievre hier au ſoir. Je prends-conſeil aujourd'hui. Le papa ne va pas mieux ; le rhume a cesſé tout-à-coup de le faire expectorer ; il ſe ſent empâtè, mal-à-laiſe. Jouiſſez d'une meilleure ſantè : adieu ; nous vous embraſſons bien cordialement. Dites mille choſes affectueuſes à M. Parault.

Il n'eſt pas vrai qu'on donne à Eudora le projet de ne plus vous aimer dans douze ans ; mais ſeulement de ne plus le dire ſi haut et de vous le laiſſer à deviner.

20 Avril.

Je ſuis beaucoup plus tranquille ſur le compte d'Eudora ; et ſans oſer me flatter qu'elle échappe abſolument aux maladies régnantes, j'eſpère que

dan

disputerons après, s'il y a lieu. Vous trouverez en le M. un bon enfant, à qui vous souhaiterez peut-être plus d'énergie, et sur-toût, plus de ce qui approche de la folie et de ce qui fait si bien pour son art. Je ne serois pas embarrassée de vous faire une bonne justification de mon retard à vous faire faire sa connoissance; car dans l'état où vous vous montriez à moi, je pouvois craindre ce qui approche de l'importunité en accumulant les occasions de vous occuper de nous d'une manière trop particulière: mais en supposant que j'eusse en cela quelque tort, je consens de bon cœur à vous donner ce sujet de pardonner, afin de mettre entre nous une parfaite égalité.

9 Avril.

Maintenant je vous confesserai que j'applaudis à vos connoissances de n'avoir pas voulu s'employer pour d'autres que vous-même, et je leur sais bon gré de penser et d'agir ainsi. Je conçois que votre excellent cœur vous fasse désirer encore plus de moyens d'être utile à vos amis, mais vous ne devez avoir aucun regret de ceux qui vous manquent. Les vrais amis n'ont pas besoin de preuves de crédit et de pouvoir, pour croire au retour de la tendre amitié qu'ils vous ont vouée. Ces amis gagneront toujours davantage à votre amélioration et perfection individuelle

par

que vous ne lui avez rien dit ſur les graines huileuſes et farineuſes, ſinon que vous n'entrevoyez pas à faire un ſyſtême : or *le grand homme ſec, à voix de tenor*, ne s'accommode guère d'un tel réſultat ; il veut un ſyſtême, dût on aller le chercher dans la lune, comme tant d'autres hypothèſes.

Nous avons enfin un temps doux, mais je ne reprends point de vigueur ; et ſi ce n'étoit l activité morale, je reſſemblerois beaucoup aux vers à ſoie qui vont bientôt filer leur coque, et qui ſe traînent languiſſamment çà et là. Je ne ſaurois déduire aucun mal, ſeulement je ſuis toujours comme fatiguée ; et malgré mes ſoins pour conſerver une allure dégagée, la laſſitude ſillonne bientôt le tour de mes yeux et s'annonce ainſi, quoique je faſſe. Enfin, ſi mon Eudora ſe rétablit bien, que mon ami reprenne auſſi à la campagne, réjouie de leur bien être, je le ſentirai mieux que mes petites miſères.

22 Avril.

Vous m'avez grondée par votre petite lettre que j'ai reçue hier : je conçois que vous ayez quelque raiſon ; mais j'étois ſi occupée de mon enfant, ſi fatiguée de corps et d'ame, que pourtant je n'ai pas trop tort.

Eudora va mieux et ne me contente point ; elle eſt ſi livide, ſi ... je ne ne ſais comment dire,

dans le cas où elle les prendroit, elle s'en tireroit heureusement : on voudroit lui donner encore une purgation ; je désirerois la lui sauver, et nous temporisons. La pauvre enfant est bien changée ! Vous ne sauriez vous représenter mes regrets de voir un petit être, si tendre, déjà livré aux dégoûts, aux secousses des remèdes. Il semble que la médecine ne devroit être faite que pour adoucir les infirmités de la vieillesse, ou les crises violentes que produisent nos excès physiques ou moraux ; mais que l'aimable enfance se trouve avoit besoin de cet art mensonger, c'est un renversement de tout ordre, et un véritable sujet de gémir. Heureux encore ceux qui, dans pareille circonstance, trouvent des motifs de confiance dans un homme habile ! il n'y a pas ici un seul médecin sur qui j'ose compter. J'en ai pourtant appelé un, et je me suis faite une belle querelle avec un autre ; on est si tremblant pour ce qu'on aime, qu'on cherche toujours des avis, sans oser suivre le sien propre. Mais retournons aux académies dont vous nous avez donné des nouvelles amusantes. Mon bon ami voudroit bien en savoir plus long de ce mémoire de Quatre-mère sur les moutons, ou plutôt, de celui de Bertholet *sur la Théorie du blanchissage* ; je me rappele que c'est de ce dernier qu'il me chargeoit, avant de partir, de vous parler, pour que vous lui en communicassiez ce que vous pourriez savoir et vous procurer. Il prétend aussi

que

gardés comme fort importans; nos avocats ſont auſſi fiers que ceux de Paris, et les procureurs auſſi fripons que nulle part. Au reſte, c'eſt ici au rebours d'Amiens; là, les femmes ſont généralement mieux que les hommes; à Villefranche c'eſt le contraire, et ce ſont elles qui ont plus ſenſiblement le vernis de province.

Je ne ſais pourquoi ni comment je me ſuis embarquée à faire ainſi les honneurs de ma patrie adoptive; je la regarde comme mienne, et je la traite en conſéquence comme vous voyez.

La Blancherie eſt donc un peu revenu ſur l'eau? J'ai vu dans le journal de Paris l'annonce de l'ouverture de ſon ſalon. Et tous ces muſées? par ma foi, ils reſſemblent au phénix, et renaiſſent chaque année de leur cendre. Etiez vous à la belle ſéance où l'on fit l'éloge de Gébelin? Adieu. Mes hommes ſont toujours à la campagne dont ils ſe trouvent bien; l'un d'eux revient inceſſamment au colombier; je vous laiſſe à deviner lequel.

28 Avril.

Ce n'eſt que demain le courier; je vous ai écrit hier: il n'eſt que neuf heures du matin, j'ai mille choſes à faire; mais je reçois votre aimable cauſerie du 25, et me voilà auſſi à jaſer; il ne faut guère me provoquer pour me rapprocher ainſi de ceux que j'aime.

que je me sens en peine à son sujet, sans pouvoir bien raisonner mes craintes. Nous avons bel et bien la petite vérole dans notre chienne de maison, où il faut avoir deux locataires, parce que nous ne pouvons la remplir à nous seuls, quoique notre ménage soit assez gros. On est bien ici à cent lieues de Paris pour la manière de bâtir et de s'arranger, du moins quant à l'entente et à l'agrément des distributions, et sur tout à la propreté des petites choses de décoration; il semble qu'on soit tout aussi loin de Lyon, dont pourtant nous ne sommes distant que de cinq lieues. Il est vrai que des circonstances locales font que tous les bois et tout ce qui tient à la charpente, à la menuiserie, sont fort chers dans cette petite ville, où le grand luxe est celui de la table. La plus petite maison bourgeoise, un peu au dessus du commun, donne ici des repas plus friands que les maisons les plus riches d'Amiens, et un bon nombre de celles très aisées de Paris.

Vilain logis, table délicate, toilette élégante, jeu continuel, et gros quelquefois, voila le ton de la ville dont les toits sont plats, et les petites rues servent d'égoûts aux latrines. D'autre part, on n'y est point du tout sot; on y parle assez bien, sans accent, ni même de termes incorrects; le ton est honnête, agréable; mais on y est un peu, c'est-à-dire, *très-court* en fait de connoissances. Nos conseillers sont des personnages re-

gardés

l'éducation n'a rien développé ni cultivé chez elle; il ne faut y chercher ni idées au-deſſus de l'ordre commun, ni goût, ni délicateſſe, ni cette fleur de ſenſibilité qui tient à une organiſation exquiſe ou à un eſprit cultivé. Joignez à cela, d'une part, l'aiſance ordinaire que donne l'uſage du monde; de l'autre, le goût et l'habitude de commander les hommes ſans avoir le talent de les bien tenir à leur place, ou, ſi vous voulez, dans leur rang, et vous aurez la clef de tout. Il réſulte de cet enſemble une ſociété aſſez douce, où chacun eſt à ſon aiſe; une perſonne eſtimable, parce qu'elle eſt vraiment honnête, quoiqu'il lui manque un peu de dignité; et bonne à connoître, parce qu'elle n'eſt point trop exigeante et qu'elle fait juſtice à elle et aux autres.

Avec de pareilles données, étudiez et profitez. Si nous obſervions enſemble, j'ai la modeſtie de croire que ma ſcience infuſe aideroit votre ſavoir acquis; il eſt des choſes que vous ne devez ſaiſir qu'à force de travail, et d'autres à l'occaſion deſquelles on pourroit dire de vous, et de preſque tous les hommes, ce que *Claire* diſoit de *Volmar:* "Il auroit mangé tout Platon et tout Ariſtote ſans pouvoir deviner cela."

Eudora a pris avant-hier une potion de kermès avec une forte infuſion de bourrache et de ſirop violat; ſa toux eſt abſolument diſſipée: mais on ne peut pas dire qu'elle ſoit bien rétablie. Elle

eſt méchante comme un démon; j'ai le ſourcil refrogné comme un cuiſtre de collége, et j'ai mal à la gorge de faire la groſſe voix. Je viens d'être horriblement ſcandaliſée d'un gros *juron* de cette morveuſe; j'ai voulu ſavoir d'où on l'avoit appris: “ Eh, maman! Saint-Claude dit çà.” C'eſt un de nos domeſtiques, brave garçon, qui ne s'aviſe pas de jurer devant moi, mais à qui je crois bien que cela arrive ſouvent en arrière. Admirez la diſpoſition; l'enfant n'eſt pas une heure en quinze jours avec les domeſtiques; je ne fais pas un pas ſans lui.

7 ou 8 Mai.

J'aurois bien envie de cauſer avec vous, quoique vos projets* m'aient rendue muette durant quelques jours. Je ſuis maintenant fort preſſée; je ne puis que vous dire quelques mots, et vous annoncer que l'inſpecteur vous écrira inceſſamment ſur pluſieurs points de votre lettre.

Je n'oſe rien vous exprimer ſur vos deſſeins de voyage; il eſt impoſſible que mes obſervations ſoient déſintéreſſées; et avec la plus grande envie de raiſonner comme indifférente, le regret de vous voir tant éloigner agiroit, même à mon inſçu.

* J'avois été nommé pour faire le voyage autour du monde, en qualité de naturaliſte, ſur les vaiſſeaux de la Peyrouſe. *Note de l'éditeur.*

Si

Si vous aviez une perſpective d'avancement plus prochaine dans votre place, je vous combattrois victorieuſement; vous avez aſſez d'activité pour le genre d'entrepriſe qui vous tente, mais vous n'avez pas ce tempérament de fer qui ſeconde l'energie morale et ſuffit aux fatigues d'un voyage auſſi laborieux. Je ſais qu'on a le droit de choiſir des haſards qui peuvent être heureux, même au riſque de la vie; c'eſt une loterie où le ſentiment met la balance et détermine la raiſon; mais des amis ont une autre bouſſole; leur eſprit approuve et leur cœur répugne: il faut donc ſe taire; c'eſt où nous en ſommes réduits en pleurant comme des enfans, lorſque nous parlons de vous. Pourquoi la félicité ne retient-elle pas dans un même lieu ceux que l'amitié lie ſi étroitement les uns aux autres? Eudora ſe porte mieux. L'ami Lanthenas me chargeoit de vous dire mille choſes pour lui; mais il vous aura écrit depuis qu'il m'avoit donné cette commiſſion.

Adieu; j'ai preſque envie de vous bouder pour le chagrin que vous me donnez; mais cela n'eſt pas poſſible, et je vous embraſſe auſſi.

18 Mai.

Et moi auſſi, je me donne les airs d'envoyer des plantes; non pour faire des expériences de teinture, mais pour ſavoir leurs noms et vous donner idée de la botanique de nos cantons. Je

 ſuis

fuis devenue d'une ignorance craffe fur l'article, et j'ai tant de petites affaires que j'aime mieux que vous me difiez les chofes, que d'employer mon temps à les chercher dans les livres. Le lichen ou la mouffe de mon petit paquet a été recueilli fur les murs d'une fontaine où Eudora va fouvent fe repofer, et dont elle boit de l'excellente eau; cette fontaine a le nom de *Belle-Roche*, du domaine auquel elle tient, domaine et petit château appartenant au doyen de ce chapitre chez qui nous avons été paffer la journée d'hier. La fleur jaune appartient à un arbriffeau épineux, fort commun dans les bois des environs de la ville, et qu'on dit fort bon pour les beftiaux quand les épines font tombées; ce qui arrive à mefure que la fleur fe paffe. Les deux autres petites plantes ont été autrefois de ma connoiffance; rien n'eft plus commun dans les bois: j'ai fu cela fur le bout de mon doigt; je l ai oublié; je veux le favoir de nouveau fans le rapprendre; ainfi dites moi vîte noms, furnoms, claffe, genre, etc.

Voilà donc la Blancherie qui rouvre fon fallon quand je ne fuis plus à Paris, et devant aller à Amiens *parimente:* pour le dernier article encore paffe; mais il me fâche de n'avoir pas vu ce fallon avant de m'être reléguée. Adieu; bon foir ou bon jour, je fuis preffée et je m'en vais.

Lyon,

Lyon, le 19 Juin.

Hier au ſoir, en rentrant, nous avons trouvé votre lettre du 13; et quoique j'aie bien peu de temps à moi, que d'ailleurs vous deviez avoir maintenant une des nôtres qui vous inſtruit de notre marche et vous éclaire par conſéquent ſur la cauſe de notre ſilence, je ne puis réſiſter à l'empreſſement de répondre aux expreſſions touchantes de votre amitié inquiète.

Il y a long temps que je m'appercois bien ne vous guère écrire, et que je déſire trouver l'inſtant de le faire avec ce loiſir ſi cher à la ſenſibilité; affaires de ménage et auſſi de cabinet, ont tellement rempli mes journées, que mon petit voyage en a été retardé malgré l'extrême activité avec laquelle je me hâtois de les terminer. Arrivés ici depuis quelques jours, le temps y coule, comme vous ſavez qu'il fait en voyage lorſqu'on n'a qu'un temps borné, et qu'on n'en veut abſolument rien perdre.

Nous ſommes établis dans un appartement que mon bon ami a loué pour lui, et où le petit ménage peut s'établir au beſoin: j'ai amené notre Eudora, la bonne et le domeſtique; tout cela s'arrange à merveilles. Nous ſommes dans une belle maiſon et un beau quartier; tout près de l'intendance, fort loin de pluſieurs de nos connoiſſances; mais la plus éloignée me prête ſon équipage dont j'uſe à diſcrétion. J'ai été voir hier

suis devenue d'une ignorance crasse sur l'article, et j'ai tant de petites affaires que j'aime mieux que vous me disiez les choses, que d'employer mon temps à les chercher dans les livres. Le lichen ou la mousse de mon petit paquet a été recueilli sur les murs d'une fontaine où Eudora va souvent se reposer, et dont elle boit de l'excellente eau; cette fontaine a le nom de *Belle-Roche*, du domaine auquel elle tient, domaine et petit château appartenant au doyen de ce chapitre chez qui nous avons été passer la journée d'hier. La fleur jaune appartient à un arbrisseau épineux, fort commun dans les bois des environs de la ville, et qu'on dit fort bon pour les bestiaux quand les épines sont tombées; ce qui arrive à mesure que la fleur se passe. Les deux autres petites plantes ont été autrefois de ma connoissance; rien n'est plus commun dans les bois: j'ai su cela sur le bout de mon doigt; je l ai oublié; je veux le savoir de nouveau sans le rapprendre; ainsi dites moi vîte noms, surnoms, classe, genre, etc.

Voilà donc la Blancherie qui rouvre son sallon quand je ne suis plus à Paris, et devant aller à Amiens *parimente:* pour le dernier article encore passe; mais il me fâche de n'avoir pas vu ce sallon avant de m'être reléguée. Adieu; bon soir ou bon jour, je suis pressée et je m'en vais.

Lyon,

Au reste, si vous n'en deviniez pas la plus grande partie, vous ne seriez pas digne qu'on vous l'expliquât. Croyez que de tous ceux à qui vous êtes cher, il n'en est point qui sente mieux que nous le bonheur de vous conserver à l'abri de ces grands hasards qu'on n'aime point à voir courir à ceux auxquels on a attaché, en quelque sorte, son existence.

Adieu, mon ami ; nous vous embrassons avec toute la franchise et tout l'abandon de cette tendre amitié que nous vous avons vouée pour la vie.

Villefranche, le 4 Juillet.

Nous sommes de retour depuis deux jours, fort en l'air, très-occupés de beaucoup de choses, de correspondances et autres qui sont un peu demeurées en arrière, et d'affaires de ménage qui redemandent la vigilance accoutumée, sans compter ces petites misères dont chacun a son lot dans ce monde.

Je suis loin d'avoir cette aimable tranquillité dans laquelle on se plaît à causer avec ses amis, sur-tout quand ils sont dans la disposition et les circonstances où vous vous trouvez. Je voudrois m'entretenir doucement avec vous sur les hasards et les avantages des deux partis entre lesquels vous avez fait un choix ; sur la folie de se consumer en vains regrets quand on a eu de

bons

la Sainte-Huberti dans fon triomphe, jouant Didon, que je ne lui avois pas vu repréfenter à Paris: je l'ai trouvée fublime. L'ami a plus d'une affaire; compliment à l'académie comme titulaire; autre féance à la fociété d'agriculture à laquelle il tient auffi; foins de fon état, renfeignemens à prendre pour la fuite du travail encyclopédique; il demeureroit trois mois ici qu'il y feroit toujours occupé; j'y refterois autant fans m'ennuyer. J'ai pris un maître de forte piano, et je travaille tous les matins, un peu feulement; car les forties, dîners, etc., s'emparent d'une grande partie des jours. J'ai rencontré l'autre jour *monfieur Juffieu* le jeune, chez fa fœur que j'allois voir, et dont le mari a un fort beau cabinet d'hiftoire naturelle.

Eudora m'a donné hier un peu d'inquiétude, elle m'a paru prendre un petit accès de fièvre; elle eft affez bien ce matin.

Nous recevrons votre voyageur de Perfe avec un double intérêt; n'eut il que la recommandation d'avoir vu du pays, nous l'accueillerions: que fera-ce donc comme votre ami!

Ecrivez-nous plus longuement. J'avois mille chofes à vous dire fur la dernière réfolution qui vous laiffe à nos vœux; mais ce font précifement fur les chofes dont le cœur eft le plus plein, que l'on garde le filence quand on n'a pas le temps de tout exprimer.

Vous ſaurez d'abord qu'avant hier je me mourois, qu'hier j'étois languiſſante, qu'aujourd'hui je me porte à merveilles, que je ſuis gaie comme un pinçon et des plus éveillés.

Demandez-moi pourquoi? Je n'en ſais rien; c'eſt comme cela, voilà tout; et qui ſe repréſente une ſucceſſion continuelle d'une grande activité et d'un abattement extrême, voit l'hiſtoire de ma ſanté. Mon bon ami a pris des lunettes, je vous l'ai déjà peut-être dit; ſes yeux ſont un peu mieux ſans être guéris; il uſe des bains depuis peu de jours; mais des affaires et puis des affaires reviennent ſans ceſſe le harceler; tantôt c'eſt l'adminiſtration aveugle et tâtonnante, édifiant d'une main, abattant de l'autre, demandant toujours des avis et n'en ſuivant aucun; tantôt-ce ſont les accadémies auxquelles il faut débiter de jolies choſes, lors même qu'on en a le moins d'envie; tantôt les relations utiles; tantôt les correſpondances agréables qu'il faut cultiver avec un ſoin égal, puis le grand ouvrage par-deſſus tout, la ſuite de l'entrepriſe encyclopédique qu'enfin il eſt beſoin de reprendre. D'après quoi, attendez-vous à être tourmenté comme un démon; déjà l'on ſe plaint de ce que vous ne parlez plus de M. Audran, de ce que vous paroiſſez le négliger, &c.; il faut le voir, le ſuivre, le preſſer, obtenir beaucoup de choſes, beaucoup le pouſſer pour en avoir davantage,

ainſi du reſte. Vous avez eu des mémoires de queſtions ſur les pelleteries; il faut chercher, les remplir et nous les envoyer: nous ſongeons tout de bon à ce grand travail; il faut tout mettre en l'air, tout mettre en œuvre pour raſſembler, multiplier et compléter les matériaux; partez de-là, reuniſſez votre zèle pour les connoiſſances à celui de l'amitié, et ſervez-nous comme vous ſavez et pouvez faire.

Autre choſe, M. le naturaliſte, chymiſte, &c. employez vos lumières au bien de l'humanité; vous ſaurez que nous avons des vipères au clos, qu'un enfant de douze ans vient d'en être piqué, et eſt mort en moins de vingt-quatre heures. Trouvez-nous un remède *ſûr et facile* qu'on puiſſe avoir par-tout ſous la main, et même avec ſoi; il s'agit de l'humanité et peut-être de vos amis. Déjà nous rencontrâmes, il y a cinq ans, à mon premier voyage ici, dans notre enclos, près de la maiſon, une vipère que mon Roland tua, même ſans ſa durandale; mais j'ai une Eudora qui s'échappera quelquefois au jardin de deſſous mes yeux, qui peut rencontrer dans une allée écartée, ſous l'herbe, ce terrible reptile..... Grand Dieu; le cœur me manque et je hais le clos. C'eſt bien vrai, au moins; plus d'une raiſon nous dégoûte de cette campagne; nous avons abandonné le projet d'y rebâtir; et ſi vous, qui ſavez tant de choſes, appreniez par haſard

qu'il

qu'il se trouve à vendre près de Villefranche, ou sur la route d'ici à Lyon, une jolie maison avec un beau jardin, de bonnes eaux, en belle vue et bons fonds, avertissez-nous pour que nous en fassions l'acquisition. N'est ce pas une bonne folie que l'idée de vous faire chercher cela? C'est que c'est une chose difficile et rare, à notre grand regret. Eh bien! le pauvre Lanthenas est donc délié? nous le verrons, j'espére, dans quelque temps; je m'en réjouis beaucoup. Ma chère Eudora maigrit, dépérit, sans que je sache à quoi m'en prendre! j'ai imaginé que l'eau n'étoit pas bonne, j'en envoie chercher à une fontaine hors de la ville; on a cru qu'elle avoit des vers; je lui ai donné du *semen-contra* dans du miel; puis du citron et de l'huile; elle a été menée terriblement, sans faire de vers que l'apparence d'un petit dont je ne suis pas sure; la langue chargée, l'haleine fade et bilieuse, le teint pâle et morne, les yeux creux, les chairs mollasses; vive et gaie encore, et fort douce, et fort caressante quand elle souffre, voila ce quelle est, ce qui me tourmente et me déchire; ces inquiétudes m'usent et me consument; d'autres sollicitudes m'occupent et m'échauffent; et au milieu de cela, tantôt j'ai un courage de lion, tantôt je suis attendrie à pleurer. Adieu; je vous souhaite force, santé,

paix

paix et bonheur ; nous vous embraſſons de tout cœur.

Le 8 Août.

Et moi, monſieur, je commence ma journée par vous ; au reſte, c'eſt par l'ordre de mon ſeigneur et maître qui me donne votre lettre à mon réveil. Il eſt pourtant dix heures ; mais j'ai pris un bain à ſept, je me ſuis recouchée après, et j'ai dormi dans ce calme profond et cette douce fraîcheur ſi néceſſaire à la ſanté. J'avois été hier à un petit bal qui ſe donna par un de nos locataires, et j'y avois danſé deux contredanſes ; notez que depuis deux ans avant que je reçuſſe le grand ſacrement, je n'avois plus danſé ; j'ai éprouvé que le goût de cet agréable exercice ne s'éteint pas ſi vîte ; et malgré mes trente-et-un ans, je ne me retirai à minuit que par ſageſſe et non par ſatiété. Je ne ſais quel conte vous me faites de votre homme dans le grand genre ; le connoiſſai-je ou non ? Il me paroît difficile de le recevoir à mes genoux à la première entrevue, ſi je n'ai pas encore la plus petite notion de lui. En vérité, vous n'avez point de pitié d'une habitante de province dont l'imagination ſe refroidit tout naturellement par l'influence de ce qui l'entoure. Ce n'eſt pas que nos provinciales y faſſent plus de façons que chez vous ; mais moi je trouve nos provinciaux bien plats ;

plats ; et quand je n'aurois pas déjà été sage par habitude et par principes, je le serois devenue par dégoût et pis-allé. Debonne-foi, il ne vaudroit pas la peine ici de perdre l'honneur du champ de bataille. Aussi j'ai pris mon allure, et votre merveilleux ne m'en fera pas changer ; tant pis pour lui s'il n'est pas content. Mais si c'est un homme de diligence, votre annonce sera sans doute inutile ; cette voiture ne laisse point de relâche : s'il en est autrement, je compte sur quelque bonne espèce à votre manière.

Je vous envoie une plante que j'ai prise, à son port, pour une espèce de valériane ; mais j'ai cru y voir des différences spécifiques ; elle est ici fort commune au bord d'une jolie petite rivière. Adieu ; j'ai dans ce moment à mes oreilles le père *Renard*, qui nous dit que son fils vous a vu trois fois, mais que vous êtes si occupé, qu'il craint de vous déranger. Adieu, nous vous embrassons de bien bon cœur.

19 Août

Tandis que vous dîniez avec vos savans, nous dînions ici avec la veuve d'un académicien et des comtes et comtesses du voisinage, tant *sacrés* que *profanes* ; car il y avoit, dans tout cela, une chanoinesse et un comte de Lyon ; jugez de la sainteté des personnages ! La veuve est celle du comte de Milly, fort aise, avee grande raison, de sa viduité : si vous

ne favez pas fon hiftoire, je vous en régalerai un autre jour. Nous n'avons point eu à vifiter un herbier intéreffant comme celui qui vous a rendu fi heureux; mais nous avions des officiers honnêtes et paffablement inftruits, chofe trop rare dans les militaires pour n'être pas fort agréable, et nous avons terminé la journée par une promenade à une *vogue*; c'eft le nom qu'on donne ici aux fêtes pour lefquelles le peuple fe raffemble à la campagne dans un pré, ou chacun danfe et boit à fon bien aife; il y a des violons ici, des fifres un peu plus loin; là, une mufette; ceux qui n'ont pas d'inftrument y fupléent par la voix; d'autres avalent gaiement, fous des tentes, le vin dur et vert comme celui de Surenne; et quelquefois les belles dames font auffi des contredanses. Mais revenons à nos affaires; vous êtes un franc hâbleur, un grand *prometteur* de rien; vous annoncez toujours des gens qui ne viennent jamais; c'eft bien la peine de faire ainfi venir l'eau à la bouche pour un *quiesbet!* déjà trois fois nous avons calculé, attendu l'epoque où devoit, fuivant votre avis, nous arriver quelque perfonnage, aucun ne s'eft encore montré. Je me confole pourtant de votre amoureux depuis que je fais qu'il n'a que quinze ans; c'eft à former, et je ne fuis pas encore affez vieille pour faire l'éducatrice et chercher fortune parmi les écoliers: Je ne crains point qu'ils s'y connoiffent; entendez vous, monfieur. Eh! mais vraiment, je voudrois vous voir en Angleterre;

vous

vous y feriez amoureux de toutes les femmes; je l'étois *quasi*, moi, femelle. Celles là ne ressemblent point du tout aux nôtres, et ont généralement cette courbure de visage estimée de *Lavater*. Je ne suis pas étonnée qu'un homme sensible, qui connoît les Anglaises, ait de la vocation pour la Pensylvanie. Allez, croyez que tout individu qui ne sentira point d'estime pour les Anglais, et un tendre intérêt mêlé d'admiration pour leurs femmes, est un lâche ou un étourdi, ou un sot ignorant qui parle sans savoir.

Vous, monsieur, vous êtes un impertinent et aussi un étourdi; car je n'ai eu un soupçon de *valériane* que par le port, et ce sont les très-grandes différences spécifiques qui m'ont assurée que c'étoit une autre plante et fait vous demander son nom. Or donc, tirez la conséquence; si vous jugez, d'après ce babillage, que je sois fort gaie, vous vous tromperez grandement; j'enrage de tout mon cœur; et vous le croirez aisément quand j'aurai ajouté que je n'irai point du tout à la campagne cette année, que je ne verrai pas plus le clos que vous ne le voyez vous-même; toute la différence, c'est que j'en mange quelques fruits; mais ils ont fait deux grandes lieues, ils ont perdu leur fleur, et enfin ce n'est pas moi qui les cueille.

Je finis par cette complainte, et vous souhaite joie et santé.

27 Août.

Le courier ne part qu'après demain; mais j'ai quelques momens de loisir, et je veux me dépêcher de vous dire que vous n'avez pas le merite de m'avoir le premier nommé la Blancherie. J'avois appris qu'il étoit à Lyon et de ce moment je ne fis aucun doute que ce fût lui dont vous aviez voulu me parler. Je suis pourtant bien aise de savoir que vous ne lui aviez pas annoncé mademoiselle Phlipon, sa négligence me paroît plus excusable. *Je suis modeste, moi!* mais ce que je vous apprendrai, c'est que la Blancherie étant allé voir à Lyon le directeur de l'académie, monsieur de Villers, pour le prier de le conduire à une séance, monsieur de Villers lui demanda, d'un ton d'égard et d'honnêteté, s'il désireroit être associé à cette compagnie? *Non*, dit la Blancherie; *je ne dois être d'aucune.*—Et pourquoi?—*Parce qu'il me faudroit être de toutes les académies de l'Europe.* Monsieur de Villers, homme grave, qui a du caractère et de l'énergie, se contenta de répondre: Vous m'avez dit, Monsieur, que vous deviez dîner chez monsieur tel; vous pourrez aussi le prier de vous conduire à l'académie. J'ai vu ici, à la séance de la nôtre, deux ou trois hommes de mérite, qui sont de Lyon, et qui se sont accordés à dire que la Blancherie étoit d'une fatuité insupportable. Entre nous, cela ne m'a pas trop étonnée, car il me semble qu'il avoit quelque disposition de ce genre il y a dix ans: or, un intervalle aussi

auſſi grand, employé à intriguer dans le monde, a dû la développer merveilleuſement.

Venons maintenant à notre ſéance académique qui a été bien remplie et très-agréable, au jugement de tout le monde: je vous cite celui-là, parce que le mien pouroit vous être ſuſpect à deux égards. Premièrement, mon bon ami a lu un diſcours, fort applaudi, ſur *l'influence de la culture des lettres dans les provinces, comparée à leur influence dans la capitale*; il y avoit beaucoup de choſes ſur les femmes, dont pluſieurs ſe ſont mouchées, et peut-être m'arracheroient les yeux, ſi elles imaginoient que j'y euſſe quelque part.

Le directeur nous entretint des découvertes du ſiècle; un étranger nous préſenta fort agréablement l'opinion que les plantes ne ſont pas dénuées de ſentiment; il l'étaya de faits intéreſſans. Cet auteur eſt un Suiſſe, fixé à Lyon, miniſtre proteſtant, arrivant d'Angleterre, où il a été reçu docteur à Oxford, et nouvellement marié à une petite femme de dix-huit ans, qui eſt de Sédan, et qu'il nous a amenée. Nous les avons retenus le jour d'après la ſéance; et nous nous ſommes liés de connoiſance. Un grand-vicaire de Lyon, que nous connoiſſions d'ailleurs, a lu des morceaux d'excellente critique, traduits d'un Allemand. Le ſecrétaire a débité une épître en jolis vers, adreſſée à notre ami ſur ſon retour dans ſa patrie, accompagné d'une épouſe dont le

poëte a parlé à la manière des poëtes. Il eſt plus que douteux que cela m'ait mis en grande recommandation auprès des femmes; et n'oſant en rien dire, elles voudroient bien pouvoir critiquer le diſcours d'un académicien, dont la femme a reçu un éloge public. Malheureuſement, en renfermant de grandes vérités ſur leur compte, il eſt extrêmement poli et même élégant. Au reſte, le ſecrétaire eſt un homme grave, diſtingué par l'agrément de ſon eſprit, et doyen du chapitre.

Parlons maintenant de vos meſſieurs *Ducis* et *Thomas* qui ſont à Lyon, et s'y prônent l'un l'autre, comme les deux ânes de la fable. Le dernier s'eſt aviſé de faire imprimer des vers à ce *Jeannin* que vous connoiſſez, et dont tout le monde ſe moque. L'Académicien y loue le charlatant à toute outrance, et pour rendre la choſe plus touchante, il a inſéré dans ſa pièce de vers une épiſode pour *Ducis* qui, mourant de frayeur dans un mauvais carroſſe, en traverſant les montagnes de Savoie, a fait une aſſez triſte culbute. Thomas voit en ſon confrère le Sophocle de la France, traîné comme Hyppolite par ſes chevaux indociles qui font voler ſon char en éclats. Un provincial, ennuyé de ce jargon et ſuffoqué de l'encens, a répondu par les vers que je vous envoie, en regrettant bien ſincèrement de n'être pas de votre avis ſur mes bons compatriotes; mais ſi les juges de votre Parnaſſe

ſont

ſont de telles balourdiſes, comment voulez vous défendre la tourbe de nos badaux ? Indépendamment du mauvais ſujet que Thomas a choiſi pour idole, ſes vers ne ſont même pas dignes de la réputation d'un faiſeur d'éloges. Ce ſont pourtant ces deux académiciens qui vont briller mardi à la ſéance publique de Lyon, où l'un d'eux lira un chant de ſa Pétréïde ; la Blancherie vous en donnera des nouvelles, s'il repart bientôt ; je n'imagine pas qu'il trouve à Lyon beaucoup de ſouſcripteurs.

12 Octobre.

Eh! bon jour donc, notre ami. Il y a bien long temps que je ne vous ai écrit ; mais auſſi je ne touche guère la plume depuis un mois, et je crois que je prends quelques-unes des inclinations de la bête dont le lait me reſtaure : *j'aſine* à force et m'occupe de tous les petits ſoins de la vie *cochonne* de la campagne. Je fais des poires tapées qui feront délicieuſes ; nous ſéchons des raiſins et des prunes ; on fait des leſſives, on travaille au linge ; on déjeûne avec du vin blanc, on ſe couche ſur l'herbe pour le cuver ; on ſuit les vendangeurs, on ſe repoſe au bois ou dans les prés ; on abat les noix, on a cueilli tous les fruits d'hiver, on les étend dans les greniers. Nous faiſons travailler le docteur, dieu ſait!

 Vous,

Vous, vous le faites embrasser; par ma foi, vous êtes un drole de corps.

Vous nous avez envoyé de charmantes relations qui nous ont singulièrement intéressés; en vérité, vous devriez courir toujours pour le plus grand plaisir de vos amis, et sur tout ne pas oublier de les visiter.

Adieu; il s'agit de déjeûner, et puis d'aller en corps cueillir les amandiers. Salut, santé et amitié par-dessus tout.

Au Clos, 15 Octobre.

Vous me voyez encore ici, où j'étois venue pour huit jours, et où j'aurai demeuré probablement deux mois. Les arrangemens économiques avoient déterminé la première résolution; le bien être moral et physique procure le changement d'avis. Notre mère, il est vrai, fait pendant notre absence autant de dépense que si nous y étions tous; des étrangers prennent notre place à table; mais que voulez vous? Nous sommes ici dans l'asile de la paix et de la liberté; nous n'entendons plus gronder du matin au soir; nous ne voyons plus un visage revêche, où l'insouciance et la jalousie se peignent tour à tour, où le dépit et la colère, couverts de l'ironie, se montrent lorsque nous avons des succès quelconques, et que nous recevons des témoignages de considération. Nous respirons un bon air, nous nous livrons à l'amitié, à la confiance, sans craindre

d'irriter

d'irriter par leurs témoignages une ame dure, qui ne les a jamais connus, et qui s'offense de les voir dans les autres. Enfin nous pouvons agir, nous occuper ou prendre de doux ébats, sans la triste assurance que tout ce que nous ferons, quel qu'il soit, sera blâmé, critiqué, mal interprété, etc.

De pareils avantages valent bien quelques sacrifices de la bourse. Cependant il est impossible de faire ce marché toute l'année, à moins que d'une scission absolue; ce n'auroit pas été la peine de se réunir. Eh bien! vous en dis je assez cette fois? Croyez vous que je vous aime encore? Croyez aussi qu'en vous aimant toujours autant, jamais je ne vous eusse parlé, à vous ni à personne, de la mère de mon mari, s'il ne vous en eût parlé le premier. Au reste, il faut convenir de tout; ces chagrins qui m'ont été si vifs et si sensibles dans les premiers mois, me paroissent aujourd'hui plus supportables; je les apprécie mieux. Tant que j'ai pu conserver quelque espérance de trouver un cœur au milieu des bizarreries du caractère le plus étrange, je me suis tourmentée pour le captiver; je me désolois de n'y pas réussir. Maintenant que je vois, tel qu'il est, un être égoïste et fantasque, dont la contrariété fait l'essence, qui n'a jamais senti que le plaisir de molester les autres par ses caprices, qui triomphe de la mort de deux enfans qu'elle abreuva de chagrins, qui souriroit à celle de nous tous, et qui ne s'en cache guère, je me sens arrivée à l'indifférence et presqu'à la pitié, et je n'ai plus d'indig-

d'indignation ou de haine que par momens courts et rares. A tout combiner, il eſt encore ſage d'être venu ici et de s'y tenir; le bien de notre enfant le demande plus inſtamment que nous ne l'imaginions avant d'arriver. Croyez encore, mon ami, qu'on ne peut avoir un grand bien ſans l'acheter de quelques misères; le paradis, la félicité parfaite ſeroient ici-bas, ſi, avec le bonheur d'un mari tel que le mien et qui m'eſt auſſi cher, je n'avois d'ailleurs que des ſujets de ſatisfaction.

Premier Décembre.

Je reçois vos miſſives et me ris de votre morale; vous l'adreſſeriez à bien d'autres avant d'en trouver qui en euſſent auſſi peu beſoin que moi. Je porterai vos lettres à Lyon, où je vais demain avec Eudora et un domeſtique, ſans bonne, parce que je ne dois demeurer que fort peu de temps, et que notre petit appartement ſera aſſez rempli avec le docteur qui l'occupe déjà, ainſi que mon ami, depuis quinze jours. Vous pouvez dire à l'excellent monſieur Parault, en lui faiſant mille complimens, que ce docteur paſſera encore ici avant de tomber à la capitale; ainſi qu'il prenne patience juſqu'à l'année prochaine.

Vous me demandez pourquoi je ne vous ai pas écrit longuement depuis quelque temps; je vous répondrai avec une franchiſe égale à la vôtre: 1.° J'ai eu peu de loiſir; mais peut-être l'aurois-je

trouvé, si je n'eusse cru sentir que mes lettres vous intéressoient un peu moins que précédemment ; je ne vous dirai pas sur quoi j'ai fondé cette idée, je n'en sais rien ; ce n'est pas un jugement, mais un sentiment. C'est même assez intérieur pour que je présume, en y réfléchissant, que vous ne vous êtes pas vous même apperçu de ce changement. Cependant il n'est pas grand, puisque vous remarquez mon silence, et j'en suis bien aise. Si vous eussiez été femme, je vous aurois déjà fait une petite querelle d'amitié ; mais sans que je sache pourquoi ni comment, je ne me sens point du tout indulgente pour votre engeance ; et quand je ne crois pas à un empressement, un intérêt, au moins égal au mien, celui ci se concentre, et je me tais tout naturellement. Peut-être cela vous paroîtra-t-il plus fier que généreux, et point trop loyal en amitié ; je n'en sais encore rien, mais je suis faite ainsi.

22 Décembre.

Eh ! mon ami, vous voilà bien échauffé ! dites-moi pourquoi ? Vous êtes plaisans, vous autres hommes ; vous vous récriez quand on vous dit une vérité, et vous finissez par convenir qu'elle est bien trouvée.

Vous ai-je querellé ? Me suis je plaint de rien ? J'ai fait une observation que vous avouez être fondée, et c'est pour cela que vous êtes disposé à crier contre moi ? *Il n'est pas plus possible à l'homme*

mora

moral de rester toujours le même qu'à l'homme physique de ne pas changer. Voilà votre réponse et le résultat de votre examen : qui donc vous conteste le fait et le principe ? J'avois posé le premier comme mon propre apperçu ; vous le mettez en maxime, tout cela revient au même, et je n'entends plus rien à votre envie de faire des reproches et à votre idée de les croire mérités.

Ai-je donc un si grand tort d'avoir eu le tact fin et juste, et de vous avoir dit bonnement ce qu'il me faisoit appercevoir ? Vous auriez voulu peut-être que je me fusse fâchée et dolentée ; c'est, tout au plus, ce qui pourroit arriver dans certaine espèce de liaison ; mais dans une amitié comme la nôtre, que la teinte soit plus ou moins vive, le fond reste toujours le même. Nous avons toujours réciproquement, dans notre caractère et notre manière d'être, les mêmes raisons de nous estimer ; nous avons dans nos goûts et nos idées les mêmes objets de rapprochement et les mêmes alimens à notre relation ; il est donc un degré de confiance et d'intérêt qui subsistera nécessairement sans altération. Reste, pour la variété, le plus ou moins d'attrait, d'empressement et de douceur à cultiver cette amitié ; sur cela le champ est vaste et libre. Vous étiez couleur de feu l'année dernière, vous êtes maintenant petit-gris ; moi qui ne vais guère aux extrêmes, je garde une nuance assez uniforme,

et

et je vois vos oscillations, sans les trouver étranges.

La tranquille et sainte amitié a un point d'appui où tient toujours le balancier. Les passions, délicieuses et cruelles, nous emportent hors de nous-mêmes et nous laissent enfin ; mais l'honnêteté de l'ame et des procédés, la confiance d'un cœur droit et sensible, la modération d'un caractère sage et fixé par de bons principes, voilà ce qui assure une liaison, tel refroidissement qu'elle paroisse souffrir. Voilà, mon ami, ce qui vous promet de me retrouver toujours la même ; sans doute qu'épouse et mère, attachée, satisfaite par ces titres heureux, il m'est plus facile de conserver de l'égalité avec mes amis, qu'il ne doit l'être à vous dont la situation indéterminée varie les affections : aussi j'apprécie les effets et les causes, et tout en vous jugeant dans vos variations, je demeure votre amie.

Au reste, je ris de ma simplicité à vous répondre avec tant de détails, à vous qui, depuis votre lettre écrite, aurez songé à tant d'autres choses que vous ne saurez peut être plus ce que je veux dire.

Quoi qu'il en soit, il faut que vous me rendiez un service, vite et bien ; voici de quoi il s'agit.

Un homme d'esprit que j'estime et distingue, est chargé de prononcer une oraison funèbre du duc d'Orleans : il ne sait trop qu'en dire ni moi

non

non plus. Il faudroit recueillir des faits, des anecdotes, l'opinion publique, quelque chofe enfin de la vie de ce prince qui put donner une idée de fa manière d'être civile et particulière, dans le monde et dans fon domeftique, quelque chofe qu'on put citer, d'après quoi on pût partir ou qui permît de broder. Vous êtes affez répandu pour trouver quelqu'un qui, tant bien que mal, vous dônne des matériaux. Allez, cherchez, trouvez, envoyez moi : vous voyez ce qu'il me faut. Jefais que vous êtes fort actif, et je réclame les foins de votre amitié.

Mon bon ami eft de retour à Lyon, d'où il m'envoie votre lettre qu'il a prife pour lui, et à laquelle il me charge de répondre *qu'il ne redoute pas qu'on life ce qu'il a écrit à fes amis ; qu'il fait combien les gens fenfibles font foupçonneux, roides, durs même ; mais qu'ils font bons, qu'ils reviennent, et qu'au fond ils valent bien les autres ; que vous êtes très-fort de cette trempe, ainfi que lui, et que c'eft pour cela, fans doute, qu'il vous aime.* Si par hafard il avoit raifon, et que votre lettre, que je prends pour réponfe à la mienne, fût toute pour lui, vous ne manquerez pas d'y voir clair.

Villefranche, le 24 Janvier 1786.

Que faut-il penfer, mon ami, de votre fort ou du nôtre ? Je veux dire des changemens qui fe feront faits dans votre partie, ou de votre

peu

peu d'empressement à nous faire part de ce qui vous concerne. Ne nous supposez vous plus assez d'intérêt, à cet égard, pour ne plus vous croire obligé de nous instruire? Eh! sur quoi seroit fondée une erreur aussi injurieuse à notre amitié? Je ne puis y croire. Comment donc expliquer votre silence? Certainement, d'après ce que vous nous aviez déjà fait entrevoir, vous devez savoir, depuis quelque tems, à quoi vous en tenir sur les révolutions qui ne pouvoient vous être indifférentes.

S'il en est résulté quelque chose de facheux, pourquoi votre ame ne s'est elle point épanchée au sein de vos amis? S'il en est autrement, comme je suis plus portée à me le persuader, comment avez vous le courage de nous laisser dans l'incertitude?

Enfin quoiqu'il y ait, et comme que vous soyez, écrivez nous, et ne nous mettez pas dans la nécessité penible de chercher les causes d'un silence dont l'amitié ne sauroit s'accommoder.

Quand nous ferons tranquilles sur votre compte, donnez nous quelques nouvelles de votre capitale et du Cardinal dont ont ne fait plus que dire en province. Je vous recommande toujours les notices sur le feu duc d'Orleans dont on attend ici l'oraison funébre, dont l'auteur, à son tour, attend vos renseignemens.

Eudor-

Eudora grandit aſſez, et commence un peu à lire; ſon père eſt fort occupé dans ce moment. Nous vous embraſſons tous et vous demandons à grands cris des nouvelles de vous, de votre état, de vous encore, et de vous par deſſus tout. Adieu; n'oubliez donc pas de bons amis qui, par leur trempe et leur ſituation, ne ſont pas faits pour changer jamais dans les ſentimens qu'ils vous ont voués.

20 Février.

Ce Paris eſt un gouffre, où s'engloutiſſent, je crois, l'amitié même et les ſouvenirs. Nous n'avons nouvelles de vous, non plus que ſi vous étiez mort. Juſqu'au docteur qui garde auſſi de longs ſilences; je vois bien que la capitale vous gâte tous. Reſtez donc à votre mauvais ſort, et répondez ſeulement quand on s'adreſſe à vous; c'eſt tout ce dont vous me paroîſſez capable à préſent.

Au milieu de vos affaires et diſtractions, parmi les changemens d'adminiſtrations, les intrigues de cour, les cabales d'académie, le flux des connoiſſances et le clinquant des ſavans, irai-je vous entretenir de nos plaiſirs? En vérité, ce ſeroit bien être de ma province! Cependant nous danſons, chantons, buvons et mangeons ici comme là-haut; mais au lieu de diſſerter à tout venant, ce

Adieu, mon ami ; repofez-vous encore quelquefois au fein de cette amitié qui nous à tous unis pour jamais. Nous vous embraffons avec un attendriffement que je ne puis vous exprimer.

3 Mai.

Je ne vous reffemble guère, car je vais vous aimer un peu davantage ; mon bon ami eft parti, tout ce qui l'environne augmente ou prend de l'intérêt pour moi ; il fera bientôt près de vous ; vous vous verrez, vous renouvellerez le pacte de la fainté amitié, je me tranfporterai au milieu de vous, et je partagerai vos affections.

D'aujourd'hui ou de demain en huit, le bienaimé de mon cœur arrivera dans votre capitale ; d'ici-là, il doit s'arrêter et paffer quelques jours à l'Epine et Longpont. Donnez-moi auffi de fes nouvelles et des-vôtres ; je vous adrefferai fouvent des miennes, et j'ai la confiance que vous aurez autant de plaifir, qu'autrefois, à fervir, à prendre part à notre correfpondance.

Je dois aller, la femaine prochaine, à la campagne avec ma pauvre Eudora, toujours maigre, encore foible et revenant cependant en pleine convalefcence. Je compte paffer au Clos tout le temps de mon veuvage ; c'eft au milieu des champs et par le grand fpectacle de la nature que je fupporterai l'abfence de celui qui me les rend plus touchans. Vous, habitant d'une grande

 ville,

ville, vous, avec tant d'autres, trouvez peut-être ces idées et ces ſentimens bien villageois ou bons pour les livres ſeulement; ils ne ſont pas moins étranges dans nos petites villes de province que dans votre capitale; je crois que la corruption eſt encore plus grande dans les premières, les petites paſſions y fermentent ſans ceſſe et y produiſent leurs funeſtes effets ſans aucune compenſation. Le ſeul avantage d'une petite ville ſur une grande, c'eſt qu'on en ſort plus vîte; et qu'on peut être chaque jour dans les champs. Adieu; midi ſonne, tandis que je moraliſe; notre mère gronde et veut manger; les les domeſtiques ſe hâtent, l'enfant crie; il faut ſe mettre à table, que l'appétit le veuille ou non.

Adieu; j'ai hâte d'apprendre que vous et l'ami vous êtes embraſsés; ſachez d'avance que je m'y joins.

Du Clos, le 12 Mai.

En vérité, vous n'êtes qu'un Caméléon, ou je ne ſais quoi de pis. Vous commencez votre lettre ſur le ton d'un *Saltinbanque*; vous la continuez en *homme ſenſible*, et vous la terminez comme un *roue*. Dites-moi en quel endroit à percé le naturel?

Je voudrois bien vous prouver que je ſuis fondée à douter; mais je ne ſuis pas diſposée à faire des preuves. Sachez ſeulement que je ne

vous

vous ſaurai pas le moindre gré de la conſtance de mon mari ; et que s'il me montroit un *demi-ſcrupule* de changement, je m'en prendrois à vous. Apprenez donc à mettre plus de fineſſe, de diſcrétion et de duplicité dans vos projets de noirceur. Vous n'avez l'air que d'un écolier ou d'un paillaſſe ; et toute provinciale et bonne que je ſois, j'en revendrois à cent comme vous, ſi j'en voulois prendre la peine. Il vous va bien de dire qu'il ne faut plus m'aimer ; allez, il vous ſied mieux de convenir que vous l'oubliez, car il n'en ſera que ce qui eſt écrit *là-haut*, comme diſent les bonnes gens. Quant à nous autres femmes, ce n'eſt pas la même choſe ; mais la pluie ceſſe, un rayon de ſoleil m'attire, et vous ne vous facherez pas contre le ſoleil ſi ſa force attractive eſt plus puiſſante que la vôtre? Je jette la plume, vous ſouhaite le bon ſoir, et vais reſpirer l'air ſur la terraſſe. Adieu.

30 Mai.

Par ma foi, ſoit à l'un ou à l'autre, vous pouvez y aller tout ſeul ; je m'en tiens à *l'homme* que vous connoiſſez, me moque du diable, et ne crois guères en dieu ; mais une femme ne peut pas écrire le reſte de ma penſée.

Vous êtes plaiſant de me demander ſi je vous aime ; eſt-ce que cela vous fait quelque choſe? j'aurois preſque beſoin de vous voir pour vous

 répondre

répondre pertinemment, car toute vérité n'eſt pas bonne à dire; et ſi j'avois continué de vous accorder mon amitié, quoique vous fuſſiez devenu un peu vaurien, la dignité femelle ne ſouffriroit pas que j'en convinſſe. Faites moi votre petite confeſſion, ſi vous en avez le courage, après quoi je vous dirai mon ſecret. En attendant, je ſais bon gré à celui, quel qu'il ſoit, qui protège ma correſpondance avec mon mari, et je ſouhaite qu'on lui rende le même ſervice près d'un objet digne de ſes plus chères affections.

Quant à moi, je ne vous adreſſe à perſonne, car je crois que vous vous moquez autant de notre *God*, tout ſeul ou précédé d'un *A*, que du *God-damne* de nos voiſins.

J'eſpère que ma lettre ne vous trouvera pas en Eſpagne, et que vous n'avez pas lieu de craindre la grillade.

2 Juin.

En vérite, je m'y perds! vous n'avez donc pas reçu le ſermon que je faiſois à mon ami ſur ſa manière de voyager? Vous n'avez donc pas reçu ce que je répondois au gentil billet que vous terminiez en me diſant *adieu, ou au diable*.

Eh-bien! ſur cette dernière réponſe, il faut que je revienne, pour vous dire, que toutes les fois que je me promene dans le recueillement et

la

la paix de mon ame, au milieu d'une campagne dont je savoure tous les charmes, je trouve qu'il est délicieux de devoir ses biens à une intelligence suprême; j'aime et je veux alors y croire. Ce n'est que dans la poussière du cabinet, en palissant sur les livres, ou dans le tourbillon du monde, en respirant la corruption des hommes, que le sentiment se dessèche, et qu'une triste raison s'eleve avec les nuages du doute, ou les vapeurs destructives de l'incrédulité. Comme on aime Rousseau ! comme on le trouve sage et vrai, quand on le met en tiers seulement avec la nature et soi !

Adieu donc, en attendant les *observations* que vous m'annoncez dans la première ligne, et que vous dites n'avoir pas le temps de faire dans la seconde.

Villefranche, dimanche, 9 Juillet.

Je l'ai revu, ce bon ami; nous sommes réunis, et je ne veux plus qu'il fasse de voyages sans moi. Il m'étoit venu trouver à la campagne lorsque j'y reçus votre dernière lettre, à laquelle je ne répondrai pas littéralement, parce qu'elle est demeurée au clos. Je vous dirai seulement qu'elle m'a fait plaisir, malgré le plaisir plus grand, devant lequel tout autre semble s'effacer, de ravoir mon tourtereau.

Vous êtes un plaisant gascon avec vos histoires de ruches; votre perte et vos chagrins sont les premières choses dont j'aie demandé des nouvelles; d'abord on ne savoit ce que je voulois dire; définitivement on m'a ri au nez. Venez maintenant me conter des doléances; je croirai toujours que vous vous moquez des gens.

Adieu; donnez-nous de vos nouvelles, et recevez l'assurance de l'antique et inviolable amitié.

18 Août.

Bien pis qu'étourdi, mais inconsidéré, impertinent. . . que sais je? comment voulez-vous que je vous pardonne jamais de m'avoir fait perdre du temps à copier les plus ennuyeuses choses du monde. Copier!—copier!—moi, copier!—c'est une dégradation, une profanation, un sacrilège au tribunal du goût. Il vous sied bien, après cela, de mettre le nez au vent et d'arrondir vos épaules, vous *intrus*, dans la capitale, dont j'ai emporté bonne partie de ce qu'il y avoit de bon. Ne savez-vous pas que j'ai aussi sur ma toilette des journaux et des plumes, et même des vers à Iris; que je puis parler de ma campagne et de mes gens, de l'ennui de la ville dans cette saison; que je puis porter mon jugement sur les nouveautés; me passionner pour un ouvrage sur la foi des auteurs de la feuille de Paris, faire des visites,

visites, dire des riens ou en écouter, etc. N'est-ce pas là le triomphe de l'esprit et de l'art des élégantes parmi votre beau monde ?

Allez, petit garçon, vous n'êtes pas encore assez adroit pour le persifflage, ni assez effronté pour le bon ton. Vous n'avez pas même assez de légèreté pour qu'une femme habile puisse, sans se compromettre, tenter votre éducation. Allez, ramassez des insectes, disputez avec vos savans sur la nature des cornes du limaçon, ou la couleur des ailes d'un scarabé ; vous ne feriez à nos femmes que leur donner des vapeurs.

Je suis sensible au souvenir de l'aimable famille Audran, dites le lui quand vous la verrez, ainsi que mille choses affectueuses de ma part.

Villefranche, le 10 Novembre.

Aussi du coin de mon feu, mais à onze heures du matin, après une nuit paisible et les soins divers de la matinée, mon ami à son bureau, ma petite à tricoter, et moi causant avec l'un, veillant l'ouvrage de l'autre, savourant le bonheur d'être bien chaudement au sein de ma petite et chère famille, écrivant à un ami, tandis que la neige tombe sur tant de malheureux accablés de misère et de chagrins, je m'attendris sur leur sort : je me replie doucement sur le mien, et je compte, en ce moment pour rien les contrariétés

de

de relations ou de circonſtances qui ſembleroient quelquefois en altérer la félicité. Je me rejouis d'être rendue à mon genre de vie accoutumé. J'ai eu à la maiſon, durant deux mois, une femme charmante dont le beau profil et le nez pointu vous rendroient fou à la premiére vue. A ſon occaſion, j'ai été dans le monde, et j'ai attiré compagnie; elle a été fêtée; nous avons entremêlé cette vie extérieure de jours tranquilles paſſés à la campagne, et ſur tout, d'agréables ſoirées employées à lire et cauſer ſur ces lectures faites en commun. Mais enfin il faut reprendre ſa façon d'être accoutumée. Nous ſommes entre nous, et je me retrouve avec délices dans mon petit cercle le plus près du centre. Auſſi, malgré les ſollicitations preſſantes et preſque l'engagement de paſſer à Lyon une partie de l'hiver, j'ai pris la réſolution de ne pas quitter le colombier; mon bon ami ne peut cependant ſe diſpenſer d'un voyage et d'un ſéjour aſſez long dans ce chef lieu de ſon département; mais je l'y laiſſerai ſeul, cultiver nos relations, ſuivre ſes affaires d'adminiſtration et s'amuſer d'académies; je me renferme dans ma ſolitude pour tout l'hiver, et je n'en ſortirai qu'aux premiers beaux jours pour étendre mes plumes au ſoleil du printems. J'ai ſouri à vos concluſions de ce qu'il devoit être penſé de moi et de ce qu'on pouvoit attendre pour le jeu et les cercles; et je

me

me suis dit : voila comme raisonnent tous nos savans, physiciens, chymistes et autres. Ils partent de quelques données dont ils ne connoissent ni la cause ni les liaisons ; ils suppléent à ce defaut par leurs conjectures ; ils vernissent le tout par le jargon des grands mots, et donnent gravement les résultats les plus faux du monde pour des vérités palpables.

De ce qu'à l'occasion d'une étrangère je me suis répandue dans les sociétés, ou l'on a pu voir que je figurois comme une autre, et juger qu'il falloit que j'aimasse beaucoup mon chez moi pour m'y tenir seule, tandis je savois y recevoir et représenter au besoin, voila mon philosophe qui détermine que j'ai pris le parti de vivre à la provinciale, toujours hors de moi et maniant les cartes.

De ce que je m'étonne de ce que l'enfant d'un homme sensible et d'une femme douce, ait une roideur qu'on ne peut vaincre que par une grande vigueur, de ce que je regrette d'être obligée à me rendre sévère pour le forcer de plier de bonne heure sous le joug de la nécessité, voilà mon raisonneur qui juge que la contagion m'a gagnée, et que bientôt ma fille aura des colliers de fer et des échasses. Pauvre garcon ! si vous ne faites pas mieux dans vos études, jevous plains de perdre autant de temps à travailler. En vérité, si vous aviez été près de moi depuis trois mois, vous auriez appris peut-être plus de vérités que vous n'en découvrirez de long-temps.

5 D'abord

me ſuis dit : voila comme raiſonnent tous nos ſavans, phyſiciens, chymiſtes et autres. Ils partent de quelques données dont ils ne connoiſſent ni la cauſe ni les liaiſons ; ils ſuppléent à ce defaut par leurs conjectures ; ils verniſſent le tout par le jargon des grands mots, et donnent gravement les réſultats les plus faux du monde pour des vérités palpables.

De ce qu'à l'occaſion d'une étrangère je me ſuis répandue dans les ſociétés, ou l'on a pu voir que je figurois comme une autre, et juger qu'il falloit que j'aimaſſe beaucoup mon chez moi pour m'y tenir ſeule, tandis je ſavois y recevoir et repréſenter au beſoin, voila mon philoſophe qui détermine que j'ai pris le parti de vivre à la provinciale, toujours hors de moi et maniant les cartes.

De ce que je m'étonne de ce que l'enfant d'un homme ſenſible et d'une femme douce, ait une roideur qu'on ne peut vaincre que par une grande vigueur, de ce que je regrette d'être obligée à me rendre ſévère pour le forcer de plier de bonne heure ſous le joug de la néceſſité, voilà mon raiſonneur qui juge que la contagion m'a gagnée, et que bientôt ma fille aura des colliers de fer et des échaſſes. Pauvre garcon ! ſi vous ne faites pas mieux dans vos études, jevous plains de perdre autant de temps à travailler. En vérité, ſi vous aviez été près de moi depuis trois mois, vous auriez appris peut-être plus de vérités que vous n'en découvrirez de long-temps.

 D'abord

D'abord vous auriez connu tout le peuple distingué d'une petite ville; je vous aurois aidé à juger du caractère, des goûts, des talens ou des prétentions de chaque individu, les rapports de chacun avec l'ensemble et des uns aux autres; les plans, les devoirs, les passions; le jeu public et secret de ces dernières; leur influence sur les grandes démarches et les petites actions; le résultat de toutes ces choses pour les mœurs générales et celles des familles particulières, etc. Vous eussiez fait un cours de philosophie, de morale, et même de politique, plus complet que ne pourra l'être de long temps la réunion de vos observations décousues et encore éparses. De là je vous aurois mené à la campagne en société d'une Italienne remplie de feu, d'esprit, de graces et de talens, sachant unir à tout cela du jugement, quelques connoissances, beaucoup d'ame et d'honnêteté. En société d'une Allemande douce par sa trempe, austère dans ses mœurs et par une éducation républicaine, simple dans ses manières, joignant une grande bonté à une instruction peu commune. En société d'un homme froid, spirituel lettré, doux et poli: vous connoissez les autres personnages. Voilà le fondement de notre ménage de campagne durant ces vacances; joignez à cela quelques personnes du voisinage, quelques originaux brochant sur le tout; d'ailleurs pleine liberté, table saine, excellente eau, vin passable, grandes promenades,

nades, longues causeries, lectures amusantes, ect ; et jugez si votre cours de philosophie ne seroit pas heureusemeut terminé.

Maintenant sachez qu'Eudora lit bien ; commence à ne plus connoitre d'autres jou-jous que l'aiguille ; s'amuse à faire des figures de géométrie ; ne sait pas ce que c'est qu'entraves de toilette d'aucun genre ; ne se doute pas du prix qu'on peut mettre à des chiffons pour la parure ; se croit belle quand on lui dit qu'elle est sage et qu'elle a une robe bien blanche, remarquable par sa propreté ; qu'elle trouve sa suprême récompense dans un bombon donné avec des caresses ; que ses caprices deviennent plus rares et moins longs ; qu'elle marche dans l'ombre comme au grand jour, n'a peur de rien, et n'imagine pas qu'il vaille la peine de mentir sur quoique ce soit ; ajoutez qu'elle a cinq ans et six semaines ; que je ne lui connois pas d'idées fausses sur aucun objet, important du moins ; et convenez que si sa roideur m'a fatiguée, si ses fantaisies m'ont inquiétée, si son insouciance a rendu notre influence plus difficile, nous n'avons pas entièrement perdu nos soins.

Au bout du compte, j'ai trouvé, dans votre lettre, que tous les raisonnemens dont vous étiez l'objet direct étoient fort justes, que vous entendiez bien ce qui convenoit à votre plus grand bonheur présent et futur ; qu'ainsi, vous étiez encore meilleur philosophe que les trois quarts et demi du

genre-

genre-humain. Avec cela, continuez d'être un bon ami, et vous vaudrez toujours beaucoup pour vous et pour les honnêtes-gens. Adieu ; midi approche on va m'appeler pour dîner ; je n'ai plus que le tems de vous embrasser pour tout le petit ménage, y compris Eudora qui se rappele encore de vous, ou de votre nom.

Au Clos, le 3 Octobre.

Vos ferventes prières m'ont rappelé du séjour des ombres, et je puis converser avec les vivans. Je ne vous avois pas perdu de vue dans l'autre monde, mais je ne vous appercevois que dans le lointain, comme ces nuages fugaces qui paroissent à l'horizon et semblent se confondre avec lui. Vos oraisons, vos efforts pour vous faire distinguer, m'ont ramené parmi vous autres gens du siècle, avec une nouvelle expérience. Lorsque je n'avois encore habité qu'une planète, je croyois qu'on pouvoit cultiver la société de ses habitans, sans nuire à des relations avec les hommes d'une autre : il n'en est pas ainsi, je le vois bien ; et Proserpine avoit raison de partager l'année alternativement entre Pluton et Cérès. Tant que je suis demeurée au cabinet, collée sur un bureau, vous avez eu souvent de mes nouvelles ; vous et tous nos amis du dehors, vous avez jugé de ma vie, de mon cœur peut-être, par ma correspondance ; et pendant que celle-ci étoit soutenue, animée,

les

les gens de mon voisinage, de ma ville, me regardoient comme une hermite qui ne savoit causer qu'avec les morts, et dédaignoit tout commerce avec ses semblables. J'ai déposé la plume, suspendu les grands travaux; je suis sortie de mon Muséum; je me suis prêtée à la société, je l'ai laissée m'approcher; j'ai parlé, mangé, dansé, ri, comme une autre, avec ceux qui m'environnoient: on a reconnu que je n'étois ni ourse, ni constellation, ni femme en *us*; mais un être tolérable et tolérant; et vous m'avez regardée comme morte. Bientôt je vais reprendre mes occupations, rentrer dans ma solitude, et la thèse changera encore une fois.

Qu'avez-vous fait depuis ce temps? Vous avez, sans doute, accru la somme de vos connoissances: mais avezvous augmenté votre courage pour prendre les hommes tels qu'ils sont, le monde comme il va, et la fortune telle qu'elle se présente? Pour moi, j'en suis à ne plus faire cas de rien que de ce qui peut concourir à cette fin. Vous me direz que cela n'est pas bien difficile quand on a son pain cuit, avec un second qui vous aide à faire de la philosophie et le reste; mais il y a encore bien des alentours et des choses qui ne sont pas cela, et qui ont de l'influence sur notre bonheur; c'est cette influence que ma raison change en bien, ou reduit à zéro.

Voyez

Voyez comme je suis *gentille! gentille!* ce n'eſt pas peu dire; car vous ſaurez qu'à *Ville-Franche en Beaujolois*, on entend par cette expreſſion, appliquée à une femme, *idem masculinée* pour un homme, la pratique du bien, l'amour du travail, l'intelligence, l'activité, etc ainſi; vous êtes un homme *gentil*, ſi vous faites bien votre devoir de citoyen, de magiſtrat . . . ſi vous, ainſi du reſte. (Notez que mon *idem* ci-deſſus ſe rapporte à *expreſſion*, et non pas à la *femme*), et ne riez pas plus que moi, lorſque j'entends dire gravement d'un père de famille ou d'un bon avocat, *il eſt gentil*. On eſt mignard au moins dans ce pays! et dans celui que vous habitez, les importans, les gros dos, les mondors et les grand parleurs, ſont-ils toujours bien reſpectés? Pour vous, que je vois d'ici, parler vîte, aller comme l'éclair, avec un air tantôt ſenſible et tantôt étourdi, mais jamais impoſant quand vous faites le grave, parce qu'alors vous grimacez *lavatériquement*, et que l'activité va ſeule à votre figure; vous que nous aimons bien, et qui le méritez de même, ditesnous ſi le préſent vous eſt ſupportable et l'avenir gracieux; car voilà ce qui conſtitue le bonheur de l'âge où ſe diſſipent les illuſions des belles années, et où commencent les ſoucis de l'ambition.

Le 19 Janvier.

Vous avez perdu votre encens, mon cher; le maître n'eſt point encore de retour, et je n'étois pas en train de me rengorger: mais je vous ſais pour lui, bon gré de l'intention. Pour mon compte, je vous remercie de votre bonne petite lettre que j'ai reçue avec plaiſir.

Je n'imaginois pas que vous fuſſiez juif par aucun endroit: mais je ne vous trouve pas mal fripon dans votre manière d'excuſer votre défaut de mémoire.

On nous fait ici des contes ſur votre lycée, dont le parlement ſe mêle pour donner ſur les ongles à monſieur de la Harpe: en eſt-il quelque choſe?

Je garde votre troiſième page pour mon très-cher qui en appréciera l'excellence; quant à moi, indigne, j'aime mieux toutes les folies de l'Arioſte, que toutes les vérités de vos ſavans à noms revêches dont la langue ne peut venir à bout.

Demain ſera l'un de mes jours heureux; je reverrai mon ami après deux mois d'abſence, et mon cœur va au-devant de lui comme il y a ſept ans.

Eudora vous le rend ſans façon comme ſans malice; mais à cent lieues plus près, elle feroit peut-être de petites mines.

Le 2 Mai.

Que devenez-vous donc, notre ancien et bon ami? On n'entend plus parler de vous, on ne reçoit plus que quelques lignes bien courtes, pour envoi ou commiſſion dont vous avez bien voulu vous charger, mais pas le plus petit mot d'amitié, pas une ſeule de ces cauſeries qui en ſont la plus franche expreſſion, parce qu'elles ſe font dans l'abandon du cœur et dans la confiance d'intéreſſer. Eſt-ce que vous ne nous aimez plus? Eſt-ce que vous avez trouvé de meilleurs amis, des perſonnes qui vous apprécient mieux, qui vous chériſſent davantage, qui déſirent plus de cultiver avec vous une liaiſon douce et durable, fondée ſur une eſtime réciproque et des goûts communs?

Je ne vous envierai pas le bonheur d'avoir rencontré des êtres avec qui vous ayez de l'analogie, et qui vous faſſent goûter le charme de la communication de vos ſentimens et de vos penſées; mais je me plaindrai de ce que vous ſemblez oublier ceux avec qui vous partagiez autrefois cette ſatisfaction. Je vous ai moins écrit depuis quelque temps, je le ſais, mais je vous ai dit pourquoi; vous auriez dû nous plaindre de ce que l'enchaînement des affaires, ou des ſollicitudes diverſes, ne nous permettoient pas de fournir autant que de coutume dans le commerce de l'amitié, et vous n'auriez pas dû

nous

nous écrire d'autant moins de votre côté, au contraire.

C'eſt en ſe ſuppléant réciproquement, ſuivant les circonſtances, qu'on alimente toujours également la ſainte amitié, dont la bonne foi, la ſimplicité, le dévouement et l'indulgence ſont les attributs néceſſaires. Auſſi, pour procéder ſuivant mes principes, je vous pardonne, ce dont je pourrois me plaindre, et je vous donne les premiers inſtans, non du loiſir, mais de liberté, que je prends au milieu du train de vie plus paiſible, quoique très-occupé, auquel je reviens.

Nous venons de paſſer trois ſemaines à Lyon, où la néceſſité de cultiver des relations, des connoiſſances et de ſuffire aux engagemens qu'elles font prendre, ne m'ont pas laiſſée à moi.

Inſtruiſez-nous donc de ce qui en eſt; faites quelque promenade ſolitaire: c'eſt-là, m'avez-vous dit, où vous retrouvez votre cœur et vos amis; j'eſpére que nous y ſerons pour quelque choſe. La révolution des affaires n'en produit-elle point dans votre partie? Pouvez-vous aſſeoir quelque projet d'un plus rapide avancement? ou continuez vous de vous conſoler du contraire dans les douceurs de l'étude? Elles ſont grandes aſſurement pour une tête philoſophique. Je voyois dernièrement un homme réduit à l'état d inſtituteur qui s'eſtime heureux dans cette ſituation, et ſe conſole, par

 l'étude,

l'étude, de trente mille livres de rentes dont il a perdu et mangé le fonds. Il doit beaucoup à ſon caractère, il eſt vrai ; et il faut convenir qu'on fait ſouvent honneur de ce qu'il opere, à la philoſophie.

Le 20 Octobre.

Je me rappele d'un certain billet de confeſſion que vous m'avez expédié ; il contient une abſolution en bonne forme, et je me ſens diſpoſée aujourd'hui à, répondre à la grace : bon jour donc, la paix ſoit avec nous. Peut-être y aurois-je répondu plutôt ſi j'avois eu plus de loiſir ; affaires d'un côté, ſoucis de l'autre, compagnie au milieu de tout cela, c'eſt plus qu'il n'en faut pour remplir les jours et ôter l'envie ou la faculté de faire des cauſeries d'amitié : d'ailleurs. . . . mais n'y revenons pas.

Lorſque j'ai eu quelques momens à moi, je les ai employés à la rédaction de mon petit voyage de Suiſſe, à qui je fais, comme vous voyez, plus d'honneur qu'à celui d'Angleterre ; je n'ai point encore fini, et je ne ſais quand ce le ſera. Cependant, malgré les pluies, les orages, la grêle et le froid qui nous aſſiégent dans nos vendanges, et les retardent d'autant, je ſuis confinée ici pour une bonne partie de l'hiver. Vous autres gens de la capitale, devriez être bien édifiés de voir une de vos compatriotes ſe fixer au ſein des bois, où l'hiver fait hurler les

loups, et dont les montagnes voisines se revêtent déjà de neiges. Mais suivant vous, qu'importe la retraite qu'on habite dès qu'on est loin de Paris; Lyon ou les bois d'Alix sont tout un à vos yeux. Que me direz-vous de bon? ça, mandez-moi un peu comment vous gouvernez votre tête? pour le cœur, il est bon diable au fond, et sans la première qui l'égare quelquefois, il iroit assez droit son chemin. Et les sciences et la solitude? Avez-vous trouvé quelque moyen de concilier ces choses, ou si vous les courtisez tour-à-tour? Parmi tant de révolutions qui menacent tant de gens, votre état vous promet-il de l'avancement? Causez à votre tour, donnez-nous de vos nouvelles, et reserrons l'antique amitié.

Le 24 Octobre.

J'aime que vous partagiez ma colère contre ces éternelles mangeailles et cette mauffaderie de logement; si j'étois la maitresse, ou seulement avec mon pigeon, je ne donnerois à manger de trois ans, et je me ferois de jolis appartemens en ville, et un bijou au Clos: mais j'ai bien l'air de ne pas aller en paradis si vîte.

Il fait ce qu'on appele ici *la bise*; je me chauffe comme à Noel; on voit à peine aux champs la petite véronique et l'anagallis; les haies n'ont que des violettes et des prime-vères entr'ouvertes au milieu de leurs feuilles. J'ai

trouvé une efpèce d'infecte qui reffemble aux petits crabes des cabinets, et qui coure dans les papiers, mais beaucoup plus gros, qui s'étoit logé dans une coquille d'efcargot, précifément comme *le Bernard-l'hermite* dans celle qu'il a adoptée. J'avois le projet d'aller à Lyon le mois prochain ; les affaires de ménage m'en empêchent ; je le regrette, parce que je fuis empreffée de perfectionner ma connoiffance avec madame de Villiers ; c'eft la feule femme que je voie me convenir dans ces parages ; elle eft honnête, aimable, douce, modefte comme fa fortune, peu répandue et fort inftruite ; toute entière à fon mari beaucoup plus âgé qu'elle, et avec qui elle partage les travaux du cabinet ; je ne fais fi vous connoiffez ce favant en *us*, excellent homme au fond, très-roide dans fes opinions et fon mode, affez verfé dans la chymie et diverfes parties des fciences, mais très particulièrement dans l'*infectologie* ; il a un cabinet dans ce genie, fort intéreffant, et qui eft fon ouvrage et celui de fa femme. C'eft à-peu-près la feule liaifon qui me tente à Lyon comme ici ; cependant j'aurai à voir dans la première ville plufieurs perfonnes intéreffantes à divers égards. Les affaires avant tout : partant, je vous laiffe, et retourne vîte pour la demi-heure que vous venez de me prendre.

En

6 Avril 1788.

En vérité, mon cher, peu s'en faut que je ne m'adreſſe à un-tiers pour demander de vos nouvelles : il y a ſi long-temps que vous ne nous en avez donné avec quelques détails, avec ce ton de confiance qui nourrit celle de ſes amis, que je douterois preſque d'être bien venue à continuer ſur le même pied.

N'aurions-nous point une nouvelle connoiſſance à faire ? Et vous, qui me mandiez autrefois que vous changiez chaque année, reſſemblez-vous encore à vous d'il y a trois ans ? Il eſt bien beſoin que vous me mettiez au fait, car, telle longue qu'on ſuppoſe la lunette, la mienne ne me fait pas voir à cent lieues ; je ne juge que par approximation. Par exemple, je me rappele de vous avoir connu une ame excellente, un cœur aimant ; et comme ces choſes ne ſe dénaturent pas aiſément, je vous les crois toujours, et je vous aime en conſéquence. Mais il me ſemble auſſi que vous êtes, par fois, dans l'expreſſion ou le ſtyle, le contraire de doux, ou à peu-près ; puis, que vous n'endurez pas volontiers qu'on vous le diſe ; puis, je me ſouviens de vous avoir rendu votre revanche quand ce contraire m'impatientoit ; et je me demande, où en eſt-il maintenant ? La teinte s'eſt-elle renforcée ou adoucie ? Je ſuis pour la dernière partie de l'alternative, lorſque je me repréſente les effets de l'étude, de la

méditation,

méditation, des affections heureuses; je suis pour la première, quand j'apprécie l'influence du monde, la connoissance des sots, le sentiment de l'injustice, la haine du préjugé et de la tyrannie. Ainsi, je flotterai dans cette incertitude jusqu'à ce que vous m'en ayez tirée. Mais afin que vous n'en ayez pas sur mon compte, je vais vous donner mon baromètre calculé sur les lieux que j'habite. A la *campagne*, je pardonne tout: lorsque vous me saurez là, il vous sera permis de vous montrer tout ce que vous vous trouverez être au moment où vous m'écrirez: original, sermoneur, bourru, s'il le faut; j'y suis en fond d'indulgence, mon amitié sait y tolérer toutes les apparences et s'accommoder de tous les tons. A *Lyon*, je me moque de tout; la société m'y met en gaieté, mon imagination s'y avive, et si vous venez l'exciter, il faut s'attendre à ses incartades; elle ne nous laisseroit point échapper une plaisanterie sans vous la renvoyer après l'avoir affilée. A *Ville-franche*, je pèse tout, et j'y sermone quelquefois à mon tour. Grave et occupée, les choses font sur moi une impression propre, et je la laisse voir sans déguisement; je m'y mêle de raisonner, en sentant aussi vivement qu'ailleurs.

Convenez maintenant que je vous fais de grands avantages dans notre partie; vous avez toutes mes données avant que je connoisse les vôtres.

Dans

Dans tout cela, j'entrevois vos dissertations qui ne sont pas en ma faveur; elles vous prennent beaucoup de tems, gourmandent votre imagination et ne fournissent pas le plus petit mot pour l'amitié. Je ne sais plus si vous faites des argumens en *baroco* ou en *frisçons*; et moi qui ai oublié les cathégories d'Aristote, qui ne connoît d'insecte que la bête-à dieu, et ne sait plus de Linnée qu'une vingtaine de phrases pour le service de la cuisine ou des lavemens, j'ai grand'-peur que notre vieille amitié ne trouve plus de rapports. Mais, pour la réveiller, je vous parlerai de ma fille que vous aimez parce qu'elle me fait enrager. D'abord, elle mérite toujours votre attachement à ce titre, quoiqu'elle me donne beaucoup plus d'espérance qu'il n'en sera pas toujours ainsi; elle commence à craindre la honte du blâme à-peu-près autant que le pain sec; elle est sensible à l'approbation d'avoir bien fait, peut-être plus qu'au plaisir de manger un morceau de sucre; et elle aime encore mieux recevoir des caresses que de jouer avec sa poupée. Voilà déjà bien de la dégénération, direz-vous; voyez le chemin que nous avons fait! Elle aime beaucoup à *écrire* et à *danser*, attendu que ce sont des exercices qui ne fatiguent pas sa tête, et elle réussira bien dans ces deux genres. La lecture l'amuse quand elle ne sait mieux faire, ce qui n'est pas très-fréquent et elle ne supporte

porte que les hiſtoires qui ne demandent pas plus d'une demi-heure pour en voir la fin ; elle eſt encore à cent lieues de *Robinſon*. Le clavecin la fait bâiller quelquefois ; il faut que la tête y travaille, et ce n'eſt pas ſon fort ; cependant il y a des ſons qui lui plaiſent ; et quand elle a écorché des deux mains un petit air des trois fermiers, elle ne laïſſe pas que d'être contente de ſa perſonne et de répeter cinq à ſix fois trois ou quatre nôtes qui lui font plaiſir. Elle aime une robe bien blanche, parce qu'elle en eſt plus jolie, et que cela doit la faire poroître plus agréable ; elle ne ſe doute point qu'il y àit des habits riches qui faſſent croire plus conſidérable la perſonne qui les porte, et elle aime mieux un ſoulier de cuir bordé de rubans roſes, qu'une chauſſure de ſoie en couleur ſombre. Mais elle préféreroit encore courir et ſauter dans la campagne, à ſe voir bien blanche et bien droite en compagnie. Elle a une forte tendance à dire et faire tout le contraire de ce qu'on lui dit, parce qu'elle trouve plaiſant d'agir à ſa mode, et cela ſe pouſſe quelquefois très loin. Mais comme il arrive qu'on le lui rend toujours avec uſure, elle commence à juger que ce n'eſt pas le mieux, et elle s'applaudit d'une obéiſſance comme nous ferions d'un effort ſublime. Ses cheveux blonds prennent chaque jour une teinte plus foncée de châtain ; elle eſt un peu pâle quand elle n'eſt

point

point fortement en action. Elle rougit quelquefois d'embarras, et n'a rien de plus presfsé que de me confier une sottise quant elle l'a faite. Elle est très-forte, et son tempérament a de l'analogie avec celui de son père; elle a six ans, six mois et deux jours; elle révere son père, quoiqu'elle joue beaucoup avec lui, jusqu'à me demander comme la grande grace, de lui cacher ses sottises; elle me craint moins, et me parle quelquefois légèrement; mais je suis sa confidente en toutes choses; et elle est fort embarrafsée de sa petite personne lorsque nous sommes brouillées, car elle ne sait plus à qui demander ses plaisirs et raconter ses folies. Nous sommes à nous décider pour la faire inoculer ou non; c'est une véritable affaire qui me préoccupe et m'affecte. Je me déciderois aisément pour des indifférens, car il y a beaucoup de probabilités en faveur; mais je me reprocherois toute ma vie d'avoir exposé mon enfant aux exceptions à ce bien, s'il arrivoit qu'il fût la victime, et j'aimerois mieux que la nature l'eut tué que s'il venoit à l'être par moi. D'ailleurs je crains les vices d'un sang étranger qui peuvent se communiquer par l'inoculation, et je n'ai pas encore entendu de réponse satisfaisante à cette objection.

Trouvez-moi donc, si vous le pouvez, de bonnes raisons pour me déterminer.

Adieu;

Adieu; je vais reprendre mon travail: apprenez-moi si j'ai bien fait d'interrompre le vôtre. Je vous ſouhaite la paix du cœur, et tout ce qui peut l'aſſaiſonner pour votre entière ſatisfaction; et ſi vous êtes toujours notre bon ami, comme je l'eſpére, je vous embraſſe de tout mon cœur.

Lundi, 7 Avril.

Vous jugerez aisément, mon ami, que je n'avois pas reçu votre petit mot du 4, lorſque je vous ai écrit la ci-jointe. N'y prenez donc que ce qui eſt bon dans tous les momens, et gliſſez ſur les demi-plaiſanteries dont je cherchois à vous agacer pour vous faire rompre le ſilence.

J'ai été on ne peut plus ſenſible à votre ſigne d'amitié, et il m'a fait juger que je vous conſervois plus d'attachement que je ne vous diſois et que je ne le croyois. Dites-nous donc quels ſont vos ſujets de chagrin; perſonne ne les partagera mieux que nous. J'ai bien pris mon parti actuellement ſur les inquiétudes de la place; dès que la ſanté de mon mari m'en donne, je ſens qu'en comparaiſon de cet objet, tout autre n'eſt rien.

Il eſt mieux depuis qu'il eſt à Lyon; mais l'eſtomac s'affoiblit du moment où il ſe tient avec quelqu'aſſiduité au cabinet. Ainſi, tous mes ſoins ſe dirigent à rendre le travail encyclopédique le plus

long

long possible, à force de modération et d'intervalles, et à en partager tout ce que je puis.

Villefranche, 21 Avril.

Nous avons reçu votre causerie avec le plus grand plaisir et l'attendrissement de l'amitié; je n'ai pas eu besoin d'être au Clos pour la goûter, vous l'avez dictée dans un moment où vous n'aviez pas besoin de l'indulgence de vos amis, et où ils vous reconnoissent tel qu'ils aiment à vous trouver. Vous voyez des malheureux, vous travaillez à les consoler, c'est un des moyens les plus efficaces de conserver et d'augmenter la bonté native.

J'ai aussi ce douloureux avantage; ma plus proche voisine a perdu un excellent mari qu'elle aimoit comme j'aime le mien; cette femme, commune par l'esprit, est devenue sublime par la douleur, tant un sentiment vif et profond nous éleve au dessus de nous mêmes! Elle a beaucoup de connoissances; toutes cherchent à la distraire; il n'y a que moi, peut-être, qui ne la console jamais, et qui pleure de bonne foi avec elle; ses pleurs en sont moins ameres et sa tristesse s'en adoucit.

Notre aîné est parti ce matin à cinq heures; examinez-le lavatériquement. Je crois que son nez pointu vous intressera et que sa bouche vous fera quelque peine; du moins me semble-t-elle exclusive de tout ce qui est du ressort du

goût

goût et de la finesse. Quant au front, je sais bien qu'en dire, et je ne veux pas vous prévenir. Vous savez ce que je mandois à Lanthenas du triomphe que je lui offrois sur l'aînesse; soyez de la partie, et que les éloges du cadet et le soin de relever tout ce qui est en sa faveur fassent connoître à un aîné qu'on peut jouir de beaucoup de considération en dépit de la primogéniture.

Vous êtes bienheureux de pouvoir vous livrer à une science aussi aimable que l'historie naturelle; je n'imagine pas d'étude qui s'accorde mieux que celle là avec la paix de l'ame, et qui éloigne davantage les passions capables de la troubler.

Adieu; recevez nos embrassemens.

22 Mai.

Grand merci de vos nouvelles; elles nous remettent un peu au monde dont nous étions à cent lieues. Je suis fort de votre avis, et sur les principes, et sur la besogne, et sur le résultat qu'on peut en souhaiter.

Nous n'avons que des bulletins falsifiés; on met des cartons aux journaux; c'est une pitié. Ma santé n'est pas encore merveilleuse; je suis menacée d'une autre médecine: une once de dureté de cœur et autant d'insouciance, pourroient faire grand bien à mon physique; mais

cette

cette drogue, toute commune qu'elle ſoit, n'eſt pas marchande, et l'uſage m'en répugneroit.

Envoyez-moi donc votre journal, s'il n'eſt pas latin; quant aux poulardes, je ne pourrois les promettre en échange, mais bien du joli quartz ſur des pierres jaunes dont notre clos abonde. Eſt-ce que cela n'eſt pas encore meilleur pour un ſavant, ſans être auſſi digeſtible? Donnez nous de bonnes recettes contre les chenilles, et vous pourrez venir manger de nos pommes. De bonne foi, eſt-ce que vous ne ſaurez jamais faire un pélerinage dans ces cantons? nous vous promenerons dans nos bois et nos montagnes; vous verrez, de notre terraſſe, la crête du Mont-Blanc que nos payſans appelent, je ne ſais pourquoi, le Mont-du-chat, et nous irons viſiter de compagnie le Mont-Pila. Soulevez un peu vos chaînes, et accourez dans nos réduits; vous y trouverez avec nous la franche amitié et la douce bonhommie. Une femme de Lyon m'a trahie; ſon mari a fait pis encore, et ils ont imprimé la moitié de mon petit voyage de Suiſſe; j'ai demandé, exigé un carton qui ſupprimât nom et indices! il a été fait; mais il y a tant de fautes, et un abbé cenſeur m'a ſi bien rognée, que j'en ſuis toute bête et toute étourdie.

Au

Au Clos, 18 Juin.

Je vous fais paſſer un tréſor de naturaliſte, mais une déſolation de nos potagers. Vous trouverez, dans la boëte ci-jointe, plusieurs individus d'une eſpèce d'inſecte qui attaque les artichaux. Ces vilains petits animaux noirs, de forme peut-être approchante de celle des chenilles, portent au bout de leur queue une ſorte de manteau écailleux qu'ils ſe mettent ſur le dos en repliant leur queue, et ils bravent ainſi tous le dangers. Dès qu'une fois il ſe mettent aux artichaux, ils dévorent le parenchyme des feuilles; toute la plante blanchit et ſe deſſéche, ceſſe de rapporter, et quelquefois meurt abſolument. On ignore, dans ce pays, et le nom de l'inſecte, et la manière de le détruire; il ne ſe montre pas fréquemment; et, ſi j'en juge par cette année, la première où il ait paru depuis que je ſuis dans ces cantons, il ne paroît qu'après de grandes ſécheresſes.

S'il vous eſt inconnu, c'eſt un préſent que je vous fais et je vous demande, en revanche, une recette pour nous en défaire; ſi vous pouvez nous la procurer, ce ſera un ſervice que vous rendrez à la province. Vous trouverez deux individus que j'ai ſurpris dans une nouvelle métamorphoſe; ils ſont plus gros et reſſemblent, ſous cet habit, à des cloportes.

Vous jugerez, par l'état où vous trouverez quelques brins de feuilles d'artichaux renfermés dans

dans la boëte, de celui où ces petites bêtes noires réduisent le meilleur de nos herbages.

Je viens de rouvrir ma boëte, et je n'ai déjà plus trouvé qu'une peau *blanche-verdâtre* du soi-disant *cloporte*; la bête noire en est sortie, et court comme les autres avec ce manteau qui leur donne l'air de petites *boules hérissées*.

4 Juillet.

Honneur à la science et sur-tout aux savans pour des expédiens si bien trouvés! Ne voilà-t-il pas mes artichaux bien préservés? et n'ai je pas notablement augmenté la somme de mes connoissances en apprenant à donner le nom de *Larve* à ce que je désignois fort bien par celui de *bête noire*.

Vous ne me dites seulement pas à quoi ressemblent ces deux insectes parfaits *éclos en route*, tandis que moi je vous avois prévenu que vous trouveriez dans la boëte deux individus en nouvel habit. Mais j'en ai vu dans mon jardin, sous une troisième apparence, avec une belle cuirasse verte, courant fort lestement, et ne me faisant plus mal au cœur avec leur vilenie, quoiqu'ils s'adressent directement aux artichaux mêmes, et ne tiennent plus compte des feuilles de la plante. Arrangez vous avec votre frère pour les deux bouteilles d'huile, en attendant, j'apprendrai à votre science qu'elles sont uniquement pour

P l'usage

l'ufage des humains, et que c'eft le dernier, le plus puiffant fpécifique contre les vers. On le donne, à la dofe de quelques gouttes, dans une cuillerée de fyrop quelconque. Par ce moyen, on a retiré des portes de la mort, des adultes fur lefquels l'action de tout autre remède avoit été infuffifant, et qui périffoient dans les convulfions. Eudora en a pris une fois dans une maladie grave, et a rendu peu après un très-gros ver, le premier qu'elle eût fait de fa vie, et dont la fortie a été l'époque d'un mieux fenfible.

Peut-être cette connoiffance fera-t-elle nouvelle pour quelques-uns de vos docteurs, et leur fervira-t-elle plus que vos préfervatifs contre la *caffida viridis* ne me feront utiles; voilà comme je veux me venger du défaut de votre favoir.

J'attends votre févère critique; mais fufpendez-la fur l'article *Lavater*, attendu que j'ai du nouveau à fournir.

Vous ne me dites plus rien de vos favans, ou prétendus-tels, intrigans et autres : que fait cette petite nation, tandis que la grande république eft en défordre, et que l'argent eft auffi rare dans les coffres que l'eau l'a été dans notre citerne en avril et mai ?

Maintenant j'ai de quoi vous baptifer fi vous voulez venir nous voir, et je puis défier tout ce que vous avez de répréhenfible, avec un élément

ſi pur, un ſite ſi excellent et une ſolitude ſi profonde. Mon bon ami eſt toujours à Lyon ; je ne ſais pas bien encore quand il revienda. Ma ſanté eſt paſſable quand je puis ne m'inquiéter, ni ne m'affecter de rien ; mais mon eſtomac n'eſt plus de force à ſupporter ſans altération les mouvemens de mon cœur ou les agitations de mon cerveau ; et quand ceux-ci s'exercent un peu trop, l'autre ſe repoſe tout uniment, et ne veut pas digérer. Il faut bien prendre patience avec ces anciens ſerviteurs qui s'aviſent de gouverner.

Adieu ; j'ai du travail et je m'amuſe à babiller. Il me ſemble que vous n'écrivez plus depuis que je ſuis en retraite ; je n'ai recu qu'une fois de vos nouvelles ici, où je ſuis du 15 du mois dernier.

Salut et bonne amitié.

Premier Octobre.

Pends toi, friand Crillon ; nous faiſons des confitures, du réſinet et du vin cuit, des poires tapées et du bombon, et tu n'es pas ici pour les goûter ! Voila, monſieur l'élégant, mes occupations préſentes ; du reſte, on vendage à force, et bientôt ce ne ſera plus que dans les armoires de la ménagère, ou dans les caves du maître, qu'on retrouvera du raiſin et de ſon jus délicieux. Celui de cette année ſera très bon ; mais nous en avons peu, à cauſe de la petite viſite que la grêle nous a faite ; honneur dont on conſerve toujours un cher et long ſouvenir.

Pourquoi donc ne nous écrivez-vous plus ? vous qui n'avez pas de vendages à faire ? Est-ce qu'il y a au monde d'autres occupations que celle-là ?

Mais vous politiquez à perte de vue, et vous, vous épuisez en dissertations sur le bien à faire, qui ne s'exécutera jamais. Que devient monsieur Necker? On dit qu'il a un terrible parti contre lui. Et le grand diable d'archevêque ? On le disoit parti pour Rome ; maintenant on debite qu'il est gardé à vue.

Dieu fasse paix aux bons et anéantisse les méchans ! Ressouvenez vous encore un peu de vos amis du bout du monde, qui ne vous oubiient pas; et qui vous embrassent sans façon, excepté Eudora qui pourroit déjà s'en défendre.

Que sont les sciences au milieu de nos convulsions politiques et dans l'agonie de nos finances; et les savans, et les babillards ? et les collections, et les cours d'instruction ? Et la Blancherie et son entreprise, et les musées et les *musards*, etc.

On dit ici que la réponse de Necker est toute prête : mais que pour la publier il faudroit qu'il quittât le royaume ? Qu'en dit-on dans votre monde ? Nous autres qui, malgré son *caractère*, le croyons passablement *charlatan*, nous doutons fort de l'existence de cette réponse, et de sa bonté si elle est vraie.

Carra a tout le ton de ce que vous dites qu'il est, et je serai bien aise de le savoir plus en détail.

Dites à notre frère, ce que je n'ai pu lui écrire, que l'intendant est venu ici faire faire l'enregistre-

ment,

ment, après lequel notre bailliage, fort aise de cette petite violence, a pourtant voulu ne pas paroître se presser d'agir en conséquence. Est arrivée une lettre l'intendant á son subdélégé pour savoir si le siege etoit entré en fonction, annonçant que, s'il y avoit des difficultés, il faudroit, en instruire la cour, etc. La cloche du palais sonne, et nos magistrats s'assemblent probablement comme *présidial.*

Le grand baillage de *Lyon* a tenu vendredi sa première séance, sur menace de transférer le grand baillage à *Mâcon*, s'il y avoit des difficultés.

Mais *Mâcon* refuse de ressortir de Lyon.

Neanmoins, et en total, tous les petits tribunaux sont contens de la révolution.

Il n'y a que nous autres plébéïens à qui l'on mettra la main dans la poche, sans qu'il y ait personne pour dire *gare*, qui ne trouvions pas bonne cette histoire d'enregistrement, et cette formation d'une cour plénière vendue au roi.

Puis, les attributions des sièges inférieurs nous semblent trop fortes. Dans les petits endroits où le comérage et les préventions ont tant d'influence, la fortune de presque tous les particuliers se trouve à la discrétion des juges très faciles à s'abuser et se tromper.

Attendons et voyons ; bénissons l'Amérique, et pleurons sur les rives du fleuve de Babylone.

Adieu ; nous vous aimons toujours.

Le 4 Décembre.

Or çà, monſieur le docteur, veuillez, je vous prie, me faire ſavoir *ſubito*, car tel eſt le mode qui convient aux dames, ſi le fameux *Turneps*, qu'on vante à Paris aujourd'hui et que l'on cultive dans ſes environs, eſt du genre *Raphanus* ou *Braſſica*. Puis, par extenſion, vous me manderez dans quel *genre* vous comprenez la *petite rave* que vous autres Pariſiens mangez à déjeûner; puis, ſi vous connoiſſez la *rave longe* et *ronde* qui croît en Flandres et dans nos provinces, et comment vous la dénommez. Que votre déciſion ſoit exacte et préciſe ſur tous ces points; elle terminera de ſavantes diſcuſſions dans leſquelles vous devez trouver très-glorieux d'être pris pour arbitre. Mais que cette déciſion ſoit accompagnée des phraſes de Linnée; car nous avons ici beaucoup d'objets et peu de livres. Si je ſuis ſatisfaite de votre ſcience, et que pourtant vous ne connoiſſiez pas nos *raves*, le plus ſain, le plus doux et le plus léger des alimens pour l'homme et les animaux, je vous enverrai par la tête une de ces *raves*, de cinq à ſix livres peſant, *longue* ou *ronde*, à votre choix.

Adieu; n'oubliez pas tout-à-fait vos amis de l'autre ſiècle, qui vous embraſſent tout bonnement.

Au Clos Laplatiere, le 8 Octobre

Vous ne nous dites plus rien, mon cher, et cependant les parlemens se montrent et agissent d'une manière bien étonnante. Faudroit-il donc que les amis,

amis de l'ordre et de la liberté qui désiroient leur rétablissement fussent réduits à le regretter? Quelle sensation leur arrêté a-t-il produit dans la capitale? Ce rappel des états de 1614, ces prétentions, ce ton et ce langage sont bien singuliers.

Nous en sommes done à savoir seulement s'il faudra végéter tristement sous la verge d'un seul despote, ou gémir sous le joug de fer de plusieurs despotes réunis. L'alternative est terrible et ne laisse pas de choix, car on n'en sauroit faire entre deux mauvais partis. Si l'avilissement de la nation est moins général dans une aristocratie, que sous le despotisme d'un monarque sans frein, la conduite du peuple y est quelquefois plus dure, et elle le seroit parmi nous, où les privilégiés sont tout, et où la plus nombreuse classe est presque comptée comme zéro.

On dit que la haute finance est liguée contre monsieur Necker; que fait ce ministre; En est-il encore à s'affermir en place?

Le 26 Juillet.

Non, vous n'êtes pas libre; personne ne l'est encore. La confiance publique est trahie; les lettres sont interceptées. Vous vous plaignez de mon silence, je vous écris tous les couriers. Il est vrai que je ne vous entretiens plus guère de nos affaires personnelles: quel est le traître qui en a d'autres aujourd'hui que celles de la nation? Il est vrai que je vous ai écrit des choses plus vigoureuses que

vous

vous n'en avez faites; et cependant, si vous n'y prenez garde, vous n'aurez fait qu'une levée de boucliers. Je n'ai pas reçu non plus la lettre de vous que notre ami Lanthenas m'annonce. Vous ne me dites point de nouvelles, et elles doivent fourmiller. Vous vous occupez d'une municipalité, et vous laissez échapper des têtes qui vont conjurer de nouvelles horreurs.

Vous n'êtes que des enfans; votre enthousiasme est un feu de paille; et si l'assemblée nationale ne fait pas en régle le procès de deux têtes illustres, ou que de généreux Décius ne les abattent, vous êtes tous f....

Si cette lettre ne vous parvient pas, que les lâches qui la liront rougissent en apprenant que c'est d'une femme, et tremblent en songeant qu'elle peut faire cent enthousiastes qui en feront des millions d'autres.

Le 15 Aout.

Ce n'est pas seulement au citoyen que je m'adresse aujourd'hui, mais encore au naturaliste. Nous n'abandonnons pas la politique; elle est trop intéressante dans ce moment, et nous ne mériterions pas d'avoir une patrie si nous devenions indifférens à la chose publique. Mais les journées sont longues, les gens dont l'imagination est vive et le cœur ardent, ont bientôt déduit leurs raisons; lettres et conversations ne prennent qu'une partie du temps quand on n'a pas la main à l'œuvre, et il faut

plus

plus d'une pâture. La pelleterie va donc revenir ſur les rangs; elle eſt intérreſſante par ſes rapports immédiats avec une partie de l'hiſtoire naturelle, et enfin il n'eſt point d'ouvrage ou l'on ne puiſſe, de quelque façon, répandre et faire valoir les droits de la juſtice, les bons principes d'adminiſtration.

Nous étudions avec intérêt le *mammalia d'Erxleben*, et je crois que nous pourrons le citer avec confiance; cependant nous avons remarqué qu'il ne cite lui même des différens ouvrages de Linnée, Buffon, Bomare même et mille autres, que des éditions qui ont plus de vingt ans de date.

Depuis vingt ans l'hiſtoire naturelle a été bien généralement cultivée; elle a fait beaucoup de progrés, et l'on riſqueroit, peut-être, de ſe trouver en arrière ſur pluſieurs articles, ſi l'on faiſoit ſon principal appui d'une autorité de vingt ans.

Nous voudrions donc ſavoir s'il exiſteroit dans quelqu'endroit de l'Europe, un naturaliſte habile qui eût publié quelque choſe depuis cette époque; ſi l'on connoîtroit quelqu'ouvrage, poſtèrieur à cette époque, qui méritàt d'être conſulté, et auquel on pût ajouter foi. Faites-nous part de ce que vous ſavez à cet égard, et tâchez de nous procurer d'ailleurs des renſeignemens propres à nous éclairer. *Erxleben* n'a-t-il rien publié autre que ſon *mammalia*, et ſur-tout depuis cet ouvrage? Et ne connoît on aucun ſavant d'Allemagne ou d'Angleterre, qui ait travaillé depuis lui avec un égal ſuccès?

En attendant que vous puiſſiez nous répondre là deſſus d'une manière ſatisfaiſante, veuillez nous expliquer

expliquer un de ses passages ; nous en comprenons les expressions, mais nous n'entendons pas la signification des chiffres et il devient nul pour nous.

C'est à la page XLII.

Naturales hic subesse *ordines* generum 1-7; 9-11; 12-20; 21-24; 25-31; 32-40; 41-46; 47-51; apparet; neque male conjungi crediderim 7 et 8; 11 et 12; 20 et 21; 24 et 25; 31 et 32; 40 et 41; 46 et 47.

Fiat lux. C'est votre affaire.

Nous vous embrassons de bon cœur.

25 Aout.

Vous méritez bien un petit mot de bonne amitié pour votre dernière lettre qui nous a fait le plus grand plaisir. Je sens à merveilles combien vous devez être occupé ; mais aussi je ne me plains pas de votre silence momentané comme d'un tort que vous ayez, mais comme d'une privation que j'éprouve. Courage donc, assemblez vous toujours ; à force de se réunir pour l'intérêt commun, la bienveillance s'étend, les idées se propagent et l'esprit public s'assied.

Nos sottes villes de provinces sont à cent lieues de vous de toute manière : la vanité y est si grande que chaque individu s'en trouve rapetissé de moitié ; chacun ne veut considérer que soi, et tous ne voient ainsi que des imbécilles. Je crois que le bon Anglais à raison, et qu'il nous faut un peu de guerre civile pour valoir quelque chose. Toutes ces petites

tites querelles et insurrections du peuple me semblent inévitables ; je n'imagine pas qu'il soit jamais possible de sortir du sein de la corruption pour s'élever à la liberté sans des convulsions un peu vives. Ce sont les crises salutaires d'une maladie grave, et il faut une terrible fievre politique pour épurer nos mauvaises humeurs. Allez donc votre train ; que nos droits se déclarent, qu'ils soient soumis à notre aveu, et que la constitution vienne ensuite.

On se chamaillera, je m'y attends ; qu'y faire ? s'armer de courage. Je camperois bien là la science et le reste pour ne faire et rêver que politique : peut il y avoir, en ce moment, comparaison d'intérêt ? Mais il faut se tenir à sa place et n'être pas rebelle aux influences de ses entours.

Adieu ; salut et amitié, en unité de cœur de citoyens et de frères.

Le 4 Septembre.

Votre bonne lettre nous donne de bien mauvaises nouvelles ; nos avons *rugit* en les apprenant et en lisant les papiers publics : on va nous *plâtrer* une mauvaise constitution comme on a *gâche* notre déclaration incomplette et fautive. Ne verrai-je donc point une adresse de réclamation pour la révision du tout ? tous les jours on en voit d'adhésion et autres de ce genre qui annoncent notre enfance et marquent nos flétrissures : c'est à vous, Parisiens, à donner en tout l'exemple ; qu'une adresse sage et vigoureuse montre à l'assemblée que vous connois-

sez

ſez vos droits, que vous voulez les conſerver, que vous êtes prêts à les défendre, et que vous exigez qu'elle les avoue ! Sans cette démarche d'éclat, tout eſt pis que jamais. Ce n'eſt pas le Palais Royal qui la doit faire, ce ſont vos diſtricts réunis ; cependant, s'ils ne s'y portent pas, qu'elle ſe faſſe toujours, par qui que ce ſoit, pourvu que ce ſoit en nombre capable d'en impoſer, et d'entraîner par ſon exemple.

Je prêche tout ce que je puis. Un chirurgien et un curé de village ſe ſont abonnés pour le journal de Briſſot, que nous leur avons fait goûter ; mais nos petites cités ſont trop corrompues, et nos campagnards ſont trop ignorans. Villefranche regorge d'*ariſtocrates*, gens ſortis de la pouſſière qu'ils s'imaginent ſecouer en affectant les préjugés d'un autre ordre.

Jugez de mes beaux jours en vous repréſentant mon beau-frere plus prêtre, plus deſpote, plus fanatique et plus entêté qu'aucun des prêtres que vous ayez entendu ; auſſi nous voyons-nous peu, nous tracaſſe-t-il beaucoup, et ſuis-je bien perſuadée qu'en haine de nos principes il nous fera, peut-être, le plus de mal qu'il pourra.

Je ne ſais ſi vous êtes amoureux ; mais je ſais bien que, dans les circonſtances où nous ſommes, ſi un honnête homme peut ſuivre le flambeau de l'amour, ce n'eſt qu'après l'avoir allumé au feu ſacré de celui de la patrie. Votre rencontre étoit aſſez intéreſſante pour mériter d'en faire mention; je vous ſais bon gré de nous en avoir fait part ; je ne

vous

vous pardonne guère d'ignorer le nom d'un être ſi eſtimable.

J'apprends, dans l'inſtant, la démarche du roi de ſes frères et de la reine auprès de l'aſſemblée. Ils ont eu diablement peur! voilà tout ce que prouve cette démarche ; mais pour qu'on pût croire à la ſincérité de la promeſſe de s'en rapporter à ce que feroit l'aſſemblée, il faudroit n'avoir pas l'expérience de tout ce qui a précédé. Il faudroit que le roi eût commencé par renvoyer toutes les troupes étrangères.

Nous ſommes plus près que jamais du plus affreux eſclavage, ſi l'on ſe laiſſe aveugler par une fauſſe confiance.

Les Français ſont aisés à gagner par les belles apparences de leurs maîtres, et je ſuis perſuadée que la moitié de l'aſſemblée a été aſſez bête pour s'attendrir à la vue d'Antoinette, lui recommandant ſon fils. Morbleu !—c'eſt bien d'un enfant dont il s'agit! C'eſt du ſalut de vingt millions d'hommes. Tout eſt perdu ſi l'on n'y prend garde.

N'a-t-on pas à craindre de geler, même dans le ſouvenir de ſes amis, par un temps ſi rigoureux? Recevez donc ce billet comme un petit fagot pour l'entretien du feu ſacré, et veillez fidellement pour qu'il ne s'éteigne pas.

Quant à nous, bons campagnards, qui n'avons que la douce et chère amitié pour nous diſtraire des rigoureux frimats dont la nature eſt affligée autour de nous, il n'y a pas à craindre que nous négligions ſon culte. Joignez vous d'intention à nos ſaintes

prières,

prières, et honorons ensemble cette aimable divinité au renouvellement d'une année qui recule la date de notre liaison. Est-ce que vous ne causerez plus avec nous, comme vous fîtes quelquefois naguères? Et le latin de Linnée ne laisse-t-il plus d'intervalle aux communications de la bon-hommie et de l'amitié? Adieu, si cet *oremus* vous fait répondre *amen*, nous pourrons recommencer; en attendant, recevez les embrassemens du petit ménage.

Eudora est grande, avec de beaux cheveux *blonds* qui tombent en boucles naturelles sur ses épaules des cils biens *bruns* entourent ses yeux *gris*, et son petit nez, un peu relevé, sent déjà l'agacerie.

Au Clos, le 17 Mai 1790

Trève, pour un moment, à la politique; retournons à l'histoire naturelle, la campagne rappele à son étude. Mais nos idées sur elle ont été tellement brouillées, que nous avons peine à nous retrouver, même avec Erxleben.

Par exemple, je crois avoir bien conçu les divisions de Linnée, dont les *classes* sont les premières; chez qui les *ordres* sont des subdivisions des classes; les *genres* des subdivisions des ordres; les *espèces* des subdivisions des genres; et les *variétés* des subdivisions des espèces. Il me paroît qu'Erxleben range ses divisions de la même manière; cependant, quand je veux en trouver des exemples, il me semble appercevoir des contradictions. Son *Mammalie* n'est qu'une *classe* dans laquelle il a fait

51 *ordres*

51 *ordres.* Le premier de ces ordres, *homo*, n'a que des variétés ; mais dans le quatrième ordre, *Cercopithecus*, je regarde comme des genres l'*hamadryas*, le *veter*, le *ſenex*, le *vetulus*, le *ſilenus*, le *faunus*, &c. d'où vient donc eſt-il dit après la ſynonimie du *faunus*, *barbatus*, *cauda apice floccoſa* SPECIES *obſcura adeoque dubia ?*

Ce mot *eſpèce* vient déranger toutes mes idèes, et je n'entends plus rien à la marche de l'auteur.

Je voudrois trouver dans ſon *Mammalia* un exemple qui juſtifiât l'énoncé des ſubdiviſions ; je voudrois, dans l'un des 51 ordres, trouver un *genre* qui eût des *eſpèces* et des *variétés*, ou apprendre pourquoi la dénomination SPECIES ſe trouve appliquée à une diviſion que j'avois lieu de regarder comme un genre.

Donnez moi le fil de ce labyrinthe, où j'y ſuis perdue, à ne plus ſavoir comment en ſortir.

Il fait un temps délicieux ; la campagne eſt changéee à ne pas la reconnoître depuis ſix jours ſeulement ; les vignes et les noyers étoient noirs comme dans l'hiver ; un coup de baguette magique ne change pas plus vîte l'aſpect des choſes, que ne l'a fait la chaleur de quelques belles journées ; tout verdit et ſe feuille ; on trouve un doux ombrage, là ou il n'exiſtoit que l'œil triſte et mort de l'engourdiſſement et de l'inaction.

J'oublierois bien ici les affaires publiques et les diſputes des hommes ; contente de ranger le manoir, de voir couver mes poules et de ſoigner nos lapins,

lapins, je ne songerois plus aux révolutions des empires. Mais, dés que je suis en ville, la misère du peuple, l'insolence des riches, réveillent ma haine de l'injustice et de l'oppression; je n'ai plus de voeux et d'ame que pour le triomphe des grandes vérités, et le succés de notre régénération.

Nos campagnes sont très-mécontentes du décret sur les droits féodaux; on trouve le taux du rachat des rentes et lots infiniment onéreux; on ne rachetera ni ne paiera: il faudra une réforme, ou il y aura encore des châteaux brûlés. Le mal ne seroit peut-être pas si grand, s'il n'étoit à craindre que les ennemis de la révolution profitassent de ces mécontentemens pour diminuer la confiance des peuples dans l'assemblée nationale, et exciter quelques désordres qu'ils ambitionnent comme un triomphe, et comme un moyen de revenir sur l'eau.

On fait à Lyon les préparatifs du camp; envoyez nous donc de braves gens qui fassent trembler l'aristocratie dans sa tannière. On avoit mis en question si l'on permettroit aux femmes l'approche du camp; apparemment que ceux qui avoient élevé ce doute préméditoient quelque trahison; mais l'idée étoit trop choquante, elle n'a pas pris.

Adieu; causez une fois avec nous:

Lundi, 27 Septembre, au Clos.

Nous n'avons reçu que par le courier de samedi votre lettre du 20. parce qu'elle est arrivée à Lyon après

aprés notre départ de cette ville. Nous jeûnions de vos nouvelles depuis affez long-temps, et nous les avons accueillies avec émpreffement; mais vos obfervations fur la chofe publique nous affligent d'autant plus qu'elles s'accordent parfaitement avec tout ce que nous apprenons d'ailleurs. Ce n'eft pas cependant par les papiers publics que vous penfez devoir nous inftruire; aucun ne donne l'idée du mauvais état des affaires, et cela même y met le comble. C'eft le moment où les écrivains patriotes devroient dénoncer nommément les membres corrompus qui, par leur hypocrifie, leurs manœuvres, trahiffent le vœu, compromettent les intérêts de leurs commettans; ils devroient publier hautement ce que vous nous dites du général: que fait-on de la liberté de la preffe, fi l'on n'emploie les remèdes qu'elle offre contre les maux qui nous menacent? *Briffot* paroît dormir; *Louftallot* eft mort, et nous avons pleuré fa perte avec amertume; *Defmoulins* auroit fujet de reprendre fa charge de procureur-général de la lanterne. Mais où eft donc l'énergie du peuple? *Necker* eft parti fans éclairer l'abyme des finances, et l'on ne fe hâte pas de parcourir le dédale qu'il vient d'abandonner? Pourquoi ne réclamez-vous pas contre la lâcheté de ce comité vendu qui ofe défendre les dettes d'Artois... L'orage gronde, les fripons fe décèlent, le mauvais parti triomphe, et l'on oublie que l'*infurrection* eft le plus facré des devoirs, lorfque le falut de la patrie eft en danger! O Parifiens? que

 vous

vous ressemblez encore à ce peuple volage qui n'eut que de l'*effervescence*, qu'on appeloit faussement l'*enthousiasme !* Lyon est asservi ; les Allemands et les Suisses y règnent par leurs baïonnettes au service d'une municipalité traîtresse, qui s'entend avec les ministres et les mauvais citoyens. Bientôt il n'y aura plus qu'à pleurer sur la liberté si l'on ne meurt point pour elle. On n'ose plus parler, dites-vous, soit ; c'est *tonner* qu'il faut faire. Réunissez-vous, avec ce qui peut exister d'honnêtes gens, plaignez-vous, raisonnez, criez, tirez le peuple de sa léthargie, découvrez les dangers qui vont l'accabler, et rendez le courage à ce petit nombre de sages députés, qui reprendroient bientôt l'ascendant si la voix publique s'élevoit pour les soutenir.

Je ne saurois vous entretenir de notre vie et de nos courses champêtres ; la république n'est point heureuse ni assurée, notre félicité en est troublée ; nos amis apostolisent avec un zéle qui seroit suivi de succés s'ils pouvoient l'exercer dans le même lieu durant quêlque temps.

20 Décembre.

Faites donc décréter le mode de responsabilité des ministres ; faites donc brider votre pouvoir exécutif ; faites donc organiser les gardes nationales ; cent mille Autrichiens s'assemblent sur vos frontiéres ; les Belges sont vaincus ; notre argent s'en va, sans qu'on regarde comment ; on paie les princes et les fugitifs qui font, avec nos deniers,

fabriquer

fabriquer des armes pour nous ſubjuguer.——Tue dieu ! tous Pariſiens que vous êtes, vous n'y voyez pas plus loin que votre nez, ou vous manquez de vigueur pour faire marcher votre aſſemblée ! Ce ne ſont pas nos repréſentans qui ont fait la révolution ; à part une quinzaine, le reſte eſt au deſſous d'elle ; c'eſt l'*opinion publique*, c'eſt le *peuple* qui va toujours bien quand cette opinion le dirige avec juſteſſe ; c'eſt à Paris qu'eſt le ſiége de cette opinion : Achevez donc votre ouvrage, ou attendez-vous de l'arroſer de votre ſang.

Adieu ; citoyenne et amie, à la vie et à la mort.

29 Janvier 1791.

Je pleure le ſang verſé ; on ne ſauroit être trop avare de celui des humains ! Mais je ſuis bien aiſe qu'il y ait des dangers. Je ne vois que cela pour vous fouetter et vous faire aller. La fermentation règne dans toute la France ; ſes degrés ſont combinés avec les meſures extérieures ; la force publique n'eſt point organiſée ; et Paris n'a point encore aſſez influencé l'aſſemblée pour l'obliger de faire tout ce qu'elle doit !

J'attends de vos ſections des arrêtés vigoureux ; s'ils trompent mon attente, je croiraiqu'il me faut gémir ſur les ruines de Carthage, et tout en continuant de prêcher pour la liberté, je déſeſpérerai de la voir affermie dans mon pays malheureux. Laiſſez-moi de côté l'hiſtoire naturelle et toutes les ſciences, autres que celle de devenir homme et de propager l'eſprit public.

J'ai oui dire à Lanthenas que des députés alloient étudier au jardin des plantes; bon dieu! et vous ne leur avez pas fait honte! Et ces honnêtes citoyens, qui voient avec douleur la corruption les environner, ne s'élevent pas avec énergie contre ſes progrès? n'en relévent pas toutes les traces? n'appelent pas l'opinion publique pour l'oppoſer à ce torrent? Où donc eſt le courage, où donc eſt le devoir?

Oſez les y rappeler: Si j'appercevois la plus petite intrigue dirigée contre le bien de la patrie, je me dépêcherois de la dénouncer à l'univers.

Le ſage ferme les yeux ſur les torts ou les foibleſſes de l'homme privé; mais le citoyen ne doit pas faire grace, même à ſon père, quand il s'agit du ſalut public.

On voit bien que ces hommes tranquilles n'avoint pas admiré *Brutus* avant que la révolution l'eût mis à la mode.

Ranimez-vous, et que nous puiſſions apprendre à-lafois, et vos efforts et vos ſuccès.

Lyon, 7 Février.

On dit que vous faites le rodomont, que vous écrivez de belles choſes pour nous vanter les Pariſiens avec vous, mais que les effets ne ſuivent pas. Il eſt vrai que les armemens que vous faites décréter ſont bien ridicules, tandis que nos gardes nationales demeurent par tout ſans organiſation, sans exercice et ſans armes. Il fait bean compter

vingt

vingt cinq millions d'hommes, parmi lesquels il n'y en a pas trois cents mille en état de défense ! et cependant les frontières ennemies se hérissent, les grands despotes et les petits souverains, les fugitifs et les mécontens de l'intérieur se liguent pour nous préparer des scènes sanglantes. Lisez l'adresse imprimée que vous trouverez ci-jointe, et apprenez que nous n'avons pas le temps de nous vanter, mais qu'on peut voir nos œuvres.

Vous avez beau dire, tant que je verrai vos comités tyranniques et ignares ou corrumpus, proposer de minces décrets, s'amuser à autre chose que la constitution, ou ne dresser que des épouvantails de moineaux, j'affirmerai que les Parisiens ne sont plus si braves qu'ils ont paru l'être, ou qu'ils ont perdu leur habileté. Tirez vouz de-là, si non je vous répéterai les mêmes choses en face. Adieu je vous écrirai demain sur notre logement ; aujourd'hui en attendant, nous vous embrassons pour vos propos, et je vous quitte pour faire nos paquets ; avant huit jours nous serons près de vous.

La citoyenne Roland m'adressoit presque tous les couriers, depuis le commencement de la révolution, des lettres aussi chaudes en patriotisme que celles qu'on vient de lire ; mais je n'ai gardé que celles qu'il n'étoit pas intéressant de faire circuler. Soit qu'elles fussent destinées à moi ou à Lanthenas, je les faisois passer à ce dernier qui les communiquoit à Brissot et autres, et elles ne me revenoient point. Beaucoup

ont

ont servi à faire dans différens journaux et principalement dans le Patriote Francais, des articles remarquables par leur énergie et la justesse des réflexions qu'ils contenoient.

Fin de la quatrième et dernière Partie.



